3 1761 06392454 2

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

Digitized for Microsoft Corporation
by the Internet Archive in 2007.
From University of Toronto.
May be used for non-commercial, personal, research,
or educational purposes, or any fair use.
May not be indexed in a commercial service.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

514

I

(92)

LES ADAM

ET

CLODION

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft®

Heliog. Dujardin — A Quantin Edit

CLODION

Buste en terre-cuite, par M. Vital-Dubray.

Digitized by Microsoft®

LES ADAM

ET

CLODION

PAR

H. THIRION

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT

M DCCC LXXXV

Digitized by Microsoft ®

LIBRARY
AUG 21 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

NB
553
T5

Digitized by Microsoft ®

PRÉFACE

Ce travail biographique, entrepris il y a deux ans, devait être, tout d'abord, fort restreint et promptement terminé. Mais le cadre s'en est peu à peu si considérablement élargi que nous avons dû modifier le plan primitivement adopté et transformer la courte notice en un véritable volume. Nous avons constaté, en effet, en avançant dans ces recherches, l'impossibilité presque absolue de traiter le personnage de Clodion sans parler des artistes appartenant à sa famille, dont l'existence a été si intimement mêlée à la sienne propre qu'on les a maintes fois confondus avec lui. Cette étude embrasse par cela même une période fort étendue de l'histoire de l'art français. Elle a été formée presque uniquement avec les documents authentiques qui ont pu être réunis soit dans les collections des anciennes gazettes, soit dans la plupart des écrits spéciaux qui ont paru en France et à l'étranger dans le courant du siècle dernier, soit enfin et principalement dans les cartons des Archives nationales. Nous croyons avoir réussi aujourd'hui si ce n'est à retracer très exactement les moindres événements de la carrière de ce charmant artiste, du moins à dissiper une partie de

Digitized by Microsoft ®

l'obscurité qui entourait son nom et à détruire quelques-unes des erreurs les plus accréditées sur son compte.

Nous avons, du reste, trouvé, pour nous aider dans cette tâche, une obligeance extrême de la part de tous les érudits et des amateurs auxquels nous nous sommes adressé. Nous tenons à remercier tout particulièrement, et avant d'aborder notre sujet, MM. Barbedienne, Beurdeley et Delafontaine, qui ont bien voulu nous communiquer leurs intéressants modèles, ainsi que M. Vital Dubray, qui s'est tout particulièrement occupé du personnage de Clodion.

Digitized by Microsoft®

INTRODUCTION

UNE FAMILLE DE SCULPTEURS EN LORRAINE AU XVIIIe SIÈCLE
LES ADAM, LES MICHEL

La grande organisation monarchique qui s'était assimilé la France par une habitude de cinq siècles, et dont Louis XIV fut la plus parfaite incarnation, avait jeté de telles racines dans le pays que cent années encore remplies par les guerres les plus malheureuses, le plus médiocre gouvernement, des revers et des misères de toute sorte n'en eurent que difficilement raison. Tout cependant conspirait bien vraiment contre son existence, et les efforts les plus dangereux pour la royauté venaient souvent de ceux-là même qui s'en trouvaient être les champions naturels. La machine gouvernementale ainsi rongée tint toutefois encore longtemps en dépit de ces attaques, et, jusqu'à la dernière heure, l'influence de la puissante direction qu'elle avait reçue entretint à l'intérieur du pays le simulacre au moins des grandes traditions, et à l'extérieur tout l'éclat du nom français. Assurément, le succès n'était plus avec nos drapeaux; mais, là où nos armes avaient cessé de dominer, notre langage, notre esprit et nos habitudes s'imposaient avec plus de force peut-être qu'auparavant. On sait avec quelle passion les gens éclairés dans toutes les parties de l'Europe soutinrent les

Digitized by Microsoft®

querelles et accueillirent les triomphes de nos philosophes. A Berlin aussi bien qu'à Vienne, à Londres et à Saint-Pétersbourg, nos alliés, comme nos ennemis, vécurent presque exclusivement, au cours du XVIIIe siècle, des idées françaises et de leur expression, soit par la littérature, soit par le théâtre. Comment assez insister, d'autre part, sur le rôle tout à fait principal que le goût de notre nation et les artistes qui demeuraient chargés de l'entretenir ont joué à l'étranger durant cette même période : rôle si prépondérant qu'il arrachait à des critiques de la valeur de Winckelmann, à des hommes d'esprit comme Goldoni, les aveux suivants :

« Les Saxons sont, plus que tous les autres Allemands, les singes des Français et le demeureront pendant toute l'éternité[1]. »

« La mode a toujours été le mobile des Français, et ce sont eux qui donnent le ton à l'Europe entière : soit en spectacles, soit en décorations, en habillement, en parure, en bijouterie, en coiffures, en toutes espèces d'agréments, ce sont les Français qu'on cherche à imiter[2]. »

N'est-ce pas le savant Busching, un Berlinois, qui, parlant de Paris, qualifie cette ville de « centre du bon goût et de la gaieté, de source et d'arbitre des modes pour la plus grande partie de l'Europe » ? Puis, en 1768, le marquis d'Argens qui écrit : « Il paroît que bien des nations étrangères sont sorties du préjugé où elles étoient que les Italiens ont produit les seuls grands peintres. Elles commencent à rendre justice aux François, et si elles con-

1. *Lettre de Winckelmann*, t. II, p. 52.
2. *Mémoires de Goldoni.*

Digitized by Microsoft®

servent encore une trop grande prévention en faveur des artistes italiens, il est certain qu'on ne sauroit leur faire ce reproche quant à ce qui regarde les modernes, car elles sont très persuadées que les Italiens n'ont plus que des peintres médiocres; et la preuve qu'ils sont convaincus de cette vérité, c'est que tous les peintres attachés aux différents souverains de ces pays sont tous Français[1]. » Que de citations nous pourrions emprunter aux écrits du temps, qui toutes reproduisent la même pensée sous des formes différentes !

En réalité, le goût français fit prime, à cette époque, sur toutes les places du vieux continent. Partout on s'asservit à le copier dans ses moindres caprices, et ceci à la cour aussi bien qu'à la ville, dans les cuisines et sur la scène de l'Opéra, chez la couturière en renom comme aux séances des Académies. En ce qui touche les artistes, la chasse aux talents se pratiquait par delà nos frontières avec des allures de demi-brigandage. Tout intendant des Menus, de Saint-Pétersbourg à Madrid, de Vienne à Stockholm, rêvait de nous enlever un de ces élèves que les survivants de la grande école, les Coypel, Rigaud, Largillière, Jouvenet, de La Fosse, Coysevox, les Coustou, Le Lorrain venaient de former. Ce fut pendant ces quatre-vingt-dix années, du commencement du siècle au commencement de la Révolution, une incessante allée et venue de Français, qui prenaient dans toutes les capitales la première et la meilleure place. Un critique érudit de nos jours, l'auteur des *Artistes français à l'étranger,* a dressé une liste des peintres et des sculpteurs que les appels des grands et le désir de faire fortune avaient définitivement ou momentanément enlevés à la France. La liste des sculpteurs, pour ne parler que de ceux-ci, est longue, et leur pays natal fut à ce point appauvri par ces

1. *Réflexions sur la peinture,* 1768.

Digitized by Microsoft®

départs successifs qu'il se trouve encore aujourd'hui celui où l'on rencontre peut-être relativement le moins de créations de quelques-uns des plus célèbres.

Voyez de quels hommes, du reste, ce drainage des gens habiles nous avait privés!

Le roi d'Espagne Philippe V employait successivement Frémin, Thierry, Bousseau et Demandre; l'électeur de Bavière avait appelé auprès de lui Charles Dubut; François-Gaspard Adam était premier sculpteur de Frédéric le Grand. François Hutin remplissait les mêmes fonctions à la cour de l'électeur de Saxe, et Saly à celle du roi de Danemark; à Parme, on trouvait Jean-Baptiste Boudart; à Rome, Bouchardon, Lambert-Sigisbert Adam, Michel-Ange Slodtz; à Turin, Ladatte; en Russie, Falconet, Gillet et Vassé; Dubut, à Varsovie; Larchevêque, à Stockholm; Monot, à Cassel, etc. A cette énumération déjà si considérable on pourrait encore ajouter quelques noms, comme ceux du sculpteur Guyard, à Parme, de Sigisbert Michel, et surtout de l'habile Tassaert, à Berlin.

Paris, quoi qu'en puissent croire les Parisiens de nos jours, n'avait pas ainsi fourni à lui seul l'étranger, et ce serait une grande erreur de croire que la province demeurât improductive. Elle avait, bien au contraire, contribué souvent dans une large mesure aux besoins de cette émigration. Le Languedoc, la Franche-Comté, la Flandre, le Poitou, la Champagne, la Lorraine envoyaient à la capitale leurs enfants, dont le talent déjà dégrossi s'affinait à l'école des maîtres et les signalait de la sorte à l'attention des amateurs couronnés.

Nous n'avons à parler, suivant le titre même de notre ouvrage, que de ce petit duché de Lorraine qui, malgré la date récente de sa réunion effective à la France, lui paya, dès les premiers temps de cette existence commune, un tribut vraiment considérable de

Digitized by Microsoft®

talents dévoués. A partir des premières années du XVIIIe siècle, en effet, l'exode des artistes lorrains, qui s'était effectué jusqu'alors au profit de l'Italie et de l'Allemagne aussi bien que de la France, se concentra presque uniquement vers la nouvelle métropole et, par une intéressante singularité, en dépit des mœurs rudes de cette race et d'un état de guerre presque continuel de deux siècles, ses artistes, en se fixant à Paris, s'y firent remarquer, au milieu de la société la plus galante et la plus policée, par la grâce et la légèreté de leurs créations, par le genre souvent trop civilisé et trop délicat de leur talent.

Au cours des XVIe et XVIIe siècles, le journal de cette émigration contenait bien des noms illustres : ceux de Claude Gellée, de Callot, de Silvestre, de Berain, sans compter le nombre des individualités plus modestes. Avec le XVIIIe, la fécondité du sol lorrain ne se ralentit pas, bien que le niveau des talents s'y abaissât comme en tout autre lieu.

Nancy suit de près la mode de Versailles et la cour de Léopold ou de Stanislas se forme sur celle du roi de France. Mais, à la différence de ce qui se passe à Paris et dans ses environs, où l'on semble momentanément renoncer aux entreprises de quelque importance, l'art de la construction bat son plein en Lorraine. Commercy, Lunéville et Nancy se transforment, se reconstruisent sur un plan presque entièrement nouveau et doublent de superficie en quelques années. Boffrand, Bibiena, Héré et Mique donnent les dessins de tous ces édifices, dont Jean Lamour forge les grilles. A vrai dire, l'entourage du roi de Pologne n'a, pas plus que celui de son puissant protecteur, le goût de l'art pur, du beau incontesté ; mais, par contre, quelle admirable entente dans ces deux milieux de tout ce qui plaît et séduit ! Quel bureau d'esprit vraiment délicat que celui où Mme du Châtelet, la trop sensible amie de Voltaire, préside, et où siègent

Digitized by Microsoft®

successivement Saint-Lambert, Palissot, Tressan, Mme de Graffigny, l'aimable Boufflers et Stanislas lui-même ! Si la peinture ne compte que des médiocrités qui s'appellent Jacquard, Claude Charles, Herbel, Fratrel, Ducreux, la sculpture des petits maîtres triomphe à Nancy avec les figurines en bois de Bayard, de Chassel, des Adam, les terres cuites de Clodion, les biscuits de Cyfflé et de Le Mire. Ce sont ces dernières productions qui ont exercé une influence si considérable sur le travail des artistes des grandes manufactures de Sèvres, de Meissen, de Berlin et de Nymphembourg, qui ont créé dans l'art de la décoration un goût nouveau et l'un des plus féconds en brillants résultats.

Par le fait d'une particularité fort intéressante, toute l'histoire de la sculpture nationale lorraine au XVIIIe siècle peut se résumer dans la vie de deux familles alliées de ce pays, les Adam et les Clodion Michel. Si nous créons, en effet, une exception en faveur d'un des plus habiles modeleurs de l'époque, de Sauvage, dit Le Mire, nous ne trouvons plus à Nancy, comme à Lunéville, que des étrangers qui manient le maillet et le ciseau. Dumont, premier sculpteur du duc Léopold, est un Parisien, Guibal un Nîmois, Cyfflé un Flamand. D'autre part, pour que cet art du sculpteur parvînt à la place éminente qu'il occupa à cette époque dans la patrie lorraine, il lui fallut la réunion, dans les deux familles que nous venons de citer, d'un nombre d'individus tous si particulièrement doués qu'on trouverait difficilement, croyons-nous, l'exemple d'une semblable hérédité de talent, lors même qu'on se reporterait à la vie des Coustou, des Coypel, des Dumont, des Caffieri, des Vernet.

Que l'on en juge par l'énumération suivante : trois d'entre eux remportèrent à différentes époques, de l'année 1721 à l'année 1759, les grands prix de l'Académie royale de Paris ; l'un, et le plus distingué peut-être, Lambert-Sigisbert Adam, contrebalança

Digitized by Microsoft®

la fortune de Bouchardon et reçut le titre de sculpteur ordinaire de Louis XV, tandis qu'un de ses frères, François-Gaspard Adam, un beau-frère et un neveu, Thomas et Sigisbert Michel, occupaient à Berlin la place de premiers sculpteurs du roi de Prusse. Ils ont partout laissé de leurs œuvres et des plus considérables : à Rome, dans les églises, les places publiques, les musées, à Saint-Jean de Latran, à la fontaine Navone, à l'Académie de Saint-Luc. Ils ont sculpté dans le parc de Versailles la plus grande pièce qui ait été modelée et fondue durant cinquante années, et la chapelle de ce château possède de leur main deux de ses plus beaux bas-reliefs. Ils ont décoré Saint-Cloud, l'hôtel Rohan-Soubise, le Palais de Justice, de nombreuses églises à Paris, et mis de leurs statues dans les jardins de la Muette, de Grosbois, de Choisy, de Pontchartrain, de Bellevue, etc. En Lorraine, ils ont travaillé à des groupes pour des bassins de Lunéville, à un tombeau monumental pour l'église de Bon-Secours de Nancy, et dans cette dernière ville ils ont décoré plusieurs demeures du pavé jusqu'au toit. La plupart des figures de marbre qui se voient aujourd'hui à Potsdam et à Sans-Souci sortent de leur atelier. Ils ont formé des artistes pour les porcelaineries de la France, de la Saxe et de la Lorraine; ils ont fourni des modèles à Sèvres, à Niedervillers, à Bellevue. Plus que tous autres praticiens de ce siècle galant, ils ont manié la terre, le bois, et multiplié les petits sujets qui ornent à l'heure présente nos salons, et que nos curieux se disputent chèrement. Enfin, celui en qui toute leur science originale semble s'être particulièrement manifestée, Claude-Michel Clodion, reste pour nous l'un des novateurs les plus hardis du XVIIIe siècle, un chef d'école dont on peut apprécier plus ou moins favorablement la manière, mais dont personne ne peut contester la grande habileté, le charme et la séduction.

Retracer la vie de cette maisonnée d'artistes, c'est écrire,

Digitized by Microsoft®

ainsi que nous venons de le dire, une partie de l'histoire de la sculpture du XVIIIe siècle en France, en Italie et en Allemagne, et indiquer en même temps le concours important que la race lorraine a prêté à cette occasion, comme en maintes autres, au développement des arts et du goût dans ces différents pays.

Digitized by Microsoft®

I

LES ADAM

La famille de ces artistes est certainement originaire de la Lorraine. L'auteur du *Dictionnaire critique de biographie* a bien avancé que les membres d'une famille Adam, résidant à Paris, où ils exerçaient la profession fort enviée de cocher du roi, pouvaient être les parents de nos sculpteurs ; mais rien ne prouve qu'il y ait entre eux autre chose qu'une similitude de nom. Par contre, nous voyons figurer, dans les anciens actes publics ou privés qui ont été depuis peu rassemblés dans les archives lorraines, des artistes qui ont plus de raison d'être les ancêtres de ceux qui nous occupent.

Le premier d'entre eux, qui acquit véritablement de la célébrité et qui appartenait sans aucun doute à la même famille, s'est fait connaître en Italie par un seul ouvrage [1] dont la grande importance nous donne à présumer que son mérite était bien

1. M. Dussieux cite cependant, dans son livre des *Artistes français à l'étranger*, une statue dans l'église de Sainte-Pudentienne et à Saint-Jean de Latran, dans la chapelle Corsini (Vasi, Baldinucci), des bas-reliefs que l'abbé Titi et Vasi attribuent également au même sculpteur.

Digitized by Microsoft®

reconnu, et qu'il avait longuement cultivé son art. Nous voulons parler de la figure du fleuve le Gange, placée en 1650 sur un des côtés de la fontaine Navone, à Rome. Cette fontaine, comme on le sait, fut élevée sous la direction du grand Bernin, qui s'était gardé pour lui-même la part la plus importante de l'ouvrage, tout en confiant le travail des quatre statues accessoires à quatre artistes différents, et qui, en dépit de l'admiration qu'elle inspirait à tous les curieux, n'en avait éprouvé aucune satisfaction; à ce point même que, suivant le comte Algarotti, il avait l'habitude de tirer les rideaux de son coche toutes les fois qu'il traversait la place Navone, de façon à éviter la vue de son œuvre [1].

Quoi qu'il en soit, le fait d'avoir collaboré avec le plus grand sculpteur de l'époque prouve suffisamment que Claudio Adamo (c'est le nom de notre artiste) jouissait en Italie d'une sérieuse renommée.

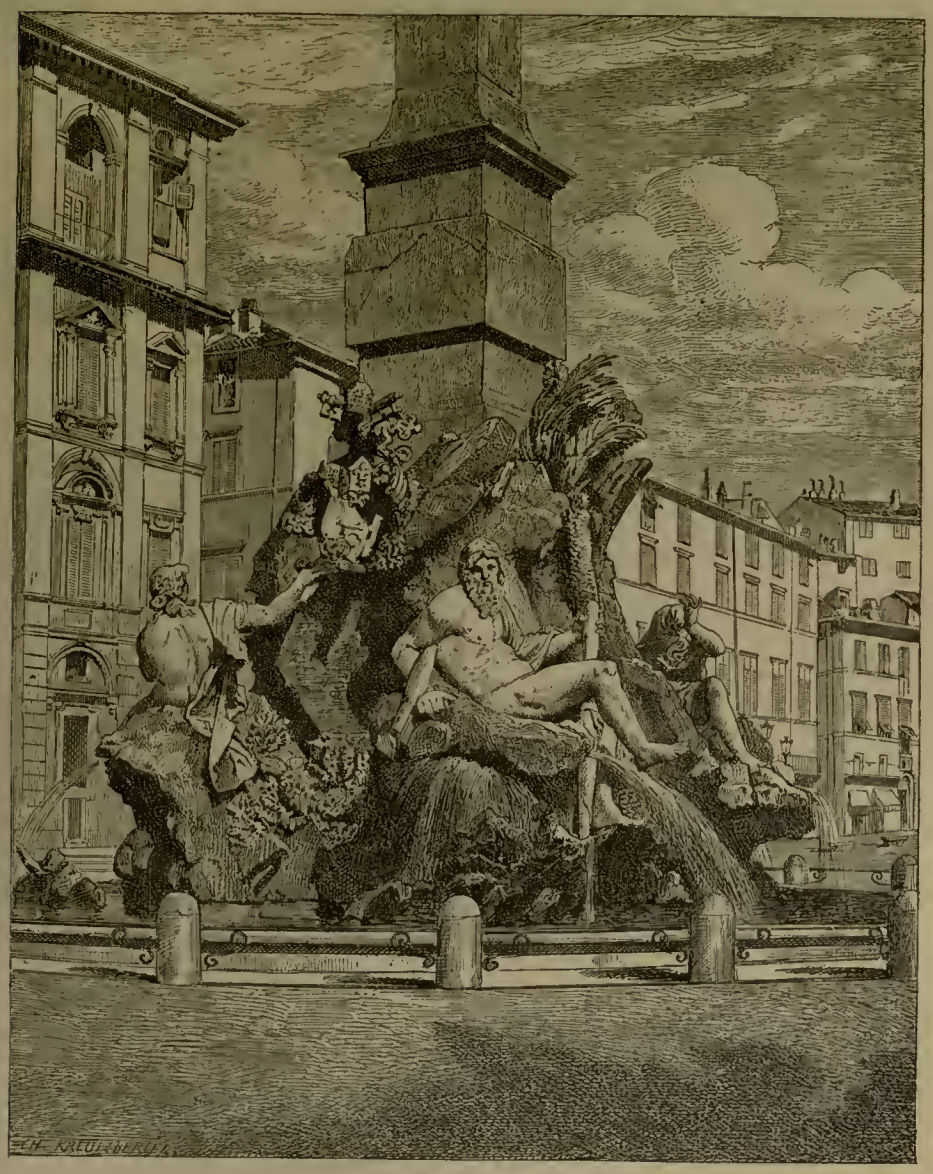
Cette célébrité, acquise de son vivant, n'a pas suffi à le préserver de l'oubli après sa mort.

La critique n'est même pas bien fixée aujourd'hui sur le véritable titre qu'il portait à Rome. Était-il Claudio Lorenèse, Claude le Français ou Adam le Français (Monsu Adamo)? François Basan signale un artiste du nom d'Adamo qui aurait exercé en même temps les trois métiers de peintre, de sculpteur et de graveur. Mais il l'appelle également Adamo Mantouano, et il semble que ce personnage ait vraiment appartenu à une famille italienne, celle des Ghisi, et n'ait rien à faire avec nos Lorrains. Quant à Fuessli, cet ami des Winckelmann, des Gessner, des Stosch, des

1. Charles Natoire, directeur de l'Académie de France à Rome, possédait un intéressant projet de cette fontaine, différent de celui qui fut exécuté et crayonné à la sanguine par le Bernin lui-même. Il fut vendu avec le reste de la collection le 14 décembre 1778.

Digitized by Microsoft®

Wedlinger, il est le seul écrivain spécial qui, dans son grand ouvrage sur les peintres et les sculpteurs, en parle d'une façon



FONTAINE DE LA PLACE NAVONE, A ROME.

plus précise. « Adamo, sculpteur lorrain, travailla, dit-il, à « Rome, où en 1650 il exécuta, sous la direction du cavalier Ber-

Digitized by Microsoft®

« nin, la statue colossale en marbre du Gange, à la fontaine ma-
« gnifique de la place Navone. D'autres auteurs l'appellent Claude
« le Français, d'où l'on doit inférer que son vrai nom était Claude
« Adam. Cet artiste est resté tout à fait ignoré de ses compa-
« triotes et l'on ne trouve son nom ni dans Gueudeville ni dans
« d'autres livres français. On ne peut douter qu'il ne soit un pa-
« rent très proche des Adam précédemment cités. » Et Fuessli ajoute d'une façon fort judicieuse : « On a souvent l'occasion,
« en parcourant l'histoire des artistes, de déplorer le sort malheu-
« reux des sculpteurs, graveurs, peintres étrangers, qui travaillent
« avec une certaine réputation en Italie ou dans quelque autre
« pays, et à qui il arrive que, d'une part, étant désignés par les
« écrivains, les Italiens entre autres, sous un nom transformé, sui-
« vant le goût de leur nation, et que, d'autre part, ils acceptent
« eux-mêmes cette modification apportée à leur nom patrony-
« mique, à qui il arrive, disons-nous, d'être tout à fait négligés de
« leurs compatriotes et de tomber ainsi dans l'oubli. »

Fuessli avait certainement raison de considérer que le nom véritable de *Monsu Adamo* devait être Claudio Adamo, car nous avons, en différentes occasions, trouvé dans des livres italiens, notamment dans les registres de l'Académie Clémentine de Bologne, la mention d'un artiste de ce nom. Quoi qu'il en soit, ce sculpteur, cet Adam, qu'on désignait comme d'origine lorraine, a été certainement, selon nous, la première illustration de la famille et le parent fort proche, si ce n'est le père, du fondeur nancéen Lambert Adam, à partir duquel nous possédons la généalogie fidèle des artistes de cette maison.

Le métier de fondeur n'impliquait point à cette époque, comme on pourrait le croire, l'idée d'un état vulgaire et d'un travail purement manuel. De même que les orfèvres de la Renaissance italienne pratiquaient le grand art aussi bien que

Digitized by Microsoft®

les sculpteurs et les graveurs de profession, de même les fondeurs, et surtout les fondeurs lorrains, passaient pour de véritables artistes.

Les consciencieuses recherches des auteurs qui se sont dans les derniers temps occupés de l'histoire lorraine ont fait connaître les noms de plusieurs d'entre eux, de J. Doudenat, de Didier Lambert, qui fut peut-être le parrain de Lambert Adam, de Nicolas et des Chaligny[1]. La plupart d'entre eux ont travaillé en Italie, les uns à Carrare, les autres à Ferrare, où ils exécutaient pour les églises des cloches accompagnées de bas-reliefs, qui passaient pour des œuvres de grand mérite. Les Chaligny s'étaient tout particulièrement distingués comme fondeurs des ducs de Lorraine, et l'on cite, parmi les pièces qui sortirent de leurs ateliers, une fameuse couleuvrine que Louis XIV fit transporter à Dunkerque et le beau cheval de bronze destiné à la statue équestre de Charles III de Lorraine, principal ornement de l'arc Saint-Antoine de Paris, dont le modèle, placé au musée de Nancy, excite encore aujourd'hui l'admiration des curieux. Il n'est donc point étonnant que, d'une part, Lambert Adam n'ait, en admettant sa proche parenté avec Claude Adam, cru déroger en aucune manière lorsqu'il embrassa cette profession et que, d'autre part, il se soit trouvé en situation d'enseigner les éléments de l'art de la sculpture à son fils Jacob-Sigisbert. Ce dernier, dont la vie n'est plus ignorée comme celle de ses prédécesseurs, et sur lequel nous pouvons fournir des détails qui ressemblent à une véritable biographie, naquit à Nancy le 28 octobre 1670[2].

Il pratiqua certainement de fort bonne heure, puisque Dom

1. Moret, *les Artistes lorrains à l'étranger;* Dussieux, *les Artistes français à l'étranger;* Eugène Müntz, *Chronique des Arts,* 17 mars 1883.

2. Acte de naissance de Jacob-Sigisbert, fils de Lambert Adam, maître fondeur, et d'Anne Fery (Ferry), dite Dauphine, sa femme. Archives lorraines.

Digitized by Microsoft®

Calmet affirme qu'il travailla à Metz pendant douze années. Or, à partir de l'année 1699, on peut établir d'une façon certaine le fait de sa résidence à Nancy ; il faut donc en conclure que ce séjour qu'il fit à Metz prit place entre la date de 1687 et celle que nous venons d'indiquer. Quelles furent ses productions dans la vieille ville épiscopale ? Nous ne saurions en préciser la nomenclature, la biographie lorraine se contentant de nous apprendre qu'il avait créé quantité de figures en bronze qui étaient fort recherchées [1].

En 1699, à la date du 23 juin, Jacob-Sigisbert Adam prit femme ; l'acte de mariage fut passé à Essey-lès-Nancy et se trouve encore aujourd'hui dans les registres de cette paroisse :

Jacob-Sigisbert Adam, sculpteur à Nancy, fils du sieur Lambert Adam, fondeur audit Nancy, et de dame Anne Ferry ditte Dauphin, et Sébastienne Lealle, fille du sieur Jean Lealle, bourgeois dudit Nancy et de Barbe Dauxelle, ont reçeu, en conséquence de la permission de M. le curé de Saint-Epvre, curé desdites parties, la bénédiction nuptiale dans l'église de Tomblaines par le souscrit curé, en présence des sieurs Pierre Adam, adjoudant-major des bourgeois dudit Nancy, oncle dudit marié, et de Humbert Noël, marchand tanneur, bourgeois de Saint-Nicolas, le 23 juin 1699.

Signé : Adam, Bastienne, Le Léal, P. Adam, M. Noel,
D. Carel, curé de d'Essey et Tomblaines [2].

Le nouveau marié tenait aux bonnes familles bourgeoises de Nancy, et l'on voit souvent figurer, comme signataires des actes qui concernent sa maison, des personnages d'une non moindre importance que cet *adjoudant-major des bourgeois*.

Voici donc Jacob-Sigisbert dûment installé dans Nancy où, dès ce moment, il résidera jusqu'à sa mort. Il loge près de Saint-Epvre, près du Palais des Ducs, dans ce qui se nommait et se

1. Dom Calmet, *Biographie lorraine*. Mémoires fournis par M. Nicolas le fils.
2. *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, février 1882.

Digitized by Microsoft ®

nomme encore aujourd'hui la vieille ville. Il ne quittera ce quartier qu'une quinzaine d'années plus tard pour aller habiter, ainsi que nous le verrons dans la suite, la demeure qu'il se fera construire au quartier neuf de Saint-Sébastien. Rectifions, avant de plus avancer dans notre sujet, deux erreurs graves dont il a été l'objet. On a dit qu'il était l'auteur de cette statue du Gange que Claude Adam avait exécutée à Rome. La naissance de Jacob-Sigisbert remontant à l'année 1670, soit vingt ans après la pose de cette figure, l'affirmation tombe d'elle-même et ne peut donner lieu à une discussion. Jal prétend également que le sculpteur, mort, selon lui, à Nancy en 1747, aurait eu quatre-vingt-dix ans, et que, par conséquent, la date de sa naissance remonterait à l'année 1657. Il faut dire 1670. Jal confond évidemment avec Jacob-Sigisbert un oncle de celui-ci, Sigisbert Adam, maître sculpteur, frère du fondeur Lambert Adam. D'un autre côté, certains auteurs ont admis le fait de son passage à l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris; en réalité, un sculpteur du même nom concourut pour le prix décerné chaque année par cette assemblée, le remporta en 1685, et passa, à la suite de ce succès, quelque temps à Rome comme pensionnaire du roi, ainsi qu'en fait foi une correspondance de La Teulière, alors directeur de cette académie[1]. Mais, en premier lieu, l'artiste, le candidat heureux ainsi mentionné, avait pris part au concours de 1685, et, par conséquent, s'il s'agissait de Jacob-Sigisbert Adam, nous devrions conclure qu'il se serait trouvé en état d'arriver à cette distinction à l'âge de quinze ans, lorsque les plus habiles de tous les élèves n'y parvenaient ordinairement qu'après vingt ou vingt-deux ans bien révolus; et, en second lieu, son homonyme est par trois

1. « Les sieurs Adam et Dosi continuent à travailler » (1686).

Correspondance de La Teulière. Académie de France à Rome, Lecoy de la Marche; Archives nationales.

Digitized by Microsoft®

fois nettement désigné dans le texte des procès-verbaux de l'Académie royale sous le prénom de Séraphin[1]. On ne peut croire qu'une méprise de ce genre se soit répétée aussi souvent dans des actes semi-officiels, sans que les intéressés n'aient pas cherché à la redresser. Ajoutons enfin qu'aucun des critiques de l'époque qui ont parlé de Jacob-Sigisbert n'a fait mention de ce titre.

Le ciel bénit rapidement l'union de Jacob-Sigisbert et de Bastienne Le Léal; dès 1700, celle-ci donnait à son mari un premier fils.

Du 10 octobre 1700, Lambert-Sigisbert Adam, fils légitime de Jacob-Sigisbert Adam, sculpteur, et de Sébastienne Le Léal, ses père et mère, paroissiens de Saint-Epvre. Parrain, Lambert Adam, fondeur, et marraine, Barbe Dauxelles, épouse de défunt Jean Le Léal[2].

Jusqu'en 1710, sa fécondité ne se ralentit pas. Elle mit successivement au monde une fille, Marguerite-Françoise, née le 22 juin 1702, baptisée le 25 dudit mois, qui eut pour parrain Jean-Benoît et Marguerite Adam; puis une autre fille, Barbe Adam, née le 29 octobre 1703, baptisée le même jour; les parrains étaient Jean-François Le Léal et Marguerite Le Léal, oncle et tante de l'enfant. Le 22 mars 1705, le préposé aux registres de la même paroisse inscrivait encore Nicolas-Sébastien Adam, dont la marraine n'est pas désignée, mais dont le parrain, Nicolas-François Adam, possédait une charge d'avocat à la cour. Enfin, le 23 mai 1710, le dernier des trois fils, François-Gaspard Adam, naissait et était tenu sur les fonts le lendemain par noble homme François du Millé. Dans cet intervalle de cinq années, Jacob-Sigisbert eut probablement d'autres enfants, et notamment une

1. A. de Montaiglon. Registres des procès-verbaux de l'Académie royale de peinture et de sculpture.

2. Registres baptistaires de la paroisse de Saint-Epvre (mairie de Nancy).

Digitized by Microsoft®

fille, Anne Adam, la mère de Claude-Michel Clodion ; mais les registres de l'état civil n'en font pas mention.

En même temps que la famille du sculpteur s'agrandissait, la nécessité de trouver un travail rémunérateur se faisait sentir d'autant plus vivement. De tous les documents que nous avons pu rassembler sur son compte il résulte que si la cour de Lorraine l'employa à différents ouvrages, et que si Léopold lui conféra le titre d'un de ses sculpteurs en 1698[1], il n'occupa cependant jamais du vivant de ce prince, de François III et du roi de Pologne Stanislas Leczinski une place fort en vue[2].

Léopold, qui n'avait recueilli en 1690, date de la mort de Charles IV dépossédé de son duché, que le titre de souverain, fut définitivement mis en possession de ses États en 1667. Il s'occupa, dès son avènement, de réparer les désastres des guerres précédentes et de rendre à la Lorraine, avec le repos, la confiance et la richesse. Son goût particulier le portait à encourager les beaux-arts, et il s'y appliqua jusqu'à sa mort. Dès 1702, il fondait à Nancy une académie qu'il plaçait sous la direction de Claude-Charles, son peintre, et dans laquelle entrèrent dès l'origine un autre peintre, Provensal[3]; un architecte, Bourdict; un orfèvre, Antoine Cordier, et deux sculpteurs, Meny et Renard. Adam ne fit jamais partie de cette docte assemblée, et, d'après les comptes des ducs qui ont été conservés et reproduits dans l'intéressante compilation des Archives lorraines, on remarque qu'il passe, dans la distribution des commandes, bien après des talents médiocres et oubliés aujourd'hui, comme les sculpteurs ci-dessus cités et

1. D'Argenville, *Vie des fameux sculpteurs.*

2. Cependant Lyonnois, dans son *Histoire de Nancy,* prétend qu'il fut nommé premier sculpteur du duc Léopold. Mais les archives lorraines, dont les assurances font plus d'autorité en semblables matières, désignent d'une façon très explicite le sculpteur Nicolas Renard comme titulaire de cet emploi.

3. Claude Gillet, dit Provensal.

Digitized by Microsoft ®

d'autres qui s'appelaient Walneffer, Hescher, Lépy, et dans la suite Lenoir, Belchamp et Menuet[1], etc.

C'est ainsi qu'au moment où le duc entreprenait ses importantes constructions de Lunéville et de Nancy, Jacob-Sigisbert n'est mentionné que pour des morceaux secondaires. Faisons une exception cependant en faveur d'un groupe destiné au jardin du château de Lunéville (1715), dont la quittance est ainsi libellée : « Somme payée à Adam, maître sculpteur, pour un groupe à mettre au jardin de Lunéville. » Autrement, que voyons-nous? Des quittances données par l'artiste pour le payement des plus petits ouvrages. C'est, en 1701, un versement de quelques livres fait à Sigisbert Adam, sculpteur, « pour un Cupidon qu'il a exécuté et des grenouilles à mettre à l'entour du bassin de la table au repas donné à Son Altesse Royale le premier dimanche de carême ». Puis c'est une nouvelle somme payée « à Adam, sculpteur, pour quatre figures, un cerf, deux gros chiens, huit autres plus petits, qui servent à décorer le même repas ». Cette dernière commande se reproduit exactement en 1715, le dimanche des Brandons, fête de Son Altesse royale; l'artiste a fourni « un cerf, deux grands dogues, huit chiens et quatre figures d'animaux marins ». En 1716, il reparaît avec un acquit pour ouvrages au Bethléem des princes. En 1724, il a travaillé également à des figures pour cet objet[2].

Le génie de Jacob-Sigisbert le portait donc bien évidemment, malgré ce qu'on a pu en dire, vers ces œuvres agréables et faciles dans lesquelles ses petits-fils excellèrent. Il jouissait d'un crédit tout particulier auprès du public pour l'arrangement de certaines pièces comme les feux, les bénitiers, les figures de saints, où il s'était créé une sorte de spécialité. Il avait profité, à vrai dire,

1. Lepage, *Description de Nancy*.
2. Archives lorraines.

Digitized by Microsoft®

des leçons de Bagard, son contemporain, qui s'est acquis une

SAINT CHRISTOPHE.

Statuette en bois par Jacob-Sigisbert Adam. — Exposition rétrospective, Nancy.

réputation fort méritée par ses grandes sculptures et ses figurines

Digitized by Microsoft®

en bois, de Chassel et peut-être aussi de Vallier, enfin de tous ces habiles praticiens qui continuaient en Lorraine les traditions artistiques des sculpteurs sur bois allemands[1]. Le grand Bagard ne mourut qu'en 1709, et son fils Toussaint Bagard, au nom duquel on a d'ailleurs ajouté la même qualification, le suivit dans la tombe deux années plus tard, en 1711. Adam les avait longuement connus et suivit leur enseignement. Un certain nombre des productions de ce dernier, soit en bois, soit en terre cuite ou en bronze, sont parvenues jusqu'à nous, et l'on a pu voir à l'Exposition rétrospective d'Alsace-Lorraine plusieurs pièces intéressantes, entre autres une statuette de *la Vierge,* des panneaux hardiment fouillés, un *Saint Christophe,* signé Jacob-Sigisbert Adam, et des fragments d'une *Nativité*[2]. A la même exposition on avait réuni diverses terres cuites, comme un *Marchand de pain,* un *Enfant au bouc,* des *Bergers en adoration,* qui pourraient être attribués à Jacob-Sigisbert plutôt qu'à n'importe quel autre membre de sa famille. Combien en est-il, du reste, de ces œuvres qu'il faudrait donner au vieil artiste lorrain et qu'on a présentées au public sous les auspices d'un nom plus connu et plus séduisant[3] !

1. D'Argenville, *Vie des plus fameux sculpteurs.*

2. René Ménard, *l'Art en Alsace-Lorraine.* — *L'Art,* août et septembre 1875. — *Journal des Débats,* 1875. — *Rapport sur l'Exposition rétrospective de Nancy,* par Michel.

3. Nous avons emprunté l'indication des ouvrages que nous venons de citer à l'intéressant travail de M. E. Auguin (*Impressions et souvenirs sur l'Exposition rétrospective de Nancy,* 1875). L'auteur a longuement et savamment traité cet article de la sculpture sur bois en Lorraine, et notamment en ce qui touche des maîtres comme Bagard, Vallier, Chassel, Lupot. Par contre, nous devons relever quelques erreurs dans ce qu'il écrit sur les Adam. Laissant de côté la question générale de savoir si, oui ou non, ces sculpteurs ont contribué à la décadence du goût en France, nous ferons remarquer, d'une part, que M. Auguin commet une erreur de personne en avançant que le second des fils de Jacob-Sigisbert, Nicolas-Sébastien, a été appelé à la cour de Prusse, tandis qu'il s'agit en réalité de son frère puîné, François-Gaspard. D'autre part, il attribue à Lambert-Sigisbert Adam des œuvres qui ne peuvent maté-

Digitized by Microsoft®

Suivant Dom Calmet et Durival, Jacob-Sigisbert Adam n'aurait vu Paris que dans les dernières années de sa vie, au moment où ses fils, de retour de Rome, y occupaient la première place, de façon à combattre et à éclipser même la réputation des Coustou, des Le Moyne et la renommée naissante de Bouchardon. D'après leur dire, il aurait passé sept années dans la capitale et serait revenu mourir à Nancy, tandis que d'autres auteurs soutiennent qu'il finit ses jours à Paris même.

Comment se fait-il que, par une exception toute particulière, Jacob-Sigisbert n'ait pas suivi cette loi d'émigration si intéressante dans ses principes et ses résultats, à laquelle ont obéi si ce n'est tous les artistes lorrains, du moins le plus grand nombre d'entre eux? Il est aisé de constater, en effet, que si la Lorraine a produit tout autant et plus de bons peintres, sculpteurs et graveurs qu'aucune autre province de France, elle n'a su, par contre, en garder à demeure sur le sol natal qu'une infime minorité.

Dom Calmet, que l'on doit citer fréquemment lorsqu'il s'agit de l'histoire du duché, a parfaitement défini ce fait dans la préface de la *Bibliothèque lorraine,* lorsqu'il dit : « Le préjugé peu « avantageux où l'on est que la Lorraine n'a jamais été féconde

riellement pas être de lui. Un buste de *Charles III* en terre cuite et un *Génie de la Lorraine couronnant Charles IV*, en mémoire, dit-il, de la victoire de Consarbruck, remportée par ce prince. Or le duc Charles III mourut en 1624 et la bataille de Consarbruck est de 1675; par conséquent, ni Lambert-Sigisbert, né en 1700, ni son père lui-même, né en 1670, ne peuvent être raisonnablement considérés comme les auteurs de ces morceaux. Nous serions, au contraire, très disposé à croire que les deux bustes de *Cérès* et *Bacchus* appartenant à M. Huyaux, et dont la reproduction se trouve dans ce volume, sont du ciseau d'Adam l'aîné. Peut-être aussi pourrait-on faire à cette étude le léger reproche d'exalter par trop Bagard et Chassel au détriment des Adam; sans contester le mérite des premiers, on peut toutefois soutenir la supériorité des fils du vieux Jacob-Sigisbert, qui ont su travailler à de plus grandes choses et avec plus de renommée que les autres artistes lorrains.

1. Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine.* — Durival, *Description de la Lorraine.*

Digitized by Microsoft®

« en hommes doctes pourra nuire à mon ouvrage; toutefois, « j'en appelle même et j'ose avancer qu'en général ce pays « produit d'aussi bons esprits qu'aucune autre province de l'Eu- « rope; mais on ne sait que trop par expérience que si dans les « provinces il se trouve quelque esprit né avec des talents « extraordinaires, il est obligé de s'exiler, pour ainsi dire, de « son propre pays pour chercher ailleurs à perfectionner, par « le secours des étrangers, les faveurs dont la nature l'a orné. « S'il demeure dans sa patrie, il doit s'attendre d'y vivre ordi- « nairement sans éclat et sans récompense, et d'y voir ses talents « ensevelis dans l'obscurité et dans l'ombre. » Les artistes lorrains n'ont point voulu probablement souffrir de cette dernière prédiction de leur compatriote; tous ou presque tous, ainsi que nous venons de le dire, ont passé la plus grande partie de leur existence hors de leur pays. Qui citer, en effet, parmi les illustres d'entre eux, qui n'ait plus ou moins longuement tenté la fortune à l'étranger? Sera-ce Ligier Richier, Claude le Lorrain, Callot, Saint-Urbain, Sébastien Leclerc, les Sylvestre, les Adam et les Michel Clodion? Combien d'entre eux n'ont revu la Lorraine que pour mourir plus doucement au pays natal! Ainsi des plus célèbres. Quant à ceux qui viennent directement après et dont la postérité a perdu le souvenir, ils n'ont point agi différemment. Nocret, un des décorateurs du château de Saint-Cloud et des Tuileries, membre de l'Académie royale, mourut à Paris en 1672; Mélin, fameux en Italie, y passa la plus grande partie de son existence; Houzeau, qui a laissé dans les jardins de Versailles des statues fort belles, y finit également ses jours; Poerson, directeur de l'École de Rome, recteur de l'Académie royale, ne revint plus en Lorraine. D'autres y rentrèrent, il est vrai, mais lorsque leur réputation fut bien établie et leur fortune faite. Chassel, un autre recteur de l'Académie de Paris, Drouin qui en

Digitized by Microsoft®

fut membre, Girardet qui demeura huit ans en Italie, Deruet le graveur ; Jacquin, surnommé le grand Jacquin, qui sculptait une Vierge pour les Augustins de Paris en 1656 ; Nicolas Renard, qui laissa de son côté un mausolée du prince d'Harcourt, à Saint-Roch, et Joseph Provensal, et Jacquard, et Chéron l'orfèvre, qui avait son logement au Louvre, et Chamant, et Claude Charles. Et plus tard encore, lorsque Léopold et Stanislas appellent à leur cour un Parisien comme Dumont, un Nîmois comme Guibal, un Flamand comme Cyfflé, l'exode continue dans les mêmes proportions avec les trois frères Adam, avec Clodion, Ducreux et tant d'autres encore.

Jacob-Sigisbert ne céda pas à cet entraînement, et il fit bien de ne pas tenter le jugement du public français. Il est douteux, en effet, que sa manière eût été comprise des amateurs du temps, et, si l'on s'en rapporte à l'opinion que Mariette, pour nommer seulement ce critique, a exprimée sur son compte, son bon sens le servit fort heureusement lorsqu'il lui conseilla de demeurer en Lorraine. A l'époque où le sculpteur aurait pu quitter Nancy pour s'installer à Paris, les objets de petites dimensions, en terre cuite ou en bois, ceux, en un mot, qu'il traitait ordinairement, n'étaient encore que fort médiocrement goûtés ; et, d'autre part, le genre parfois sévère des sujets qu'il choisissait n'aurait plu qu'à moitié aux connaisseurs. Voici, du reste, comment Mariette, que nous citions plus haut, trace son portrait : « Adam (Jacob-Sigisbert), « dit-il, est père et instituteur des trois frères Adam qui se sont « transportés à Paris et y ont joui d'un certain crédit qui a dû « rejaillir sur leur père. Celui-ci n'a guère fait que des ouvrages « en terre, et comme on met au rang de ce qu'il a produit de « plus accompli des Furies et des Parques, il faut croire que son « genre le portait à traiter des sujets austères et peu gracieux, et « qu'il en inspira de bonne heure le goût à ses enfants ; ce qui a

Digitized by Microsoft®

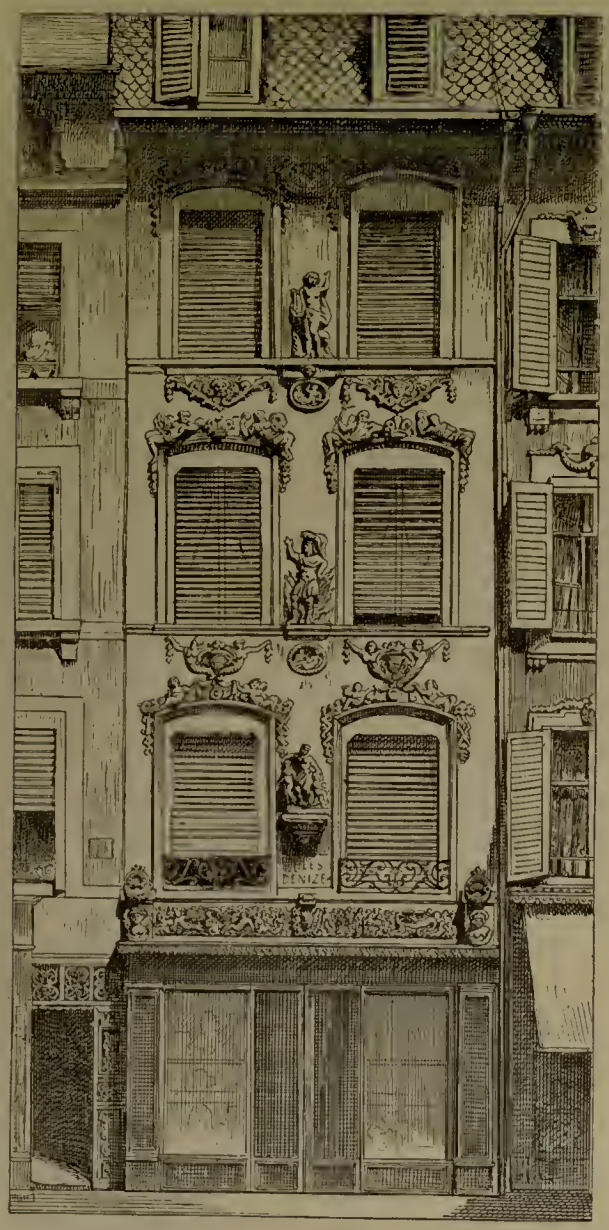
« mis dans leur manière une sécheresse tout à fait déplaisante[1]. » Mariette se montra toujours hostile à nos sculpteurs; son opinion ne mérite donc d'être acceptée que sous bénéfice d'inventaire, mais il n'en reste pas moins fort admissible que ses contemporains en général auraient pu partager le même sentiment en ce qui touche l'œuvre de Jacob-Sigisbert. Celui-ci possédait à Nancy tous ses biens, qu'il risquait fort de ne pas retrouver ailleurs. Il avait peu de commandes de la cour ducale, mais certainement les particuliers s'adressaient fréquemment à lui. Dom Calmet écrivait, peu de temps après la mort du sculpteur, que, « durant sa vie il « avait exécuté quantité d'ouvrages de sculpture en modèles, plu- « sieurs en bronze, en plomb, en pierre et surtout en terre[2] ».

Ses affaires se trouvaient, d'ailleurs, soit par le produit de son travail, soit par le fait de sa fortune personnelle, des apports de sa femme, d'un héritage ou de n'importe quelle autre circonstance favorable, en assez bon état, pour qu'entre les années 1710 et 1720 il ait pu faire construire, dans un quartier nouvellement créé et fort élégant dès cette époque, une maison qui, décorée par lui et ses enfants, passe encore aujourd'hui pour l'une des plus belles et des plus intéressantes de Nancy. C'est là que vécut toute cette colonie de sculpteurs avant de prendre son essor vers Paris. C'est dans cette maison que Lambert-Sigisbert, Nicolas-Sébastien et François-Gaspard Adam, que Thomas-Michel, le père de Clodion, que Clodion lui-même et ses frères Sigisbert, Pierre et Nicolas-Michel ou Michel-Michel, s'initièrent aux premières règles de leur art; dans ce logis dont Lyonnois[3] fait une description si pompeuse, logis où la moindre pierre est sculptée, vraie demeure d'artistes, ornée par eux et pour eux avec tout l'amour et tout le soin qu'on met à sa chose.

1. Mariette, *Abecedario.*
2. Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine.*
3. *Histoire de la Lorraine,* t. II, p. 462. — Voir aux *Pièces justificatives.*

Digitized by Microsoft®

Le temps a respecté la maison des Adam ; il a gardé intacte



MAISON DES ADAM, A NANCY.

cette curieuse décoration qui, par la grandeur de ses proportions

Digitized by Microsoft®

et par la multiplicité des détails, a certainement employé des heures nombreuses de leur travail. On y retrouve, et ce rapprochement est des plus intéressants, la plupart des sujets que les descendants de Jacob-Sigisbert ont aimé à traiter : le Neptune et l'Amphitrite, entre autres, que Lambert-Sigisbert fait entrer dans la plupart de ses compositions.

Cependant les fils du sculpteur grandissaient, tandis que lui-même se trouvait déjà dans l'âge où les forces décroissent. Lambert-Sigisbert venait, en 1718, d'entrer dans sa dix-neuvième année. Son père, qui semble avoir apporté une grande sollicitude à l'éducation artistique de ses fils, s'aperçut bientôt qu'il n'avait plus rien à enseigner à son aîné, associé par lui jusqu'alors à la plupart de ses travaux. « Lambert-Sigisbert avait appris, dit l'auteur de la « *Bibliothèque lorraine,* les principes du dessin et de la sculpture « sous le vieux Adam, avec lequel il a travaillé toutes sortes de « matières. Il sortit de Nancy en 1718 et alla à Metz où il s'em- « ploya tout l'hiver à différents ouvrages[1]. » Dom Calmet ne nous a fait connaître ni le nom des maîtres sous lesquels le jeune homme fut placé ni le genre des sculptures qu'on lui confia. Mais ce théâtre devint promptement insuffisant à son activité et à son talent; au mois de mai de l'année suivante, il dit adieu à la Lorraine, dans laquelle du reste, à la différence de ses frères et de ses neveux, il ne devait plus rentrer avant sa mort (1759).

Nous n'avons pas de données précises sur le nom des artistes qui formèrent définitivement Lambert-Sigisbert. Le nombre des bons sculpteurs était, en réalité, encore fort considérable en France, au moment où le premier des frères Adam y arrivait. Que l'on parcoure l'Almanach royal de 1720, et l'on y verra que l'Académie de peinture et de sculpture comptait à ce moment parmi ses membres

1. Dom Calmet.

Digitized by Microsoft®

des gens de talent comme Coysevox, arrivé presque au terme de son existence, mais qui n'en continuait pas moins à professer; comme Legros, si peu connu en France et dont les Italiens font autant de cas que de leurs plus grands sculpteurs; comme Van Clève, à qui l'on doit quelques-uns des morceaux les plus parfaits de l'École française du XVIIe siècle; comme Flamen, les deux Coustou, dont l'éloge n'est plus à faire; sans parler de tous ces maîtres savants, Le Lorrain, Frémin, Granier, Coudray, l'élève préféré et le commensal de Coysevox; Dumont, qui devint, en 1726, le premier sculpteur du duc Léopold; Masson, Barrois, etc. Après avoir énuméré tous ces noms, on peut inférer, d'après la grande ressemblance des œuvres de chacun d'eux, que Lambert-Sigisbert n'avait point frappé à la porte des plus illustres, mais qu'il s'était adressé à Dumont, que des relations particulières attachaient déjà probablement à la Lorraine. Que l'on considère, en effet, une des œuvres de ce maître, le *Titan foudroyé,* maintenant au Louvre, qui fut son morceau de réception à l'Académie, et l'on jugera comme nous que son influence a certainement guidé la main d'Adam l'aîné dans l'exécution de son *Neptune* et surtout celle de Nicolas-Sébastien, lorsqu'il travaillait au *Prométhée.* Ces trois morceaux sont aujourd'hui voisins les uns des autres, ce qui rend cette comparaison plus facile.

Le sculpteur nancéen profita bien, en tout cas, de ses études pendant les quatre années qu'il demeura à Paris. Il se présentait, en 1723, au concours académique qui ouvrait aux élèves, ainsi qu'on le sait, le chemin de Rome. Le sujet donné le 21 août de cette année avait été emprunté à la Bible : *Evilmérodach, fils et successeur de Nabuchodonosor, qui délivre des chaînes Joachim, que son père avait tenu captif depuis dix-sept ans.* Le même sujet avait, par une exception singulière, servi en même temps aux concurrents du prix de peinture. Le 28 du même mois, l'Académie

Digitized by Microsoft®

se réunissait à nouveau et procédait au jugement des prix[1]. « A l'ouverture des boîtes, l'Académie a jugé que le tableau fait « par Boucher a mérité le premier prix, et le tableau marqué B., « fait par Guillard (?), a mérité le deuxième. Quant au sculpteur « qui se nomme Sigisbert Adam, il lui a été adjugé le premier prix, « quoiqu'il fût unique pour la sculpture. Lesquels prix ont été « exposés le jour de la fête de saint Louis. » Ce jour-là, Lambert-Sigisbert reçut la médaille d'or. Le bas-relief qu'il avait exécuté avait six pieds de haut. Quelques jours après cette nomination, à la fin du mois d'août, suivant Dom Calmet, et à la vérité avant même qu'il ait attendu les résultats du concours, le nouveau pensionnaire du roi quittait Paris[2]. Dès ce moment, sa biographie appartient à l'histoire de l'art, et les documents sont plus nombreux et plus précis.

Son voyage de Paris à Rome s'exécuta avec une célérité que la difficulté des transports, le mauvais état des routes et la longueur du chemin rendaient assurément bien rare à cette époque. Parti avec Bouchardon, son célèbre rival de l'avenir et pour le moment son intime[3], qui, lauréat de l'année précédente, n'avait reçu son brevet qu'au milieu de l'année 1723, Adam entrait dans la ville éternelle le 18 septembre de cette année[4]. Comme on vient de le voir, notre sculpteur n'avait pas attendu, de son côté, la remise de son brevet et la somme que la Surintendance des beaux-arts ou Direction générale des bâtiments du roi dispensait généreusement aux élèves comme frais de route. On peut à ce propos déjà signaler

1. *Procès-verbaux de l'Académie de peinture et de sculpture,* Bibliothèque des Beaux-Arts.

2. Son départ coïncidait presque avec un événement politique de la plus haute importance pour la France, la mort du Régent.

3. Bouchardon naquit à Chaumont-en-Bassigny, sur les confins de la Lorraine et de la Champagne.

4. Académie de France à Rome, Correspondance de Poerson.

Digitized by Microsoft®

Dujardin

A. Quantin, Edit

PROMÉTHÉE

Figure en marbre par Nicolas-Sébastien Adam (Salon de 1765)

(Musée du Louvre)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

ce trait distinctif du caractère de Lambert-Sigisbert, qui fut l'esprit de résolution et d'entreprise dont il fit preuve dans toutes les circonstances de sa vie. Doué d'une âme ardente et dévoré du besoin d'activité, ambitieux et plein de confiance en lui-même, ce Lorrain se mit partout sur les rangs, toujours luttant et n'épargnant jamais ses peines. Il possédait au plus haut degré aussi cette qualité que nous appelons aujourd'hui l'entregent. Comme tous les artistes du moment, il cherchait un protecteur, parmi les gens de la cour, qui pût le recommander au roi ou, à défaut de celui-ci, au surintendant, le maître véritable de la destinée des hommes de son métier. Il lui avait été difficile d'en trouver un dans ce monde des grands seigneurs, tout empli alors des idées financières de Law, emporté dans le tourbillon de l'agiotage et contraint, lorsque la banqueroute survint, de restreindre son luxe et de consigner les artistes à la porte de ses hôtels. Il découvrit ce protecteur, cet objet rare, à Rome, dans la personne du cardinal de Polignac.

Mais, avant de parler des relations de Sigisbert Adam avec ce grand seigneur, il est utile de dire quelques mots de l'Académie de France à Rome et de son directeur en 1723. Dans cet établissement, fondé depuis un demi-siècle par Colbert, sur la proposition de Le Brun, l'administration des beaux-arts recevait, abritait et entretenait, pour un délai de quatre années, les jeunes gens qui, comme celui dont nous nous occupons, avaient obtenu les prix au concours annuel de l'Académie. Les remplacements se faisaient suivant le mouvement des vacances, souvent, il est vrai, avec inexactitude, grâce aux prolongations de séjour accordées aux pensionnaires qui se distinguaient le plus, et par le fait d'un nombre de places limité. D'autres fois, au contraire, et notamment en 1752, où nous trouvons cet incident mentionné dans la correspondance de Natoire, l'École n'atteignait pas son chiffre normal d'élèves. Elle a fourni, quoi qu'il en soit, pendant les quatre-vingts pre-

Digitized by Microsoft ®

mières années au moins de son fonctionnement, les sujets les plus notables et les plus méritants à l'École française[1].

Le premier directeur avait été Errard, dès l'installation de l'Académie, puis, en 1683, La Teulière, Houasse en 1687, et le directeur du moment se nommait Poerson[2]. Poerson, fort oublié aujourd'hui et peintre d'ailleurs très secondaire, avait joui d'un instant de célébrité. Il avait eu notamment l'honneur de collaborer avec Eustache Lesueur[3] à la décoration de l'appartement des bains de la reine Anne d'Autriche, aux Tuileries. Il avait succédé, comme directeur de l'Académie de Rome, à Houasse en 1704. Lorrain lui-même, il accueillit avec faveur son nouveau subordonné. Mais Adam ne put profiter longtemps des bonnes intentions de son compatriote, qui, vieux et incapable de donner aux élèves les soins que réclamait leur éducation, se vit imposer bientôt, par la surintendance, un coadjuteur, Nicolas Wleughels, à la date du 3 avril 1724. Le chevalier Wleughels portait dans sa poche, en arrivant à Rome, le brevet qui lui donnait la survivance de Poerson. Celui-ci ne le fit pas attendre longtemps, et il avait déjà résigné ses fonctions en fait depuis plusieurs mois lorsqu'il mourut (2 septembre 1725). Lambert-Sigisbert entra rapidement dans les bonnes grâces de ce nouveau maître qui, pour les premiers

1. La spirituelle Mme du Bocage, l'amie de Voltaire et de tous les littérateurs du temps, écrivait en 1750 : « Je m'étonne que la dépense vraiment royale de Louis XIV pour fonder à Rome une Académie dans un palais plein de bons modèles ne nous ait pas fait faire plus de progrès en architecture. Notre cour a la gloire d'être la seule qui renouvelle sans cesse ici douze élèves. M. Natoire, estimé par ses talents et ses mœurs, en est actuellement le chef. Cet établissement nous a donné des Apelles et des Phidias, il nous promet des Vitruves. » (Correspondance de Mme du Bocage, Lettres d'Italie.)

2. Charles-François Poerson, né le 20 octobre 1653, reçu à l'Académie le 31 janvier 1692, mort à Rome le 2 septembre 1725 et enterré à Saint-Louis des Français.

3. *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. Ier, p. 157.

Digitized by Microsoft ®

temps au moins, parle avec éloge de lui toutes les fois que, dans une des plus intéressantes correspondances du moment, il s'adresse à son supérieur hiérarchique, Louis-Antoine de Pardailhan de Gondrin, le fils de Mme de Montespan et du marquis de Montespan, ce duc d'Antin [1] si célèbre par sa vanité, son faste et ses fêtes de Petit-Bourg, sa servilité envers le grand roi, et malheureusement aussi par quelques preuves de manque de courage pour lesquelles on le chansonna. Mais ces relations de notre sculpteur et du ménage Wleughels se refroidirent assez sensiblement à la suite de différents malentendus que le directeur de l'Académie indique à mots couverts. A partir de ce moment, le directeur témoigna pour Bouchardon, l'émule d'Adam, une admiration quelque peu partiale et désobligeante pour ce dernier.

L'affection du cardinal de Polignac aida encore plus pratiquement Adam l'aîné que ne le firent l'estime de Wleughels aux premiers temps et la bonne volonté du duc. Le cardinal Melchior de Polignac, que la légende d'un intéressant portrait placé dans la suite des *Hommes illustres,* publiée par Desrochers, graveur du Roi, nomme commandeur des abbayes de Corbie, Bonport, prieur de la Volte et de Montdidier, maître de la chapelle du Roi, ambassadeur extraordinaire du Roi en Pologne, auditeur de rote à Rome, plénipotentiaire de Sa Majesté au congrès de paix à Utrecht; le cardinal de Polignac, disons-nous, était un habitué de Rome. Il y avait suivi dans sa jeunesse le cardinal de Bouillon, chargé par la cour de Versailles des missions les plus importantes; puis, après avoir décidé, en Pologne, l'élection du prince de Conti comme successeur de Jean Sobieski, s'être vu disgracier [2], être rentré en faveur, avoir représenté de nouveau la France aux conférences de Gertruydenberg et d'Utrecht, et quelque peu trempé,

1. Biographies Firmin-Didot et Michaud.
2. 1698.

Digitized by Microsoft ®

dit l'histoire, dans la conspiration de Cellamare, il reparut à Rome en 1718. Ses contemporains le tenaient pour un homme d'esprit, de beaucoup de ressources et d'un goût distingué en matière d'art. Voltaire l'a chanté et le portrait que nous mentionnons ci-dessus dit de lui, dans des vers assurément moins faciles que ceux du malin poète :

Ce grand homme à son nom illustre
Sent tant de mérite attaché,
Que, pour reprendre un nouveau lustre,
La pourpre le vint rechercher.

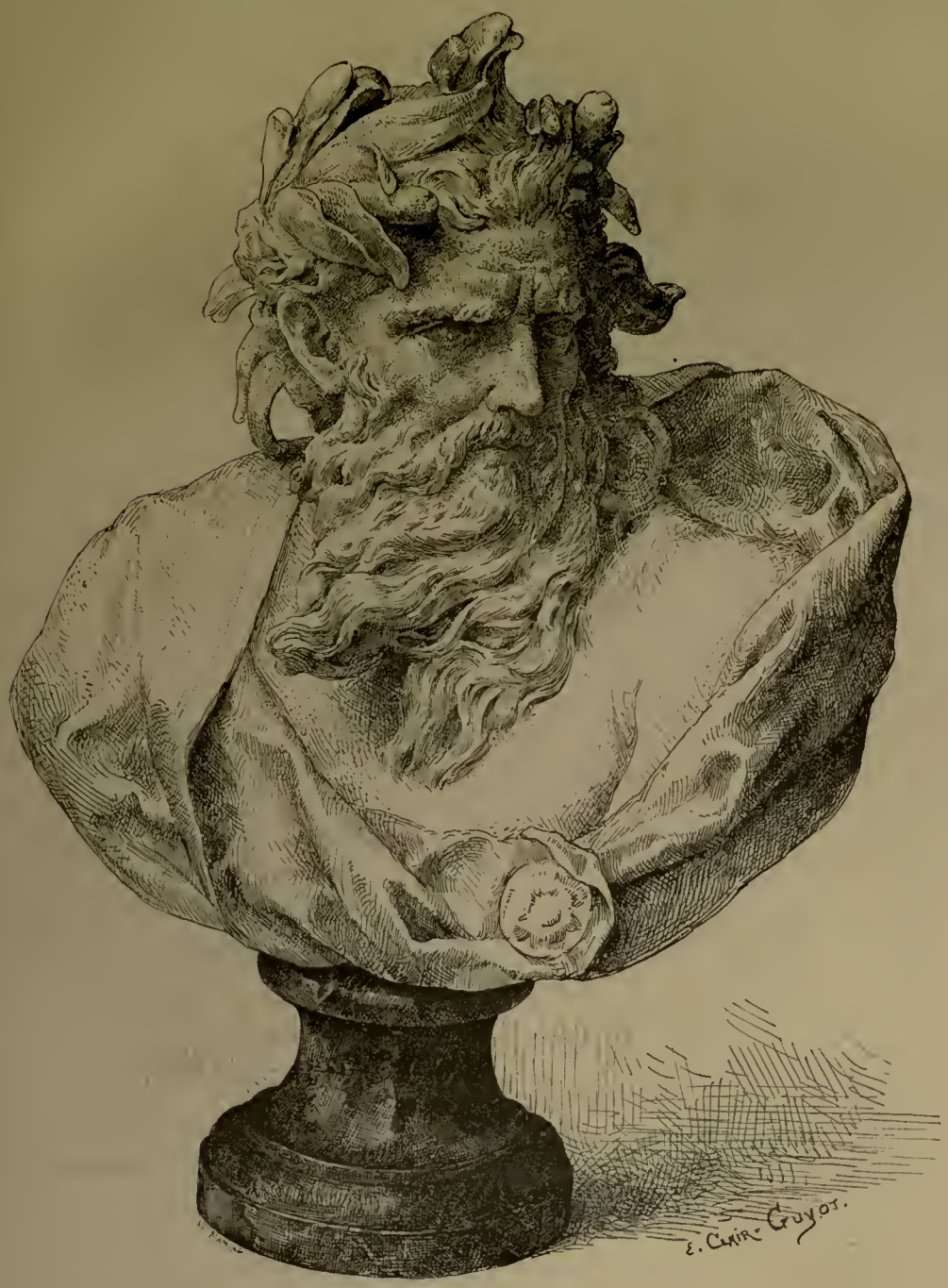
Il visitait souvent et par des occasions toutes naturelles le local de l'Académie et comme le cardinal de Rohan, le duc de la Rochefoucauld, Watelet, et tant d'autres amateurs français et étrangers, il accueillait gracieusement les pensionnaires du Roi. C'est ainsi qu'il se rendit probablement compte des dispositions singulières que révélait Lambert-Sigisbert. Une lettre de Wleughels, datée du 22 mai 1724, nous apprend même comment s'établirent les relations entre le cardinal et l'artiste. « Un des sculpteurs nommé « Adam, qui est Lorrain, fit voir à Son Excellence deux bustes qu'il « a travaillés, représentant un *Neptune* et une *Amphitrite* qu'il a « faits par étude. Ces deux morceaux plurent si fort au cardinal, « qu'il les a pris pour orner son appartement[1]. » De la galerie Polignac ces deux bustes passèrent dans la suite à Potsdam[2].

Adam n'avait donc point perdu de temps et dès son arrivée à Rome il s'était mis intrépidement au travail. Son installation se terminait à peine que déjà il copiait et formait son goût d'après les bons modèles. Une des dernières pièces de la correspondance de

1. Correspondance de Wleughels.

2. Mathias Oesterreich les cite dans sa description de Berlin et Potsdam et en parle comme de deux sculptures d'un rare mérite.

Digitized by Microsoft ®



BUSTE DE NEPTUNE.

Par Lambert-Sigisbert Adam. — Palais de Sans-Souci, Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

Poerson donne une indication précise des travaux du sculpteur à ce moment. « 7 mars 1724. Monseigneur Del Giudice, major-« dome du saint-père, m'a fait la grâce de m'accorder de faire des-« siner dans les salles du Vatican les beaux ouvrages de Raphaël, « m'ayant accepté pour caution de la bonne et sage conduite des « sieurs Natoire, Delobel, Bouchardon et Adam. »

Cette application, ce désir de parvenir inspirèrent de la confiance au cardinal, qui montra quatre années plus tard à son protégé combien l'intérêt qu'il lui portait était réel. Il semble qu'avant de l'employer directement à son service personnel il l'ait recommandé aux principaux personnages de la curie romaine, au nouveau pape lui-même, à Vincent-Marie Gravina des Ursins qui, élu pape le 20 mai 1724, prit le nom de Benoît XIII, et que l'enfant du Parnasse mis au service de Desrochers dépeint ainsi :

Voici le grand pontife agréable au Très-Haut.
Il a vécu sans tache, il règne sans défaut.
Enfant de Dominique et père des fidèles,
C'est l'ouvrage de Dieu; ses projets sont divins.
L'univers reconnaît à des marques si belles
Le bonheur de l'Église et l'honneur des Ursins.

L'Italie devait se montrer plus longtemps réfractaire aux goûts français que les autres pays. Toutefois, la contagion gagnait; elle passait de ville en ville, et Rome, qui avait pour mission de continuer la résistance, céda la première à ce mouvement. Dans cette dernière ville, après la disparition des sculpteurs Alexandre Algardi et du Bernin, disparition que suivait bientôt celle de Carle Maratte, la production artistique avait diminué dans d'incroyables proportions, jusqu'au point de paraître complètement éteinte. Ce qui faisait écrire à Wleughels, à propos d'une statue récemment mise en place (9 août 1731) : « Tout le monde va voir la statue de « saint Jean Népomucène que le cardinal Orti a fait élever au bout

Digitized by Microsoft ®

« du Ponte-Molo; c'est une figure colossale et un beau morceau de « marbre gâté. Il n'y a plus de sculpteurs à Rome ni dans toute « l'Italie. Il n'y a qu'en France où l'on trouve encore quelque habile « homme. Ici il y a deux Français habiles (Adam et Bouchardon) « et qui le sont véritablement. » On avait employé déjà des Français à la décoration de certains monuments, mais par exception seulement et comme à regret. On allait maintenant user de leur talent pour toutes les entreprises de quelque importance, et l'on remarqua que chaque fois, dès lors, qu'ils se trouvèrent en présence des maîtres italiens, la victoire leur resta sans conteste.

L.-S. Adam voyait donc ainsi, dès ses débuts, la fortune lui sourire ; déjà connu dans Rome, il préludait, par des ouvrages que les amateurs se disputaient, aux grands travaux qu'il devait exécuter pendant un séjour de dix années. Il trouva, en 1726, une nouvelle source de satisfaction, un nouvel encouragement à continuer ses efforts, une raison de plus pour s'attacher à la terre italienne, dans la venue de son frère, du second fils de Jacob-Sigisbert, de Nicolas-Sébastien.

Celui-ci, de cinq ans moins âgé que son aîné, avait quitté à seize ans, soit en 1721, Nancy où il avait étudié sous son père [1]. Il avait retrouvé à Paris Lambert-Sigisbert et probablement suivi avec lui le même enseignement, mais en tout cas certainement profité de la protection et des conseils de son frère. Il ne se présenta point cependant aux concours de l'Académie, soit à cause de sa grande jeunesse, soit parce qu'il reçut de suite des commandes assez rémunératrices pour qu'il ait jugé inutile de se procurer immédiatement les titres ordinaires d'élève de l'Académie, de grand prix et de pensionnaire du Roi. En 1724, il quitta Paris, peu après le départ de son frère pour Rome. Il avait été engagé,

1. D'Argenville, *Vie des plus fameux sculpteurs.*

Digitized by Microsoft ®

nous pouvons dire enlevé par M. de Bornier[1], trésorier des états de Languedoc, que ses progrès rapides avaient charmé. Il ne voulait point partir, disant qu'il ne trouverait rien à Montpellier qui fut capable de nourrir son goût pour l'étude; mais des amis lui ayant représenté que dans cette ville il serait à moitié chemin de Rome et qu'un travail de quelque temps le disposerait à étudier avec fruit, il se laissa faire violence et en prit son parti. Installé pendant dix-huit mois dans le château de la Mosson, il y fut employé à l'exécution de quatre grands frontons et de toute la décoration en dehors de ce château[2]. Nic. Adam, dont la réputation était assurément bien établie pour qu'on lui confiât de pareilles entreprises, possédait toute la fougue et le goût du changement propres à un garçon de vingt et un ans. Il avait terminé les modèles de ses frontons, et son amphitryon comptait sur lui pour les mener à bonne fin et en entreprendre de nouveaux à l'intérieur de cette résidence, lorsque, sans crier gare, il prit le chemin de l'Italie[3].

Que de détails curieux à retracer à cette place, si nous avions le journal des voyages de tous ces artistes, pleins d'entrain, de confiance en l'avenir, de jeunesse, qui partaient ainsi le bâton à la main, le sac sur l'épaule, et traversaient la France et l'Italie, à pied, s'arrêtant à tous les gîtes et demeurant là où ils pouvaient travailler et refaire leur bourse de façon à continuer leur itinéraire! Malheureusement, aucun de ces renseignements ne nous reste, et nous nous contentons de signaler la présence de Nicolas-Sébastien à Rome, d'après une lettre du chevalier Wleughels du 10 décembre 1728. « Le frère d'Adam, écrivait-il, est un jeune homme « qui a étudié dans son pays, qui a travaillé à Paris et en province,

1. Le même M. de Bornier dont la belle collection se vendait en 1744.
2. D'Argenville, *Vie des plus fameux sculpteurs.*
3. Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine.*

Digitized by Microsoft ®

« où il a gagné passablement et sachant que ce pays (l'Italie) abonde « en belles sculptures et qu'il pouvait beaucoup y profiter; il a « apporté tout ce qu'il a gagné et le consume petit à petit en étudiant. « Ce qui me semble être beaucoup pour un jeune homme de vingt- « trois ans. » Ce document est précieux, en ce sens qu'il met en relief la qualité dominante et caractéristique de Nicolas-Sébastien, qui était et fut toujours le labeur. Il a souvent dans la suite fait preuve d'une trop grande recherche du fini et de maniérisme dans les ouvrages qui sont sortis de son atelier; mais on y trouve toujours une remarquable intensité d'application. Nicolas-Sébastien fut certainement associé à toutes les entreprises de son frère aîné à Rome.

Il y a cependant un ouvrage de ce dernier dont il faut lui rapporter tout l'honneur : une figure de Mars qu'il ébauchait pour Louis XV dans le milieu de l'année 1726.

Les pensionnaires de Rome conservaient encore à cette époque la coutume, depuis lors disparue, d'exécuter à leurs frais et pendant leur séjour en Italie une figure destinée au Roi. Lambert-Sigisbert avait été chercher ses inspirations dans l'antique, ainsi que nous le montre un passage de la correspondance de Wleughels, du 26 juin 1726. « Nous attendons l'arrivée de la mar- « quise Piombina, pour avoir la permission de copier un très beau « Mars antique[1] qui est dans une maison de plaisance qui lui appar- « tient[2]. » Diverses commandes d'importance retardèrent l'achèvement de cette figure jusqu'en 1729. A cette date (février 1729), elle était prête à sortir des mains du sculpteur. « La figure du « Mars sera bientôt terminée et je me flatte qu'elle plaira à Votre « Grandeur (le duc d'Antin). C'est le sieur Adam qui l'a faite et on

1. Ce marbre provenait de la collection Ludovisi (Dussieux, *Artistes à l'étranger*).

2. Académie de Rome, Correspondance des directeurs, Archives nationales et Lecoy de la Marche. (Académie de France à Rome.)

Digitized by Microsoft ®

« est, à Rome, fort content de son ouvrage [1]. (Correspondance de « Wleughels.) » Cette statue, connue sous la dénomination du *Mars au repos,* orne aujourd'hui le palais de Sans-Souci. En 1730, Lambert-Sigisbert la faisait adresser de Rome par l'entremise de son directeur au Roi, et il écrivait en même temps au duc d'Antin pour en annoncer l'envoi accompagné du modèle d'un *Ulysse* [2]. Elle fut offerte [3] en présent par Louis XV au grand Frédéric et partit pour Berlin en 1752 avec d'autres morceaux, pour la plupart de notre sculpteur. Les Archives nationales, si riches en documents authentiques sur les deux premiers frères Adam, nous fournissent à ce sujet des indications précises, celle-ci entre autres : « Les prin- « cipaux ouvrages de peinture et de sculpture en marbre que Sa « Majesté doit envoyer au roi de Prusse sont un jeune Mars qui « se repose, un Mercure qui attache des ailes à ses talons, et une « Vénus qui semble lui donner des ordres. Le jeune Mars est une « très belle copie faite par le sieur Adam l'aîné d'après l'antique ; « cette statue est de grandeur nature. Le Mercure et la Vénus « sont du sieur Pigalle ; ces figures, un peu plus fortes que nature, « sont d'une rare beauté ; l'auteur travaille encore à la Vénus, qui « ne pourra être terminée qu'à la fin du mois d'août. Le Mars « pèse environ 2,500 livres, le Mercure environ 2,500 et Vénus est « à peu près du même poids. Ces trois figures doivent être accom-

1. Académie de Rome, Correspondance des directeurs, etc.

2. En dépit du désir bien légitime de l'artiste de voir ses œuvres mises sous les yeux des connaisseurs parisiens, le *Mars* et l'*Ulysse* ne furent pas en France avant la fin de l'année 1734. Le 5 octobre 1730, les œuvres d'Adam et de Bouchardon occupaient encore leurs places à l'Académie de Rome, où les curieux se pressaient pour les admirer. « L'ouvrage de nos sculpteurs a fait bruit dans Rome et tous ces jours il vient des personnes de considération les voir, qui en sortent très contentes. » Toutes ces curiosités ne furent emballées que le 12 octobre suivant. Wleughels écrit à cette date : « Il y a encore une petite caisse qui contient un plâtre rep^t Ulysse se sauvant du naufrage. Le Sr Adam, qui l'a faite, ose la présenter à V. G. afin qu'elle puisse voir le profit qu'il a fait ici sous ses auspices. » (12 octobre 1730.)

3. *Archives de l'art français, les Adam,* par Guiffrey.

Digitized by Microsoft ®

BUSTE D'AMPHITRITE.

Par Lambert-Sigisbert Adam. — Palais de Sans-Souci, Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

« pagnées de quelques autres morceaux de sculpture dont le choix « n'est pas encore fait[1]. » Ce rapport était adressé à la Direction générale et ce ne fut que deux années plus tard qu'on procéda à l'expédition sur Berlin des trois figures ci-dessus mentionnées. On y avait joint deux groupes d'Adam dont nous parlerons plus longuement dans la suite. Frédéric le Grand, connaisseur peu éclairé, mettait, ainsi que le prouve sa correspondance, les créations des Adam au-dessus de toutes les autres productions des sculpteurs contemporains. Le roi de France, alors en coquetterie avec son habile voisin, flattait par conséquent son goût, en composant de la sorte le présent qu'il lui faisait. Il est fort honorable de toute façon pour Adam que ses œuvres aient été mises en comparaison avec celles de Pigalle, et plus particulièrement avec ce fameux Mercure qui reste un des spécimens les plus distingués de l'art français du XVIIIe siècle.

Quelques mécomptes vinrent, par contre, interrompre de temps à autre la série d'événements heureux qui marquèrent les premiers temps du séjour de Lambert-Sigisbert Adam et de Nicolas-Sébastien à Rome.

Le saint-père ayant formé, en 1728, le projet d'élever un monument à la mémoire de son avant-dernier prédécesseur au trône pontifical, de Clément XI (1701), s'enquit d'un artiste capable de répondre à son désir. Il se fit présenter, en premier lieu, la liste des sculpteurs italiens; mais il ne s'en trouva pas qui présentassent toutes les qualités voulues. Les derniers statuaires, les descendants de cette nationalité des grands maîtres, Angelo et Rosconi, étaient morts, l'un en 1715 et l'autre dans l'année même dont nous parlons, en 1728, et Maïni ainsi que della Valle ne pouvaient prétendre à les remplacer. La curie romaine s'adressa,

1. Archives nationales.

Digitized by Microsoft®

dans cette occurrence, au directeur de l'Académie, qui indiqua Bouchardon. Le choix parut d'autant plus pénible à Lambert-Sigisbert que la rivalité qui devait se continuer entre ces deux artistes pendant toute leur vie existait déjà au moment de leurs débuts.

Une autre nouvelle, venue cette fois de la Lorraine, sonnait aussi désagréablement à leurs oreilles. Le duc Léopold avait donné, en 1726, à Guibal, après la mort de Dumont, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, qui venait de se tuer fort dramatiquement à Lille, en tombant d'un échafaudage, la place de son premier sculpteur; cette nomination détruisait une espérance que le vieux Jacob-Sigisbert et que ses fils, avec plus de raison, entretenaient peut-être secrètement.

Ajoutons à cela que Nicolas-Sébastien, qui jusqu'alors n'avait essayé ses forces dans aucun concours, s'était mis, au courant du mois d'août 1728, sur les rangs pour l'obtention du prix de l'Académie de Saint-Luc et que le modèle qu'il présentait aurait assurément réuni tous les suffrages et valu la première place à son auteur sans des influences locales qui l'en frustrèrent. Cet incident fait le sujet d'une lettre curieuse de Wleughels en date du 10 décembre de cette année, dont nous détachons le passage suivant :

« J'ai parlé à Votre Grandeur d'un sculpteur nommé Adam « qui est sûrement très habile. Son frère, qui est ici, a eu le « second prix dans la première classe de l'Académie de Saint-« Luc et il pouvait espérer le premier. Mais il n'y a eu que trois « sculpteurs qui ont jugé, car en ce pays-ci les peintres jugent les « peintres et les sculpteurs les sculpteurs; et ces trois juges, qui « sont un oncle et deux neveux, sont les maîtres de celui qui a eu « le premier prix. »

Digitized by Microsoft ®

De pareilles indélicatesses, pour ne pas prononcer le mot plus grave d'injustices, devinrent assez communes en Italie, si l'on ajoute foi du moins aux plaintes de nos compatriotes, qui en souffrirent à partir du moment où la concurrence française triompha dans ce pays; et cette susceptibilité nationale en vint même à un tel point, qu'un ordre émané de Versailles et de la Direction des bâtiments du roi interdit plus tard aux pensionnaires de Rome de prendre part à ces concours [1].

Il y avait dans tout cela autant de sujets de mécontentements dont heureusement la jeunesse des deux artistes et la foi qu'ils entretenaient en l'avenir triomphaient bien vite. En ce cas particulier, Nicolas Adam, loin de crier à l'injustice et de jouer le rôle du génie incompris, accepta bravement la situation, en se remettant au travail avec plus d'ardeur qu'auparavant. Dans les loisirs que lui laissaient ses occupations ordinaires, il peignait et non pas sans talent, si nous en croyons au moins d'Argenville. Le critique convaincu va même jusqu'à prétendre qu'il est facile de reconnaître, dans les bas-reliefs laissés par le sculpteur, une main exercée à la peinture.

Les Adam avaient, d'autre part, une grosse préoccupation, commune à tous les artistes de tous les temps : songer à vivre et pour cela à gagner de l'argent. La chose n'allait point d'elle-même, lorsqu'un hasard heureux, un coup de pioche qui, donné fortui-

1. Pigalle fut, en 1739, le héros d'une aventure de ce genre qui mérite d'être citée. Il avait, en dépit de cette prohibition, soumis au jugement des membres de l'Académie de Saint-Luc un modèle qui remporta le prix. Il n'osait se déclarer ; mais, grâce à l'indiscrétion d'un de ses camarades, la nouvelle parvint néanmoins aux oreilles du directeur, qui en informa à son tour l'ambassadeur, M. de Saint-Aignan. A la suite d'un échange de notes fort intéressantes, comprises aujourd'hui dans les cartons des Archives nationales, le duc d'Antin décida en dernier ressort qu'il y avait lieu de tenir la chose secrète, mais en même temps d'indemniser Pigalle, auquel on fit remettre sous main, conformément à cette résolution, une somme à peu près équivalente au montant du prix qui lui aurait été acquis.

Digitized by Microsoft ®

tement à Rome, mit au jour de nombreuses richesses artistiques, arriva fort opportunément pour chasser toutes les inquiétudes qu'ils pouvaient concevoir de ce côté. Le goût des antiques avait pris à cette époque beaucoup d'importance en Europe, et la plupart des ambassadeurs et des amateurs français s'ingéniaient à rapporter d'Italie des statues, des bas-reliefs, des pierres gravées, en un mot, quelques-uns de ces objets d'art dont le sous-sol de Rome est si abondamment fourni. La nouvelle découverte que le cardinal de Polignac utilisa avait été faite sur l'emplacement du palais de Néron, au mont Palatin et dans les ruines de celui de Marius, entre Rome et Frascati [1]. Le nombre des morceaux de sculpture qu'on put extraire de ces deux terrains, sous la surveillance du Père Bianchini, devint en peu de temps fort considérable; et parmi ceux-ci quelques-uns se trouvèrent être des objets d'une véritable valeur artistique; d'autres, au contraire, présentaient à ce point de vue un intérêt bien moindre. En tout cas, la plupart de ces antiques avaient grandement souffert de leur enfouissement prolongé et nécessitaient d'urgentes restaurations. Le cardinal fit choix de Lambert-Sigisbert et de son frère pour cette entreprise et ceux-ci s'employèrent aussitôt à cette tâche. Des documents authentiques et provenant chacun de voies toutes différentes témoignent et de l'ardeur qu'ils y apportèrent et du succès qu'ils y obtinrent. C'est d'abord Wleughels qui recommande ainsi son élève à l'attention du Directeur général : « Il (Lambert-Sigis-« bert) a depuis peu restauré un petit Faune pour M. le cardinal « de Polignac, où il a fait la tête, les bras et les mains. Quelques

1. Est-ce de cette trouvaille que veut parler Wleughels lorsqu'il écrit au sujet du cardinal de Polignac, le 13 avril 1729 ? « Il aime les antiquitez et a fait fouiller à plusieurs endroits autour de Rome, où il a trouvé des inscriptions et des médailles, des marbres, quelques fragmens de statues. Il a eu depuis peu une bonne inspiration de faire remuer la terre dans un champ semé à trois lieues d'ici. Il y a trouvé huit figures fort belles de différentes grandeurs. » (Correspondance de Wleughels.)

Digitized by Microsoft ®

« connaisseurs ont dit qu'il était heureux que la tête ait été perdue, « ayant peine à croire que l'antique eût été aussi belle. La figure « cependant est de bonne manière grecque [1]. » Puis un critique d'art, un avocat au Parlement, Voisin, qui nous a laissé, sur le compte des sculpteurs Adam, des lettres particulièrement intéressantes par lui publiées dans le *Mercure de France,* joint son éloge à celui de Wleughels. « Son Éminence, écrit-il, jugeant, par « différents ouvrages, que M. Adam avait formé son goût sur « le plus précieux de l'antique, le chargea de restaurer les « figures de la famille de Lycomède, qui avait été retrouvée « sous des ruines. L'artiste répondit aux vues du respectable et « savant prélat ; son ciseau ressuscita en quelque sorte cette famille « antique et l'intelligence souveraine qui règne dans cette restau- « ration a rendu presque impossible la distinction des parties « anciennes et de celles dont M. Adam fut le créateur par une « imitation de l'art grec aussi parfaite que raisonnée [2]. » Cicognara en parle avec non moins d'admiration, tout en avançant que la qualification de famille de Lycomède a été faussement appliquée à ce groupe principal, et que, suivant l'opinion d'un archéologue célèbre, le professeur Levegow, de Berlin, on doit y voir un Apollon Musagète et des Muses [3]. Bien d'autres auteurs ont également vanté l'œuvre de nos sculpteurs, que les curieux peuvent d'ailleurs apprécier encore aujourd'hui en visitant le palais et les jardins de Charlottembourg.

Le roi de Prusse [4] acquit du cardinal cette collection, dont une partie, déjà restaurée, fut soigneusement embarquée à Civita-Vecchia et dirigée sur le Havre, en mars 1731, par la voie

1. Correspondance de Wleughels.

2. Lettre de M. Voisin, avocat au Parlement. (*Mercure de France*, 10 octobre 1741.)

3. Cicognara, *Storia della scultura,* t. VI, texte italien.

4. Frédéric le Grand.

Digitized by Microsoft ®

de mer[1], et de là sur Berlin, où elle arriva dix années plus tard[2], non pas sous la conduite d'un des Adam, comme l'a prétendu Cicognara, mais malgré cela en assez bon état pour que Frédéric s'en soit déclaré satisfait[3].

Un écrivain[4] contemporain a bien prétendu que le roi de Prusse avait eu seulement en sa possession une faible partie de cette collection, qu'en sa qualité de mauvais connaisseur il avait joué le métier de dupe : les héritiers Polignac, Adam l'aîné et le roi de France lui-même s'étant concertés pour faire de lui le mauvais marchand. « C'est ainsi, ajoute-t-il, que Louis XV garda quelques statues de valeur (famille de Lycomède), qui étaient dès cette époque évaluées à la somme énorme de 1,200,000 livres. » Cette argumentation ne tient point devant ce fait seul que la famille de Lycomède fut effectivement transportée à Berlin, où elle se trouve encore de nos jours[5].

Mariette, de son côté, assure que le cardinal de Polignac avait fait accepter à Lambert-Sigisbert Adam, en payement de ses travaux, quelques-unes de ces statues, ainsi qu'un certain nombre de

1. Le navire qui portait ces curiosités fit un si prompt voyage que le pauvre Wleughels, qui n'avait plus à cette époque de nouvelles d'un sien chargement, s'écria : « Le cardinal de Polignac est plus heureux que nous, il n'y a que trois mois qu'il fit partir un vaisseau chargé d'antiques et on a eu des nouvelles qu'il est arrivé au Havre, et il doit être à présent à Paris. » (Lettre, 13 août 1731.)

2. 10 novembre 1742.

3. Voici une lettre du roi, datée de Berlin, 10 juin 1742, et envoyée à son très intime Jordan, qui se rapporte à l'expédition de ces objets d'art : « J'ai conclu le marché pour le fameux cabinet du cardinal de Polignac. Je l'aurai en entier. On l'enverra par Rouen à Hambourg; ce sera pour Charlottembourg un ornement de plus et qui vous amusera autant que votre bibliothèque. » (*Corresp. de Frédéric le Grand*, Berlin, 1846.)

4. *Revue universelle des arts*, t. XVIII.

5. Une note manuscrite de M. de Paulmy, copiée sur le recueil gravé des statues d'Adam qui se trouvait en sa possession, ne laisse aucun doute à cet égard. Il dit, après avoir parlé de la vente de ces antiques, effectuée en 1765, qu'il a vu autrefois, en 1746, la famille de Lycomède à Charlottembourg.

Digitized by Microsoft ®

dessins, dont celui-ci ne put jamais se défaire, quelque soin qu'il eût pris de les faire connaître[1]. Une partie seulement de cette proposition est confirmée par la plupart des documents relatifs à cette affaire. Notre avis n'est point que le cardinal ait si mal récompensé de ses services un artiste qui manifesta toujours, aussi bien avant qu'après la mort de son protecteur, une profonde reconnaissance pour lui, et entretint avec ses héritiers les relations les plus cordiales. Il demeure vrai cependant qu'il reçut du cardinal, soit en payement, soit d'autre façon, un certain nombre d'antiques. Mais Lambert-Sigisbert avait le goût de la curiosité et, dans la collection dont on parle, il entrait un nombre assez considérable de morceaux dont il s'était rendu acquéreur pendant son séjour à Rome. Il publia à Nancy, en 1754, un recueil de ses statues, dont le nombre s'élevait à cette époque à soixante-huit pièces. Bon dessinateur et habile graveur lui-même, il composa pour ce recueil un frontispice représentant le Temps qui découvre les ruines du palais de Marius, en 1729, qu'il signa de son monogramme L.-S. Adam *inv. et fec.* Il s'adressa pour les autres planches aux graveurs les plus connus de l'époque, et notamment à Tardieu, à Fessard, à Surugues fils, à Le Mire, à Le Bas; enfin son compatriote François[2] y parut aussi avec d'autres praticiens, tels que Chevilet et Defehrt[3]. Ces antiques restèrent dans l'atelier du sculpteur jusqu'à sa mort[4] et sont indiqués dans l'énumération des objets que laissait le défunt, et dont la vente était annoncée aux *Petites-Affiches* des 5 et 9 juillet 1759[5]. Il avait tenté plusieurs fois d'en

1. Mariette, *Abecedario.*

2. On trouvait chez François, rue Saint-Jacques, à la vieille poste, ce recueil annoncé sous le titre d'*Antiques de M. Adam*, in-4°.

3. Un exemplaire de cet ouvrage, assez rare de nos jours, appartient à la Bibliothèque de Versailles. — Voir aux *Pièces justificatives.*

4. 14 mai 1759.

5. Annonces et avis divers. *Petites-Affiches,* Paris, 1759.

Digitized by Microsoft ®

FRONTISPICE

Dessiné et gravé par Lambert-Sigisbert Adam, pour le catalogue de sa collection d'antiques.

trouver un placement avantageux, notamment en l'année 1755,

Digitized by Microsoft ®

dans le courant de laquelle il s'adressait à cet avocat que nous avons déjà cité, et qui rédigeait en son nom une longue lettre-réclame comprise dans le fascicule de juin du *Mercure*. L'étude de ce document, qui nous écarterait maintenant de la suite de notre sujet, viendra plus tard en son lieu et place[1].

La situation des Adam s'améliorait suffisamment et l'obligation de terminer le plus promptement possible leur œuvre de restauration leur donnait assez de travail pour qu'ils songeassent à appeler auprès d'eux leur frère François-Gaspard. Ce dernier fils de Jacob-Sigisbert avait suivi les traditions de la famille et formé son goût et son expérience à l'école de son père. Celui-ci, ainsi que nous l'apprend Dom Calmet, avait décidé de se séparer de lui et de l'envoyer à Paris pour y continuer ses études. Gaspard Adam se mit donc en route, d'après cette indication, dans les commencements de l'année 1729.

Ce voyage de la Lorraine à Paris n'était point alors une médiocre entreprise. Il durait le plus communément une grande semaine, et le coche qui, venant de Strasbourg, passait à Nancy le samedi soir, n'arrivait dans la capitale que le vendredi suivant. Ceci, bien entendu, lorsque tout se passait dans l'ordre, lorsqu'on évitait des accidents assez fréquents et semblables à celui du comte de Boufflers-Fléville[2], dont la chaise roulait non loin de Saudrupt, dans une masse de neige, d'où on le retirait à demi mourant. Parfois aussi le voyageur parti pour fournir cette longue traite s'arrêtait-il à toutes les étapes du chemin, et, soit qu'il fût séduit par les charmes du pays qu'il traversait, soit que les difficultés du voyage l'épouvantassent, s'attardait, demeurait et terminait son odyssée dans quelque ville de passage comme Bar ou Châlons. Telle fut vraisemblablement l'histoire de Gaspard Adam; il ne

1. Voir aux *Pièces justificatives*.
2. Durival, *Description de la Lorraine*.

Digitized by Microsoft ®

paraît pas, en effet, avoir poussé sa route jusqu'à Paris, et resta, d'après les renseignements que nous fournit la Bibliothèque lorraine, quelque temps dans le Barrois, où il avait trouvé des

FONTAINE TREVI ACTUELLE.
Exécutée sur les dessins de Nicolo Salvi. — A Rome.

commandes. Puis, fort de sa jeunesse et de l'argent qu'il avait ainsi amassé, il tourna le dos à la France et gagna Rome par un autre itinéraire.

Son arrivée, dans le courant de l'année 1730, devait y être

Digitized by Microsoft®

bien accueillie non seulement par le plaisir que sa vue procurait à ses frères, mais aussi par l'aide matérielle qu'il leur apportait dans cette ville, où ils composaient dès lors, pour ainsi dire, une petite académie de sculpture[1]. Sigisbert et Nicolas Adam se servirent en toute occasion de lui comme d'un collaborateur dévoué et complaisant, qui n'exigeait même point que son nom fût réuni à celui de ses aînés à l'heure du succès. Il trouva la récompense de ses services quand, dans la suite, il profita à leur place de la position brillante de premier sculpteur de la cour de Berlin.

L'habileté de Lambert-Sigisbert lui avait créé en Italie une réputation telle que nul ne s'y étonna du personnage qu'il joua lors de la mise au concours des projets pour la décoration de la nouvelle fontaine Trevi. Une lettre du sculpteur[2] lui-même au duc d'Antin (1730) nous fait savoir qu'à ce moment il avait, avec l'autorisation de la Direction des Bâtiments du roi, résolu d'y participer. Lambert-Sigisbert agissait en cette occasion sans consulter Wleughels, par-dessus la tête duquel il passait afin de communiquer plus directement avec le duc. Cette façon d'en user avec un

1. D'Argenville, *Vie des fameux sculpteurs.*

2. La lettre du sculpteur était conçue en ces termes : « Monseigneur, je fais mes très humbles remercîments à Votre Grandeur de la grâce qu'elle m'a faite en m'envoyant ici à la pension et en m'y conservant. Je n'ay rien oublié pour remplir l'obligation que j'avois d'y étudier. J'espère que M. le Ch. Wleughels, notre Dir., m'aura rendu cette justice auprès de Votre G. en luy écrivant au sujet de la statue de Mars que j'ay faite pour le Roy et qu'il a fait partir. J'ay pris la liberté d'y joindre le modèle d'un Ulysse pour Votre G. que je la prie d'agréer comme une foible marque de ma gratitude et j'ose la supplier de me continuer l'honneur de sa puissante protection. J'ay fait un modèle et un dessein pour l'ornement de la fontaine Trevi à laquelle le Pape veut faire travailler. Si j'ay le bonheur d'être préféré au concours où je vais être exposé avec mes confrères, que Votre Gr. me permette d'exécuter ce grand ouvrage, je tâcherai de m'y faire honneur, sinon je me rendrai à Paris pour y travailler sous ses ordres auxquels je serai toujours très soumis.

« J'ay l'honneur d'être... »

(*Archives de l'art français,* article de M. Guiffrey.)

Digitized by Microsoft ®

homme de la valeur de Wleughels, quoique peu conforme au formulaire hiérarchique, s'explique tout naturellement par le manque d'empressement que le directeur de l'Académie de Rome apportait à seconder les projets de son élève. Il professait, dès ce moment, pour Bouchardon un culte qui le rendait peut-être injuste à l'endroit de ses autres subordonnés. Il éprouva de cet acte d'indépendance une assez vive contrariété pour s'en expliquer de la façon suivante avec le Directeur des Bâtiments :

1er janvier 1731. — Je m'étonne de ce que V. G. m'écrit qu'Adam lui a demandé permission de travailler à la fontaine de Trevi. Sur cet article, je ne crois pas qu'on fasse mention de lui à ce sujet. Bouchardon y a beaucoup plus de part que celui-ci, et cependant je ne crois pas qu'il y arrive ; les architectes veulent être maîtres de tout.

Chr. Wleughels.

L'élève ne tint aucun compte de la mauvaise humeur de son pédagogue, et il présenta un modèle qui fut exposé dans la galerie de Monte-Cavallo, en concurrence avec seize autres modèles de différents sculpteurs et architectes. Cette étude, que Dom Calmet décrit très soigneusement, obtint tous les suffrages, et les juges du concours votèrent à l'unanimité sa prompte exécution. Mais, au dernier moment, de puissantes influences amenèrent l'abandon du projet[1]. Dom Calmet attribue cette détermination au pape, mais sans le désigner; s'agit-il donc de Benoît XIII ou de son successeur Clément XII, qui fut élu à la mort du premier, le 23 juillet 1730? Il est permis de croire que celui de ces pontifes qui prit cette résolution obéit à la pression de son entourage qu'animait la jalousie commune aux artistes italiens à l'endroit des artistes français, jalousie dont la manifestation la plus ordinaire était

1. « Les Romains, voyant que cet ouvrage était tombé à un étranger, inspirèrent au Pape, pour en retarder l'exécution, de faire faire la façade du portail de Saint-Jean de Latran préférablement à cette fontaine. » *(Bibliothèque lorraine.)*

Digitized by Microsoft ®

de tenir ceux-ci aussi éloignés que possible des emplois de la cour romaine.

Telle est la version universellement admise par les rares auteurs contemporains des Adam qui ont traité cette question. Mais une lettre de Lambert-Sigisbert, datée du 15 mai 1741, contredit formellement cette assertion. Il dit, en effet, « que le duc « d'Antin écrivit à Rome pour le rappeler à Paris, tandis qu'il était « occupé à faire le modèle de la fontaine de Trevi, où devaient être « sept figures de onze pieds de proportion, en marbre; qu'il a tout « quitté sur les promesses que M. d'Antin l'occuperait et lui ferait « préparer un logement avec un atelier au Louvre[1] ».

La mémoire d'Adam l'a-t-elle bien servi en cette occasion, et n'a-t-il pas exagéré de parti pris les avantages que la décision du duc lui avait fait perdre? Dans le doute, nous nous contentons de reproduire les deux version sans nous prononcer pour l'une plus que pour l'autre.

En tout cas, Clément XII abandonna si peu le projet de son prédécesseur qu'il fit, quelque temps après, ériger cette fontaine Trevi par Nicolo Salvi. Clément XIII, qui vint après lui, la fit revêtir de marbre. Le Neptune tiré par des chevaux marins, qui s'avance au dehors de la grande niche centrale de ce monument, fut exécuté par Macci. Deux statues de la Salubrité et de la Fécondité, qui accompagnent ce groupe, sont dues au ciseau du plus remarquable des ciseleurs italiens du moment, de della Valle[2]. Nous n'étudierons pas, au point de vue de l'esthétique, cette œuvre qui produit un grand effet par la masse de ses eaux et sa décoration

1. Archives nationales, n° 1186.

2. Quatre autres figures, signées par Angelo Corsini, B. Ludovisi, Ch. Guerrali et Barth. Picellosi, complètent cette décoration. D'Argenville, il y a cent ans, en parlait avec peu d'estime. Il en dit fort laconiquement : « Toute cette sculpture n'est point belle. »

Digitized by Microsoft ®

théâtrale; nous nous contenterons de faire remarquer qu'après avoir frustré Lambert-Sigisbert du droit de priorité qui lui était acquis, les artistes italiens s'étaient attribué, ainsi qu'on le voit, la bonne mesure.

Lambert-Sigisbert allait entrer dans la huitième année de son séjour à Rome. Arrivé en 1723, il avait, jusqu'en 1727, régulièrement occupé une place de pensionnaire à l'Académie de Rome; depuis cette date (octobre 1727), il continuait à être logé et nourri aux frais du roi, par le fait d'une autorisation toute gracieuse et de prolongations successives. La vie de Rome séduisait bien évidemment le sculpteur et ses frères; elle n'était pas, du reste, uniquement consacrée au travail, mais comportait des distractions de tout genre : les plaisirs du carnaval, pendant lequel les pensionnaires du roi, ces joyeux camarades qui s'appelaient Subleyras, les Vanloo, Tremollière, Delobel, Blanchet, pour les peintres, et pour les sculpteurs, Michel Oniga, Slodtz, Bousseau, François, se distinguaient par le bon goût et la savante disposition de leur char; puis les élections et les intronisations des papes, sans compter les réjouissances de la métropole, de Paris, qui avaient leur écho en Italie, comme ces fêtes magnifiques que le cardinal de Polignac avait ordonnées et dirigées en novembre 1729 pour célébrer la naissance du dauphin[1], et dont la description remplit dix pages du *Mercure* de ce mois. La présence de ses frères et notamment de François Gaspard, qui désiraient prolonger à Rome leurs études de l'antique, contribuait encore à y retenir Lambert Adam. C'est pour cela qu'au commencement de 1730 il demandait de nouveau à retarder son retour et à passer l'été sous le toit hospitalier du gouvernement. La correspondance de Wleughels nous renseigne encore à cet égard. Voici dans quels

1. Né le 4 septembre 1729.

Digitized by Microsoft ®

termes il présentait cette supplique au duc d'Antin : « Je dis, « dans ma dernière lettre, que les statues doivent être finies dans « peu. Depuis, il y en a une finie qui est le Faune qui dort (?). On « commença hier à polir les parties qui doivent l'être. L'autre s'en « va finir incessamment; ce sont deux bons morceaux; je voudrais « déjà qu'ils fussent en France et que Votre Grandeur les eût vus, « parce que je me flatte qu'elle sera contente; elle aura la bonté « de m'ordonner ce qu'il faut que je fasse à ce sujet, aussi bien « que des deux sculpteurs Adam et Bouchardon. Ils m'ont témoi- « gné qu'ils souhaiteraient passer encore ici le reste de l'été. Un « voudrait bien finir quelques études qu'il a commencées d'après « le Carrache et Raphaël, et l'autre voudrait modeler quelques « morceaux pour son étude. Ils ont bien encore pour un mois ou « environ à faire polir, et après cela, ils deviendront ce que Votre « Grandeur ordonnera. Bouchardon emporte de belles études d'ici, « dessinées d'une belle manière. Il y a peu de sculpteurs qui s'en « acquittent comme lui. » La Direction des Bâtiments du Roi accueillit favorablement cette demande, et les deux rivaux demeurèrent sur la liste des pensionnaires jusqu'à la fin de la saison, au mois d'octobre.

A cette date, le 5 octobre, Wleughels communiquait à Adam en même temps qu'à Bouchardon l'ordre définitif d'expulsion. « J'ai dit aux deux sculpteurs ce que votre lettre portait, ce qu'ils « ont reçu comme ils le devaient. Ainsi, du 3 de ce mois, ils « vivront à leurs dépens. Je n'ai pas cru devoir leur ôter leurs « chambres, puisqu'ils ne nuisent point dans l'Académie et qu'en « quelque manière ils y font honneur; et puis, il y en a un qui « finit quelques figures pour M. le cardinal de Polignac, et l'autre « fait son portrait et celui de M. le cardinal de Rohan. »

Lambert-Sigisbert, obligé de vivre à ses dépens, trouva facilement à remplacer la table de l'Académie. N'avait-il pas celle de

Digitized by Microsoft ®

ses frères, qui l'accueillirent avec empressement, de telle façon que ce changement dans son existence ne fit que les rapprocher encore dans la vie journalière. Bientôt cette existence en commun devint encore plus intime, et Adam l'aîné s'installa complètement en famille dans les premiers mois de l'année 1731. C'est Wleughels qui nous tient, comme d'habitude, au courant de ces détails des faits et gestes de son élève « (2 may 1781) : Adam et Bouchardon ont « tout à fait quitté l'Académie et ont pris des ateliers dans Rome, « l'un auprès de Saint-Pierre, où il travaille au portrait du pape, à « celui de MM. les cardinaux de Rohan et de Polignac, et Adam « restaure des antiquités pour ce dernier.

Le mauvais vouloir que les familiers du saint-père montraient pour les talents étrangers ne pouvait toutefois diminuer la juste réputation dont jouissaient nos sculpteurs. A peine Lambert-Sigisbert était-il entré dans sa nouvelle installation qu'il recevait les offres du nouveau pape, au sujet d'un travail important à exécuter à l'intérieur de l'église de Saint-Jean de Latran. Clément VII (Laurent Corsini), d'une illustre origine florentine, voulant consacrer le souvenir de ses ancêtres par une fondation pieuse, plaça sous le vocable de saint André Corsini l'une des chapelles de Saint-Jean de Latran, où il ordonna de placer les tombeaux de divers membres de cette famille. Lambert-Sigisbert fut chargé d'exécuter un bas-relief en marbre qui s'y voit encore de nos jours, représentant *saint André Corsini lorsqu'il refuse l'épiscopat et la sainte Vierge qui lui apparaît pour le lui faire accepter*[1]. Ce bas-relief, soumis au jugement des membres de l'Académie de Saint-Luc, valut au sculpteur le titre d'académicien (8 septembre 1732).

Cependant l'heure de son départ approchait, et par là même une sorte d'obligation pour ses frères, qui vivaient en grande partie

1. Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine.* — De Clarac, *Musée de sculpture.* — Dussieux, *Artistes français à l'étranger.*

Digitized by Microsoft®

sur sa célébrité, de le suivre en France. Le duc d'Antin avait déjà bien auparavant décidé le retour de Lambert-Sigisbert. Le 20 août 1730, il écrivait à Wleughels : « Ne procurez plus d'ouvrage ni à « Bouchardon ni à Adam, et, sans affectation, persuadez-les de « revenir le plus tôt qu'ils pourront. Ce n'est pas pour enrichir les « pays étrangers que le roi fait tant de dépenses à son Académie de « Rome. » Et le 7 juin, de nouveau : « Puisque le caractère de « Bouchardon est l'inconstance, il faut le fixer. Dites-lui de ma part « qu'il s'en revienne, que j'aurai soin de lui et que je lui ai gardé « de belle et bonne besogne. Vous direz la même chose à Adam, « car il serait triste d'élever des sujets pour les pays étrangers, et, « dans le fond, il n'y a de fortune à faire pour eux qu'ici. » En même temps on travaillait nos artistes par-dessous main. « Le bruit « court à Rome — écrivait Wleughels — que V. G. a fait distri- « buer des ouvrages à la meilleure partie des sculpteurs de Paris. « Cette nouvelle donne beaucoup d'émulation ici [1] (24 may 1730). »

Malgré ces pressantes sollicitations, malgré ces ordres impérieux, Lambert-Sigisbert ne pouvait se décider à quitter l'Italie. Il invoqua successivement à cet effet tous les motifs qui donnaient une apparence de raison à sa résistance : la terminaison de l'ouvrage qu'il avait entrepris pour le cardinal de Polignac, en premier lieu, ouvrage auquel ses frères s'employaient avec lui; puis la nécessité de livrer son morceau de réception pour l'Académie de Saint-Luc, un bas-relief représentant *la Douleur*, que désignait un vieillard mordu au sein par un serpent [2]; puis le désir de pousser encore plus loin ses études d'après l'antique, d'approfondir, parmi les sculpteurs modernes, la manière du Bernin, dont il se vantait dans la suite d'être l'un des meilleurs adeptes.

Toutes ces tergiversations, ces fins de non-recevoir, ces ater-

1. Académie de France à Rome, Correspondance des directeurs.
2. Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine.*

Digitized by Microsoft ®

moiements occupaient beaucoup le scrupuleux Wleughels, et ses lettres témoignent de la difficulté qu'il trouvait à renvoyer ses anciens administrés en France. Elles contiennent, d'ailleurs, des appréciations personnelles si intéressantes sur le caractère des deux artistes que nous les insérons ici, suivant la place qu'elles occupent dans son journal.

Rome, 3 avril 1732. — V. G. qui veut bien combler Bouchardon et Adam de ses bienfaits me demande quand ils comptent s'en retourner. Adam a bien pour deux ans à travailler pour restaurer les figures que M. le C^al de Polignac a trouvées ou acheptées. Je ne doute point qu'il ne partît au premier signe que V. G. lui donnât de sa volonté; l'autre a fini le portrait de Mme la duchesse de Buckingham; il a encore quelque autre bagatelle à finir.

Jour de l'Ascension, 1732. — Après avoir parlé de Bouchardon : Quant à Adam, il a encore un bas-relief à faire pour la chapelle (Corsini) et d'autre chose comme je l'ai dit à V. G.

3 juillet. — J'ai parlé aux deux sculpteurs. Adam m'a dit aussi qu'il aurait l'honneur d'écrire à V. G.; celui-ci fait un peu plus le mystérieux, mais je ne doute pas qu'il ne profite sous peu des grâces que V. G. veut bien lui faire.

17 juillet 1732. — On est fâché ici du départ d'Adam; mais je crois être obligé de dire à V. G. par la loyauté qu'elle m'a imposée que, quoique ces deux figures (celles envoyées par Bouchardon et Adam) qu'on a vues à Paris soient assez égales et que peut-être celle d'Adam plaira encore davantage, qu'il y a cependant une grande différence entre ces deux sujets, mais très grande.

11 septembre 1732. — Bouchardon est parti, je ne sais quand Adam partira; il veut, je crois, laisser un bas-relief de lui à la chapelle du pape.

5 novembre. — Aussitôt que j'ai reçu la dernière dont V. G. m'a honoré, j'ai fait venir Adam et je lui ai fait voir avec quelle bonté elle le rappelle. Il m'a dit qu'il croiait avoir fini son bas-relief pour la chapelle du pape à la fin de ce mois et qu'aussitôt il se disposera pour obéir aux ordres de V. G.

Jour de Noël 1732. — J'ai paié à Adam son voiage; il a fini son bas-relief pour la chapelle du pape et dit qu'il partira après les Rois.

1er janvier 1733. — Adam, qui fut reçu ici il y a quinze jours de notre Académie de Saint-Luc, m'est venu voir et m'assure qu'il partirait vers le 6 ou le 7 de ce mois.

15 janvier 1733. — Adam a fini son bas-relief pour la chapelle du pape, il est même déjà à Saint-Jean de Latran.

29 janvier 1733. — Adam partit avec le courrier de France vendredi dernier; il va proffiter des bontez de V. G. et laisse Rome dénué de sculpteurs.

Digitized by Microsoft ®

C'est sur ce dernier mot, fort élogieux, que finit la correspondance de Wleughels en ce qui a trait à Adam l'aîné. Il fait le plus grand honneur au talent de celui à qui il était adressé et à l'intégrité du directeur, qui ne marquait point, nous l'avons dit, de sentiments bien sympathiques pour la personne de son pensionnaire.

Quoi qu'il en soit, après une résistance d'une grande année, l'artiste lorrain se résignait, comme on le voit, à quitter l'Italie. Le 23 janvier 1733, il sortait de Rome, où il laissait son frère Nicolas-Sébastien pour quelques mois encore; il emmenait avec lui son cadet François-Gaspard[1], et revint ainsi à petites journées vers la France, s'arrêtant dans toutes les villes principales où il pouvait recueillir des indications utiles à son art. Le directeur de l'Académie de Rome lui avait probablement compté, à son départ, les 36 écus romains que l'usage voulait qu'on donnât à tous les élèves de mérite, pour leur faciliter la visite des monuments de l'art en Italie. Il séjourna de la sorte à Bologne, où les membres de l'Académie Clémentine s'empressèrent de l'admettre dans leurs rangs. On le voit figurer à la fin du second tome d'une biographie italienne fort intéressante et fort rare à notre époque, *Academia Clementina Bolognensis*[2], dans la liste des associés honoraires, sous le titre de Lamberto-Sigisbert[3]. Au moment du carnaval, il passait à Venise, et, le 21 février, le célèbre Antonio Zanetti le signalait à son ami Gaburri, de Florence; il lui écrivait à cette date : « Le « sculpteur M. Lambert, que vous m'avez recommandé, a séjourné « ici dans les derniers jours du carnaval, de telle façon que je n'ai

1. François-Gaspard n'acheva pas avec lui le voyage et le quitta, nous ne savons à quel moment, pour passer par la Lorraine, où il ne fit qu'un court séjour, à la suite duquel il vint à Paris dans le courant de 1733.

2. Bibliothèque de Versailles, *Academia Clementina Bolognensis*.

3. *Lamberto-Sigisbert, egregio scultore e presentamente al servigio del Christianissimo Ludovico XV.*

Digitized by Microsoft ®

LA POÉSIE.

Figure en marbre par François-Gaspard Adam. — Vestibule du palais de Sans-Souci, Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

« pu, par suite des nombreuses affaires qui m'occupaient, le servir « comme vous l'auriez désiré. Il est déjà reparti pour la France[1]. » Il arrivait à Paris le jour des Rameaux de l'année 1733[2], dix-huit mois avant que son frère Nicolas-Sébastien y rentrât lui-même.

Le duc d'Antin n'avait point trompé les pensionnaires du roi en leur faisant entrevoir de nombreuses commandes, de la célébrité et de l'argent à acquérir. Il avait promis de donner tous ses soins à l'avancement de Bouchardon et d'Adam; il tint sa parole, et peu d'existences furent aussi bien remplies par le travail que celle du dernier de ces artistes, jusqu'au jour où la mort vint lui ravir son protecteur.

En avançant que Paris était la seule ville où ils pussent faire utilement briller leur talent, le duc d'Antin avait simplement formulé une vérité bien reconnue. Ce n'est point que les peintres et les sculpteurs trouvassent, au temps où Adam l'aîné rentrait en France, des occupations aussi nombreuses que celles qu'avaient fournies à leurs devanciers les immenses entreprises de décoration de Versailles, de Trianon et de Marly; mais l'état de tranquillité intérieure et de paix à l'extérieur dont le cardinal de Fleury faisait jouir la France depuis sept ans avait néanmoins reconstitué jusqu'à un certain point la fortune publique, et par cela même ravivé le goût pour le luxe. Si le gouvernement avait interrompu ou plutôt diminué la suite de ces belles constructions, la liste des riches particuliers, grands seigneurs, fermiers généraux, filles d'Opéra, courtisanes et autres que dévorait la manie de bâtir s'était accrue dans de singulières proportions. A Paris, on comptait plus de cent cinquante hôtels de proportions presque

1. Lo scultore Moussu Lamberto da lui recomandato e capitato gli ultimi giorni di carnavale tal chè non ho potuto per gli affari molti chè aveva servulo come averei voluto... E gia partito per Francia. (*Lettere sulla Pittura et Scultura Pagliaviccini.*)

2. Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine.*

Digitized by Microsoft ®

royales, et, dans les environs immédiats de la capitale, chaque courtisan avait voulu copier le souverain. Combien de ces résidences qui ont disparu aujourd'hui et qui faisaient, à ce moment ou vingt années plus tard, la gloire de leurs possesseurs ! En outre des châteaux princiers de Clagny, de Saint-Cloud, de Compiègne, de la Muette, de Meudon, de Bellevue, d'Écouen, de Fontainebleau, de Saint-Germain, de Saint-Hubert, on parlait avec admiration du château d'Arnouville, à M. de Machault; de celui d'Asnières, à M. de Voyer; de Bagnolet, au duc d'Orléans; de Brunoy, à M. Pâris de Montmartel; de Champlâtreux, au président Molé; de Chantilly et de Montmorency, au Prince; de Croix-Fontaine, à M. Bouret; de Fresnes, à M. d'Aguesseau; de Livry, au marquis de Livry; de Maisons, à M. de Soyecourt; de Neuilly, à M. d'Argenson; de Sceaux, au comte d'Eu; de Torcy, à M. de Caze, et de Villeroy, à M. le duc de Villeroy.

Un homme du mérite de Lambert-Sigisbert, aussi énergique, aussi laborieux, d'un esprit également inventif et rompu à la pratique de son art, devait profiter des mille moyens qui s'offraient à lui de se produire et de s'utiliser. La Direction des Bâtiments du Roi venait, en premier lieu, de lui concéder un atelier au Louvre; mais, contrairement à la promesse qui lui en avait été solennellement faite, on lui refusa le logement qu'on lui destinait et qu'il trouva occupé à son arrivée par le sieur Maréchal, premier chirurgien [1].

On sait que pendant tout le courant du siècle dernier, à l'imitation de l'usage pratiqué déjà par l'administration de Louis XIV, le roi hébergeait, soit au Louvre, soit aux Gobelins, soit au Luxembourg, soit aux Tuileries, sans compter un grand nombre de maisons lui appartenant, une véritable colonie d'artistes,

1. Lettre de L.-S. Adam, Archives nationales, O[1] 1186.

Digitized by Microsoft ®

de gens de lettres, d'employés, de subalternes de tout genre qui coudoyaient, dans les corridors de ces habitations, les gens de la cour auxquels le palais de Versailles ne pouvait offrir un asile[1]. Le comte de Clarac nous fait connaître l'emplacement occupé exactement par les ateliers d'Adam l'aîné : « Les six fenêtres qui, entre « la rue du Coq et le pavillon central (Louvre côté du nord, rez-« de-chaussée), suivaient le pavillon étaient celles des logements « et des ateliers de Bouchardon, et dans la suite de Paul-Ambroise « Slodtz. Les trois dernières fenêtres sur la cour et une partie de « l'emplacement du grand escalier actuel du nord (1841) compo-« saient l'appartement du premier valet de chambre du roi, gou-« verneur du Louvre; dans le reste de la cage de l'escalier étaient « les ateliers d'Adam l'aîné[2]. »

Le dépit que Lambert-Sigisbert avait éprouvé en se voyant frustré de son logement donna lieu de sa part à des plaintes multiples, que nous reproduirons suivant les dates où elles se sont présentées. Dès cette époque, il conçut pour les bureaux de la

1. Voici, d'après un curieux document des Archives nationales, l'énumération des personnes installées au Louvre en 1737 :

Cardinal de Rohan. — Mme Mercier, première femme de chambre de la reine. — L'abbé Barbier, secrétaire de M. le cardinal de Rohan. — Mme Belocq, concierge de l'appartement de la reine. — M. Anisson, directeur de l'Imprimerie royale. — M. de Neuilly, concierge du Louvre. — M. le marquis de Tessé, premier écuyer de la reine. — M. Quentin, premier valet de garde-robe du roi. — M. l'abbé Morin, chapelain. — M. le duc de Nevers. — M. Coustou, sculpteur. — M. Robiot, mouleur. — M. Flamant (Flamen), sculpteur. — M. Lemoine, sculpteur. — Le duc de Fleury. — M. Mollet, architecte. — M. de Beaufort, garde du magasin des marbres. — M. Adam, sculpteur. — M. Maréchal. — Les sieurs Dupuis, secrétaires des minutes étrangères. — M. Slodtz, sculpteur. — M. Bouchardon, sculpteur. — M. de La Vienne, premier valet de chambre du roi. — M. de La Chesnaye. — M. Félix, contrôleur général de la maison du roi. — M. Camus, professeur en secret de l'Académie. — M. Ori, entrepreneur des Bâtiments du roi. — M. Stiemard, garde des tableaux. — M. Hardouin, contrôleur du château de Marly. — M. Desjardins. — M. Dumont, sculpteur. — M. Vassé, sculpteur. — M. Verbrecht, sculpteur. — M. Labbé, inspecteur des Bâtiments du roi.

2. Comte de Clarac, *Musée de sculpture moderne*, t. Ier, p. 393.

Digitized by Microsoft ®

Direction générale une violente antipathie qui se manifesta même au milieu de ses succès par les explications les plus acrimonieuses. Il poussa cette haine des plumitifs jusqu'à sa dernière heure et mourut sans leur avoir pardonné.

Il mettait la dernière main au détail de son aménagement lorsqu'il reçut de Saint-Cloud, alors habité par le duc d'Orléans, l'ordre de se présenter devant Son Altesse royale. A la suite de cette visite, le prince lui confia l'exécution d'un des plus grands ouvrages qu'il ait terminés, ouvrage qu'on peut encore apprécier de nos jours. Nous voulons parler des figures colossales de Fleuves qui décorent la partie supérieure de la cascade dans le parc de Saint-Cloud. Ce groupe fut modelé, ébauché, mis au point, terminé et porté à sa place définitive avec une extraordinaire célérité. L'artiste n'avait employé qu'une année à toute cette entreprise, commencée dans le milieu de l'année 1733 et finie dans le courant d'août 1734. Elle causa, dans la suite, à son auteur de grands ennuis que d'Argenville nous raconte ainsi par le menu : « Il avait « choisi le bord de la Seine pour en déterminer les proportions, « et, en effet, considéré de cet endroit, son ouvrage était hors de « critique; mais son vrai point de vue était le bas de la cascade de « Saint-Cloud, et de là on ne pouvait s'empêcher de le trouver « colossal. Plusieurs personnes le lui représentèrent; il s'efforça « en vain de leur persuader qu'il devait être regardé du bord de « la rivière; aussi les figures restèrent gigantesques jusqu'en 1745. « Les injures du temps qui les dégradèrent lui fournirent d'heureux « prétextes pour les diminuer; il les retailla et les réduisit à « 17 pieds de proportion, réduction absolument nécessaire pour « lui mériter l'estime des connaisseurs. »

En dépit de cette imprudence, fort explicable pour qui pouvait apprécier l'extrême présomption de l'artiste, son ouvrage fut accueilli, suivant les termes de l'époque, avec une faveur distin-

Digitized by Microsoft ®

guée. Tandis qu'il sculptait d'après son modèle dans les jardins de Saint-Cloud, le duc et la duchesse de Chartres lui firent plusieurs fois l'honneur de venir le voir, et le duc d'Orléans, pour lui marquer son contentement, lui commanda un petit modèle qui devait être exécuté dans le bassin des cygnes (?)[1].

Le critique du *Mercure de France* en parlait en termes fort admiratifs dans son numéro d'octobre : « L'attention continuelle « que nous avons à célébrer les beaux-arts nous engage à ne pas « garder le silence sur un fort beau morceau de sculpture qui a « été généralement applaudi et admiré, le 8 septembre dernier, « par un très grand concours de gens capables d'en juger. Ce « sont deux figures colossales de dix-sept pieds de proportion, « auxquelles on travaillait par ordre du duc d'Orléans, et qu'on « va voir avec empressement au château de Saint-Cloud. Elles « sont placées au haut de la magnifique cascade que tout le « monde connaît et qui fait un si beau spectacle. Elles repré- « sentent le fleuve de la Seine et la Marne; la première de ces « figures est assise sur un rocher au-dessous duquel on en aperçoit « une autre d'où sort une grande nappe d'eau. L'autre figure est « un peu penchée et appuyée sur une urne de laquelle il sort aussi « une nappe d'eau qui, se mêlant à l'eau de la première, tombe « dans la grande coquille du milieu, qui a trente-sept pieds de « largeur, de laquelle sort la prodigieuse gerbe qui fournit succes- « sivement de l'eau en abondance aux autres nappes qu'on voit « couler jusqu'au bas de la cascade. La figure de la Marne « paraît dans une attitude suppliante pour obtenir que la Seine « veuille bien recevoir ses eaux. Ce beau groupe, accompagné « des attributs convenables, est de M. Adam, sculpteur du roi, « arrivé de Rome l'année dernière, et reçu d'une voix unanime

1. D'Argenville, *Vie des fameux sculpteurs.*

Digitized by Microsoft ®

GROUPE CENTRAL DE LA CASCADE DU PALAIS DE SAINT-CLOUD.

Exécuté par Lambert-Sigisbert Adam.

Digitized by Microsoft ®

« à l'Académie royale de P. et S. le 29 août 1733. Le modèle de « l'ouvrage qu'il a fait pour sa réception est un Neptune groupé « d'un Triton qu'il doit exécuter en marbre et que les curieux « vont voir avec satisfaction dans son atelier du Louvre[1]. »

L'œuvre d'Adam l'aîné, que cette citation du *Mercure* nous dispense de décrire, est demeurée en fort bon état; on peut juger, d'après ce spécimen du talent de notre sculpteur, combien sa manière, à cette époque, se rapprochait de celle de Bouchardon, son rival; il est difficile, en effet, de considérer ces deux figures de la cascade de Saint-Cloud sans songer instinctivement aux personnages qui décorent la belle fontaine de la rue de Grenelle, que Bouchardon exécuta en 1761.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, Lambert-Sigisbert avait eu, dès son arrivée à Paris, les honneurs de l'agrégation. Le 25 avril 1733, le jour même de la réception comme académicien du peintre Louis-Michel Vanloo et du sculpteur Verbrecht, Lambert-Sigisbert se présentait à l'Académie, dont les registres du même jour portent la mention suivante : « Le sieur Adam l'aisné a fait voir de ses ou- « vrages; l'Académie l'a agréé et lui a donné six mois pour faire « son modèle, dont il ira prendre le sujet chez M. de Boullongne, « directeur[2]. »

Avant le délai de six mois prescrit au récipiendaire par cette décision, il présentait son modèle, et le samedi 29 août les cahiers de procès-verbaux déjà cités contiennent ce nouveau document :

1. *Mercure de France.*

2. Avaient signé : de Boullongne; de Largillière; Bertin; Coustou le jeune; J. Christophe; Hallé; Chardin; Massé; Vanloo; Rigaud; Cazes; de Troy; Thierry; Galloche; Geuslain; Lemoyne; Saint-Gelais; Le Lorrain; Thomassin; Huilliot; de Grevenbroeck; Drouais; Nattier; N.-N. Coypel; Courtin; de Favannes; Bousseau; C. Coypel; d'Ulin; Le Clerc; Fr. Lemoyne; Restout; Meusnier; Desportes; Bouys; du Change; Jouvenet; L. Sylvestre Oudry; C. Roettiers; Le Blanc; C. Dupuis; Cochin; Vanloo fils.

Digitized by Microsoft ®

« Le sieur Adam, sculpteur agréé, ayant fait apporter le modèle « de son ouvrage qu'il doit exécuter en marbre, l'Académie a pris « les voix à l'ordinaire et elle l'a approuvé et lui a donné un an[1]. »

Le modèle donné par le directeur à Adam était le *Neptune calmant les flots irrités*. Le marbre devait en être achevé douze mois après cette date; mais nous verrons que le sculpteur ne le présenta qu'en 1737, c'est-à-dire avec un retard de près de trois années.

Le groupe de la Seine et de la Marne venait d'être posé depuis quelques jours à peine, lorsque Lambert-Sigisbert mit la main à une autre création d'une non moins grande importance. Il exécuta à cette époque, pour le compte de Louis XV, les modèles de deux morceaux représentant, l'un, *le Retour de la Chasse*, l'autre *la Pêche dans la mer*, avec l'intention de les terminer plus tard en marbre, pour être à ce moment transportés de son atelier aux jardins de Choisy, auxquels la Surintendance les avait destinés.

Choisy fut une des dernières grandes demeures qu'éleva la royauté dans les environs immédiats de Paris. Bâti par François Mansart, ce château ne se termina véritablement que sous Louis XV par les soins de Gabriel, à qui l'on doit le plan de toutes les annexes. Le jeune roi s'était pris de passion pour cette nouvelle résidence, où il retrouvait les souvenirs de tant de propriétaires divers, de la grande Mademoiselle d'abord, du Dauphin, son grand'père, de Louvois, et enfin du prince de Conti, qui l'avait habité en dernier lieu[2]. De ce château il ne reste aujourd'hui que

1. Avaient signé : de Boullongne; de Largillière; Hallé; Lemoyne; Coustou; Rigaud; Thierry; Le Lorrain; Galloche; de Favannes; Bousseau; d'Ulin; Restout; N.-N. Coypel; C. Coypel; Meusnier; Duvivier; Saint-Gelais; Desportes fils; Cochin; Nicolas Tardieu; Duvivier.

2. « Choisy est une belle résidence que la grande Mademoiselle fit bâtir et qu'elle légua à M. le Dauphin; mais le feu roi la trouva trop loin de Versailles et il voulut

Digitized by Microsoft ®

l'emplacement et le nom. Toutes les décorations que des peintres comme Chardin, Lafosse, Nattier, Boucher, Pierre, Lagrenée, Oudry et Desportes, Carle Vanloo, Joseph et Carle Vernet, que des sculpteurs comme Bouchardon et Slodtz avaient mises tant à l'intérieur que dans les entours du palais, ont disparu avec lui. Les deux groupes d'Adam l'aîné ont eu plus de bonheur et le temps les a respectés. Ils firent partie de ce cadeau artistique précédemment cité, que le roi envoyait, en 1752, à son bon frère Frédéric II et dont les différents morceaux se voient à l'heure actuelle à Potsdam. On se rendra compte, d'après divers placets adressés par le sculpteur dans le temps de ses infortunes à la Direction des Bâtiments civils, du prix qu'il attachait lui-même à ces deux compositions, pour lesquelles il mit à réquisition la bonne volonté de ses frères.

Nous avons cherché en vain, dans les documents que nous avons pu rassembler à propos de nos artistes, des détails sur leurs relations et sur leur situation publique pendant les premières années de leur séjour définitif à Paris. La correspondance de Lambert-Sigisbert avec le duc d'Antin, M. Orry, M. de Tournehem et M. de Marigny contient seulement, ainsi qu'on pourra l'apprécier, des explications sur ses travaux et sur les difficultés de sa vie. Nous ne saurions donc dire si c'est à cette date même (1735) qu'il faut reporter la venue de leur vieux père à Paris. Avaient-ils attiré auprès d'eux leur beau-frère Thomas Michel et celui-ci a-t-il acquis dans leur atelier les premiers éléments du métier de sculpteur qu'il exerça dans la suite? Une de ses sœurs, Barbe Adam, paraît en 1765 dans une pièce concernant Clodion comme

que le Dauphin l'échangeât contre Meudon, qui appartenait à Mme de Louvois, dont les héritiers l'ont vendue au prince de Conti. C'est un endroit fort agréable, situé le long de la Seine. Ses jardins sont si près de l'eau qu'on peut prendre le plaisir de la pêche. » (Lettres de Mme la duchesse d'Orléans.)

Digitized by Microsoft ®

Dujardin

A Quantin Edit

NEPTUNE CALMANT LES FLOTS
Groupe en marbre par L.S. Adam
(Musée du Louvre)

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

la ménagère et le factotum des familles Adam et Michel à Paris; mais, dès ce temps-là, Nicolas-Sébastien, seul des trois frères, survivait et rien ne prouve que Barbe Adam ait quitté Nancy dès l'installation de son frère aîné dans la capitale. Même mystère sur les rapports des sculpteurs avec la cour et les riches amateurs du jour; assurément, le duc d'Antin, le duc d'Orléans et les membres de la famille Polignac leur témoignaient un incontestable intérêt; mais en fut-il de même de tous ceux qui, comme le Roi, M. de Soubise, M. de Maurepas, M. de Chauvelin, les employèrent tour à tour? Une seule chose nous est connue, c'est la liste des œuvres principales qu'ils ont exécutées.

C'est d'après un intéressant état des dépenses que nous mentionnons un ouvrage de Lambert Adam qui ne se trouve indiqué d'ailleurs dans aucun ouvrage spécial. Suivant ce document, il toucha 1,620 livres pour une figure de *Chasseresse* à mettre au château de la Muette.

Le château de la Muette se trouvait, à cette époque, hors de l'enceinte de Paris et à une lieue de cette enceinte, près de la porte du bois de Boulogne. François Ier l'avait clos de murs et ses successeurs l'avaient laissé dans le même état, jusqu'au moment où Louis XV y fit entreprendre de sérieux travaux d'embellissement; le public avait coutume d'appeler ce château la Meute, par un mauvais usage, ainsi que le remarque judicieusement l'auteur du *Dictionnaire pittoresque de Paris*[1]. « La véritable étymologie « de ce mot ne vient pas, dit-il, de Meute, mais de Mue[2], parce « que c'est dans ces maisons que les gardes ou autres officiers de

1. Hébert.

2. La Muette appartint à la fameuse duchesse de Berry, fille du régent de Louis XV, célèbre par ses déportements. « Toutes les maisons qu'elle avait, c'est-à-dire Chaville, Meudon et la Muette, sont retournées au Roi, qui a établi sa ménagerie à la Muette; il y aura là des vaches, des moutons et autres animaux. » (Lettres de Mme la duchesse d'Orléans.)

Digitized by Microsoft ®

« chasse apportent les mues ou bois que les cerfs quittent et qu'ils « laissent dans les parcs. » En tout cas, l'ancien rendez-vous de chasse avait pris bien vraiment la tournure d'un château fort richement décoré et dans les jardins duquel on avait multiplié les statues. Celle d'Adam faisait pendant à une *Clytie* attribuée à Lepautre. Ces deux compositions touchaient au mur de verdure qui terminait le parterre.

Les commencements de l'année 1735, dont la fin devait être marquée par un événement si malheureux pour Adam l'aîné, avaient pu compter néanmoins pour l'un des plus heureux moments de sa vie. En effet, si elle lui avait enlevé son Mécène, le duc d'Antin, elle lui avait apporté, d'autre part, et de nouvelles commandes et de nouveaux honneurs, et consommé la réunion définitive de ses frères autour de lui. Dans les premiers mois de cette année, le duc d'Antin appelait Lambert-Sigisbert au château de Grosbois : le roi avait marqué l'intention d'offrir une statue à M. de Chauvelin, garde des sceaux, propriétaire de cette belle résidence. Cette terre et son château avaient la renommée d'être l'une des propriétés les plus agréables des environs de Paris. On assurait que son parc mesurait une étendue pareille à celle du bois de Boulogne d'alors, c'est-à-dire quinze à seize cents arpents. Après avoir appartenu en 1650 à Louis-Emmanuel de Valois, duc d'Angoulême, qui l'avait cédé au marquis de Piennes en 1677, ce fief, acquis en premier lieu par le président Achille de Harlay au commencement du XVIIIe siècle, vint entre les mains du fameux financier Samuel Bernard, qui le céda enfin à M. de Chauvelin, le père du marquis de Chauvelin, mort lui-même d'une façon si singulière, en 1767, à la table de jeu du roi Louis XV[1]. Les destinées de Grosbois furent encore plus brillantes dans la suite, car au

1. Dulaure, *Description des Environs de Paris*, t. Ier, p. 245.

Digitized by Microsoft ®

moment de la Révolution il se trouvait en la possession de Monsieur, frère du roi[1].

Le Chasseur de Grosbois représente un homme qui tient un lion dans ses filets et regarde d'un œil menaçant cet animal qui a terrassé son chien. Ce groupe avait été placé au milieu de vastes boulingrins qui suivaient eux-mêmes le parterre; il faisait face à une autre figure de Bouchardon, un *Athlète domptant un ours.* Dulaure, à qui nous empruntons cette description, nous apprend, en outre, que ces deux groupes étaient de pierre et de dix pieds de proportion. Ils provoquèrent, de la part des deux maîtres que le duc d'Antin avait convoqués, un tour de force qui prouve amplement jusqu'à quel point ils étaient bons praticiens : « Lorsqu'ils « arrivèrent sur les lieux, le duc, d'après le récit de d'Argenville, « leur montra deux boulingrins, au bas de la terrasse du château, « où leurs statues devaient être placées, et leur laissa le choix du « sujet. Adam fit un modèle en cire de l'enlèvement des Sabines, « et Bouchardon, un dessin de Diane et d'Endymion, le tout en « quatre heures de temps. Ces sujets n'étant pas faits l'un pour « l'autre, le duc leur en indiqua de relatifs à la chasse, dont ils « firent aussitôt le projet qui resta définitif. »

Dans le milieu de l'été, le 16 juillet, Adam l'aîné reçut avis de sa nomination au titre de professeur honoraire de l'Académie Clémentine de Bologne.

Depuis près de six mois, à ce moment, les trois frères vivaient dans la plus étroite intimité : Nicolas-Sébastien Adam avait quitté la ville éternelle le 15 septembre 1734, après avoir présidé à l'embarquement des marbres du cardinal. A la différence de son frère, il prit la mer et le chemin le plus court pour rentrer à Paris. Toutefois il s'arrêta quelque temps à Marseille et à Lyon.

1. Grosbois appartint ensuite à Barras, au général Moreau et à Berthier, prince de Wagram, dans la famille duquel il est resté.

Digitized by Microsoft ®

A Marseille, on avait tenté de le retenir en lui promettant une commande considérable, la décoration d'un grand autel dans une église de cette ville. Il refusa, ainsi qu'il le fit du reste à Lyon, où des amateurs lui avaient demandé plusieurs statues [1]. Son voyage, quoique précipité, devait durer deux mois, et il ne put serrer la main de ses frères qu'au milieu de novembre. L'arrivée de ce nouveau renfort avait imprimé une vive impulsion au travail de nos sculpteurs.

Le rôle de chacun d'eux dans cette curieuse association peut être, il semble, facilement défini. A partir de ce moment, Lambert-Sigisbert y tenait la place de l'homme d'affaires, du gérant de la raison sociale, et trop souvent d'un maître difficile. A lui revenait le soin de rechercher, de briguer les commandes, d'en déterminer les conditions, d'en poursuivre le payement, de présenter et de faire accueillir les réclamations nécessaires, de fatiguer la Surintendance de ses doléances, de ses récriminations, jusqu'au jour où il décidait une main peu ordinairement généreuse à s'ouvrir. La ténacité de son caractère, son énergie, son désir d'arriver l'avaient bien formé pour cette lutte, et l'on finit par s'intéresser aux efforts de cet homme de combat que la fortune devait cependant si peu récompenser. Il convient d'ajouter, par contre, que son naturel intolérant, autoritaire et susceptible à l'excès occasionnait des tiraillements fréquents dans ses rapports avec le second de ses frères. Celui-ci, aussi bien, si ce n'est mieux, doué du côté des talents, ce qui faisait dire à d'Argenville que, quoique plus jeune de cinq ans, la nature l'avait partagé en aîné; celui-ci, disons-nous, malgré sa modestie et sa délicatesse reconnues, souffrait trop souvent des agissements de son parent et surtout de la préférence qu'il montrait pour son second frère François-Gaspard. De là des luttes

1. Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*

Digitized by Microsoft ®

qui n'amenèrent point de séparation véritable, mais qui provoquèrent de fréquents refroidissements. Nicolas-Sébastien n'en prêta pas moins à son aîné, en chaque occasion, un concours tout fait de travail, d'expérience, d'habileté et, de plus, absolument désintéressé. N'est-ce pas de lui que d'Argenville écrivait : « Les « talents de cet artiste étaient relevés par une simplicité, une « droiture et une douceur qui lui ont toujours concilié l'amitié « de ses confrères. Il demandait à Dieu, chaque jour, de n'être « ni le premier ni le dernier de son art, mais d'y rester dans « un milieu honorable pour éviter également la jalousie et le « mépris » ?

La quantité des sculptures qui sortirent de l'atelier commun, des années 1735 à 1750, est vraiment incroyable, surtout si l'on réfléchit que pendant la première moitié de cette période les Adam travaillèrent d'une façon continue à l'un des plus grands, si ce n'est même au plus grand morceau de sculpture qui ait paru dans notre pays durant le XVIIIe siècle. Le duc d'Antin, en cela fidèle à sa parole, avait chargé Lambert-Sigisbert, dès que sa réception à l'Académie comme agréé avait été chose faite, de lui présenter le modèle d'*un groupe central pour le bassin de Neptune,* dans les jardins de Versailles, dont le projet avait été mis au concours. Bousseau y avait pris part, mais son dessin manquait de grandeur. Celui des Adam plut, fut aussitôt agréé [1], et les artistes le commencèrent sans plus tarder; mais ses proportions colossales exigeaient une telle somme de labeur, que les trois frères employèrent à le terminer sept années complètes remplies par mille incidents.

1. D'après une lettre de Lambert-Sigisbert (*Nouvelles Archives de l'Art français*), le concours pour le modèle de ce groupe aurait eu lieu en 1735; mais, d'autre part, le sculpteur répète en mainte occasion qu'il consacra sept années à ce travail, qui ne fut entièrement terminé qu'en 1740; il se pourrait donc que le concours dont il parle ait pris place avant cette date, au courant de 1733 ou de 1734.

Digitized by Microsoft ®

Nicolas-Sébastien ne faisait point encore partie de l'Académie, mais la présence de son frère dans cette assemblée lui en facilitait évidemment l'accès. Il ne tarda pas à y entrer.

« Le samedi 8 de janvier (1735), le sieur Nicolas-Sébastien « Adam de Nancy, sculpteur, ayant fait apporter de ses ouvrages, « les voix prises à l'ordinaire, l'Académie a agréé sa présentation. « M. Coustou, directeur en quartier, lui donnera un sujet et il « viendra l'exécuter devant l'Assemblée[1]. »

Le samedi 5 février, une nouvelle présentation de Nicolas-Sébastien avait lieu. « Le sieur Adam, sculpteur agréé, ayant « fait apporter son modèle esquissé, les voix prises à l'ordinaire, « il a été agréé et il fera son modèle dans le lieu de l'Académie, « conformément aux délibérations[2]. »

Les morceaux qui avaient valu au sculpteur son agrégation se composaient d'un bas-relief représentant le *Sacrifice d'Iphigénie,* et d'une *Clélie,* figure en ronde bosse. Le modèle que le Directeur lui avait fourni, un *Prométhée enchaîné et dont un vautour dévore le foie,* devint dans la suite cette belle statue dont nous aurons l'occasion de parler encore, et que le sculpteur ne présenta au public que près de trente ans après, au Salon de 1763[3].

1. Avaient signé : Coustou, de Largillière, Galloche, Hallé, Rigaud, Bertin, Christophe, Le Lorrain, Gabriel, Cazes, de Troy, Lemoyne, Thierry, Le Moine, Coypel, Restout, Saint-Gelais, Favannes, d'Ulin, Vanloo, Collin de Vermont, Dumont le Romain, Bouys, Gobert, Duchange, J.-C. Roettiers, Courtin, Vanloo fils, Chardin, Le Blanc, Delobel, Thomassin, J.-B. Massé, Dupuis et Huilliot.

2. Registres des procés-verbaux de l'Académie.

3. Dom Calmet, toujours fort susceptible quand il s'agit des mauvais procédés des étrangers à l'égard des Lorrains, et notamment à l'égard des Adam, insinue que « Nicolas-Sébastien se trouva dans le cas d'avoir un sujet des plus difficiles à traiter, Prométhée dévoré par un vautour; qu'il se vit même obligé, contre l'usage ordinaire, de faire son modèle dans un endroit renfermé de l'Académie; qu'il n'eut pas la liberté de choisir son sujet, mais que malgré cette exception, causée vraisemblablement par quelque jalousie, il fut assez heureux pour voir son ouvrage applaudi de toute la Compagnie ». (*Bibliothèque lorraine.*)

Digitized by Microsoft®

MARTYRE DE SAINTE VICTOIRE.

Bas-relief en bronze par Nicolas-Sébastien Adam. — Chapelle du château de Versailles.

Digitized by Microsoft ®

Ces formalités avec l'Académie étaient à peine remplies, que Nicolas-Sébastien Adam se révéla au public parisien, et l'on peut dire hardiment qu'il débuta par un coup de maître. C'est, en effet, à la fin de 1735, dans les premiers mois de l'année 1736, qu'il jeta la première pensée, le premier modèle d'une œuvre supérieure, d'un bas-relief[1], le *Martyre de sainte Victoire à Rome,* qui, fondu quelque temps après, prit place dans la chapelle de Versailles. Ce beau morceau était appelé à soutenir une concurrence redoutable, opposé comme il l'est aujourd'hui encore à des bas-reliefs de semblable dimension, dont les auteurs se nommaient Slodtz, Bouchardon, Coustou, Ladatte, Vinache[2]. Il en triompha cependant, et non seulement ce bronze l'emporte à nos yeux sur toutes les sculptures que nous venons de citer, mais peut passer sans trop d'exagération pour l'une des productions les plus parfaites de notre École française. On y sent comme un souffle de la grande tradition italienne, et l'on juge combien l'étude des maîtres avait profité au sculpteur. Le personnage de la sainte mourante et se laissant aller avec le mouvement saisissant d'un corps que la vie abandonne, mouvement qui toutefois reste plein de dignité; celui de l'exécuteur, qui retire à lui les liens avec lesquels il avait maintenu jusque-là sa victime; celui enfin du grand prêtre, qui montre à cette martyre les statues des faux dieux; tout cela, ainsi que les figures d'un enfant agenouillé, des cavaliers romains et des spectateurs de ce drame, est d'un modelé admirable et d'une incomparable science. Nicolas-Sébastien exposa, au Salon de 1737, la terre de ce bas-relief, qui ne fut fondu qu'en 1740. Voici une curieuse lettre de l'artiste, ayant trait à cette opération. Elle fait, du reste, peu d'honneur à ses connaissances grammaticales :

1. Ce bas-relief porte exactement 4 pieds et demi de long.

2. Tous ces bas-reliefs avaient été commandés au même moment : un *Saint Charles* à Bouchardon, une *Mort de saint Philippe* à La Datte, etc., etc.

Digitized by Microsoft ®

20 décembre 1740.

Je viens d'avoir l'honneur de recevoir votre lettre par lequel vous me demandé en quel état et mon barlief. J'ai l'honneur de vous dire que je travaille après la cire; j'ai touché 500 livres à conte, pour de la bronze, je n'en é point reçu.

La perfection de l'ouvrage explique et excuse amplement les nombreux retards que le sculpteur avait apportés à sa livraison.

La curiosité que produisit, dans le monde des amateurs, la vue des premières productions de Lambert et de Nicolas Adam, jointe à la renommée qui s'était attachée à leur nom, depuis le jour où le duc d'Antin les avait choisis pour les grands travaux de Versailles, ne tarda pas à leur valoir la clientèle des gens à la mode.

Vers la fin de l'année 1735, Gaston-François de Rohan-Soubise, plus connu depuis comme maréchal de Soubise, les chargea d'une partie considérable de la décoration du nouvel hôtel de Soubise. La construction de cette demeure princière, que l'on a transformée de nos jours en palais des Archives, datait de fort loin. Elle avait reçu successivement les appellations d'hôtel des Grâces, de Clisson, de Guise et enfin d'hôtel de Rohan. Elle comptait déjà près de trois siècles d'existence, et c'est assez dire combien, entre les mains des princes et d'aussi puissantes familles, elle avait subi de changements, de transformations et d'agrandissements. En 1697, François de Rohan, prince de Soubise, l'avait fait reconstruire presque en entier [1], et dans ses nouveaux salons

1. François de Rohan-Soubise acheta, en 1685, l'hôtel de Guise; il y fit plusieurs embellissements; les bâtiments sont d'après les dessins de Le Maire, l'escalier est peint par Brunetti, la chapelle par Nicolo del Abbate, les appartements sont peints par MM. Boucher, Restout, Carle Vanloo et Natoire; au-dessus de la grande porte, *Hercule et Pallas,* par Coustou le jeune; dans la cour, les *Quatre Saisons,* par Le Lorrain; le salon ovale, décoré par Adam l'aîné et Lemoyne; les appartements sont du dessin de Boffrand. (*Le Géographe parisien*, 1759.)

Digitized by Microsoft ®

trônait cette princesse de Soubise dont la beauté avait si bien servi le grand roi, tandis que son habileté servait non moins bien son mari[1]. Le petit-fils de ce François de Rohan, Louis-François-Jules de Rohan, marié à une Ventadour et mort en 1724, avait laissé cinq enfants, dont Charles, qui fut le cardinal de Rohan, et le maréchal prince de Soubise. Ce dernier entreprit à son tour, en 1735, dans l'intérieur de son palais, de nouveaux embellissements pour lesquels il recourut à nos sculpteurs nancéens. Les appartements ainsi décorés occupent deux étages d'une partie de l'hôtel des Archives actuel. Ils contiennent des merveilles d'art fort rares en France, et entre autres une suite unique de compositions de Natoire. Tous les bas-reliefs, les stucs, les dorures, les ciselures et les sculptures en plein bois ont gardé, ainsi que les peintures, la netteté des premiers jours. L'œuvre d'Adam le cadet comprend, dans cet ensemble, une partie des plus importantes et des plus intéressantes : la décoration principale d'une pièce qui précédait l'ancienne chambre à coucher et qui porte aujourd'hui le nom de troisième salle du musée, au premier étage. « L'architecte et le décorateur, « a dit un éminent critique, se sont ici surpassés; d'abord de « grands personnages en stuc surmontant la corniche se détachent « sur le plafond dans l'axe de la pièce; ils ont été exécutés par Ni- « colas-Sébastien Adam. Au-dessous de chaque figure, dans la cor- « niche, est un trophée d'armes et d'attributs; les angles de cette « même corniche présentent, dans des médaillons entièrement dorés, « des scènes mythologiques gravées en très bas-reliefs ; enfin les « quatre panneaux principaux des trumeaux sont décorés de mé- « daillons ovales, dorés aussi, d'un très faible relief et séparés par « des glaces[2]. » D'après Hébert, les personnages seuls de la cor-

1. Ce fut grâce à l'influence de cette femme que François de Rohan dut de voir changer son titre en celui de prince.

2. *Inventaire général des richesses de la France.*

Digitized by Microsoft ®

niche appartiendraient à Adam le cadet; mais même de cette façon ce travail constitue un apport capital. Il se compose, en effet, de huit personnages : *Vénus et Mars, Diane et Endymion, Pallas et Mercure, Bacchus et Ariane.* Un *buste en marbre du prince,* posé au-dessus de la porte du salon et qui a disparu depuis, pouvait être également attribué à Nicolas-Sébastien.

L'œuvre de son aîné, en outre de deux petits bas-reliefs représentant des Vertus, sculptés dans l'ancienne chambre à coucher du prince, se trouve tout entière dans le salon ovale du rez-de-chaussée. Le prince de Soubise avait partagé cette partie du travail d'ornementation entre L.-Sigisbert Adam et un autre sculpteur qui aurait été, d'après certains Guides de Paris, J.-B. Lemoyne et, suivant d'autres, Guillaume II, Coustou[1]. De toutes manières, les figures qui sortirent de cette collaboration sont pour la plupart fort remarquables, et celles qu'Adam a modelées, aussi bien que celles de son frère, méritent les plus grands éloges. Ces très hauts reliefs en stuc, distribués en huit caissons et placés dans l'espace qui sépare les arcatures des portes et des fenêtres au-dessus des corniches, se composent d'une ou deux figures alternées. Adam l'aîné y avait placé *la Justice, l'Histoire* et *la Renommée, la Musique, la Peinture* et *la Poésie*[2]. L'exécution de cette commande occupa, suivant toute vraisemblance, les deux frères durant les années 1735 et 1736. On ne possède pas de pièces qui fassent connaître à quel moment précis ils livrèrent leur ouvrage et le prix qu'ils en reçurent. Il est toutefois permis de croire qu'on les paya exactement, car dans les lettres qui nous restent d'eux nous ne

1. Suivant l'*Inventaire général des richesses de la France,* c'est bien à J.-B. Lemoyne qu'il faut les attribuer.

2. Les quatre autres caissons sculptés par Lemoyne représentent le *Drame,* la *Comédie,* la *Navigation* et l'*Astronomie.*

Hébert, *le Provincial à Paris, le Géographe parisien.* — Thierry, *Guide du Voyageur à Paris, Inventaire général des richesses de la France.*

Digitized by Microsoft ®

trouvons aucune réclamation ni aucune plainte se rapportant à cet objet.

Au milieu du mois d'octobre 1735, un événement malheureusement trop prévu depuis un certain temps, la mort du duc d'Antin, vint apporter dans l'existence des Adam une modification dont ils purent apprécier eux-mêmes tout d'abord la grande importance. Le Directeur des Bâtiments du roi se trouvait déjà depuis longtemps dans un état de santé fort précaire, et sa correspondance avec ses subordonnés, et notamment avec Wleughels, prouve qu'il s'en inquiétait autant qu'on s'en inquiétait pour lui. Le 30 octobre 1735, le duc de Luynes consignait dans ses *Mémoires* le récit de ses derniers moments : « M. le duc d'Antin est à l'extré-« mité d'une fièvre continue avec des redoublements, à laquelle « s'est joint un érysipèle. Il est universellement regretté de sa fa-« mille, de ses amis et même de ceux qui le connaissaient peu. Il « avait toujours cherché à faire plaisir et n'avait jamais rendu « mauvais office à personne. C'est une grande perte pour la cour, « où il était presque le seul qui représentât dignement. » Et le 2 novembre : « M. d'Antin est mort ce matin à sept heures. » Cette disparition, qui peinait les indifférents, affligea plus particulièrement L.-Sigisbert Adam et ses frères. Elle les aurait encore plus frappés s'ils avaient pu entrevoir dans l'avenir toutes les déceptions et les chagrins qui, pour eux personnellement, résultèrent de cette mort. Le duc avait conçu pour l'ancien pensionnaire de Rome, en tant qu'artiste, une sérieuse affection, que les compétitions des camarades, les appréciations souvent peu élogieuses des supérieurs n'avaient pu modifier. Avec le duc d'Antin, Adam l'aîné perdit en grande partie la brillante situation qu'il était en train d'acquérir et, à vrai dire, ne fit plus que végéter en se défendant mal contre l'envahissement de Bouchardon, de Slodtz, de Lemoyne et de Pigalle. A partir de cette date, nous avons à

Digitized by Microsoft ®

mentionner, à côté de quelques lettres de remerciement pour certaines commandes importantes, un nombre bien plus grand de plaintes et de réclamations qui semblent fondées. Le directeur défunt, toutefois, laissait à son protégé, comme dernier témoignage de sa bienveillance, les ouvrages principaux dont il a déjà été parlé et, avant tout, le groupe du bassin de Neptune et les groupes pour Choisy, qui l'occupèrent pendant cinq années après le décès du duc.

La place qu'abandonnait M. d'Antin fut, après un assez long intérim, donnée à un contrôleur général des finances, M. Orry, dans le département duquel le roi fit rentrer ce service. Le caractère, fort honorable, du reste, de ce nouveau maître ne pouvait qu'augmenter les regrets de tous ceux qu'il avait la charge de faire vivre. Autant le duc d'Antin était généreux et magnifique, autant Philibert Orry, comte de Vignory, formé à l'école économique du cardinal de Fleury, se montrait réservé dans les dépenses et ménager du bien du roi. « On vit peu d'exemples d'une administration « où les dépenses inutiles aient été combattues avec autant de per- « sévérance », dit une biographie de M. Orry. Assurément, il protégea les arts et sut prendre des mesures fort louables, comme celle du rétablissement des expositions au Louvre; mais il diminua autant qu'il le put les commandes de la Direction générale.

Il appartenait à la marquise de Pompadour de donner un nouveau cours au flot de la libéralité royale. On sait comment elle en agissait avec le Trésor. Ce jour-là, M. Orry donna sa démission et se retira dans sa terre de la Chapelle (1745). Sa nomination officielle comme Directeur général des Bâtiments civils n'avait paru que le 20 mars 1737. A ce propos, il est curieux de voir dans quels termes on rédigeait une commission de ce genre, et de connaître exactement les attributions et les émoluments attachés à cette charge. Voici le texte abrégé de celle qui fut minutée pour le Directeur des Bâtiments civils en question :

Digitized by Microsoft ®

« Commission du 20 mars 1737, A notre amé et féal conseil-
« ler en tous nos conseils, ministre d'État et contrôleur général de
« nos finances, lui conférons par ce brevet la direction sur les
« peintres, sculpteurs, dessinateurs et tapissiers qui sont dans la
« maison des Gobelins et la Savonnerie, sur les Académies de
« peinture, sculpture et architecture, établies en notre bonne ville
« de Paris et à Rome, sur le bâtiment de l'église de l'hôtel royal
« des Invalides, sur l'Observatoire sis au faubourg Saint-Jacques à
« Paris, sur la pépinière établie au faubourg Saint-Honoré de ladite
« ville et le jardin à fleurs qui nous appartient en notre ville de
« Toulon, comme aussi sur ce qui regarde les bâtiments et répa-
« rations qui pourront être faits en notre jardin royal des plantes
« médicinales, établi au faubourg Saint-Victor à Paris[1]. » On ajouta plus tard, et suivant les progrès de la science, à ces premiers pouvoirs, la haute main sur les manufactures de porcelaines et faïences, sur celles des glaces, etc. Le possesseur de cette charge touchait une somme qu'on peut évaluer, d'après ce document, à 36,000 livres, ainsi décomposée : 6,000 liv. d'anciens gages, 6,000 liv. de nouveaux, 9,000 liv. de pension, 8,000 liv. d'augmentation, 3,800 liv. enfin à titre de Surintendant[2], etc.

Il ne paraît pas que les Adam aient rien entrepris de nouveau en 1736. Un grand chagrin les frappait à cette époque. Le 16 août 1736, Sébastienne Léal, leur mère, mourait âgée de soixante-six ans; elle fut enterrée le lendemain par les soins du clergé de la nouvelle église Saint-Roch, à Nancy[3]. Quoique l'acte de décès ne désigne pas ceux des parents qui assistèrent à cette cérémonie, il se peut que l'un ou l'autre des trois frères ait tenu à y paraître.

1. Archives nationales, 1705.
2. *Ibid.*
3. Jal, *Dictionnaire critique.*

Digitized by Microsoft ®

Il faut passer, d'autre part, au Salon de 1738 pour se renseigner utilement sur le détail de leur existence; celui de 1737 contenant principalement, ainsi que nous allons le voir, des œuvres déjà citées.

Par le fait de la multitude des travaux qu'il conduisait en même temps, Lambert-Sigisbert ne pouvait garder que peu de temps pour la terminaison de son morceau de réception à l'Académie. Cependant, dans les premiers mois de l'année 1737, le 25 mai, il présenta enfin à cette assemblée le *Neptune* lançant son trident et ayant un Triton à ses pieds[1], qui, comme nous l'avons fait remarquer, figure encore aujourd'hui au Louvre. « 25 de mai « 1737. — Le sieur Lambert-Sigisbert Adam, de Nancy, sculpteur, « qui a été agréé le samedi 25 avril 1733, a présenté à la compa- « gnie l'ouvrage qui lui avait été ordonné pour sa réception, qui « est un Neptune calmant la tempête, accompagné d'un Triton « qu'il a exécuté en marbre de ronde bosse, suivant l'esquisse qu'il « a faite dans l'Académie et qu'elle a approuvée, les voix prises à « l'ordinaire. La compagnie l'a reçu et reçoit académicien pour « avoir séance dans les assemblées et jouir des privilèges, hon- « neurs et prérogatives attachés à cette qualité, en observant pour « lui les règlements d'école, ce qu'il a promis, en prêtant serment « entre les mains de M. Coustou, directeur et recteur[2]. »

Cette figure, une des meilleures qui sortirent des mains d'Adam l'aîné, n'est que la reproduction d'un sujet qu'il affectionnait particulièrement et qu'on retrouve, entre autres exemples, dans la belle composition du bassin de Neptune. Deux mois après

1. Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine.*

2. Coustou, de Largillière, Dumont le Romain, Christophe, Le Lorrain, Cazes, Galloche, de Favannes, Restout, Lemoyne, Vanloo, Boucher, Natoire, Carle Vanloo, Desportes, Bouys, Gobert, Duchange, Geuslain, Lépicié, Lancret, Boizot, Trémollière, Jeaurat, Cochin, Duvivier, de Larmessin, Delobel, Cars, Drouais, Nic. Tardieu, Thomassin.

(Registre des procès-verbaux de l'Académie royale de peinture et de sculpture.)

Digitized by Microsoft ®

cette réception, le 6 juillet, Adam l'aîné obtenait le titre d'adjoint à professeur.

Le 25 août de la même année, le jour de la Saint-Louis, le Louvre ouvrait ses portes aux visiteurs de l'exposition des peintres et sculpteurs. L'attrait ordinaire de semblables réunions se trouvait doublé pour le public, en cette circonstance, par celui de la nouveauté. Jusqu'à cette époque, en effet, le régime des Salons avait été fort irrégulièrement appliqué et avait souffert de suspensions qui équivalaient à une sorte d'abandon. C'est ainsi que, sous Louis XIV, on avait compté deux tentatives de ce genre : la première en 1702, suivie d'un nouvel essai en 1724; enfin, en 1737, une disposition du gouvernement avait établi le fonctionnement régulier des Salons annuels. Plusieurs sculpteurs, Bouchardon, Lemoyne le père, Francin, Le Lorrain, Le Moyne le fils, et La Datte, répondirent à cet appel. Le *Mercure,* qui consacrait déjà quelques lignes à Lambert-Sigisbert, le 15 juin[1], note ainsi les ouvrages des deux frères.

« D'Adam l'aîné, lorain (*sic*) : 1° groupe en modèle, un chas-« seur prenant un lion dans ses filets; 2° grand groupe en modèle, « où on voit Neptune et Amphitrite, tritons et monstres marins « pour Versailles, au milieu du grand bassin, à la porte du Dra-« gon; 3° deux éléments, bustes dont l'un est en marbre; deux « autres, *le Feu* et *la Terre,* bustes moulés. Tous ces ouvrages « ont fait beaucoup de plaisir aux spectateurs.

« D'Adam le jeune : 1° *Clytie,* figure en pied de terre cuite; « 2° *Sainte Victoire,* vierge et martyre, bas-relief pour une des « chapelles du roi à Versailles[2]. »

1. *Mercure de France,* juin 1737 « Le 15 du mois dernier, l'Académie Royale de peinture et de sculpture reçut M. Adam, sculpteur, dont les ouvrages se ressentent avantageusement du long séjour qu'il a fait à Rome. M. Adam a été reçu sur un groupe de marbre représentant *Neptune* et un *Triton,* généralement approuvé. »

2. *Mercure de France,* septembre 1737.

Digitized by Microsoft ®

De tous ces morceaux, ceux-là seuls qui sont compris sous

LE FEU.
Buste par Lambert-Sigisbert Adam.

l'article 3, au nom d'Adam l'aîné, méritent, quant à présent, une

Digitized by Microsoft ®

mention spéciale, ainsi que la *Clytie* d'Adam le jeune. En effet, le chasseur terrassant un lion est celui de Grosbois; nous avons également parlé précédemment du groupe de *Neptune* et du bas-relief de *Sainte Victoire*. Les figures des quatre éléments, cataloguées plus tard dans la collection de marbres dont Adam l'aîné voulait se débarrasser, furent acquises probablement à la mort du sculpteur par le roi de Prusse et firent le voyage de Berlin, où on les voit encore aujourd'hui.

Le modèle de la *Clytie* passa dans un certain nombre de collections particulières du siècle dernier. Quant à la figure originale, nous la retrouvons bien certainement dans les jardins de la Muette, où les Guides contemporains signalent une *Clytie* qu'on attribuait à Lepautre, et qui faisait pendant à la *Chasseresse* de L.-S. Adam.

L'auteur du livret de l'expositoin ajoutait au nom d'Adam l'aîné le titre de Lorrain, qui disparut aux expositions suivantes. Cette qualification n'avait plus dès lors de raison d'être, par le fait de l'annexion, pour ainsi dire définitive, de la Lorraine à la France. Le traité de Vienne, signé en 1736, donnait à Stanislas, roi de Pologne, beau-père de Louis XV, les duchés de Bar et de Lorraine, sous la condition expresse qu'ils reviendraient à la maison de Bourbon après le décès de celui-ci. Les Adam n'avaient pas oublié leur pays natal au point que cet événement cessât de les intéresser. Tout nous porte à croire que, depuis leur retour de Rome, aucun des trois frères n'avait fait à Nancy de séjour de quelque durée; mais ils n'en restaient pas moins en communication constante avec leurs parents, avec Jacob-Sigisbert, avant que celui-ci vînt les retrouver à Paris, avec leur beau-frère Thomas-Michel, dont la famille agrandie comptait déjà sept enfants[1].

1. Claude-Michel Clodion fut le dixième enfant issu de ce mariage et naquit seulement le 20 décembre 1738.

Digitized by Microsoft ®

En outre des morceaux qu'ils avaient envoyés au Salon et des grands ouvrages ci-dessus mentionnés, les Adam produisaient dans leurs moments de loisir des figures de petite dimension destinées aux amateurs. C'est ainsi que l'on voit vendre, en 1772, parmi les autres objets si précieux, restes de la fameuse collection du baron Crozat de Thiers, une terre cuite qui parut au Salon de 1738, représentant une *Enfant assise sur un cygne et lui donnant à manger un poisson*. Le catalogue de cette vente ajoutait que ce morceau avait été exécuté par Lambert-Sigisbert Adam en 1737, et qu'il portait sept pouces de hauteur sur dix de longueur. Le nombre des petits ouvrages de ce genre devint plus considérable à mesure que les Adam se désintéressèrent de leurs grands travaux. Nous croyons que bien peu de ces créations sont restées dans les cabinets des curieux, ou tout au moins qu'elles n'y sont pas connues sous le nom de leur véritable auteur.

L'année 1737 apporta en outre à Lambert Adam la nouvelle de la mort de son ancien directeur de Rome, le chevalier Wleughels, que la direction remplaça par François de Troy.

Nicolas terminait son travail de décoration à l'hôtel Soubise, lorsque, dans les premiers mois de l'année 1738, le ministre lui confia l'exécution d'un ouvrage considérable, en lui donnant à modeler deux statues de grandes proportions, pour la cour de la Sainte-Chapelle, à l'entrée de l'escalier de la Chambre des comptes. Elles devaient figurer *la Justice* et *la Prudence*. Il compléta plus tard cette première donnée par l'adjonction de deux Génies soutenant un cartouche. Il ne reste rien de ces sculptures, qui ont été détruites, en 1870, dans le grand incendie allumé par les insurgés, et dans lequel s'abîmèrent les anciens bâtiments de la Préfecture de police. L'ancienne entrée monumentale de la Chambre des comptes était, avec le temps, devenue l'entrée particulière du préfet de police. Tout cela a disparu, et l'on a reculé

Digitized by Microsoft®

l'emplacement même de l'ancien édifice, qui touchait de trop près à la Sainte-Chapelle.

Lorsque le Salon de 1738 fut organisé, Adam l'aîné et Adam le cadet y envoyèrent les compositions suivantes. Du côté de Lambert-Sigisbert : 1° un *buste* de terre cuite dans le goût de l'antique ; 2° *une jeune Nymphe badinant avec un cygne à qui elle donne un poisson*, qui reparut, ainsi qu'on vient de le voir, à la vente Crozat de Thiers ; 3° le plâtre d'un bas-relief qu'il exécuta dans la suite pour la chapelle de Versailles, *Sainte Adélaïde, impératrice, faisant son dernier adieu à saint Odilon, abbé de Cluny ;* 4° enfin, une figure bronzée de ronde bosse en terre cuite, qui représente *Saint Grégoire donnant sa bénédiction au peuple*. Du côté d'Adam le cadet : un plâtre du *Prométhée* attaché sur le mont Caucase et dévoré par le vautour, modèle du morceau de réception que l'Académie lui avait imposé.

Le bas-relief de la *Sainte Adélaïde* ne fut livré par Adam l'aîné qu'en 1742, et placé, le 16 décembre de la même année, dans la chapelle de Versailles, vis-à-vis celui de son frère. Rien de plus facile, par conséquent, que d'établir un parallèle entre ces deux productions, parallèle qui ne tourne point d'ailleurs à l'avantage de Lambert-Sigisbert. On peut trouver certainement de très beaux détails dans la *Sainte Adélaïde,* mais il y manque tout l'élan et toute l'élévation qui caractérisent le *Martyre de sainte Victoire*.

Une récapitulation de divers versements opérés entre les mains de Lambert-Sigisbert pendant la direction de M. de Tournehem établit qu'on avait estimé ce bas-relief à 8,000 livres, et qu'un crédit avait été, en 1746, affecté à cet article dans le budget général des bâtiments civils [1].

Nous avons déjà dit que Nicolas soumit seulement en 1763

1. Archives nationales.

Digitized by Microsoft ®

au jugement du public le marbre du *Prométhée,* tant admiré et tant décrié. Quant au modèle, les critiques du temps ne se prononcent pas sur son compte, et le *Mercure de France* se contente de régaler les deux frères d'un compliment assez général et tourné suivant le style du temps[1]. « Ce n'est pas d'aujourd'hui, « dit-il, que ces deux habiles sculpteurs se distinguent dans leur « art; les ouvrages qui viennent de sortir de leurs mains confir- « ment le jugement favorable qu'on a fondé de ceux qu'on voit « d'eux à Versailles, à Saint-Cloud et ailleurs. »

L'appréciation du critique ne contenait assurément rien de déplaisant pour Lambert-Sigisbert; mais, d'une part, ce n'était là que monnaie courante qu'on distribuait à peu près également à tous les exposants, à Bouchardon, à Lemoyne, à La Datte, à Vinache; et, d'autre part, en dépit des grands ouvrages qui lui restaient à faire et de ceux dont on lui fournissait la commande, Adam l'aîné voyait trop clairement le goût de la cour se tourner vers ses compétiteurs et son frère lui-même. S'il avait, à la vérité, la direction de cette grande entreprise du bassin du Dragon et si, dans cette exposition comme dans la précédente, il présentait les morceaux les plus considérables, d'autres ouvrages, qui marquaient de la part du roi et de son administration des beaux-arts une faveur bien plus déclarée, lui échappaient. Bouchardon, Lemoyne, Coustou, Slodtz et de moindres talents encore, comme Bousseau, Vinache, Vassé, lui donnaient à juste titre énormément d'ombrage. Le premier de tous, Bouchardon, avait été logé au Louvre aussitôt son retour d'Italie; le duc d'Antin l'avait choyé, et son successeur n'en faisait pas moins de cas. A lui donc toutes les meilleures aubaines, les meilleures commandes et, par cela même, pour ses rivaux, mille raisons de le jalouser. Puis le choix de

1. *Mercure de France,* 1738.

Digitized by Microsoft ®

la Direction générale s'était porté sur le fils de J.-B. Lemoyne, Jean-Louis Lemoyne, lorsqu'il s'était agi de la statue équestre du roi destinée à Bordeaux [1]. Puis encore c'était Guillaume Ier Coustou qui achevait son magnifique ouvrage des Chevaux de Marly, pour lequel il suppliait, le 28 août 1739, le contrôleur général et le cardinal de Fleury de venir jeter un coup d'œil sur ses modèles. Puis les Slodtz, que l'on chargeait de toutes sortes de missions de confiance, telles que des choix de marbres à faire en Italie, à Carrare, d'où l'un d'eux correspondait avec Monseigneur Orry, au mois de février 1741 ; les Slodtz, qui se mettaient partout en avant, faisaient venir de Civita-Vecchia des bateaux chargés de plâtres antiques, de copies de bas-reliefs, et entre autres un d'Angelo Rossi, placé à Saint-Pierre de Rome ; qui se remuaient sans cesse, qui intriguaient pour avoir au Louvre des pièces moins sombres que celles qu'ils occupaient, qui, en un mot, se faisaient courtisans et courtisans heureux. Puis c'étaient Bousseau et Frémin, que le roi d'Espagne retenait à sa cour ; et cet éminent artiste, malheureusement si peu connu en France, Jacques La Datte [2], dont la situation paraissait dès lors brillamment établie dans son pays natal, le Piémont, où il retourna en 1745 avec le titre de premier sculpteur. Comment ne pas s'inquiéter d'une pareille concurrence, comment surtout ne pas redouter celle qui se préparait ? Car, à côté des sculpteurs parvenus à la réputation, il se formait une vague montante et redoutable de jeunes talents : Pigalle allait rentrer de Rome, et son premier ouvrage devait être ce *Mercure* qui fit tant de bruit lors de son apparition ; Falconet se mettait aussi sur les rangs ; Jacques Saly, élève de Coustou et depuis

1. Les cartons des Archives nationales possèdent des documents du plus haut intérêt, relatifs à la fonte de cette statue par le sieur Varin, fondeur, 25 avril 1739, O1 1185.

2. Lettre du 23 juin 1737, Archives nationales.

Digitized by Microsoft ®

sept années dans son atelier, venait de remporter le deuxième prix de sculpture et demandait la première place vacante pour Rome[1]. Ainsi de Vassé, qui remportait à son tour le grand prix et réclamait les fonds pour le voyage d'Italie, le 12 janvier 1740[2], « en « promettant à Monseigneur d'y redoubler ses soins pour s'avancer et se distinguer par ses études ». Ainsi de Hutin, de Gabriel Allegrain, de Guillaume II Coustou, qui entraient dans la plénitude de leur talent. Mais la blessure la plus sensible pour son orgueil fut probablement de voir la faveur, qui se détournait de lui, se porter sur son frère. Il avait jusqu'alors tenu son talent en médiocre estime, et il s'apercevait tout à coup que ce collaborateur effacé des premiers temps menaçait de l'éclipser.

La difficulté qu'il trouvait à soutenir son rôle explique et son humeur chagrine et le tour mélancolique, très souvent agressif, que prennent ses lettres à partir de ce moment.

La question du logement au Louvre eut plus particulièrement le don d'exciter pendant quelque temps cette disposition atrabilaire. Le 5 avril 1739, « Sigisbert Adam, sculpteur ordinaire du « roi, supplie qu'on lui accorde un brevet d'atelier au vieux « Louvre, tel qu'il a été fait pour le sieur Bouchardon à son arri- « vée d'Italie[3]. » Le Directeur général avait écrit en note de cette supplique : « A M. de Cotte, pour m'en parler. » Et celui-ci répondait : « Il y a plusieurs exemples de ces sortes de brevets d'ate- « lier. Il en a été accordé un du roi au sieur Magnier Philippe, « sculpteur de Sa Majesté, le 17 août 1708, au Louvre; un autre à « Philippe Buyster, le 2 mai 1659, au jardin des Tuileries[4]. » Une

1. Lettre du 22 septembre 1739, Archives nationales, O[1] 1185.

2. Lettre du 12 janvier 1740, Archives nationales, O[1] 1186.

3. Lettre du 5 avril 1739, Archives nationales, O[1] 1185.

4. Nous avons trouvé, en effet, dans les cartons des Archives nationales, les copies de ces deux brevets, l'un du 14 juin 1703, en faveur de « Nicolas Balesme Coustou d'un logement sous la gallerie du Château du Louvre », et l'autre du 17 août 1708, en

Digitized by Microsoft ®

deuxième note porte simplement « N'a pas eu lieu ». Cette note indiquait assez clairement la résolution de M. Orry de renvoyer Lambert-Sigisbert des fins de sa demande. En effet, en marge d'une autre lettre adressée par Claude Drevet, graveur, et tendant également à l'obtention d'un logement, M. de Cotte, témoignant de sa bonne volonté pour notre sculpteur, « informe Monseigneur « que s'il est toujours dans l'intention de loger M. Adam, comme il le lui a fait espérer, ce serait la vraie occasion d'installer cet artiste, « qui est, pour ainsi dire, le seul sculpteur travaillant pour le roi « qui ne soit pas logé ». La même main a ajouté ces mots décourageants « N'eut pas de suite ». Du reste, les prétendants à cette grâce ne faisaient pas défaut, car ce logement était sollicité en même temps par Lépicié, secrétaire de l'Académie royale de peinture et de sculpture; par Jullien Leroy, horloger de la Société des Arts; par Tocqué, peintre de l'Académie, et par Restout, peintre de l'Académie, « élève de Jouvenet, son oncle[1] ». Mais Adam l'aîné n'était pas homme à se décourager pour si peu, et, le 6 mai, il revient à la charge; à cette date, il dit : « Sigisbert Adam, « sculpteur ordinaire du roi, prie Monseigneur de lui accorder « le logement du sieur Drevet, logement destiné pour les artistes « au service du roi, et que d'ailleurs c'est une chose qu'on lui a « fait espérer depuis longtemps, ou une pension pour lui en « tenir lieu[2]. »

On ne lui donna pas le logement, et, quant à la pension, on lui montra peu de jours après qu'on ne considérait pas encore qu'il la méritât. François Le Moyne venait de se suicider dans

faveur de « Philippe Magnier, sculpteur et professeur en l'Académie royale de pein- et sculpture à Paris, du logement et de l'attelier qu'occupoit cy-devant Regnaudin, au chasteau du Louvre, au-dessous du lieu où se tient ladite Académie. » (Archives nationales, O[1] 1277.)

1. Archives nationales, O[1] 1185, 29 avril 1739.
2. Lettre du 5 mai, Archives nationales, O[1] 1185.

Digitized by Microsoft®

les circonstances tragiques que l'on a souvent retracées. Il laissait une pension de 600 livres que Natoire s'empressa de demander par une lettre du 19 juillet, sur lesquelles 600 livres on lui en accorda 500.

Le moment de l'exposition approchait, et Lambert-Sigisbert Adam oublia pour quelque temps sa déconvenue afin de ne s'occuper que de l'envoi qu'il voulait y faire. Il y trouvait pour concurrent, outre son frère, Bouchardon, La Datte et Verbrecht. Voici, d'après le *Mercure de France* (septembre 1736), de quoi se composaient son apport et celui de Nicolas-Sébastien : « D'Adam « l'aîné : 1° le modèle d'un groupe isolé représentant deux nym- « phes pêchant, l'une sur un rocher et l'autre assise les jambes dans « la mer, s'efforçant de tirer toutes les deux un filet chargé de pois- « sons dans lesquels se trouve pris un petit triton; la joie est très « bien exprimée sur le visage des nymphes, ainsi que le désir de ne « pas laisser échapper leur proie. M. Adam exécute actuellement « ce morceau en marbre de 8 pieds de haut, les figures ayant 5 pieds « 6 pouces de proportion. Il est destiné pour le jardin du château « de la Muette et doit faire pendant à un retour de chasse du même « auteur qui sera posé sous peu. C'est aussi un groupe de deux « nymphes chasseresses accompagnées de Diane, dont l'une élève « ses bras pour attacher à la branche d'un arbre le héron de la « chasse qu'elle vient de faire. Sa jeune compagne, qui est assise « et qui paraît fatiguée, lui donne un arc et un carquois pour « former un trophée. 2° Le modèle d'un portrait en *buste de gran-* « *deur naturelle de M. Rigaud, peintre du roi et chevalier de l'ordre* « *de Saint-Michel, recteur et ancien directeur de l'Académie.* « D'Adam le cadet, le modèle représentant *la Justice* avec ses « attributs, exécutée en grand sur un ordre d'architecture, qui « forme la principale entrée de la Chambre des comptes. Il y a du « même auteur *la Prudence* et deux Amours qui couronnent

Digitized by Microsoft ®

« l'entrée et qui soutiennent un cartouche en bas-relief. C'est une « terre cuite qui représente *la Prudence,* dont le principal attribut « est un miroir tenant un serpent.

« Les ouvrages de ces deux illustres frères ont reçu d'una- « nimes applaudissements. »

La longue description que nous venons de reproduire, relative aux groupes d'Adam l'aîné, n'est pas la seule que nous connaissions. Lambert-Sigisbert montra pour cette œuvre une prédilection toute particulière, et lui-même s'est chargé d'en faire un tableau plein de couleur et d'enthousiasme dans une de ses nombreuses requêtes près de la Direction générale. Il s'étend longuement sur la perfection avec laquelle il a traité les moindres détails, et notamment le filet qu'il dit percé à jour. Ainsi s'expliquent les reproches que lui adresse Mariette de trop détailler ses ouvrages, lorsqu'il le peint ainsi :

« Cet artiste mettait dans ce qu'il faisait un goût sauvage « et barbare, et ne se faisait regarder que parce qu'on s'imaginait « que personne ne savait fouiller le marbre comme lui; et, pour « le persuader, il faisait en sorte que tout formât trou dans ses « ouvrages. Aussi ses figures ont-elles plutôt l'air de rochers que « de tout autre chose [1]. » Mariette, ainsi que nous l'avons déjà dit, est fort sujet à caution, lorsqu'il lui arrive de s'expliquer sur les Adam, dont le nom seul provoque sa mauvaise humeur. Lambert-Sigisbert n'avait, on le comprend, aucune bonne raison de juger son œuvre avec le même dédain, et peut-être même l'estimait-il, en réalité, au-dessus de ce qu'elle valait. On s'étonne moins, du reste, et des prétentions du sculpteur et de l'importance qu'il attachait lui-même à ces groupes, lorsqu'on a pu les considérer à leur emplacement actuel dans le parc de Potsdam. Le

1. Mariette, *Abecedario.*

Digitized by Microsoft ®

LA CHASSE.

Groupe par Lambert-Sigisbert Adam. — Jardins de Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

faire de ces deux morceaux dénote bien réellement l'extrême habileté de main dont il aimait à se vanter. Tout y est traité avec une incroyable perfection dans le détail, sans que, malgré cela, l'ensemble y perde sensiblement de son intérêt. Le groupe de *la Chasse* surtout méritait mieux que la critique de Mariette, et ses figures sveltes et élancées sont tout à fait séduisantes. Lambert-Sigisbert s'est montré de plus absolument original, et son œuvre se sépare aussi bien des traditions de l'école française que de l'école italienne du Bernin, dont il avait suivi les enseignements. Il semble qu'il y ait là comme un souvenir des nymphes gracieuses de Jean Goujon. Enfin il y fait preuve d'un talent d'animalier bien remarquable et bien rare pour l'époque où il vivait. Le héron suspendu au-dessus des chasseresses peut passer pour un des morceaux les plus finis dans ce genre.

Ces deux groupes, plus connus sous le nom de *la Chasse* et de *la Pêche,* avaient été commandés pour les jardins de la Muette ou pour ceux de Choisy. Nos renseignements sont contradictoires sur ce point. Nous opinons pour Choisy, où ils firent, de toute façon, un séjour provisoire [1]. L'exécution de ce travail considérable employa seize années de la vie de l'artiste. Il le dit lui-même dans une lettre du 27 décembre 1750 que nous allons citer plus loin. M. d'Antin avait eu l'idée de ce travail, dont le sculpteur présentait les modèles en 1739 et dont il termina le marbre en 1749, dix années plus tard. A peine les avait-il livrés que Louis XV les fit emballer et expédier sur Berlin, avec le *Mars* du même auteur, le *Mercure* et la *Vénus* de Pigalle [2].

1. Le *Mercure de France* dit toutefois bien nettement qu'ils devaient être exécutés pour la Muette, et, dans une lettre du 15 septembre 1741, Gaspard Adam expose « qu'il travaille depuis six ans pour ses frères, tant au groupe de *Neptune* qu'à ceux qu'ils font pour Choisy et la Muette ». (Archives nationales, O[1] 1187.)

2. Voir plus haut, page 46.

Digitized by Microsoft

Malgré qu'Adam l'aîné estimât fort ces deux groupes, il n'en demanda au début qu'une somme raisonnable, 25,000 livres pour *la Chasse* et 35,000 pour *la Pêche*. Ces prétentions augmentèrent en raison même des difficultés qu'il rencontra à faire accepter ce dernier chiffre, et il en arriva peu à peu à réclamer au successeur de M. Orry, M. de Tournehem, 80,000 livres. Cette âpreté à faire valoir ses droits ne réussit qu'à moitié, et, après des tergiversations, des demandes, des réponses, des notes sans nombre, l'estimation de ces groupes fut portée et fixée à 52,000 livres. Un curieux document est « l'État général et alphabétique des « ouvrages de peinture, sculpture et dépenses relatives aux Arts, « avec une colonne des estimations, des comptes et débets desdits « ouvrages, tant terminés que commencés, ordonnés à MM. les « Artistes par MM. les Directeurs et Ordonnateurs généraux des « Bâtiments du roi, jusques et y compris les six premiers mois de « l'année 1766[1]. » Lambert-Sigisbert y figure sous la rubrique « Direction Orry : Adam l'aîné : deux groupes en marbre, l'un *la* « *Chasse,* l'autre *la Pêche,* estimés ensemble 52,000 livres (Sa « Majesté a fait présent de ces deux morceaux au roi de Prusse « en 1750), et *l'Abondance* avec ses attributs, figure en marbre « estimée 10,000 livres. (Cette figure est une des quatre qui « doivent accompagner le groupe destiné pour orner les jardins « de Choisy.)

« Total, 62,000 livres. Touché 59,377 livres ; reste dû « 2,623 livres. »

Les héritiers d'Adam l'aîné présentèrent de leur côté et peu de jours après sa mort, le 16 juin 1759, un décompte des ouvrages qu'il avait faits pour le Roi. On y marquait qu'il avait été touché sur les groupes *la Chasse* et *la Pêche* 50,800 livres de 1735 à

1. Archives nationales.

Digitized by Microsoft ®

1754, sur la figure de *l'Abondance* 4,577 livres, et qu'il restait dû 5,422 livres[1].

On voit que la Direction générale, à la différence de ses agissements vis-à-vis d'autres sculpteurs, et le nombre en est grand, dont elle ne réglait pas les comptes, que la Direction générale, disons-nous, s'acquittait assez exactement de ce qu'elle devait à notre sculpteur. Mais il faut avoir eu entre les mains les pièces originales qui témoignent de la lutte sans merci que l'artiste avait entamée avec les ordonnateurs du budget pour entrevoir et apprécier la somme des efforts accomplis par lui pour arriver à ce résultat. Jusqu'à l'heure de sa mort il remua, on peut dire, ciel et terre, accablant de ses placets, requêtes et mémoires les trois directeurs généraux, M. Orry, M. de Tournehem, M. de Vandières, depuis M. de Marigny. Il n'eut garde d'oublier la plus puissante protection du moment, celle de Mme de Pompadour. Il réussit de la sorte à provoquer en 1751, sur cet article des groupes de *la Chasse* et de *la Pêche,* une enquête à laquelle Coypel et Lépicié prirent part[2].

Tant d'insistance finit par mécontenter et lui créer des ennemis. Parmi ceux-ci il faut citer en premier lieu un intendant et ordonnateur attaché à la Direction générale des Bâtiments du Roi,

1. Ces acomptes étaient ainsi espacés :

1735 et 1745	15.000	livres.
1748, 19 février et 29 septembre.	4.000	—
1749, 6 février, 23 mai, 17 juillet, 22 décembre.	10.000	—
1750, 6 mai, 5 août.	4.000	—
1751, 20 janvier, 28 mars, 20 juillet, 9 octobre.	9.600	—
1752, 3 février, 22 mai, 20 décembre.	7.000	—
1754, 12 novembre	1.200	—

(*Archives de l'Art français,* 1879, t. VIII.)

2. Mémoire d'Adam l'aîné. Lettre de Lépicié et de Coypel, mars et août 1752. Archives nationales.

Digitized by Microsoft ®

Dujardin

A Quantin Edit

LA PÊCHE

Groupe exécuté par L. S Adam

(Jardins de Potsdam)

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

nommé Billaudel. Les bureaux de cette direction comptaient alors, comme factotums du contrôleur général Orry : un inspecteur général, le vieil architecte Gabriel[1] ; trois intendants et ordonnateurs, de la Motte, de Cotte et Billaudel, ce dernier demeurant rue Saint-François, à Versailles ; deux trésoriers, Denis et Pérard ; trois contrôleurs des bâtiments, Gabriel, Mollet et Garnier d'Isle[2]. Billaudel avait pris Adam l'aîné en grippe ; non point probablement qu'il eût contre lui des griefs personnels, mais parce que ce continuel réclamant troublait sa quiétude de bureaucrate. L'échange incessant de lettres que les réclamations de l'artiste nécessitaient le mettait hors de lui-même, et les pièces qui nous sont restées de sa main indiquent qu'il tenta vis-à-vis de celui-ci de tous les moyens d'intimidation. En 1742, lors d'un incident assez comique sur lequel nous allons revenir, le déplacement d'un buste du Roi exécuté par Adam et transporté à Choisy, Billaudel lui écrit d'une façon également prudhommesque, fort plaisante et fort indignée, ces mots : « Vous avez recours à ma justice et à ma générosité. « Ma justice exige que je vous ordonne, comme je le fais, de le reti- « rer de Choisy (le buste de Louis XV), puisque vous l'y avez porté « sans ordre, et ma générosité ne peut avoir lieu sur un ouvrage « qui n'est digne ni de vos talents ni de l'endroit où vous l'aviez « placé. Plus j'ai d'amour pour les arts et d'amitié pour les artistes, « moins je leur passe certains sentiments d'intérêt tels que ceux « que vous m'avez laissé voir lors de l'arrêté de compte des deux « groupes de *la Pêche* et de *la Chasse* et de la statue de *la Poésie* « pour Bellevue. Et cependant, quoique vous soyez un des artistes « les mieux traités, vous êtes toujours prêt à vous plaindre[3]. »

1. Gabriel était père de l'architecte à qui l'on doit les beaux édifices de l'École militaire, du Garde-Meuble, etc.

2. *Almanach royal*, 1738.

3. *Archives de l'Art français, les Adam*, 1879. Article de M. Guiffrey.

Digitized by Microsoft ®

Lambert-Sigisbert n'était point homme à se laisser effrayer par Billaudel qui, en 1751, déclarait qu'il renonçait à s'occuper de la difficulté pendante entre le sculpteur et l'administration, et qu'il ne voyait que le Directeur général qui pût en avoir raison. Il se retirait peut-être aussi de la lutte au reçu d'une réclamation plus vive encore et assez intéressante pour que nous la consignions en son entier. Le 27 décembre 1750, son adversaire envoyait à la Direction générale une lettre ainsi analysée dans la Correspondance : « Le sieur Adam l'aîné, sculpteur ordinaire du Roi, par son mé-« moire du 4 mars 1750, rend compte à M. le Directeur général, « ainsi qu'il a paru le désirer, du travail de ses deux groupes de *la* « *Chasse* et de *la Pêche* et expose qu'il y a seize ans qu'il les a com-« mencés ; que celui de *la Chasse* lui a coûté, en frais d'ouvriers, « pendant trois ans, 12,600 livres, et celui de *la Pêche,* 28,474 livres « pendant six ans, ce qui fait ensemble 41,074 livres; que non seu-« lement il a conduit des ouvriers pendant lesdites neuf années, « mais qu'il en a encore employé six autres pour finir ces deux « groupes, indépendamment des cinq mois qu'il a été obligé de sé-« journer à Choisy, et de la dangereuse maladie qu'il a essuyée et « qui n'a été occasionnée que par l'ardeur du soleil de l'été et l'in-« tempérie de l'arrière-saison, étant notoire que pendant lesdits cinq « mois il se mettait à l'ouvrage à la pointe du jour et ne le quittait « qu'à la nuit. Il espère que M. le Directeur général est trop équi-« table pour ne pas attacher un prix et une récompense proportion-« nément à cette besogne, dont le détail immense s'annonce de lui-« même, récompense qui a été préjugée par les suffrages de la cour. « Il ne doute pas que ses confrères, dont il admire les productions, « ne rendissent justice à la peine de ses recherches, si, comme lui, « ils s'étaient trouvés dans le cas de faire des groupes, et qu'il n'en « a connu lui-même les difficultés que par l'expérience. Mais que, « l'ouvrage entrepris, il n'a pas cru qu'il lui fût permis d'omettre

Digitized by Microsoft ®

« aucune des beautés de la nature sans manquer également au Roi, « pour qui il l'avait entrepris, et aux Michel-Ange, Algarde, Fran- « çois Le Quesnoy, le Bernin, le Puget et autres grands hommes « qui l'auraient accusé de négligence criminelle, eux qu'il s'est tou- « jours fait une loi sévère d'étudier. Il expose encore qu'on lui avait « fait espérer une gratification pour *Mars caressé par l'Amour,* qu'il « a fait pour le Roi, à Rome, pendant les trois années de son éta- « blissement en cette ville, d'où on l'a tiré, en 1733, en lui promet- « tant une pension, un logement au Louvre et de grands ouvrages, « laquelle figure vient d'être envoyée en Prusse. Que M. le duc « d'Antin avait donné ordre, deux mois avant sa mort, à M. de « Cotte, de lui faire accommoder un logement au Louvre, aux dé- « pens du Roi ; que, pour lors, il se serait regardé comme gratifié ; « non seulement cela n'a point été exécuté, mais il lui en a encore « coûté plus de 20,000 livres, tant pour une construction de loge- « ment et d'atelier que par les dettes qu'il a été obligé de contracter « pendant la guerre pour avancer ses groupes. Toutes ces circon- « stances, qui l'ont épuisé, sont trop frappantes pour ne pas inté- « resser la justice du Roi et celle de M. le Directeur général, qu'il « réclame pareillement pour le buste, qu'il vient de finir, de Sa « Majesté à Choisy[1]. »

Adam l'aîné se peint tout entier dans cette lettre : énergique, résolu, batailleur, susceptible, redoutant et méprisant tour à tour les rivalités qui l'entouraient, mais plein de foi en lui-même et d'un enthousiasme qui fait qu'on se demande souvent s'il écrivait en pleine possession de son esprit. En somme, personnage éminemment intéressant, étant donnés surtout l'heure et le cadre dans lequel il s'agitait[2].

1. Archives nationales, O[1] 1193.

2. Les deux groupes, objets de ces contestations, constituent aujourd'hui le plus bel ornement du grand rond-point dans les jardins de Sans-Souci.

Digitized by Microsoft ®

Qu'est devenu le portrait de Rigaud dont parle le catalogue? On aurait pu le trouver dans l'ancienne collection de l'Académie royale, rassemblée aujourd'hui dans différentes salles de l'École des beaux-arts; mais il n'y existe pas et n'y existait point autrefois, puisque, dans sa longue énumération des morceaux qui la composaient, Dézallier d'Argenville ne le mentionne pas. Peut-être est-il demeuré dans la famille du peintre. Il eût été, en tout cas, curieux de le connaître : les portraits de Rigaud peints par lui-même ou peints et sculptés par ses collègues sont très nombreux, et l'on aurait pu juger, par comparaison avec ceux-ci, du talent d'Adam l'aîné à donner à ses bustes la ressemblance.

Nous n'insisterons pas, d'autre part, sur l'exposition de Nicolas-Sébastien Adam, puisque nous avons cité précédemment[1] cet ouvrage de la Cour des comptes. Tandis que son frère aîné entrait en lutte avec l'administration de la Direction générale tout entière, Nicolas-Sébastien, d'un caractère plus rassis, continuait à tracer lentement son sillon, acceptant les commandes et les exécutant sans tant de fracas et de contestations. Il commençait, à cette époque (1739), le modèle d'un fronton pour les bâtiments de l'abbaye royale de Saint-Denis, modèle qu'il présenta à l'exposition de l'année suivante.

En même temps, les deux frères, aidés de leur cadet, mettaient la dernière main à leur plus grand travail, à celui qui devait les rendre illustres, au groupe du Neptune pour le bassin du même nom, dans le parc de Versailles. Il fut placé le 20 novembre 1740, et le duc de Luynes nous apprend que la Cour vint visiter cette nouvelle décoration et consacrer ainsi d'une façon officielle l'œuvre des sculpteurs au milieu de 1741. On trouve dans ses Mémoires, à la date du 11 août, la note qui s'y rapporte : « Le Roi est sorti à cinq

1. Voy. page 93.

Digitized by Microsoft ®

« heures et demie en calèche, et a mis pied à terre au Dragon. « Cette pièce, une des plus belles qu'il y ait ici (à Versailles), « n'avait pas été entièrement achevée du temps de Louis XIV. Le « Roi y avait déjà fait travailler, mais en dernier lieu il y avait un « ouvrage considérable à y faire et on demandait 500,000 livres, « tant pour les réparations que pour les augmentations. Cette « somme a été réduite à 100,000 écus par M. le contrôleur géné- « ral, et on l'a fait jouer aujourd'hui pour la première fois. » N'y a-t-il pas encore, dans ce premier devis de 500,000 livres, quelque projet plus ou moins fantastique de Lambert-Sigisbert ? Il est permis de le croire ; en tout cas, nous reviendrons tout à l'heure sur les difficultés que l'estimation et le payement de cet ouvrage firent naître une fois de plus entre l'artiste et la Direction.

La mise en place de ce groupe causa dans Paris une véritable impression ; depuis longtemps on n'avait terminé quelque chose d'aussi grand, et la presse s'empara de ce nouveau sujet de critique pour en faire un peu de copie. Le *Mercure* de janvier 1741 donne de l'ouvrage une description détaillée, qui est peut-être la meilleure de toutes celles qu'on a écrites, et qui parut avec ce titre à sensation : *Magnifique pièce en fonte placée dans le parc de Versailles*[1].

« On plaça, le 20 novembre dernier, au milieu du bassin de « Neptune, dans le parc de Versailles, près la porte du Dragon, une « magnifique pièce, exécutée en fonte, représentant le *Triomphe* « *de Neptune et d'Amphitrite,* groupés dans une vaste coquille « de 23 pieds d'étendue sur 14 de haut, richement variée de rocailles « et autres ornements, laquelle se développe par le bas par quatre « revers en rouleaux qui s'étendent sur les rochers. Les deux

1. Il y a là une erreur ; le groupe de *Neptune* est entièrement de plomb. Il fut fondu par le sieur Montheau, dont un curieux document, une lettre de Gabriel relative au départ de cet ouvrier avec le comte de Tessin pour la Suède, nous apprend le nom. Il y est dit en propres termes qu'il a fondu tous les morceaux du *Neptune*.

Digitized by Microsoft ®

« parties étendues de la coquille se terminent en conques; le « milieu de la coquille est adossé à l'attique et le surmonte de près « de 4 pieds. Le tout ensemble présente à la vue une espèce de « trône maritime composé avec beaucoup d'art; ce qui sert de cou- « ronnement à tout l'ouvrage est la tête et la dépouille d'une « baleine, qui s'étend à droite et à gauche sur l'attique. De la « gueule de la baleine sort un torrent d'eau de 4 pieds de largeur « qui tombe en nappe dans la coquille, derrière les figures de « Neptune et d'Amphitrite, et forme par les côtés deux cascades. « Les autres revers en enroulements de la coquille forment aux « extrémités divers bouillons d'eau qui font un grand effet. Sur les « rouleaux du centre de cette coquille, Neptune paraît, assis majes- « tueusement. Son attitude et le caractère de sa tête expriment son « courroux; il est dans l'action de lancer son trident contre les « vents impétueux; à sa gauche est assise la déesse des mers, pen- « chée en arrière et appuyée sur son bras droit, tenant son sceptre « et regardant sur la gauche une Néréide à qui elle semble donner « ses ordres. A la droite de Neptune est un Triton monté sur un « cheval marin qu'il tient en bride et auquel il paraît donner un « coup à poing fermé pour l'obliger à s'élancer dans l'eau. De « la bouche du cheval sort avec impétuosité une lame d'eau de « 40 ou 45 pieds. Il fait pendant à une vache marine du côté « opposé, laquelle lance une même quantité d'eau et aussi loin. « La néréide dont on a parlé, qui vient recevoir les ordres d'Am- « phitrite, tient d'une main une branche de corail et soutient de « l'autre un petit Triton prêt à s'élancer de dessus le dos de la « vache dans la coquille pour y chercher son élément. Cette néréide « est dans l'action de présenter la branche de corail et le Triton « à la déesse. Dans le juste milieu de la coquille, au bas des rou- « leaux, est groupé un dauphin aux pieds de Neptune, lequel jette « une lame d'eau par la bouche et deux jets par les narines. De

Digitized by Microsoft ®

« dessous les draperies du dieu et de la déesse des mers sortent « plusieurs bouillons d'eau qui roulent sur la coquille. Les rochers « qui servent de base sont percés de trois antres; de l'antre du « milieu sort à la nage le Triton, coursier de Neptune, sonnant de « la conque marine, de laquelle part un jet d'eau en arc de cercle; « des deux autres on voit sortir deux monstres marins de diffé- « rente espèce, lesquels lancent par leur gueule des lames d'eau « d'un pied de large et à 40 pieds au loin, et par leurs narines des « jets d'eau tombant en arc. Cet ouvrage est construit sur un « pied de 40 pieds de large et sur presque autant de profondeur; « il est de forme circulaire sur le devant, les figures ont 11 pieds « de proportion. Ce grand ouvrage, qui est parfaitement au gré de « tous les connaisseurs et dont le Roi a paru satisfait, est de la « main de M. Sigisbert Adam l'aîné, sculpteur ordinaire du Roi[1]. »

L'auteur de cet article semblait oublier que Nicolas-Sébastien avait bien et dûment collaboré à l'exécution de ce groupe, auquel François-Gaspard Adam avait apporté de son côté son contingent de travail. Avec sa modestie habituelle, le second des frères laissait à son aîné tout l'honneur d'une semblable entreprise; cependant il a signé avec lui l'original, sur lequel on lit encore maintenant : « Lambertus-Sigisbertus major natu et Nicolas-Sebastianus Adam « fecerunt 1739. » Nicolas-Sébastien avait d'autant plus de droits à associer son nom à celui de son aîné que la néréide, l'enfant, la vache marine, le dauphin, les deux monstres qui nagent dans l'eau et plusieurs figures de ce groupe avaient été exécutés en grand par lui, mais à la vérité sur le modèle de son frère. La mauvaise entente ne pouvait tarder à s'établir. Elle éclata du jour où Adam renonça subitement à toute participation dans ce travail avant son achèvement. D'Argenville, toujours bien instruit, nous en donne

1. *Mercure de France*, janvier 1741.

Digitized by Microsoft ®

la raison : « Adam l'aîné conservait avec son cadet un peu trop « de ce ton de supériorité qu'il est presque impossible de quitter « lorsqu'une fois on l'a pris, et l'émule se lassa d'être traité en « élève ». Nicolas avait fait en outre, pour les groupes des deux côtés du même bassin, ceux que remplissent actuellement le *Prométhée* de Bouchardon et l'*Océan* de J.-B. Lemoyne, des modèles de chevaux qui se cabrent et que des Tritons arrêtent. Ces modèles dataient de 1736 et la mort du duc d'Antin, survenant peu après, en arrêta l'exécution. On lui avait promis également de les placer à Marly, près de l'abreuvoir; mais cette proposition tomba elle-même dans l'oubli.

Le payement des honoraires dus aux sculpteurs ne se fit point trop attendre; toutefois, l'impatience qui faisait le fond du caractère d'Adam l'aîné et la situation pécuniaire fort embarrassée dans laquelle il se trouvait l'amenèrent à prendre la plume et à rédiger des factums dans le genre des précédents. L'un de ceux-ci est intéressant, en ce qu'il fait connaître le chiffre d'estimation auquel on s'était arrêté d'un commun accord. Le voici, précédé d'un premier placet qui fait corps avec lui dans le registre de correspondance : « 15 septembre 1741. Sigisbert et Nicolas Adam, sculpteurs du Roi, « représentent qu'on leur avait assuré qu'il y avait un fonds de « 12,000 livres pour l'ouvrage du grand groupe du *Triomphe de* « *Neptune* et qu'ils en toucheraient tous les mois 1,500 après sa « perfection; qu'ils n'en ont reçu que 4,500 depuis quatre mois, ce « qui leur empêche de payer leurs ouvriers employés journelle- « ment au service de Sa Majesté et de satisfaire aux engagements « qu'ils ont contractés pour ledit ouvrage; étant d'ailleurs pour- « suivis par leurs créanciers, supplient Monseigneur de leur faire « toucher 3,000 livres pour les deux mois échus. » Le Directeur général avait accompagné le premier placet de cette note, écrite de sa main : « En communiquer à M. Gabriel, le père. » Par le second

Digitized by Microsoft ®

A Quantin Edit

GROUPE CENTRAL DU BASSIN DE NEPTUNE (JARDINS DE VERSAILLES)

Exécute par Lambert Sigisbert et Nicolas Sebastien Adam

(1739)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

placet, les mêmes requérants exposaient « que le groupe de la « pièce de *Neptune* les avait occupés pendant plus de neuf ans, « qu'ils s'étaient restreints à 45,000 livres sans aucune récompense, « juste valeur de cet ouvrage, qui est beaucoup plus considérable « que les quatre autres morceaux de la même pièce. Ils suppliaient « Monseigneur de leur faire régler leur mémoire, et, en attendant, « de leur donner un acompte[1]. »

Il résulte de ce document que les Adam ne touchèrent, pour le plus important de tous leurs travaux, qu'une somme de 45,000 livres, évidemment assez minime lorsqu'on songe aux proportions colossales et à la valeur intrinsèque de ce beau groupe.

Malgré leurs supplications, Sigisbert et Nicolas-Sébastien avaient un dernier acompte à recevoir en 1742. Un mémoire du premier d'entre eux, du 15 décembre de la même année, en fait foi. Ce morceau de haute littérature est rédigé dans le style emphatique et glorieux assez ordinaire au sculpteur; il mérite d'être lu et dut divertir le Directeur général et les scribes de son bureau. « Monseigneur, disait-il, plaise à Votre Grandeur d'accorder à « Sigisbert Adam, à la fin de cette année 1742, le parfait payement « du groupe de *Neptune,* qu'il a composé et exécuté à Versailles, « dont la somme totale est partagée entre deux frères associés « pour cet ouvrage. Il a fait ses représentations l'année dernière à « Votre Grandeur à ce sujet; il laisse à Votre Grandeur le tout « entre ses mains, s'il lui plaît d'accorder telle gratification qu'il « lui plaira en achevant le parfait payement. Jusqu'à présent, il n'a « pu parvenir à payer les dettes à beaucoup près dans lesquelles « ce grand ouvrage l'a jeté, qui a été achevé en 1740. Il prie Votre « Grandeur de lui faire la grâce d'y faire attention pour le tirer « de ses engagements. Ce morceau, qui a été approuvé de Sa

1. Archives nationales, O[1] 1187.

Digitized by Microsoft ®

« Majesté, de toute la cour et du public, donne lieu au suppliant « d'espérer des bontés de Votre Grandeur à récompenser les arts « par les dons répandus pour les encourager. Il ne cesse de tra- « vailler continuellement pour le Roi et compose de temps en temps « quelque chose de nouveau à la gloire de Sa Majesté, n'y ayant « personne de plus attaché que lui, en perfectionnant bien ses « ouvrages. Son intention est de pousser la sculpture en marbre et « en bronze à un degré de légèreté et de perfection où on n'ait « pas encore atteint. Il fera son possible, moyennant la grâce du « Très-Haut, de réussir comme il a commencé dans les ouvrages « qui sont de sa composition déjà avancés à un certain degré. « L'intention du suppliant étant de perfectionner la sculpture en « France à son dernier période et, s'il le peut, au-dessus des « nations qui nous ont devancés et d'y former des élèves, il ne « croit jamais assez bien exécuter les ouvrages qu'il fait pour un « si grand monarque, auquel il est attaché, et ce sera toujours son « unique ambition. C'est de quoi il vous supplie, Monseigneur, « d'être très persuadé, etc.[1] »

Si la forme dans ce mémoire laissait à désirer, la réclamation qui en fait le fond n'était que la répétition de celles qu'on adressait journellement à l'Administration des Bâtiments du Roi. La correspondance des artistes de cette époque indique, pour la plupart d'entre eux, un état souvent trop réel de gêne, voire même de véritable détresse. Des plus connus aux plus ignorés, c'était une plainte de tous les instants : demandes de fixation du prix des ouvrages, demandes d'acomptes, demandes de payement intégral, décomptes présentés par les héritiers de ce qui restait dû aux artistes

1. *Nouvelles Archives de l'Art français*, t. VIII de la collection. Les pièces relatives à cet article du bassin de Neptune et produites par Lambert-Sigisbert ne se bornent point à celles que nous venons de citer. C'est ainsi que, tout récemment, on vendait à l'hôtel Drouot une nouvelle lettre du sculpteur sur ce sujet.

Digitized by Microsoft ®

défunts : voilà le sujet toujours nouveau de ces réclamations qui, si on les réunissait, formeraient la matière d'un volume[1].

La situation de Lambert-Sigisbert et de ses frères devait être, en fait, assez précaire, par cela même qu'ils avaient mené de front trop de grands ouvrages sur lesquels la Surintendance avait quelques raisons de ne pas les désintéresser sur-le-champ. Quoi qu'il en fût, leurs lettres, à partir de cette date (1740), les représentent comme poursuivis sans relâche par leurs créanciers, et toujours à la veille d'être saisis.

Dom Calmet prétend que Louis XV, pleinement satisfait du dernier ouvrage d'Adam l'aîné (le groupe du bassin de Neptune), lui reconnut à ce moment une pension de 500 livres. Cette allégation se trouve démentie par une pièce authentique émanant du sculpteur lui-même et datée du 15 mai 1741, dans laquelle il parle de cette pension comme d'une grâce qu'il attendait encore. Ce document, dont nous avons extrait un passage au sujet des projets de Sa Majesté sur la fontaine Trevi et que nous avons également cité lorsque nous avons parlé de son arrivée à Paris et de sa première installation au Louvre, contient en outre les détails que voici : « Sigisbert Adam expose qu'ayant fait à Rome pour Sa « Majesté une figure de marbre de sept pieds de proportion, repré- « sentant *Mars caressé par l'Amour,* transporté en France en 1731, « M. d'Antin le rappela, etc., en lui faisant la promesse qu'il « l'occuperait et lui ferait préparer un atelier avec un logement « au Louvre. Il arriva à Paris en 1733 et trouva le logement qu'on « lui avait destiné occupé par M. Maréchal, premier chirurgien « du Roi. M. d'Antin promit au sieur Adam d'en faire faire un « autre dans son atelier ou *de lui procurer une pension de 500 livres.* « Mais la guerre et la mort de M. d'Antin étant survenues, ces pro-

1. Voir, à ce propos, le dossier de la Couronne, aux Archives nationales, O[1] 1931-1932-1933-1934.

Digitized by Microsoft ®

« messes n'eurent point d'exécution[1]. » Adam terminait cette supplique qui, comme on le voit, contenait ses griefs ordinaires au sujet de son logement, en priant M. Orry de lui faire rembourser une somme de 7,000 livres pour réparations par lui supportées dans son atelier. De tout ceci il ressortirait que le sculpteur, en 1741, n'était pas encore pensionné. Cependant, comme tout est contradiction dans ses allégations et que quelquefois même il altère la vérité, soit par erreur, soit intentionnellement, il ne faut pas s'étonner de le voir déclarer, dans un autre placet adressé à Mme de Pompadour, que le Roi l'avait gratifié de cette pension en 1740. Aucun texte précis ne peut nous sortir d'embarras.

Son atelier ne suffisait qu'à peine à contenir ses modèles ainsi que les morceaux en voie d'exécution, et quoiqu'il répétât souvent qu'il avait fini par s'organiser un logement dans cet atelier, il avait dû néanmoins garder un domicile en dehors du Louvre. Il est porté en effet dans l'*Almanach royal,* dès 1738, comme habitant au cloître Saint-Nicolas du Louvre, qu'il quitta en 1741 pour le cloître Saint-Louis du Louvre.

Par contre, Nicolas-Sébastien reçut, dans le courant de l'année 1740, son brevet d'installation aux frais du roi. Bousseau venait de mourir à Madrid, d'après certains auteurs; suivant d'autres, dans une petite ville d'Espagne, à Bazaïn. Il laissait un logement vacant rue du Champfleury, et, lorsqu'il s'agit de sa succession, le choix de la Direction générale se porta sur Adam le cadet. La maison dont l'artiste hérita, par suite de cette décision gracieuse, ne représentait pas assurément un logis bien luxueux et bien commode, et le sculpteur s'en plaignit maintes fois. Malgré cela, il y vécut jusqu'à la fin de ses jours et, après sa mort, sa veuve s'ingénia à en garder la jouissance pour elle et son fils. Elle tou-

1. Archives nationales, O 1186.

Digitized by Microsoft®

chait au Louvre et portait la dénomination d'Hôtel du Saint-Esprit. C'est dans ce quartier, vrai dédale de ruelles et d'impasses, champignon greffé, comme on l'a dit, sur ce vaste palais du Louvre, que vivaient alors la plus grande partie des artistes auxquels le manque de renommée ou de protecteurs fermait la maison même du roi. La rue du Champfleury avait joui en tout temps d'une détestable réputation. Il suffit d'indiquer un ordre du roi Louis IX, qui, « voulant purger sa bonne ville de Paris de la peste des filles « et femmes de mauvaise vie », leur désigna certaines rues, et entre autres celle-ci, pour y établir leur demeure. Bousseau laissait une pension que se disputèrent Restout et Boucher, d'une part, Adam et Vinache de l'autre, ainsi qu'en témoignent deux requêtes, l'une du 6 mars et l'autre du 18 mars 1740. Elle fut, suivant toute apparence, continuée à la veuve de l'artiste.

La terminaison et l'installation de cette immense machine du bassin de Neptune n'empêchèrent point les sculpteurs de paraître à l'exposition de 1740, où Bouchardon avait envoyé un projet de la fontaine de Grenelle. La Datte et Francin comptaient également parmi les exposants. Adam l'aîné produisait trois morceaux : en premier lieu, un buste de vieillard mordu à la gorge par un serpent. Le sculpteur ne faisait pour cette première production que repasser aux Parisiens, avec une légère altération de texte dans la désignation, un buste qui lui avait déjà servi à Rome pour sa réception à l'Académie de Saint-Luc; 2° un modèle en plâtre, d'*Un enfant assis sur une coquille, et pleurant d'avoir été pincé à la main par une écrevisse.* « On doit, disait le *Mercure* (octobre 1740), « exécuter ce morceau pour une fontaine placée dans un salon, qui « fera pendant à la figure d'une petite fille que l'auteur achève, « laquelle rira d'un oiseau qu'elle tient dans sa main. » On retrouve, dans la suite, la première de ces deux figures dans une des salles de verdure du château de Neuilly, chez M. d'Argenson. On ne fait

Digitized by Microsoft ®

pas, il est vrai, mention de la seconde; mais tout porte à penser, d'après l'article du *Mercure,* qu'elle appartenait également au propriétaire de cette belle résidence. Enfin, une esquisse en terre cuite représentant le *Massacre des Innocents, où l'on voit une mère qui s'empresse de retirer son enfant foulé aux pieds, et une autre qui s'efforce de défendre celui qu'elle tient entre ses bras.* Cette esquisse resta probablement, comme tant d'autres créations de la même sorte, dans l'atelier de l'auteur, où l'on vendit, à son décès, une quantité de projets de tout genre.

Adam le cadet exposait, de son côté, un modèle en plâtre de son fronton pour Saint-Denis : *Saint Maur implorant le secours du Seigneur pour la guérison d'un enfant mis à ses pieds par la mère affligée ; ce saint lui posant sur la tête l'étole que saint Benoît lui avait donnée lorsqu'il reçut les ordres.* Le critique ajoutait : « On « exécute actuellement (octobre 1740) cet ouvrage en grand, au « bâtiment de l'abbaye royale de Saint-Denis. » Puis un bas-relief en terre cuite, qui représentait Iphigénie « dans le moment qu'elle « va être immolée. Diane, satisfaite du vœu, enlève cette princesse « en promettant au roi Agamemnon, son père, une heureuse navi- « gation, et le grand prêtre substitue une biche à la place de la « victime. » Comme son aîné, Nicolas-Sébastien offrait au public un plat réchauffé, ce sacrifice d'Iphigénie ayant déjà paru, lors de la présentation du sculpteur à l'agrégation de l'Académie. Malgré cela, le salonnier du *Mercure* donnait de pompeux éloges à nos sculpteurs. « Ces ouvrages sont de nouvelles preuves de l'habi- « leté de MM. Adam et confirment la grande réputation dont ils « jouissent déjà, en ce que l'art et la nature ont de plus recherché « et de plus vrai. »

L'année 1740 vit se produire un événement fort important pour l'art, et qui devait plus tard ouvrir aux sculpteurs une voie nouvelle et un large débouché à leurs compositions. Le frère du contrôleur

Digitized by Microsoft ®

général directeur des bâtiments civils, M. Orry de Fulvy, cédant aux offres que lui faisaient les frères Dubois de lui révéler le secret de la fabrication de la porcelaine de Saxe, établit à Vincennes, à ses dépens, un embryon de manufacture. Cette tentative, qui devait entraîner de si grands résultats et profiter, si ce n'est aux Adam eux-mêmes, du moins à leurs neveux, est tout particulièrement intéressante en ce qui touche leur biographie, par ce fait que l'organisateur qui suivit les frères Dubois, après la mauvaise réussite de leur entreprise, se nommait Charles Adam, que le prénom de Charles paraît souvent dans les actes de l'état civil de cette famille, et qu'on arrive ainsi à rattacher l'un des créateurs de l'art de la porcelaine en France à cette réunion déjà si nombreuse d'artistes. Le fils de Nicolas-Sébastien s'appelait Charles Adam, et c'est également un Charles Adam qui signe comme parrain d'un membre de la famille Michel. L'arrêt du conseil d'État portant privilège de fabriquer de la porcelaine façon de Saxe, libellé en faveur de Charles Adam, fut contresigné par le roi au camp de Bost, le 24 juillet 1745, en même temps qu'un brevet de don d'emplacement des bâtiments situés dans la cour de la surintendance, à Vincennes[1].

Depuis qu'Adam l'aîné possédait le titre d'adjoint à professeur, il s'exerçait à remplir ses fonctions avec le plus grand soin. Quoiqu'il n'eût pas encore au nombre de ses élèves ceux qui lui firent tant d'honneur, Gillet, de la Rue et son neveu Clodion, son grand talent et sa parfaite habileté de praticien avaient attiré, sans aucun doute, quelques jeunes gens autour de lui. Mais l'éducation qu'il dut soigner avec le plus d'intérêt et dont les heureux résultats lui causèrent la plus grande satisfaction fut celle de son second frère, François-Gaspard. En douze années qu'il avait pas-

1. La manufacture de Vincennes ne commença à fournir des produits intéressants qu'à partir de cette administration. Archives nationales, O[1] 1057.

Digitized by Microsoft ®

sées auprès de ses deux aînés, les aidant dans tous leurs travaux et progressivement associé à l'exécution des parties les plus délicates de leur art, François-Gaspard avait acquis une habitude et une sûreté de main qui le rendaient dès lors un artiste distingué. Il avait près de trente et un ans, lorsqu'il se présenta au concours de l'Académie et remporta le premier prix de sculpture (juin 1741). Le morceau commandé était un bas-relief de trois pieds de hauteur, qui représentait *Tobie rendant la vue à son père*. Le 25 août, jour de la Saint-Louis, l'Académie lui conférait, suivant l'usage, la médaille d'or.

Gaspard Adam gardait de Rome un trop bon souvenir pour ne pas chercher à profiter au plus tôt du droit que lui donnait son titre de grand prix. Le 15 septembre 1741, il écrivait au Directeur général en le priant de lui faire parvenir son brevet. Voici, d'après les registres de correspondance, le résumé de cette requête. « Gas-« pard Adam, qui a remporté le premier prix de sculpture à l'Aca-« démie de Paris, supplie Monseigneur de lui accorder une place « d'élève de l'Académie de Rome, pour se perfectionner dans son « art, exécuter ensuite en marbre la figure qu'il travaille actuelle-« ment avec facilité, et se rendre digne des grâces du Roi[1]. » M. Orry ne pouvait se défendre d'accueillir favorablement la demande de son subordonné, dont le succès, venant s'adjoindre à ceux de ses frères, avait causé un certain étonnement dans le monde des curieux. Mais il fallait attendre une vacance à l'Académie de Rome, où les places se trouvaient si occupées, qu'un autre grand prix, le sculpteur Mignot, réclamait depuis deux ans déjà son brevet[2].

1. Archives nationales, O[1] 1741.

2. Lépicié, se crétaire del'Académie, pressait en vain, le 15 avril 1742, le départ des « sieurs Mignot, Adam et Challe, qui avaient remporté, en 1740 et 1741, les grands « prix de peinture et de sculpture ». Cependant un arrangement se produisit; un mé-

Digitized by Microsoft®

VULCAIN.

Groupe par François-Gaspard Adam. — Jardins de Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

En dépit de ces pressantes sollicitations, l'autorisation de se mettre en route n'arrivait pas plus au sculpteur que les fonds dont on gratifiait les nouveaux pensionnaires, et cependant son brevet avait été signé le 12 juin 1742; mais, par des retards qu'on ne peut s'expliquer, on ne lui en faisait pas la délivrance. De là un autre placet du 22 septembre 1742, par lequel Gaspard Adam priait qu'on ne l'oubliât pas et faisait valoir de nouveau ses titres, et notamment sa collaboration pendant six années aux ouvrages de ses frères. Enfin, trois jours après, le 25 septembre, il se trouvait probablement muni de tout le nécessaire, car il partit à cette date. Il connaissait assez bien la route qu'il allait suivre pour ne pas rester longtemps en chemin, et des documents authentiques le représentent comme dûment installé quarante jours après qu'il eut quitté Paris, le 3 novembre 1742. Il trouvait, en entrant au palais Mancini, des pensionnaires de qui il ne pouvait attendre que les meilleurs conseils et de fructueux exemples : Vassé, entré le 16 mai 1740, et Saly le 13 octobre de la même année; Saly, que ses supérieurs considéraient comme un élève du plus grand avenir, dont l'intendant général de Flandre, M. de Séchelles, disait que la naissance d'un tel sujet honorait infiniment la ville de Valenciennes, et que Gabriel désignait comme l'artiste le plus capable parmi tous ceux de son âge, au moment où il sortait de l'atelier de Coustou. C'est dans cette intelligente intimité et dans celle d'un autre sculpteur de talent, Challe, envoyé par la Direction générale en 1744, qu'Adam fit son

moire, rédigé par l'architecte Gabriel et daté du 21 mai 1742, établissait ainsi le roulement des élèves au palais Mancini : « Il y a à remplir à l'Académie de Rome présen-« tement deux places de sculpteur, une de peintre, une d'architecte, savoir : les sieurs « Marchant et Hulin *(sic)*, sculpteurs, ont fait leur temps et un an par delà. Le sieur « Fournier, peintre, est mort depuis un an; le sieur Lejay, architecte, est de retour « depuis trois mois; ceux qui se présentent et sont en état de les remplir sont : le « sieur Gaspard Adam, sculpteur; le sieur Pierre Mignot, sculpteur; le sieur Challe, « peintre; Monseigneur a fait expédier à ce dernier son brevet, etc. »

Digitized by Microsoft ®

JUPITER.

Figure par François-Gaspard Adam. — Jardins de Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

temps de pensionnaire jusqu'en novembre 1745. Nous aurons à reprendre le détail de son existence en Italie pendant ce temps, à mesure que nous avancerons dans cette biographie. Quant à présent, nous retournons à ses deux aînés, à leur vie pendant l'année 1741, et notamment au Salon qui ouvrit ses portes le 25 août.

A cette exposition Lambert-Sigisbert ne présentait que des morceaux d'une médiocre importance, et l'on y sentait de plus en plus une injuste diminution des grandes commandes et de la faveur publique. Adam l'aîné envoyait trois objets : 1° un buste en plâtre « représentant le *portrait du Roi* en grand, fait d'après Sa Majesté, « qu'on doit exécuter, dit le *Mercure*, en marbre blanc; 2° un « modèle en esquisse d'un *Apollon sur un piédestal, groupé des « génies de la guerre et des arts;* enfin un modèle en plâtre d'*Une « petite fille appuyée sur une coquille, se jouant avec un jeune tigre « qu'elle retient par la queue pour l'empêcher de se lancer sur un « oiseau qu'elle en écarte en s'éclatant de rire.* Ce morceau fait « pendant, ajoutait le catalogue, à un autre enfant pincé par une « écrevisse, qui parut l'année dernière au même Salon et qui doit « être exécuté en bronze. » D'Adam le cadet, de plus petites choses encore, qui provoquent malgré cela une longue description du gazetier. D'abord, « un petit modèle en plâtre : *Junon ayant « ordonné à Argus qui avait cent yeux d'observer les actions de « Jupiter, son époux, ce dieu, irrité de la vigilance de cet espion, « dont partie des yeux veillait lorsque l'autre était abattue du som- « meil, commanda à Mercure de l'endormir au son de la flûte et « de lui trancher la tête. Junon, pour conserver sa mémoire et « récompenser sa fidélité, attacha ses yeux à la queue de son paon, « qui représente encore dans son plumage la multiplicité de ses yeux.* « Puis un autre modèle en plâtre qui fait pendant, représentant « *Cléopâtre, la dernière reine d'Égypte, dans le moment qu'elle*

Digitized by Microsoft ®

« *remporta le prix de la gageure qu'elle avait faite avec le triumvir* « *Marc-Antoine de consommer à elle seule 1,500,000 sesterces.* « *Cette reine, portant à ses oreilles deux perles qui étaient des chefs-* « *d'œuvre inestimables de la nature, en tient une qu'elle montre et* « *qu'elle va mettre dans une coupe remplie de vinaigre pour la dis-* « *soudre et l'avaler. Cette coupe lui est présentée par un enfant à la* « *fin du repas.* » Les compliments obligés suivent cette débauche de mythologie et d'histoire. « Ces deux illustres frères soutiennent « avec beaucoup d'avantage la grande et illustre réputation qu'ils « se sont déjà acquise. »

Nous n'avons aucune indication précise sur la suite que Nicolas-Sébastien a donnée à son modèle de la *Cléopâtre*. L'a-t-il reproduite en bronze, ainsi qu'on le faisait à l'époque pour des œuvres d'art de ce genre? Nous n'avons trouvé, dans les différentes ventes du siècle dernier ni dans celles du XIXe, aucune indication de son passage. Quant à la *Junon*, l'ébauche lui en avait été commandée pour le Roi. Il n'en termina pas la figure, par suite d'une observation qu'on lui fit et qui paraît assez puérile. On lui donna à entendre que ce groupe serait bientôt défiguré par la poussière qui se logerait dans les plumes du paon placé près de Junon[1]. Le sculpteur eut la complaisance de se rendre à une critique aussi discutable et d'en rester là de son travail.

Les pièces qui composaient l'exposition d'Adam l'aîné sont plus connues, et son buste du Roi donna lieu à des incidents fort curieux qui valent un récit. Disons auparavant que l'esquisse de l'*Apollon* se rapporte vraisemblablement à un projet de décoration pour les jardins de Choisy, dont l'idée fut reproduite plus tard par Coypel dans un mémoire du 3 mars 1752.

Le catalogue explicatif du Salon de 1741, publié par le

1. D'Argenville, *Vie des plus fameux sculpteurs.*

Digitized by Microsoft ®

Mercure, semble établir que le buste du Roi présenté par Adam l'aîné avait été esquissé par le sculpteur en la présence même du prince, qui l'aurait de la sorte accepté dès l'origine. Mais des documents authentiques vont bien nettement à l'encontre de cette hypothèse et témoignent du manque absolu d'enthousiasme que le Roi marqua pour cet ouvrage. Comme il est difficile d'admettre qu'Adam l'aîné l'ait entrepris sans une approbation au moins tacite, on en vient à se demander ce qui se passa entre le moment où il en commença l'ébauche et celui où il livra son buste terminé. Ce morceau, qui figurait, au décès de Lambert-Sigisbert, parmi les objets à vendre dans son atelier, qui fut, croyons-nous, transformé en *Apollon,* puis gravé sous cette rubrique dans la collection de ses marbres, et que nous pouvons ainsi apprécier, ne nous semble pas assez médiocre pour justifier l'antipathie de Louis XV à son égard. Il est présumable que son auteur eut plutôt à souffrir des mauvais services de quelque ennemi caché. Nous savons qu'une violente altercation s'éleva à ce sujet entre l'artiste et les délégués du Directeur général. A peine avait-il mis la dernière main au marbre qu'il le fit porter à Choisy, dans l'intention de le soumettre à l'approbation du Roi. Celui-ci répondit que l'ouvrage ne lui plaisait pas, et qu'il ne voulait plus en entendre parler. Il en ordonna aussitôt le retrait. Malgré ces ordres très précis, Adam feignait de ne point comprendre et le laissait, en dépit de tout, en bonne place à Choisy, pour qu'il frappât les yeux du maître. Cette insistance maladroite lui valut de Billaudel une première lettre peu tendre, qu'un critique de nos jours croit devoir dater de 1742, mais qui est certainement postérieure à l'entrée de M. de Tournehem dans les affaires, soit à 1745-1746.

6 septembre 174 .

Je suis chargé, monsieur, de vous mander de venir icy au plus tôt chercher le buste du Roy que vous avez fait, Sa Majesté ne voulant plus le voir

Digitized by Microsoft ®

icy. Il désire qu'il soit osté avant qu'il n'y revienne, qui sera le 22. Il trouve

BUSTE D'APOLLON.

Par Lambert-Sigisbert Adam. — Collection du baron Edmond de Rothschild.

bon qu'on vous fournisse la caisse et le transport à Paris, et m'a dit, en cas que

Digitized by Microsoft ®

vous ne le veniez pas prendre dans le temps prescrit, de le faire emballer à vos risques et de vous l'envoyer dans cette position. Je crois que vous ferez beaucoup mieux de le faire emballer vous-mesme. Mandez-moi la résolution que vous aurez prise à cet égard, pour que je puisse rendre compte de cette commission. Je suis très parfaitement, monsieur, etc.

Signé : BILLAUDEL.

Lambert-Sigisbert avait sur ce point une résolution que la crainte de la cour elle-même pouvait difficilement fléchir. Il se préoccupait très médiocrement, en conséquence, des objections et des menaces d'un pareil adversaire. Il laissa son buste à Choisy et attendit de pied ferme la suite des événements. Le 17 septembre, soit onze jours après ce premier billet, il recevait un nouvel avis, conçu en des termes de moins en moins gracieux, dont nous avons déjà détaché un long passage. Celui-ci équivalait d'ailleurs à une sommation pure et simple. Il disait : « Je vous avais prévenu, « Monsieur, que le Roi ne voulait pas de son buste; aussi Sa « Majesté a-t-elle été bien étonnée au dernier voyage de le voir « encore. Elle m'a renouvelé ses ordres pour que vous le fassiez « enlever au plus tôt de Choisy, où vous le portâtes sans aucun « ordre de Sa Majesté ni de M. de Tournehem. » Adam aurait joué trop gros jeu à continuer une si belle résistance; il se détermina donc à retirer de Choisy son marbre; mais, tout en cédant de ce côté, il recommença la guerre avec de nouvelles armes. A cet effet, il intéressa tous ses amis à persuader au public que le Roi avait été tout particulièrement satisfait de son ouvrage et qu'il lui en avait montré son contentement en mainte occasion. Le tour ne manquait pas d'adresse et sauvegardait la vanité de l'artiste. Dom Calmet fut un de ceux qui s'expliquèrent avec le plus d'admiration au sujet de cette production si malheureusement accueillie par celui à qui elle était destinée ; mais personne n'entra aussi loin dans les vues du sculpteur que son ami l'avocat

Digitized by Microsoft ®

Voisin, qui, à la fin d'un long article tout à son éloge, déclare ingénument que le monarque n'a pas trouvé assez de paroles flatteuses pour récompenser l'artiste de ce magnifique ouvrage. Toute cette politique ne le fit toutefois ni accepter ni vendre, et, comme nous l'avons dit précédemment, il fut mis aux enchères au domicile du maître, les 5 et 9 juillet 1759, avec tout ce qui constituait la succession mobilière de l'artiste. Nous ne partageons pas, quant à nous, l'opinion de la cour sur l'ouvrage d'Adam l'aîné, qui nous paraît un très habile pastiche du genre de Bernin[1].

En outre des terres cuites qu'il avait soumises à l'approbation du public, Nicolas-Sébastien avait fait en cette même année 1741, pour le roi de Portugal, un Christ en argent dont l'esquisse parut au Salon de 1752[2].

Il n'avait encore reçu jusque-là aucun témoignage pécuniaire de la bonne volonté de ses supérieurs. En 1742, le roi lui assura enfin une pension égale à celle dont il a été parlé pour son frère et montant à 500 livres. Cette pension ne lui fut pas toujours exactement payée, et, dans une requête du sculpteur du 19 août 1775, on la voit convertie en un contrat de 126 livres sur l'Hôtel de Ville. Depuis trente ans, c'est-à-dire depuis 1745, Nicolas-Sébastien disait n'en pas avoir touché le revenu[3].

Quant au bas-relief de sainte Victoire, il traînait en longueur jusqu'au point de reparaître, terminé à la vérité, au Salon de 1743.

L'exposition de 1742 n'attira point de nombreux concurrents, et les Adam y jouèrent, pour la sculpture, un rôle encore fort remarqué à côté de Le Moyne et de La Datte. Adam l'aîné envoyait le projet et le modèle en plâtre d'une *Vénus au bain, environnée*

1. Aujourd'hui dans la collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

2. Tout le travail d'orfèvrerie de ce morceau revient à Germain, qu'il est curieux de voir ainsi associé à notre sculpteur.

3. *Nouvelles Archives de l'Art français.*

Digitized by Microsoft ®

de rochers, assise et appuyée sur sa conque en forme de char. — « Elle se mire dans l'eau, dit le *Mercure,* tirant d'un vase rempli « de parfums une éponge pour s'en servir en sortant du bain. Les « cygnes, qui sont dételés du char, se promènent sur les eaux; la « déesse est accompagnée de l'Amour pudique, de l'Amour pro- « fane et de l'Hymen. Celui-ci est monté sur le char, soutenant « d'une main le vêtement de la déesse et de l'autre le flambeau « de l'amour. Ces trois jeunes divinités gardent chacune une « avenue de ce bain. Cet ouvrage, qui est parfaitement au goût des « plus grands connaisseurs, doit s'exécuter de proportions natu- « relles pour être placé au point de vue d'un bosquet où se ter- « minent trois allées du jardin de Choisy. » Ce grand projet, où le sculpteur se rappelait évidemment le beau groupe de Girardon et de Marsy au bain d'Apollon, n'eut pas de suite; du moins on n'en retrouve nulle part la trace dans les ouvrages spéciaux de l'époque. Il dut être cependant pris au sérieux et poussé bien près de son exécution; c'est ainsi que, dans l'état général des ouvrages de sculpture dressé en 1760, on lit, à propos d'un ouvrage commandé à Lambert-Sigisbert, la figure de l'*Abondance,* cette note : « La « figure ci-dessus est une des quatre qui doit accompagner le « groupe destiné pour orner les jardins de Choisy[1]. » De quel groupe pourrait-il être question, sinon de celui dont nous venons de parler, surtout lorsqu'on songe qu'une des quatre autres statues de cet ensemble, celle d'Iris, était demandée à Adam le cadet?

Les temps, il faut le dire, ne se montraient point favorables aux entreprises de cette importance. La politique a toujours réagi d'une façon plus particulière sur la fortune des artistes, qui attendent tout du calme dans l'État et de la prospérité des particuliers.

1. Archives nationales.

Digitized by Microsoft ®

Or, à ce moment, la guerre venait de s'allumer, guerre longue et de chances bien diverses, qui commençait par des succès en Allemagne et le couronnement comme empereur du protégé de la France, de l'électeur de Bavière Charles IV, qui se continuait par de grands déboires, comme la retraite de Prague et la défaite du maréchal de Maillebois à Plaisance, pour se terminer brillamment sur les champs de bataille de Fontenoy et de Lawfeld. Quelque glorieuse qu'elle fût, elle n'en coûta pas moins beaucoup d'argent au pays et suspendit pour un temps le mouvement intellectuel à l'intérieur. Puis, quand ces graves complications cessèrent, on songea fort peu à Adam l'aîné et à son ouvrage. Mme de Pompadour, maîtresse en titre depuis le 14 septembre 1745, s'était emparée de Choisy, dont elle faisait les honneurs, en 1737, en inaugurant le spectacle des petits cabinets par l'*Enfant prodigue,* une comédie de Voltaire que nous avons oubliée et que Voltaire oublia probablement lui-même. Elle y avait fort soigneusement formé une troupe d'acteurs grands seigneurs, qui comprenait les ducs de Chartres, d'Ayen, de Nivernois, de Duras, de Coigny, de La Vallière, le comte de Maillebois, le maréchal de Saxe, le marquis de Courtenvaux; Mmes de Pons, de Brancas, de Sivry. Malgré cela, la favorite qui possédait les châteaux de Crécy, de Montretout, de La Celle, d'Aulnay, de Saint-Remy, de Bellevue, de Babiole, de Brimborion, sans compter les hôtels de Compiègne, de Fontainebleau, de Versailles et celui du comte d'Évreux[1], gardait la plus grande partie de ses faveurs pour ses autres domaines, et dans tout ceci le projet de Lambert-Sigisbert sombra, comme bien d'autres projets, à ce point qu'il ne nous en reste plus que la mention dans un catalogue d'exposition.

Adam le cadet présentait au public, le 25 août 1742, un

1. *Biographie Firmin-Didot, Madame de Pompadour.*

Digitized by Microsoft ®

modèle en plâtre d'une *Vierge figurée sous les traits et les attributs de notre première mère*. « Elle foule aux pieds le serpent sur « le globe du monde. L'Enfant Jésus met un de ses pieds sur celui « de sa sainte Mère, et perce, par le bout de sa croix terminée en « lance, la tête du serpent. Il donne à la Vierge la pomme fatale « au genre humain; la sainte Vierge la reçoit d'une main et fait « entendre, de l'autre, que la vie ne peut rentrer dans le monde « que par la croix de son fils[1]. » Il exposait, en outre, le modèle en plâtre du crucifix acheté par le roi de Portugal.

Le *Nécrologe* de 1779, dans un article qui est consacré à N.-S. Adam, indique d'une façon générale différents ouvrages exécutés par lui à l'intérieur de la cathédrale de Beauvais. D'Argenville cite, entre autres, le baldaquin du maître autel et un Christ exécuté en bronze, qui est le même, écrit-il, que Germain a fait en argent pour le roi de Portugal[2]. D'autre part, la Vierge qu'il exposait au Salon de 1742 servit de premier projet à la figure qui se voit aujourd'hui dans cette église, et qui remplace une ancienne madone. Le chapitre de Beauvais avait fait commencer dans la basilique, en 1735, d'importantes réparations, qui nécessitèrent la destruction d'un certain nombre de sujets décoratifs du moyen âge. « Des placages de marbre, dit un auteur contempo- « rain[3], déshonorèrent les piliers du XIIIe siècle, et la madone qui « avait triomphé des Bourguignons devint une Vierge Pompa- « dour. » Ce jugement peut paraître sévère, quelle qu'ait été d'ailleurs la valeur de la statue primitive. En tout cas, Adam le cadet ne se montra point pressé de la livrer à la vénération des fidèles. Il mit quinze ans à en terminer le marbre, qui n'occupa, par conséquent, le lieu saint pour lequel il était destiné qu'en 1757. Entre

1. *Mercure de France.*
2. D'Argenville, *Vie des plus fameux sculpteurs*, 1787.
3. Desjardins, *Notice sur la cathédrale de Beauvais.*

Digitized by Microsoft ®

les diverses raisons qui peuvent excuser ce peu d'empressement de l'artiste à satisfaire ses clients, la première, comme la plus concluante, était le surcroît de labeur qu'il avait tout à coup à supporter vers ce moment.

Un événement politique d'importance, la mort du cardinal de Fleury, venait ajouter encore au mouvement si considérable des commandes qu'on lui adressait. Le cardinal, fort ménager du bien de l'État, n'avait que médiocrement encouragé les arts de son vivant; et il fallut on pourrait dire sa mort pour qu'il rendît service aux artistes que « sa vilaine petite économie, comme l'écrit le « marquis d'Argenson, avait affamés ». Au milieu de toutes les graves complications du moment, cette disparition du premier ministre, survenue le 29 janvier 1743, ne fut pas sans causer une profonde impression dans le pays. Nous ne pouvons entièrement ajouter foi aux allégations de M. d'Argenson, que nous venons déjà de citer, lorsqu'il soutient « qu'on n'avait jamais vu d'agonie si « comique par toutes les chansons, épigrammes et démonstrations « qui se faisaient dans l'antichambre du malade ». Le roi versa en réalité quelques larmes, et la cour elle-même obéit à cette première émotion. On décida que le souvenir du défunt serait perpétué par un monument magnifique, et, suivant ce projet, l'on fit appel au talent des sculpteurs les plus en renom. Le choix du Directeur général se porta sur Bouchardon, J.-B. Lemoyne et Nicolas-Sébastien Adam. Ce dernier mit à façonner l'ébauche de ce grand morceau une célérité telle qu'il put la présenter au Salon de 1743. Il représentait le cardinal à genoux sur son tombeau; derrière cette figure s'élevait « une pyramide accompagnée de « deux cassolettes fumantes qui répandent de tous côtés (s'écrie « le lyrique écrivain du *Mercure*) la bonne odeur de ses vertus. « Vers le haut de la pyramide, le Génie de la France s'efforçait de « retenir le Temps ». Nous laissons à l'auteur précité le soin de

Digitized by Microsoft ®

parfaire cette description : « L'Équité et le Secret, désignés par une « seule figure debout à côté du tombeau, s'effrayent de voir le « Temps répandre le contenu de son sablier. Le chien qui est au « bas de cette figure représente l'attachement inviolable de Son « Éminence à Sa Majesté, et l'urne renversée sous ses pieds, d'où « se répand quantité de monnaie, fait connaître son parfait désin- « téressement. Les rares talents que le cardinal a apportés à l'édu- « cation de Sa Majesté sont marqués par le livre et le caducée. « Auprès de cette figure est un enfant qui, mettant une de ses « mains sur la poitrine et étendant l'autre dans celle de la Paix, « exprime la bonne foi, qui était l'âme de toutes les actions de cet « illustre ministre. L'architecture extérieure est couronnée par une « urne funèbre ornée de guirlandes de cyprès. » On voit, d'après cela, qu'Adam le cadet savait employer le symbole aussi bien, si ce n'est mieux, qu'aucun de ses concurrents. De toutes façons, l'ouvrage était considérable et vraisemblablement fort beau, puisqu'il provoqua une admiration générale. Les deux projets de Bouchardon et de Lemoyne furent déclarés inférieurs, et le sentiment du public demeura également favorable au modèle de Nicolas Adam, lorsqu'on le mit en comparaison avec ceux de Vinache et de La Datte, qui avaient tenu, quoique ne faisant pas partie du concours, à tenter, eux aussi, la fortune. Mais quelque court qu'eût été le délai qui sépara la mort du cardinal de l'ouverture du Salon, les esprits avaient trouvé le temps de se calmer et d'oublier quelque peu le défunt. Les nouvelles de la guerre, d'une part, et les soins qu'il rendait à la belle La Tournelle avaient assez promptement affaibli dans le cœur de Louis XV, fort indifférent par nature, le souvenir de son ancien précepteur; aussi, lorsqu'il s'agit de transformer le projet en réalité, trouva-t-on ses principaux organisateurs fort sourds à cet appel. Adam le cadet resta donc avec son modèle sur les bras, et de cette page de la vie du sculp-

Digitized by Microsoft®

teur il ne nous reste que des descriptions très enthousiastes pour la plupart, le souvenir d'une gratification de cinq cents livres, en outre des mille livres reconnues à chacun des artistes participant au concours[1], et de fort mauvais vers dont M. de Bonneval se rendit coupable, et que nous insérons ici seulement à titre de curiosité :

Doctes rivaux dans l'art où brille Girardon,
Adam, Lemoyne, Bouchardon,
Votre léger ciseau va donc faire paraître
Les vertus du ministre et les regrets du maître.
La douleur ne veut point d'efforts ingénieux,
Soyez simples comme l'histoire.
Il suffit d'exposer le ministre à nos yeux
Pour votre honneur et pour sa gloire.
L'élégance des ornements
Vaut-elle de Louis les tendres sentiments ?
Vous pouvez d'un seul trait faire honte à la Parque :
Gravez sur ce tombeau les larmes du monarque[2].

Le cardinal de Fleury finit cependant par posséder son mausolée. La famille, fatiguée de ces nombreux délais, décida de subvenir elle-même à la dépense et s'adressa dans cette intention à J.-B. Lemoyne. Une note des *Mémoires secrets* de Bachaumont annonce en ces termes l'érection du monument définitif : « 28 janvier 1768. — Le mausolée du cardinal de Fleury vient d'être « découvert depuis peu à Saint-Louis du Louvre. Il est du « sieur Lemoyne. »

Pour indemniser Nicolas Adam du tort qu'on lui causait, la Direction générale lui confia en même temps deux ouvrages différents : d'abord une figure en marbre de 6 pieds de proportion, une *Iris* destinée aux jardins de Versailles, où on lui donnait pour vis-

1. D'Argenville, *Vie des plus fameux sculpteurs.*
2. Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine.*

Digitized by Microsoft ®

à-vis l'*Aurore* ordonnée à Vinache. On reconnaissait au sculpteur une allocation de 10,000 livres, son ouvrage terminé. Le petit modèle en cire en fut promptement achevé et soumis aussitôt à l'appréciation du public. D'Argenville nous en donne la description : « La déesse, assise sur une nuée au haut de l'arc-en-ciel, « attache ses ailes et se dispose à exécuter les ordres de Junon. » L'ébauche ainsi façonnée « eut les regards favorables des amateurs », et notre auteur, facilement enthousiaste, se pâme d'aise en en parlant. « L'exposition de ses parties bien contrastées, le choix avan- « tageux de son action, les grâces de sa tête, tout y plaît, tout y fait « agrément. » Par quelles raisons l'artiste en vint-il à se dégoûter d'une création bien réussie, de telle sorte qu'il la laissait inachevée trente-cinq années plus tard, au moment de sa mort? La lecture des documents qui ont trait à cette commande nous donnera peut-être le secret d'une semblable détermination, et ce secret ne serait autre que la difficulté éprouvée par le maître à se faire payer. En effet, d'après un premier état des versements opérés par le trésorier de la Direction des Bâtiments[1], il n'avait encore touché, en 1767, que 1,000 livres sur cet article, si même il avait reçu ce minime acompte, car un autre inventaire dressé en 1774 porte, à propos de l'exercice 1743, la mention suivante : « M. Adam, à lui ordonné « une figure en marbre, etc., *Iris,* estimée 10,000 livres », et en note : « Il n'a rien reçu[2]. » Le marbre qu'Adam le cadet laissait ainsi en souffrance passa entre les mains de son neveu Claude-Michel Clodion, qui le termina. Nous aurons, en parlant de celui-ci, l'occasion de dire quelle fut la destinée dernière de ce morceau.

Le second ouvrage ordonné à Nicolas-Sébastien, un *Vase en marbre de 5 pieds de hauteur,* pendant de trois autres vases confiés à Verbrecht et à Pigalle, eut un meilleur sort, quant à son achève-

1. Archives nationales. Bâtiments du Roi.
2. *Ibid.*

Digitized by Microsoft ®

ment d'abord, puisqu'il figurait, dès 1745, dans les jardins de Choisy, et que, d'autre part, le même état précité de 1767 en établit le parfait payement, soit le versement de la somme de 4,000 livres entre les mains de son auteur.

En dépit de ces commandes, de tout ce travail et des quelques rémunérations qu'il parvenait à encaisser, Adam le cadet, aussi bien que son frère, ne pouvait sortir de la gêne et ne cessait de crier misère. Il fallait que leur pénurie fût en réalité bien grande, pour expliquer des démarches misérables qui coûtaient certainement à leur orgueil. Le 5 avril 1742, ils écrivaient déjà : « Sigisbert « et Nicolas Adam, sculpteurs du Roi, exposent à Monseigneur « qu'ils ont épuisé leur bourse, celle de leurs amis et leur crédit, « et que, pour raison des emprunts qu'ils ont faits pour dépenses « de bouche et entretien d'ouvriers, ils sont pressés de toutes parts « et poursuivis en justice; et que, pour satisfaire en partie à tous « ces créanciers, ils supplient Monseigneur de leur faire ordonner « sur leur ouvrage de Neptune un acompte de 6,000 livres dans « le courant de ce mois, temps de leur engagement sans plus de « délai; grâce qu'ils espèrent d'autant plus que c'est le premier « travail qu'ils aient achevé pour le Roi depuis neuf ans qu'ils sont « de retour d'Italie, et conséquemment le premier fond qui leur « entrerait si on les payait en entier et le seul bien qu'ils possèdent « à présent. » La réclamation parut pressante à l'ordonnateur des dépenses, car il retournait cette supplique, peu de jours après, à Gabriel avec cette apostille : « S'il y a du fond encore pour cet « ouvrage, je consentirai à aider les sieurs Adam et ce sera sur ce « que me marquera M. Gabriel que je me déterminerai. » Nous ignorons dans quels termes le fameux architecte répondit, mais on n'en tardait pas moins à s'exécuter, et dans ces délais la situation des deux frères s'aggravait singulièrement. Veut-on d'autres preuves de leur misère? Une lettre de Lépicié, secrétaire de l'Académie,

Digitized by Microsoft ®

adressée vers ce moment à M. Orry, nous apprend que Nicolas ne peut même pas faire la dépense d'un bloc de marbre pour son morceau de réception, et qu'il supplie très humblement qu'on lui en procure un gratuitement. N'est-ce pas Lambert Sigisbert qui, désespérant d'obtenir le règlement de ses principales créances, réclame à cor et à cri celui d'une somme de 89 livres pour frais d'un nettoiement de *Mars caressant l'Amour?* Du reste, voici, d'après une pièce fort authentique, leur situation de créanciers vis-à-vis de l'État en 1749, c'est-à-dire six années plus tard. Coypel, entremetteur des fonds affectés aux artistes, reconnaît qu'il est dû encore en ce moment 33,000 livres à Adam l'aîné et 9,000 livres à Adam le cadet, tandis que le compte de Pigalle s'élève seulement à 8,000 livres celui de Falconet à 8,800, celui de Lemoyne à 6,800; nous ne parlons pas de Francin, de Vinache, de Verbrecht, qui présentent à eux trois un arriéré de 20,000 livres[1]. Les deux frères avaient, on le voit, quelques titres à se plaindre d'une administration qui les payait si mal.

Le mausolée du cardinal de Fleury faisait le fond, la pièce de résistance du plus jeune au Salon de 1743. Le bronze de la sainte Victoire, terminé, l'accompagnait. Quant à l'aîné, son envoi se composait de quatre figures d'importance, qui témoignent de l'estime qu'il inspirait malgré tout encore au monde des amateurs. Le premier de ces morceaux, un groupe en modèle de terre cuite, représentait *Pygmalion;* le *Mercure de France,* peu pénétré, à ce qu'il semble, de l'étendue des connaissances mythologiques de ses concitoyens, le décrit ainsi : « Pygmalion, statuaire de l'an-« tiquité, achève la statue d'une jeune fille à laquelle il donne par « son art tant de grâces, qu'il en devient passionnément amoureux. « Il la pare de fleurs, de joyaux, de draperies. Vénus donna

1. Lettre de Coypel, mars 1749. Archives nationales.

Digitized by Microsoft ®

» ensuite la vie à ce marbre que Pygmalion épousa. » Ce sujet de Pygmalion flattait tout particulièrement les Français du XVIIIe siècle et l'on pourrait citer bien des ouvrages du même genre. Falconet en a laissé un fort réputé, qui est arrivé jusqu'à nous, plus favorisé en cela que celui dont il s'agit, qui ne se retrouve, à notre connaissance, dans aucun musée ou aucune collection. A côté de ce Pygmalion, on voyait une figure de femme assise représentant *la Vérité* qui se découvre elle-même, un pied sur le globe de la terre, et placée au-dessus d'un piédestal en forme de rocher, que l'artiste montrait au public sans l'avoir entièrement terminée. Le catalogue disait de cette statue et du groupe de Pygmalion qu'ils pourraient s'exécuter en marbre. Elle devait, ainsi qu'une *Vertu couronnée de lauriers qui, d'une main, tient une épée avec laquelle elle abat la tête d'un serpent, et de l'autre, une branche de chêne,* servir à la décoration des jardins de Choisy ; mais, comme l'*Aurore* de Vinache et l'*Iris* de Nicolas-Sébastien, elles restèrent apparemment dans l'atelier du sculpteur à l'état de modèles. Quant à la statue de la *Verve poétique* ou *Poésie,* dernière pièce de l'exposition d'Adam l'aîné, il en reprit plus tard l'idée pour composer la figure que Mme de Pompadour fit placer dans son château de Bellevue et dont le modèle en plâtre reparut au Salon de 1750.

Le *Mercure* qui, pour la dernière fois, consacrait autant de pages au Salon de peinture et de sculpture, adressait en cette occasion aux deux frères des louanges toutes particulières. Il disait de l'aîné : « On pourrait hardiment donner les plus grands éloges aux « ouvrages de M. Adam, sans crainte d'être démenti par le public « ni par les connaisseurs les plus difficiles et les plus délicats. » Et de Nicolas : « Personne n'accusera le cadet de dégénérer et de ne « pas soutenir la réputation que ceux qui portent son nom se sont « si justement acquise dans l'art de la sculpture. Le bas-relief (de « sainte Victoire) a été entièrement goûté par les connaisseurs. »

Digitized by Microsoft ®

Le critique du Salon terminait ainsi son emploi, bien malheureusement pour les curieux de notre temps; et lorsque, deux années plus tard (1745), l'exposition, momentanément suspendue, se rouvrit, la gazette ne contenait plus qu'une sèche nomenclature des tableaux et quelques mots à peine pour les statues.

L'année 1744 ne contient aucun événement saillant dans la vie de nos sculpteurs. Le plus jeune des trois frères, François-Gaspard, menait à Rome la vie habituelle des pensionnaires, sans y trouver les mêmes occupations que ses aînés et sans que son directeur, De Troy, ait eu à noter sur son compte rien de bien intéressant. Sa correspondance, plus restreinte que celle du chevalier Wleughels, son prédécesseur, ne signale, en effet, que l'arrivée de son nouvel élève et les circonstances de son départ, sur lesquelles la suite de notre sujet nous ramènera. Les deux aînés vécurent de leur côté dans une sorte de retraite, absorbés par la terminaison de leurs différents travaux : Lambert Adam par les groupes de *la Chasse,* de *la Pêche,* de *la Poésie* et la fonte de son bas-relief de *Sainte Adélaïde;* Adam le cadet par son *Iris,* le *Prométhée,* et tous les deux enfin par le nombre de productions moins importantes qu'ils composaient incessamment. Du reste, quelle attention aurait-on prêtée à des choses d'art, lorsque tout l'intérêt du public se portait sur de grands faits de guerre et suivait le monarque à la frontière? Comment le nom des sculpteurs aurait-il pris place dans les journaux, au milieu de ce déluge de dépêches relatant la prise des places fortes, les mouvements des armées et surtout les détails de cette grave maladie de Louis XV qui passionna la France entière[1]? L'Académie elle-même ne fait plus parler d'elle; l'exposition est remise à des temps plus favorables; toute chronique, en un mot, disparaît devant ces deux grandes nouvelles : le Roi est en danger,

1. Metz, août 1744.

Digitized by Microsoft ®

SAINTE ADÉLAÏDE.

Bas-relief en bronze par Lambert-Sigisbert Adam. — Chapelle du château de Versailles.

Digitized by Microsoft ®

le Roi est sauvé. Par contre, une fois cette violente émotion passée, les artistes en profitèrent à leur tour et, prenant leur revanche de l'oubli dans lequel ils étaient momentanément tombés, ils imposèrent au public la vue d'une multitude de conceptions faites pour perpétuer ce souvenir.

Les contrariétés que Lambert avait éprouvées au sujet du buste du Roi avaient produit un effet tout opposé à celui que ses adversaires, et Billaudel entre autres, en attendaient. Loin de se décourager d'un refus formel d'accepter son œuvre, il y trouva une nouvelle raison pour attirer l'attention sur elle. Aussi, à peine l'admission des morceaux de sculpture commençait-elle au Salon de 1745, qu'il y envoya ce buste, destiné à faire nombre au catalogue de l'exposition. Avec lui, il faisait paraître le modèle en plâtre d'un *Saint Jérôme,* que la Direction des Bâtiments lui avait demandé pour l'église des Invalides. Le sort de cette statue, l'une des dernières et des plus considérables du sculpteur, est facile à indiquer. Placée aux Invalides, elle y demeura jusqu'en 1795; à cette date, elle fut enlevée de la niche qu'elle y occupait, dans l'intention de la soustraire aux outrages du populaire et peut-être aussi dans la crainte de faire une exception en sa faveur à la loi de déplacement et de bouleversement alors en faveur. Transportée au dépôt des marbres [1], elle y séjourna jusqu'à l'heure où le gouvernement en fit don à la paroisse de Saint-Roch. Elle n'a pas quitté depuis la place qu'elle occupe auprès du bel autel de la Vierge que Falconet y décora. Adam l'aîné, toujours porté à considérer ses œuvres comme du premier mérite, professait une singulière estime pour cette figure. Aussi, vers 1750, lorsque le marbre en fut achevé, le sculpteur, se voyant privé des commentaires habituels du *Mercure* et ne pouvant lui-même honnêtement faire l'article

1. Description historique et chronologique des monuments déposés au Musée français. Alexandre Lenoir, 1803.

Digitized by Microsoft ®

pour son ouvrage, en laissa le soin à son prôneur en titre, à ce littérateur complaisant, l'avocat Voisin, qui annonçait ainsi cette nouvelle production. Il s'adressait au rédacteur en chef du *Mercure* et lui disait, avec toute l'emphase nécessaire :

Pouvez-vous croire, monsieur, que votre amour pour les Arts vous expose à un reproche obligeant de la part du public ? La promenade que je fis hier aux Invalides, pour y accompagner plusieurs personnes respectables, tant par leur naissance que par leur dignité et leur littérature supérieure, me met à portée de vous adresser le vœu de tous les amateurs. Ils désireraient que vos soins allassent jusqu'à leur faire la description des ouvrages des artistes à mesure qu'ils sont finis.

Une chapelle des Invalides nous offre une figure de saint Jérôme de près de huit pieds de hauteur, nouvellement exécutée en marbre par M. Adam l'aîné, sculpteur ordinaire du Roi et professeur de l'Académie. Il faut convenir que cette figure est une école complète pour l'expression et pour le grand. Le père de l'Église paraît pénétré de la plus vive et de la plus juste indignation contre l'hérésie de Pélage, qui, par hypocrisie, s'était fait son disciple. Dans la sainte chaleur de cette indignation, il tient d'une main un livre ouvert, appuyé sur sa cuisse gauche, ayant le pied sur la tête d'un lion, symbole de la force de son éloquence. Sa main droite, élevée avec un art raisonné, qui, joint au caractère de la tête, annonce le mouvement intérieur du Docteur, est armée d'une plume, prête à foudroyer l'hérésiarque. Nous remarquâmes que cette figure, dont tout le détail est énergique, se trouve surtout parfaitement éclairée sur les quatre ou cinq heures de l'après-midi, quand le soleil n'est point embarrassé des nuages.

Puis il distribuait le même encens à la statue de *la Poésie* de Bellevue et terminait de la sorte :

Comme de pareils morceaux, monsieur, ne peuvent être trop connus, je me flatte que vous ne me refuserez pas d'insérer ma lettre dans votre *Mercure*. Si, d'un côté, la modestie de M. Adam peut en souffrir, d'un autre côté, il n'est pas juste que les gens de goût et les amateurs soient privés d'un avantage si flatteur. J'ai l'honneur d'être, etc.

VOISIN.

Paris, 30 juillet.

Le sculpteur qu'on faisait si modeste présentait encore un objet de moindre dimension, une terre cuite : *Apelles peignant*

Digitized by Microsoft ®

la maîtresse d'Alexandre, la célèbre Campaspe. Ce groupe devait faire pendant à celui de *Pygmalion*. Par une très curieuse coïncidence, Falconet qui, comme nous le disions plus haut, a traité le sujet de *Pygmalion,* a reproduit également cette seconde scène dans un bas-relief. Le fils du grand sculpteur cite, dans une pièce fort intéressante et bien peu connue aujourd'hui, ces deux ouvrages comme étant de la main de son père. Faut-il donc croire que Falconet est entré de n'importe quelle manière en possession des modèles d'Adam l'aîné, qu'il aurait ensuite modifiés, ou n'y a-t-il en cela que la rencontre fortuite de deux talents?

L.-S. Adam avait seul paru à l'Exposition, et le second des frères, pour n'importe quelle raison, s'était dispensé d'y envoyer de ses œuvres.

Peu de temps avant l'ouverture du Salon, Lambert-Sigisbert recevait de ses collègues de l'Académie le titre de professeur, qu'il garda jusqu'à sa mort sans avancer en grade, c'est-à-dire sans atteindre celui de chancelier ou de recteur. Son atelier se trouva de ce fait beaucoup plus hanté qu'auparavant. Il y reçut successivement des artistes de mérite dont nous citions les noms tout à l'heure : de La Rue, Gillet et Claude Michel, dit Clodion. Nous aurons, en parlant du temps d'apprentissage de celui-ci, à revenir avec plus de détails sur l'intérieur de cette petite académie.

Cependant le moment approchait où François-Gaspard allait avoir épuisé le délai fixé pour le séjour des pensionnaires à Rome. Il lui répugnait, ainsi qu'autrefois à ses frères, de revenir de cette Italie dans laquelle il accomplissait son second voyage. Il y finissait pour le Roi une copie du *Faune antique tenant une grappe de raisins.* « Une prolongation de séjour, écrivait-il, lui paraissait « absolument indispensable pour mener à bien ce travail. Il « remettait sous les yeux de la Direction générale ses services, « ceux de ses frères et l'empressement qu'il avait toujours montré

Digitized by Microsoft ®

CYBÈLE ET TRIPTOLÈME.

Groupe par François-Gaspard Adam. — Jardins de Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

« à satisfaire la cour. » Mais, à Paris, on faisait la sourde oreille à ses requêtes.

L'occasion de se produire à nouveau et d'ajouter un article de plus au chapitre de ses réclamations ordinaires était trop tentante pour que Lambert-Sigisbert se découvrît le courage d'y résister. Il prit en mains l'affaire de son cadet et la transforma bientôt en question à lui personnelle. A cet effet, il tenta de faire parvenir au Roi un placet rédigé à peu près en ces termes. Il y exposait « qu'il avait un frère aussi sculpteur de Sa Majesté depuis « trois ans à Rome, où il avait été envoyé après avoir gagné le « premier prix à l'Académie de Paris, et où il faisait tous ses « efforts pour se perfectionner dans son art; que lorsque les sujets « étaient bons et se donnaient de la peine pour leur avancement, « il était d'usage de doubler leur temps, quand même on *envoirait* « de nouveaux pensionnaires, en leur donnant une figure à faire « pour le Roi, ce qui était à l'avantage de Sa Majesté; que sinon « on leur accordait un couple d'années, ou au moins une, pour « achever leurs études; grâce qu'il suppliait M. le Directeur géné- « ral d'accorder à son jeune frère, qu'il pouvait assurer être un « très bon sujet; qu'il serait fâcheux qu'il quittât au milieu de ses « études le seul endroit du monde où il pût les perfectionner; « que si M. le Directeur général voulait bien s'en rapporter à « M. De Troy, son directeur, il ne doutait pas qu'il ne rendît un « très bon témoignage sur le compte de son frère; ce qui lui faisait « espérer d'obtenir ce qu'il demandait, et ce dont ils auraient toute « leur vie l'un et l'autre une reconnaissance infinie [1] ». L'Administration ne prêta pas plus d'attention au placet du sculpteur ordi-

1. M. Guiffrey, qui a inséré ce placet dans son intéressant article sur les Adam (*Nouvelles Archives de l'Art français*), le date de 1729 et pense que celui des frères d'Adam l'aîné auquel ce dernier s'intéressait si vivement était Nicolas-Sébastien Adam. Cette assertion nous paraît inadmissible. En effet, Adam (Nic.-Séb.) ne remporta jamais le premier prix à l'Académie de Paris; de plus, en 1729, le chevalier Wleughels

Digitized by Microsoft ®

naire du Roi qu'à celui du pensionnaire de Rome. Outré de ce silence, le fougueux Lambert-Sigisbert prit ouvertement à partie De Troy qui n'en pouvait mais, et le rendit responsable du rejet de leur demande. En vain l'autre invoque-t-il pour se justifier le manque de places au palais Mancini, les reproches et les menaces se multiplient. De guerre lasse, il recourt, pour se débarrasser de ce tenace adversaire, à son supérieur direct, auquel il fait savoir qu'il a reçu une lettre du sieur Adam de Paris, « par laquelle il se « plaint de ce que lui (De Troy) ait détruit son frère, élève de la- « dite Académie, dans l'esprit de Monseigneur [1]; qu'il lui a répondu « que son intention n'avait jamais été de nuire à personne; qu'il « avait, en effet, écrit à la Surintendance qu'il était plus à propos « que cet élève retournât à Paris pour s'y faire une réputation « que de continuer à Rome des études qui pouvaient lui faire « manquer les occasions de s'occuper plus utilement. Il assure « d'ailleurs qu'il n'a aucun sujet d'en être mécontent, non plus « que des autres pensionnaires. » Tout ce bruit, cette discussion, ces attaques malencontreuses avaient plutôt nui au dernier des trois frères qu'ils ne lui avaient profité. D'une part, il n'obtint point ce qu'il demandait, et, d'autre part, la Direction générale resta pendant quelque temps sous une influence défavorable à son endroit. Une courte note de la main même de M. de Tournehem [2] révèle ce sentiment fâcheux. « J'avais mal pris ce que M. De Troy « m'avait mandé sur le sieur Adam. Je suis charmé du bon témoi-

était directeur de l'Académie de Rome et son successeur, De Troy, n'entra en fonctions qu'après le décès de Wleughels, en 1734; enfin, et voici deux arguments sans réplique : d'une part, la correspondance de De Troy, qui fait mention de cet incident et de plusieurs lettres de Lambert-Sigisbert en 1745; d'autre part, les registres de réception aux Archives nationales, qui contiennent l'original même de ce placet, daté du 2 février 1746 et enregistré le 17 du même mois. Il n'y est question, comme bien on pense, que de François-Gaspard Adam.

1. M. de Tournehem.

2. Archives nationales, Correspondance des directeurs.

Digitized by Microsoft ®

« gnage qu'il m'en rend maintenant, ainsi que de tous ses « élèves[1]. » De Troy se montra pourtant de bonne composition jusqu'au dernier moment. Le 8 juin 1746, il marque au Directeur général que, quoiqu'il lui ait déjà écrit que « les sieurs Adam « et Mignot[2] sortiraient à l'arrivée du sieur Hazon[3], il a cru qu'il « ne désapprouverait pas une prolongation de séjour de quel- « ques semaines encore, afin de voir une canonisation qui a lieu « dans les derniers jours de juin[4] ». En fait, Gaspard Adam ne quitta Rome que vers la fin de septembre de cette année 1746. La prédiction de De Troy devait se réaliser fort promptement, puisqu'à peine arrivé en France le jeune homme y bénéficia de propositions bien autrement avantageuses que celles qu'on aurait pu lui faire à Rome.

Une intrigue de favorite, le caprice d'une jolie femme avait, dans le courant de 1745, profondément remué, pour ne pas dire bouleversé, l'administration des finances. La dernière des Mailly, la duchesse de Châteauroux, morte à ce moment, fut promptement remplacée par Mme Le Normant d'Étioles, depuis marquise de Pompadour[5]. A peine maîtresse en titre, celle-ci s'empressa de placer ses créatures. Elle avait eu comme protecteur M. Le Normant de Tournehem, trésorier général des monnaies, oncle de son mari, et qui, dit-on, avait imaginé lui-même cette union, célébrée le 9 mars 1741. Elle lui fit avoir la place de Directeur général des Bâtiments, occupée par M. Orry[6]. La survivance de cette place

1. Archives nationales, O¹ 1189.
2. Sculpteur.
3. Peintre.
4. Archives nationales, O¹ 1189.
5. Jal, *Dictionnaire historique*.
6. Archives nationales, O¹ 1057. Commission de Directeur général pour Charles-François-Paul Le Normant de Tournehem, démission de M. Orry (19 décembre 1745) et portant la survivance de cette charge à Abel-François Poisson de Vandières.

Digitized by Microsoft ®

DIANE AU BAIN.

Figure par François-Gaspard Adam. — Jardins de Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

étant dès lors acquise à son propre frère, Abel Poisson, l'autre titre, celui de contrôleur général, s'en allait à M. de Machault. Le ministre sortant avait prévenu de quelques jours cette disgrâce en donnant sa démission, et en quittant incontinent l'hôtel de Beauvais pour ses propriétés de Champagne, où il mourut le 9 septembre 1747. M. Orry était économe, M. de Tournehem fort dépensier; le premier aurait résisté aux prodigalités de la cour, le second s'y conforma entièrement; on sait comment le pays a payé la complaisance de la nouvelle administration.

Nicolas Adam n'avait rien produit au Salon de 1745, et cependant il était loin de manquer d'ouvrage. Les jésuites de la rue Saint-Antoine formèrent vers ce temps le dessein de décorer une chapelle de leur église, parallèle à celle dite de Condé. Après avoir cherché dans les rangs de l'Académie les artistes capables de bien répondre à cette intention, ils arrêtèrent leur choix sur Vinache et le second des Adam. L'un et l'autre exécutèrent, de chaque côté de l'autel, un groupe; celui de Vinache représentait un ange foudroyant l'idolâtrie; celui de Nicolas-Sébastien, *la Religion désignée par une belle femme instruisant un jeune Américain qui, par son attitude, paraît convaincu de la vérité de nos mystères et embrasse la croix qu'il adore*. Ce morceau de sculpture, rapidement fini et mis en place, a disparu avec les autres objets d'art et l'église même qui les contenait. Mais un plâtre s'en est conservé, que l'on voit actuellement en l'église Saint-Paul-Saint-Louis.

En même temps que les jésuites, les prêtres de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré décidèrent d'orner leur portail d'un groupe et de médaillons; Nicolas-Sébastien fut encore chargé de ce travail. Pour son groupe, il choisit le sujet de l'Annonciation, et pour les médaillons, ceux de *la Nativité* et de *Notre-Seigneur en prière au jardin des Oliviers*. Il envoya les modèles en plâtre de ces deux

Digitized by Microsoft ®

sujets à l'exposition de 1746, avec le médaillon également en plâtre de l'*Iris*. Les curieux accueillirent-ils avec faveur ces ébauches? Nous ne saurions rien en dire; de même que nous ne pouvons donner notre appréciation personnelle sur l'ouvrage terminé. La Révolution est passée par là, arrachant impitoyablement tout ce qui faisait saillie sur le portail, maintenant nu et disgracieux de l'église de l'Oratoire. Toutefois, un critique compétent, l'abbé Le Blanc, a laissé une sorte d'indication sous forme de reproche, concernant ce travail. Dans une étude parue en 1738 et intitulée « Observations sur les arts et sur quelques morceaux de « peinture et de sculpture (1748) », il écrit, au sujet du portail de l'Oratoire du Louvre : « M. Adam le cadet n'aurait pas dû « enfreindre la forme de ces bas-reliefs pour placer une Gloire, ce « qui forme une espèce d'agrafe et n'est pas de la manière qu'on « estime de ce sculpteur. » Et plus bas : « Les basses portes ont le « même défaut; elles sont trop étroites pour la hauteur, et les « bas-reliefs qui sont au-dessus, quoique émanés d'une main « savante, y font un médiocre effet. » Toutefois, d'Argenville leur accorde plus de considération; on admirait, selon lui, dans le second de ces bas-reliefs, l'expression touchante de l'anéantissement du Christ au jardin des Oliviers, où le lointain laissait apercevoir les apôtres endormis. Il a des éloges aussi pour le groupe de l'Annonciation, fort gracieux, quoique, ajoute-t-il, peu aisé à traiter.

Comme l'exemple est toujours contagieux, Nicolas Adam sortait à peine de ses pourparlers avec la fabrique de l'église de l'Oratoire, lorsqu'il reçut des Théatins la commande de *Deux anges* destinés à accompagner, au grand portail de leur chapelle, les armes de Sa Majesté.

Tandis que son cadet entamait tant d'entreprises diverses, Lambert Adam perfectionnait ses groupes de *la Chasse* et de *la Pêche,* qu'il ne parvint à livrer effectivement qu'à la fin de cette

Digitized by Microsoft ®

année. On ne voyait, en conséquence, de lui, au Louvre que les marbres de ses quatre bustes, *les Éléments,* qui restèrent dans sa collection particulière jusqu'à sa mort.

Les vides se multipliaient, entre temps, dans les rangs des artistes, ses confrères. Déjà en 1743, le 1er juin, Le Lorrain[1], précédé par Frémin, par Thierry, par Bousseau, avait rendu le dernier soupir dans cette maison de la rue Meslay, voisine de celles des Allegrain et des Pigalle, qu'il habitait depuis vingt-deux ans. La Datte quittait définitivement la France pour rentrer dans le Piémont, sa patrie. Enfin le plus illustre de tous, l'auteur des *Chevaux de Marly,* du *Passage du Rhin* et de tant d'autres belles choses disparaissait à son tour, enlevé, à l'âge de soixante-huit ans, le 21 février 1746. Trois jours avant cette date et lorsque sa main pouvait à peine le servir, il réclamait encore à la Direction générale[2] le payement d'une somme de 20,000 francs pour subvenir aux nécessités les plus pressantes. Il laissait, tant comme ancien directeur de l'Académie que comme artiste en renom et *persona grata* aux yeux de la cour, une pension de 3,000 livres. Son logement, plus considérable que les autres, vaquait aussi, et pour l'un et l'autre de ces bénéfices il s'organisa une campagne de demandes, de requêtes, de supplications, de compétitions sans nombre. Hutin, à peine revenu de Rome, Pigalle, Dumont le Romain, le fils de Coustou, les deux Le Moyne, Bouchardon, Francin se mettaient sur les rangs. Adam l'aîné n'oublia point de faire valoir à son tour ses droits, et, le 6 mars, il suppliait « M. le « Directeur général de vouloir bien lui augmenter sa pension au « moyen de celle que laissait M. Coustou; grâce à laquelle il croyait « avoir mérité de participer, étant celui des modernes qui avait « fait le plus d'ouvrages pour le Roi, à savoir : le grand groupe

1. Robert le Lorrain, 1666-1743.
2. Archives nationales, Lettre de Coustou, 17 février, O¹ 1189.

Digitized by Microsoft ®

« du *Triomphe de Neptune,* à Versailles, un bas-relief en bronze

LA TERRE.
Par Lambert-Sigisbert Adam.

« pour la chapelle encore à l'atelier, et deux autres grands groupes

Digitized by Microsoft ®

« de marbre, destinés pour Choisy, l'un de *Nymphes* du retour « de la chasse, et l'autre de *la Pêche,* qui devaient être achevés « prochainement. Il observait qu'il aurait aussi le droit de demander le logement des galeries du Louvre et le grand atelier de « M. Coustou, propre à faire de beaux morceaux, au lieu que « celui qu'il occupait n'était bon que pour des figures de proportions de nature, et que, pour être plus à portée de ses ouvrages, « il s'était vu obligé d'y pratiquer un logement construit à ses « dépens. Il formulait humblement ses représentations, sur lesquelles il suppliait M. le Directeur général d'ordonner comme il « l'entendrait[1]. »

Le logement passa en partie au fils du défunt, Guillaume II Coustou, et en partie à l'abbé Nollet, qu'appuyaient la Reine, le Dauphin et la Dauphine (7 mars). L'atelier fut donné à Vinache (4 mars), et la pension ainsi répartie : 500 liv. à Lemoyne le père et 500 liv. à son fils ; 500 liv. à Bouchardon; 1,500 liv. divisées également entre Francin, Pigalle et Guillaume Coustou ; restait une petite rente de 200 liv. en dehors de ces 3,000 liv.; Vinache en eut encore la succession (8 mars — 19 mars). Le déboire était complet. Il excuse jusqu'à un certain point les notes acrimonieuses de l'artiste.

Une nouvelle contrariété contribua encore à l'augmenter. Le 5 août, Lambert-Sigisbert suppliait « le Directeur général de lui « ordonner le payement de son bas-relief de bronze, *Sainte Adélaïde;* de deux vases de bronze, ouvrage qu'il avait fini quatre « ans auparavant, ainsi que du groupe de marbre, *la Chasse,* lequel « était fini depuis deux ans. Il parlait en plus de son groupe de *la « Pêche,* en fixant la terminaison au printemps prochain. » M. de Tournehem ne paraissait pas éloigné d'accéder à sa demande, et,

1. Archives nationales, O[1] 1189.

Digitized by Microsoft ®

APOLLON.

Figure en pierre par François-Gaspard Adam. — Jardins de Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

dans une note jointe à cette requête, il demandait à Gabriel de lui rendre un compte exact de l'affaire; mais celui-ci répondait qu'en vérité « le bas-relief du sieur Adam était prêt à poser, qu'il estimait « toutefois qu'avant de faire le parfait payement, il fallait attendre « le jugement qu'on en aurait une fois posé ». On comprend que ces retards mêlés de défiance aient exaspéré celui qui en était la victime. Il semble toutefois qu'on lui ait donné quelque satisfaction, car un état du 31 décembre indique qu'à cette date on lui avait versé 16,500 livres pour le groupe de *la Chasse* et 15,000 pour celui de *la Pêche*. Il n'avait touché que 1,500 livres d'acompte pour le bas-relief.

A l'heure même où l'aîné des Adam poursuivait la lutte qu'il avait engagée contre l'administration, une singulière faveur lui tomba tout d'un coup d'un pays éloigné, de Berlin. L'historique de cette aventure est assez gaiement racontée par d'Argenville pour que nous l'insérions ici, en suivant exactement le texte : « Depuis « longtemps le roi de Prusse, rapporte-t-il, désirait attirer Nicolas « Adam dans son royaume. Les deux frères de cet artiste ne pou- « vaient l'ignorer; aussi lui tinrent-ils très secrets tous les détails « de cette affaire. Ce fut en 1747 que Frédéric manda pour venir « à Berlin Adam le cadet, avec la qualité de son premier sculpteur, « une pension de 4,000 livres, ses ouvrages payés, et 1,500 livres « pour son voyage. Le porteur de ces ordres alla chez l'aîné des « Adam demander de la part du roi le jeune Adam. L'aîné fit « paraître son dernier frère, récemment arrivé d'Italie après un « séjour de six ans [1]. L'agent se laissa aisément surprendre et lui « montra les offres du roi, qui furent promptement acceptées. Fran- « çois, c'est le nom du troisième Adam, part pour la Prusse, il « arrive; la renommée publie qu'Adam le jeune vient à Berlin; des

1. D'Argenville commet là une erreur; il fallait dire « près de quatre ans ».

Digitized by Microsoft ®

« Prussiens dont il était connu se rendent à la poste pour l'em-
« brasser et le féliciter. Il est aisé de juger de leur surprise à la
« vue d'un visage inconnu. Nicolas, informé de l'affaire quand elle
« fut ainsi divulguée, ne la jugea pas assez avantageuse pour
« détromper le prince. »

Si cette histoire n'est pas de l'invention de Dézallier d'Argenville, elle établit une fois de plus le peu de cordialité qui existait dans les relations des deux frères. Elle s'accorde assez bien, d'autre part, avec ce que la tradition rapporte du caractère ombrageux, jaloux et fantasque de Lambert Adam.

Ceux qui ne connaissent pas l'ignorance foncière du grand Frédéric en matière d'art et le peu de place que ces questions tenaient dans son esprit, en dépit des apparences et de ses prétentions à posséder son Versailles dans Potsdam et Sans-Souci, ceux-là, disons-nous, s'étonneront peut-être que quelqu'un d'aussi subtil, d'aussi fin en affaires, se soit laissé grossièrement prendre à cette supercherie. Or non seulement le roi ne la découvrit ou feignit de ne la découvrir jamais, mais encore il manifesta pour son sculpteur ordinaire une admiration qui perce à chaque instant dans sa Correspondance, où il le compare à Phidias et aux plus grands maîtres de l'antiquité. Il remplit même entièrement vis-à-vis de lui l'engagement qu'il avait pris de l'employer beaucoup; mais il ne paraît pas aussi certain qu'il le paya avec exactitude. Nous aurons, à propos de Clodion et de son frère Sigisbert-Michel, qui remplaça en 1761 son oncle François-Gaspard à la cour de Prusse, à extraire de différents écrits du temps un certain nombre d'appréciations fort curieuses sur sa façon d'agir envers les artistes; il était, tout le monde le sait, aussi peu scrupuleux, aussi quinteux dans le rôle de protecteur des arts que dans celui d'Alexandre. Disons dès à présent, en ce qui touche la famille Adam, que ces relations se terminèrent, autant pour François-Gaspard que

Digitized by Microsoft ®

pour Sigisbert-Michel, d'une façon presque tragique, par une brusque rupture et les plus amers reproches de part et d'autre. D'Argenville ne dit pas qui servit d'intermédiaire à Frédéric II dans cette négociation avec Lambert-Sigisbert. Nous croyons que ce fut le marquis d'Argens. En effet, ce membre du fameux cénacle présidé par le roi de Prusse, son agent d'affaires en bien d'autres occasions, faisait, en 1747, un assez long séjour à Paris, d'où il datait plusieurs lettres comprises maintenant dans la *Correspondance* complète de ce prince (Berlin, 1848). Dans l'une d'elles, il explique longuement qu'il a essayé de s'entendre avec les Vanloo, des sculpteurs qu'il ne nomme pas, des comédiens des deux sexes, des filles d'Opéra, etc.; qu'il rencontre partout des prétentions exorbitantes, mais qu'il espère toutefois arriver à satisfaire son maître. On s'explique dès lors facilement que dans ce voyage, où il détacha en réalité Charles-Amédée-Philippe Vanloo du service du roi de France, le marquis d'Argens ait porté en première ligne, sur la liste des sculpteurs vis-à-vis desquels il y avait quelque chose à tenter, les Adam, qu'il savait fort besogneux et dont les relations avec Berlin dataient déjà de loin. Ajoutons encore que d'après certaines données, malheureusement bien obscures, le beau-frère même de nos sculpteurs, le père de Clodion-Thomas-Michel, les avait précédés dans ces fonctions et leur en avait ainsi ouvert la voie. Peut-être faisait-il partie de cette société de Français dont parle d'Argenville, qui attendaient avec tant d'impatience le nouvel arrivant.

Gaspard Adam apportait en Prusse, où il devait demeurer treize années entières, la même activité dévorante que ses frères, et, à peine installé, il abordait résolument son travail.

Dans les jardins de Potsdam, création de son père, de ce soldat ivrogne et brutal qui s'appela Frédéric-Guillaume, le roi de Prusse entreprit toute une suite de constructions nouvelles qu'il décora d'un nom au goût du temps. On voyait, aux portes de

Digitized by Microsoft®

JUNON.

Figure par François-Gaspard Adam. — Jardins de Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

Berlin, le château de Mon-Bijou. Il appela celui-ci Sans-Souci, ce qui ne doit nullement impliquer que la vie de ce grand homme, particulièrement aventureuse, mêlée des plus extrêmes traverses, tour à tour glorieuse et menacée, s'y soit passée dans un repos d'un seul jour. Au moment où Gaspard Adam vint y occuper ses nouvelles fonctions, la bâtisse des différents palais qui constituent cet ensemble se terminait sous la direction des architectes du cru.

Il restait à décorer l'intérieur des appartements et en même temps à donner des statues à tous les bassins, à tous les ronds-points, aux étoiles, aux charmilles des nouveaux parcs. Une aussi grosse besogne eût découragé plus d'un artiste. Mais les Adam, nous l'avons dit, étaient peu accessibles à ce genre de timidité. L'inébranlable confiance en soi-même qui, avec une remarquable capacité d'application, distinguait Lambert-Sigisbert se retrouvait dans le second de ses frères. Gaspard Adam ne réclama donc point l'adjonction d'un subalterne dans lequel sa susceptibilité lorraine aurait promptement découvert un rival. Il résolut de se tirer d'embarras à l'aide de ses propres forces, et voici comment il réussit, avec un talent médiocre, à garder pendant douze années la situation, l'emploi et les bénéfices de premier sculpteur.

Il était entré à Berlin dans les premiers mois de 1747. Dès l'année suivante, il livra au Roi une belle statue de marbre, la meilleure, selon nous, de toutes celles qu'il exécuta pour Potsdam. Elle y occupe, dans le salon central du palais proprement dit de Sans-Souci et touchant au vestibule, un enfoncement en vis-à-vis avec un *Apollon,* également de sa main. Cette figure de *la Poésie* ou de *la Musique* (les attributs qui l'accompagnent pouvant s'appliquer à l'une ou à l'autre de ces allégories), bien détachée, d'un bon mouvement, a la main appuyée sur une lyre. Une équerre porte la signature suivante qui tire l'œil : *Gaspar Adam minimus inv. et fec. 1748.* L'*Apollon* daté de 1749 ne vaut pas son pendant.

Digitized by Microsoft ®

L'artiste ne pouvait point, avec la meilleure volonté du monde, transformer son maître en Apollon, comme Girardon, Lambert Adam et tant d'autres l'avaient fait de Louis XIV et de Louis XV. Le physique de Frédéric prêtait trop peu à cette incarnation. Le visage du dieu du Parnasse ne présente donc même pas l'intérêt d'un portrait qui sauverait de la médiocrité l'ensemble lourd et commun de cette figure.

En passant du château, qui contient encore une figure de *Lucrèce,* dans les jardins, on ne trouve que des œuvres de l'artiste favori. Sur cette terrasse où Frédéric faisait sa promenade quotidienne, aux deux angles de l'édifice, se voient deux groupes. L'un représente une *Flore jouant avec un enfant,* que le roi de Prusse pouvait examiner des fenêtres de la chambre où il rendit le dernier soupir, et dont la vue aurait contribué, selon de mauvais plaisants, à abréger ses jours : morceau détestable, au demeurant, et qui honore peu l'artiste. Dans la même situation, en face de celle-ci et contre l'appartement où Voltaire séjourna longuement, une figure bien supérieure, *Cléopâtre se faisant piquer le sein par un aspic qu'un enfant essaye d'éloigner.* Gaspard Adam l'a datée de 1750, tandis que l'autre porte, à côté de son nom, le millésime de 1749.

Mais c'est surtout pour la décoration du bassin qui termine la perspective des jardins que le sculpteur nous surprend par sa fécondité. Sur douze compositions et figures isolées ou groupes, huit lui appartiennent, sans compter les bas-reliefs et les motifs qui ornent le piédestal de la plupart d'entre eux. L'Olympe entier y est passé en revue. *Diane au bain, Vulcain forgeant des armes pour Vénus,* dont le piédestal porte en bas-relief une nouvelle figure du dieu, *Junon, Jupiter arrêtant un taureau, Cybèle montrant à Triptolème à se servir de la charrue,* accompagnée d'un bas-relief; *Mars en fureur, Minerve enfin casquée et laurée,* qui clôt agréablement la série. En somme, rien de tout cela ne s'élève au-

Digitized by Microsoft ®

dessus d'une honnête médiocrité. On voit qu'un seul modèle a posé pour ces divinités, dont les têtes se copient, dont chaque mouvement reproduit exactement celui de la figure voisine. Le détail seul trahit l'école savante des Adam ; tout y est rendu avec une étonnante facilité de main, et la charrue de Triptolème, et les fourneaux de Vulcain, et les foudres de Jupiter. Le grand art qui anime encore les compositions de Lambert-Sigisbert a complètement disparu dans l'œuvre de son cadet, pour laquelle les groupes de *la Chasse* et de *la Pêche* aussi bien que le Mercure et la Vénus de Pigalle, réunis autour du même bassin, constituent un voisinage écrasant. François-Gaspard l'appréciait tout différemment, on le comprendra sans peine; aussi a-t-il signé minutieusement chaque statue, les unes assez brièvement, les autres tout au long. *Inventé et fait à Berlin par Gaspard Adam le jeune, de Nancy,* avec différentes dates, 1755-1758. Sur le *Mars en fureur* que son neveu termina, nous avons relevé l'inscription suivante : *Commencé par Adam et fini par Sigisbert-Michel, 1764*[1]. En même temps qu'il taillait le marbre et la pierre à Sans-Souci, Gaspard Adam se chargeait de perpétuer dans la capitale la mémoire des hommes célèbres, du *chancelier de Cocceji* et du *Maréchal de Schwérin.* Le buste du chancelier Cocceji (mort en 1755), qu'on avait placé dans la cour de la chambre de justice à Berlin, y demeura longtemps. Denina l'y voyait encore en 1786 et critiquait la destination qu'on lui avait donnée. « Ce monument, écrivait-il, ferait beaucoup mieux dans « un vestibule ou dans une salle que dans la place où il est. »

L'artiste avait commencé la statue du vaillant maréchal de Schwérin, tué en 1757 à la bataille de Prague. Il laissa le soin de la terminer à son neveu Sigisbert. En sortant de l'atelier de celui-ci, la statue vint occuper un coin de la place Guillaume.

1. Il y a laissé, en outre, un *Triomphe de Galatée.*

Digitized by Microsoft ®

MINERVE.

Figure par François-Gaspard Adam. — Jardins de Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

La mission de François-Gaspard Adam ne se borna point à l'élaboration de ces figures d'un mérite discutable ; il joua un rôle bien plus important, en initiant le premier les sculpteurs de ce pays aux principes de notre art français, en formant pour les manufactures de Berlin et de Meissen des modeleurs de talent, des dessinateurs délicats comme Bardou, Mayer d'Erfurt, qui fut maître modeleur à la manufacture de Berlin, et l'habile Assier [1]. Il nous a semblé souvent retrouver dans ces charmantes compositions, ces groupes si fins, ces petits personnages spirituellement touchés comme une inspiration de nos sculpteurs lorrains, un souvenir de la manière étudiée et savante des vrais artistes de la famille de Lambert et de Nicolas Adam.

A l'heure où le premier sculpteur du roi de Prusse se préparait à quitter la France, Jacob-Sigisbert s'éteignait doucement, à Paris, dans les bras de ses trois enfants [2]. Il était venu les y rejoindre six années auparavant, avait vécu de toutes leurs luttes, joui de leurs triomphes, assisté à leurs déconvenues et donné en toute occasion les conseils de sa vieille expérience. Il avait trouvé, avant de fermer les yeux, une dernière consolation dans un grand succès de son fils Nicolas-Sébastien, dont le roi de Pologne, duc de Lorraine, venait de faire choix, entre tant de talents distingués, pour l'érection du mausolée de la reine Catherine Opalinska [3].

1. Denina, *la Prusse littéraire.*

2. Jal cite, dans son *Dictionnaire critique,* l'acte d'inhumation, enregistré aux Minimes de Nancy et daté du 7 mai 1747, du sieur Sigisbert, maître sculpteur, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il s'agit là certainement de Jacob-Sigisbert; mais il y a, d'une part, dans ce texte une erreur d'âge : Jacob-Sigisbert, né en 1670, n'avait que soixante-dix-sept ans ou environ quand il mourut, et, d'autre part, Mariette, ordinairement bien informé, assure qu'Adam le père mourut à Paris. D'après cela, le corps du défunt aurait été transporté à Nancy et on aurait procédé dans cette ville à l'inhumation dont Jal fait mention.

3. Elle était décédée au château de Lunéville, le 19 mars 1747, à cinq heures et demie du soir.

Digitized by Microsoft ®

Ainsi, en mourant, le vieux sculpteur voyait la renommée glorifier dans son pays natal le nom qu'il avait porté.

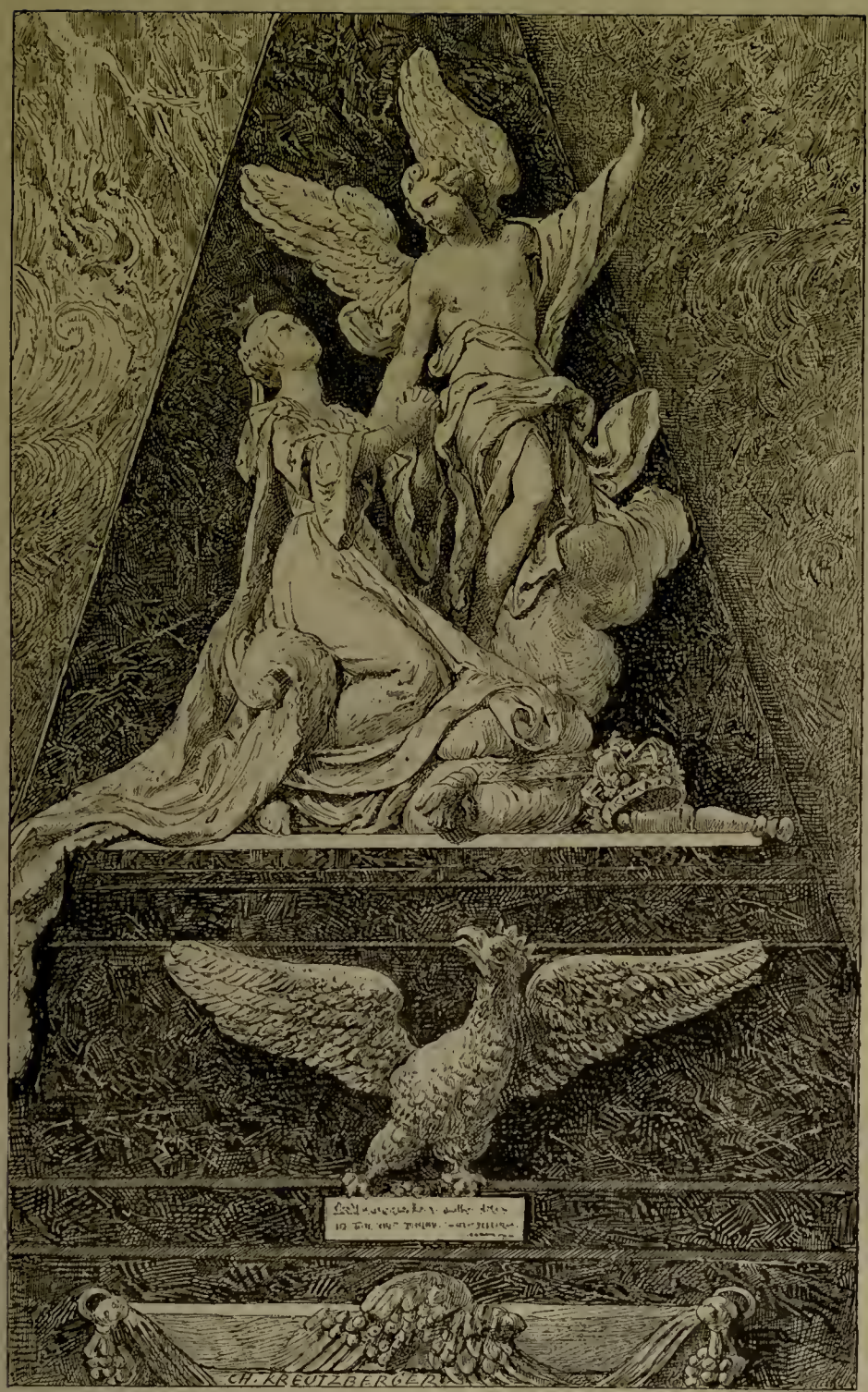
Nicolas-Sébastien n'avait point, du reste, obtenu cette faveur sans qu'elle fît naître bien des jalousies jusqu'au milieu de son entourage. Son aîné, donnant une seconde édition de ses procédés peu fraternels, tenta de l'évincer, mais avec moins de succès que la première fois, lors de la mission du marquis d'Argens. Il faut encore ici laisser la parole à d'Argenville, qui raconte tous ces incidents avec la conviction et la verve d'un contemporain bien pénétré de son sujet. « Les funérailles de Catherine Opalinska « (mars 1747) se terminaient à peine que le roi Stanislas, dont « le chagrin était aussi vrai et profond que celui de la reine de « France Marie Leczinska, résolut de faire élever dans l'église « de Bon-Secours, fondée par les générosités et les largesses de « sa femme, un monument à sa mémoire. La réputation bien « établie de Nicolas-Sébastien et sa qualité de Lorrain firent qu'on « porta tout d'abord les yeux sur lui. Il fut le premier à qui l'on « s'adressa et se mit à l'ouvrage dès la réception des ordres de « Stanislas, persuadé qu'il était sans concurrents. Il ignorait que « son frère aîné et d'autres artistes eussent fait aussi des dessins. « Héré, premier architecte de la cour de Lorraine, les porta au « roi de Pologne, à Trianon, qu'il habitait depuis la mort de la « reine. Leczinski joignait à beaucoup de goût pour les arts le « talent de les pratiquer. Il se détermina du premier coup pour « le dessin de notre artiste. Celui-ci se rendit auprès du roi, qui « souhaitait d'y faire quelques changements parce qu'il le trouvait « trop riche. Il fut aisé de le satisfaire; Adam lui montra sur-« le-champ un dessin plus simple et lui témoigna que cet ouvrage « lui paraissait d'autant plus agréable qu'il devait orner sa patrie. « Le roi lui prit la main d'un air de bonté en lui disant : « Tra-« vaillez avec cœur pour votre souveraine. » Il lui demanda

Digitized by Microsoft ®

« ensuite ce que pouvaient valoir les autres dessins. Adam les « estima dix louis, marquant en cette occasion son bon cœur « envers son frère, quoique celui-ci eût mal agi avec lui. Le roi « voulut encore savoir dans quel temps son projet serait exécuté. « Il faut au moins deux ans, répliqua Nicolas. Toutefois, pour « satisfaire l'impatience de son protecteur, il en ébaucha aussitôt « un modèle de la grandeur du marbre, soit de trente pieds de « haut sur dix-huit de large. Il le travailla, ajoute notre critique, « avec tous les avantages que donnent les talents et avec le goût « et l'inclination qu'inspire l'amour de la patrie. »

Ce modèle parut, en effet, au Salon de 1747; il est indiqué de la sorte au catalogue de l'exposition : « Adam, le cadet. *Esquisse « du mausolée de Catherine Opalinska.* Ce mausolée doit être « exécuté en marbre pour être posé à Bon-Secours, proche « Nancy. » D'Argenville pouvait parler d'autant plus sciemment des conditions dans lesquelles s'était conçu cet ouvrage qu'il connaissait personnellement Adam le cadet, et qu'il avait eu l'occasion de le voir dans son atelier, occupé à son modèle. Il le fait savoir avec un certain orgueil : « Les amateurs, écrit-il, du nombre « desquels j'étais, regardaient un jour chez lui la figure de la reine; « elle leur parut un peu jeune, eu égard à l'âge qu'elle avait en « mourant (soixante-six ans). Le sculpteur leur répondit que si l'on « ne la trouvait pas assez âgée en Pologne, il lui serait aisé de lui « donner quelques années, qu'au surplus il était persuadé que, près « de jouir du bonheur éternel, Dieu nous rendait les grâces de la « jeunesse. » Il tenait évidemment, en tout cas, à remplir les conditions stipulées par son royal client, puisque ce tombeau put être mis en place le 9 juin 1749, moins de deux ans après l'achèvement de l'esquisse, en tenant compte encore des délais nécessités par le transport jusqu'en Lorraine de ses différents morceaux de sculpture, de ceux de son voyage et des retards que comporte toujours

Digitized by Microsoft ®



TOMBEAU DE LA REINE CATHERINE OPALINSKA.

Par Nicolas-Sébastien Adam. — Église Bon-Secours à Nancy.

Digitized by Microsoft ®

une semblable cérémonie. L'œuvre d'Adam a gardé sa place primitive. La reine y est représentée à genoux, dans l'attitude de la prière la plus fervente; elle semble entrevoir, dans un ravissement anticipé, les splendeurs du ciel qu'un ange lui indique d'une main, tandis que de l'autre il la soutient et l'entraîne. A ses pieds gisent la couronne et le sceptre. Sur le piédestal, un aigle au chef couronné étend ses ailes. L'ensemble de cette composition nous paraît surtout saisissant par le grand sentiment religieux qui l'anime.

Nicolas Adam, qui assistait à l'inauguration de ce tombeau, passa à cette occasion quelque temps à Nancy, où sa réputation se confirmait et s'accroissait des faveurs particulières du roi de Pologne, le mettant ainsi en relations avec tout ce qu'il y avait d'éclairé en Lorraine. De toutes parts on le recherchait, on le pressait de plus de commandes qu'il ne pouvait en exécuter. Cependant il taillait dans le marbre pour le prince Ossolynski, un habitué de Lunéville et de Commercy, grand maître de la maison de Stanislas, deux Génies tenant ses armes et destinés à surmonter un tombeau. Puis il acceptait les offres d'un fin courtisan, d'un supérieur des jésuites, à qui Stanislas venait de donner un établissement en Lorraine, du père de Menou, qui lui demandait un buste du prince. De là, des entrevues journalières avec ce dernier, une intimité qui, quoique respectueuse, devint celle de tous les instants; mille bontés de la part de ce puissant protecteur; de là aussi des reparties heureuses, des scènes plaisantes comme celle que nous allons raconter. C'est un jour dans cette maison des jésuites où le roi est venu dîner. Adam se place en face de lui et veut saisir dans les traits de son modèle un point de ressemblance de plus. Stanislas s'aperçoit de cette manœuvre, et, regardant tour à tour le père de Menou et le sculpteur : « Nico-« las, lui dit-il, vous ne m'attraperez jamais aussi bien que le bon

Digitized by Microsoft ®

« père ici présent. » Il ne se passait pas de semaine, en effet, que le jésuite ne soutirât une faveur au monarque.

Ainsi choyé, recherché et voyant la fortune si pleinement lui sourire, Adam le cadet semblait avoir renoncé à Paris. Il n'y exposa ni en 1748, ni en 1749, ni les trois années suivantes. En 1753 seulement, il reparut dans la capitale.

Une raison contribuait du reste à l'en tenir éloigné, cause tout intime, mais qui, malgré son peu d'importance, semblait avoir lassé sa patience ordinaire. Nous avons vu que la Direction générale lui avait concédé gracieusement, en 1742, la jouissance d'un logement rue du Champfleury. En même temps que lui, un architecte, un sieur Ledoux, y habitait. Les relations entre les deux voisins furent-elles dès le commencement amicales, nous ne saurions le dire; mais certainement, en 1748, cette cohabitation était devenue des plus difficiles et insupportable même à l'artiste. Le 15 septembre 1748, peu de mois avant son départ pour Nancy, il sortait de sa réserve habituelle et faisait tenir au bureau de la direction la supplique désespérée et pudibonde qu'on va lire. Il y expose « qu'il occupe conjointement avec le sieur Ledoux, secré-« taire de M. Gabriel, une maison appartenant au sieur Roy, rue « Champfleury, à Paris, qui l'avait été ci-devant par les sieurs « Frémin et Bousseau, sculpteurs; qu'il est trop serré dans la « petite partie de cette maison qu'il possède, au point d'être « obligé de se servir de sa chambre pour atelier, nonobstant deux « pièces qu'il loue du sieur Ledoux depuis plusieurs années. Il « supplie M. le Directeur général de lui accorder la totalité de cette « maison. Il espère cette grâce pour plusieurs raisons : la pre-« mière, que la partie du sieur Ledoux lui est totalement inutile, « ne l'ayant jamais occupée et la louant à toutes sortes de per-« sonnes dont la conduite est suspecte à tous égards. La deuxième, « que la femme à qui le sieur Ledoux loue attire nuit et jour

Digitized by Microsoft ®

« une jeunesse libertine et lui fait craindre encore à tout moment « de voir ses élèves et ses ouvriers débauchés. La troisième, que, « n'y ayant qu'un seul passage pour d'autres parties du logement, « lequel passage traverse son atelier, il est exposé à être volé sans « savoir à qui pouvoir s'en prendre. » Cette affaire ainsi engagée traîna en longueur; le sieur Ledoux avait des protections qu'il fit agir et la contrainte que cette situation gênante occasionnait au sculpteur dut, on le comprend, contribuer largement à prolonger son séjour en Lorraine.

Adam l'aîné restait seul à Paris, par le fait du départ successif de ses deux frères, et il continua à les représenter au Salon de 1748 et aux suivants. Il avait, à celui de 1747, envoyé pour la seconde fois un modèle du groupe de *la Chasse,* soit pour ne pas se laisser oublier, soit pour profiter des observations du public et perfectionner ainsi, au cas échéant, une œuvre d'une pareille importance. Mais en même temps le discrédit qui frappait ses ouvrages depuis quelques années s'accentuait. De 1746 à 1748 inclusivement, il ne put faire paraître que des compositions insignifiantes, et de celles-ci encore il garda la plus grande partie dans son atelier : témoin ce groupe en terre cuite représentant *Trois enfants qui jouent avec un bouc et un cep de vigne, l'un desdits enfants figurant Bacchus,* pour lequel il fait dire au catalogue que « ce sujet appartient à l'auteur qui peut l'exécuter en marbre ».

Lambert-Sigisbert voulut réagir contre l'opinion; il tenta de la violenter ou de la surprendre. De là des modèles dont l'exécution aurait réclamé des années et des centaines de mille livres, comme cette esquisse de la *Bataille de Fontenoy,* qu'il produisait à côté du groupe d'enfants précité et qui y paraissait avec cette désignation : *Esquisse représentant une action militaire,* qu'il offrait à la Direction générale en lui demandant 500,000 livres pour la reproduire en grand. Mais, en haut lieu, on se fatiguait des

Digitized by Microsoft ®

obsessions de cet esprit inquiet et on lui répondait, d'une façon peu bienveillante dans la forme : « 1° d'indiquer l'endroit où il « imaginait qu'on pourrait faire placer le grand morceau qu'il « désirait faire pour Sa Majesté; 2° de quelle grandeur serait ce « morceau; 3° le temps qu'il demanderait pour l'exécuter; 4° les « blocs de marbre dont il aurait besoin et de quel volume il fau- « drait les blocs; 5° ce qu'il demanderait, en définitive, pour ledit « ouvrage, y compris les modèles en petit, en grand, et l'exécution « du marbre » On ajoutait, avec une pointe de raillerie, qu'il serait nécessaire que M. Adam donnât une courte description de cet ouvrage[1]. Puis, au reçu de sa réponse, on lui signifiait qu'il fallait renoncer à une semblable entreprise[2].

Cependant il ne se décourageait pas et en appelait, comme d'habitude, au tribunal des curieux et des amateurs. Voisin, secondé par le *Mercure*, lui servait de nouveau de porte-parole. Il lui faisait dire que le Roi avait attentivement examiné ce projet, qui lui avait été présenté à Choisy; que personne, avant le célèbre M. Adam, même dans l'antiquité, n'avait osé imaginer ni tenter un ouvrage de cette importance, dont il donnait une minutieuse description[3]. « La vérité et la finesse avec laquelle les deux groupes

1. Archives nationales.

2. *Ibid.*

3. « D'une des faces du piédestal supposé taillé sortent, comme du centre de la terre, les Furies avec leurs flambeaux pour répandre la terreur. A une deuxième face est représentée l'Envie, qui s'échappe d'un antre et qui, mordue à la mamelle par un serpent, s'arrache les cheveux et se mord les doigts pour exprimer la douleur et la rage avec lesquelles elle voit sa défaite. A une troisième face, au bout du piédestal, du côté où s'aperçoit la fuite des ennemis, le Désespoir, un bandeau sur les yeux, est assis sur des trophées composés de ses propres dépouilles et enchaîné à un cyprès.

« A l'autre bout du piédestal où l'armée du Roi triomphe, on voit la Victoire avec tout ce qui lui convient. Chacun des quatre angles ou consoles en corps saillants est enrichi d'attributs militaires.

« Ce grand et magnifique projet m'inspire le désir d'en faire l'explication par les inscriptions suivantes. » Suit le détail des inscriptions, au nombre de huit.

Digitized by Microsoft ®

« de *la Chasse* et de *la Pêche* et le buste du Roi sont terminés « sont garantes de ce que produirait l'esquisse rendue par le même « auteur, également distingué par l'élégance de la pensée et par la « hardiesse et l'intelligence de l'exécution. »

En vain le pathétique avocat prétendait-il que « M. Adam « s'était si habituellement attaché, à Rome, à examiner quelle était « la véritable base de la perfection des grands hommes tels que le « fameux Bernin, dont la *Sainte Bibiane* et le groupe d'*Apollon et « Daphné* devraient être pour les sculpteurs un sujet d'études « particulières, qu'il avait remarqué, par une méditation laborieuse « et expérimentale, que la pensée avait, à la vérité, son mérite, mais « que ce mérite ne se réduisait à presque rien, quelque brillante « qu'elle fût d'ailleurs, lorsque, content de son crayon, l'artiste « n'avait ni le courage ni l'intelligence de réaliser cette pensée par « une exécution terminée. » En vain concluait-il son long factum par l'invocation suivante au bon goût du roi : « Le judicieux éloge « que Sa Majesté a fait des œuvres de M. Adam, et surtout de la « perfection avec laquelle elles sont finies, devient, en lui faisant « honneur et en le récompensant de la patience et de l'assiduité « de son travail, la règle de tous les sculpteurs qui voudront aspirer « désormais à une réputation solide. Telle est donc cette maxime, « qu'ils doivent profondément se graver dans l'esprit : le crayon « d'Apelles devient presque inutile au sculpteur sans le ciseau de « Phidias ou de Praxitèle. » Tout ce verbiage si glorieux ne dépassa même pas le cercle des lecteurs du *Mercure,* et jamais la *Bataille de Fontenoy* ne sortit du domaine de la conception. L'esquisse primitive fut comprise dans la vente du sculpteur après son décès.

Battu sur ce point comme sur tant d'autres, l'artiste ne se découragea pas, et, loin de renoncer à son idée du grand, il l'exagéra encore. C'est ainsi que nous croyons voir sa main dans une

Digitized by Microsoft ®

curieuse élucubration qui remplit à ce moment les pages des jour-

PORTRAIT DE LAMBERT-SIGISBERT ADAM.
Par Perronneau. — Musée de l'École des beaux-arts.

naux, et qui ne tendait à rien moins qu'à créer au centre de Paris une place immense, monumentale, tout ornée de groupes et de

Digitized by Microsoft ®

statues destinés à célébrer la gloire du roi. S'il n'en fut pas le premier instigateur, au moins il en adopta le principe et composa, à cet effet, une nouvelle esquisse tout aussi inexécutable que la première. Il se tint toutefois à l'écart du Salon de 1749 et ne la présenta qu'au mois d'août de l'année suivante, la faisant ainsi noter au catalogue : *Esquisse du Roy, grande terre cuite.* Dans celle de Fontenoy, il représentait déjà, mêlés et confondus tout ensemble, des personnages fictifs et réels, des furies et des soldats, des figures comme celles de l'Envie, du Désespoir et de la Victoire; puis des trophées, des attributs militaires; puis encore la statue du roi, dominant tout ce chaos. Dans celle-ci, le désordre de son imagination n'avait fait que s'accroître. On en jugera par l'énumération abrégée des sujets divers qu'il y avait introduits. D'abord le roi à cheval, couvert de son armure, tenant d'une main son sceptre et une branche de laurier, de l'autre deux lions en laisse. A côté de lui, la France appuyée sur le globe de la Terre; d'autre part, l'Envie abattue à leurs pieds, et, près de ces trois figures, des enfants représentant les génies du Commerce, des Arts, des Sciences, etc. Tout ce premier groupe porté sur un rocher percé en forme d'arc à jour; à l'entour de ce rocher lui-même, l'Océan figuré par un vieillard, la Méditerranée par une femme entourée de poissons et de monstres marins. Après cela, la Victoire foulant à ses pieds un casque ; la Paix, enfin, lui faisant vis-à-vis. Nous oublions à dessein et les trophées, et les attributs, et mille autres détails qui surchargeaient ce morceau déjà si confus. L'avocat Voisin seul pouvait se retrouver dans un semblable dédale et en louer l'auteur. Malgré cela, il avait pensé qu'il était de son devoir vis-à-vis du public de lui donner quelques mots d'explication sur la pensée philosophique qui avait présidé à cette étonnante création. « Quoiqu'on admire, disait-il, avec tous les ama-« teurs, ce que les arts ont fait pour l'embellissement des palais et

Digitized by Microsoft ®

« des jardins de nos rois et des lieux publics, on souhaiterait d'y « trouver plus de monuments de notre histoire. Il semble que par « là nos artistes se rendraient plus utiles à l'État; ils présenteraient « des vertus à imiter, des exemples à suivre, et ils exciteraient plus « fortement parmi nous la noble émulation qui forma chez les « anciens ces hommes qui se sont acquis tant de gloire de leur temps « et qui ont mérité cette vénération qu'ont encore pour eux tous « les peuples. C'est par suite de ces réflexions qu'on a pris goût à « l'esquisse composée par M. Adam. »

Le sculpteur proposait d'exécuter son modèle pour une fontaine ou un groupe de bassin à placer dans les jardins du roi. La Direction générale refusa naturellement ces offres, et cette esquisse encombrante alla rejoindre, dans un coin de son atelier, celle de Fontenoy.

Toutefois, la cour et l'administration des beaux-arts se ressouvinrent une dernière fois de lui. Il put espérer même un instant que, par la protection de Mme de Pompadour, qui lui achetait son modèle de *la Poésie,* il retrouverait ses succès des premières années.

La favorite, parvenue à l'apogée de sa longue puissance, prodiguait toutes les ressources que lui fournissaient sa fortune et son goût personnel pour les arts dans sa demeure de prédilection, dans ce Bellevue dont les ouvrages, commencés le 30 juin 1748, furent menés avec tant d'ardeur qu'il n'y restait plus une pierre à poser au mois de novembre 1750; dont le site plaisait si particulièrement à Louis XV que souvent il venait lui-même encourager les ouvriers; où il couchait pour la première fois, le 24 novembre, dans un appartement qui lui avait été préparé; qu'il se fit céder, en fin de compte, par la marquise, quatre ans plus tard, le 21 juin 1754. Le visiteur, dès les premiers pas dans cette royale résidence, y découvrait tout ce que l'art du XVIIIe siècle a produit de plus par-

Digitized by Microsoft ®

fait : de beaux jardins ornés de grottes, de cascades, de bosquets animés par les statues de Pigalle et de Coustou. On abordait les appartements par un somptueux vestibule. C'est là que la maîtresse du lieu avait fixé la place qu'occupa longtemps le personnage sculpté par Lambert Adam, auquel la figure de *la Musique,* sortie de l'atelier de Falconet, semblait donner la réplique. Puis, après cela, quel entassement de créations charmantes ! Dans la salle à manger, les panneaux, fouillés par Verbrecht, de toutes sortes de scènes de chasse et surmontés des dessus de portes peints par Oudry. Dans le salon de musique, toute une décoration due au pinceau de Pierre; Vanloo trônant avec six grandes toiles dans le salon central, envahissant l'appartement du roi, où il se mesurait avec Boucher, qui, plus tendre et plus féminin, avait gardé pour lui seul la chambre à coucher et le boudoir de la marquise, tandis que tous les deux reléguaient Boulogne et Vernet dans l'appartement du dauphin.

Que dire encore de cet escalier doré à tous ses étages par Brunetti [1], de ces marbres magnifiques, de cette statue du roi, un des meilleurs ouvrages de Pigalle, de cette suite de tableaux réunis dans la galerie dont l'élève de Leguay avait donné le dessin, de ces tapisseries, de ces bronzes, de ces soieries, de tout ce mobilier enfin, pour lequel on avait payé deux cent huit mille livres ? Tout cela cependant a disparu, jeté aux quatre coins du bric-à-brac, de la spéculation, en France, en Angleterre, en Italie. Quelques débris seuls ont survécu au temps et à la crise révolutionnaire, telle *la Musique* de Falconet, installée aujourd'hui au Louvre. Qu'est devenu son ancien vis-à-vis? Peut-être le découvrirait-on relégué dans quelque magasin de marbres, ou rongé par l'action des saisons au fond d'un parc. Le sculpteur en avait présenté le modèle en plâtre au

1. Marquis de Barthélemy, *Mesdames de France.* — Hébert, *Dictionnaire pittoresque.* — Dulaure, *Environs de Paris.*

Digitized by Microsoft ®

Salon de 1750, avec la grande esquisse de terre cuite dont nous avons déjà parlé, et le marbre d'une enfant mordue par une écre-

PORTRAIT DE NICOLAS-SÉBASTIEN ADAM.
Par Aubry. — Musée de l'École des beaux-arts.

visse, de ce travail qu'il avait précédemment ébauché pour le comte d'Argenson. La figure elle-même, rapidement terminée, fut

Digitized by Microsoft ®

posée peu de temps après, en mars 1752[1], à Bellevue; mais on ne pensa pas à désintéresser Lambert Adam avec la même promptitude. Dans une requête du 20 décembre 1751, entre plusieurs autres griefs qu'il articule, il déclare n'avoir encore reçu aucun acompte sur la figure de *la Poésie*. « Le sieur Adam l'aîné, sculp-« teur ordinaire du Roi, expose qu'il n'a rien reçu sur la figure « de *la Poésie* qu'il fait pour le château de Bellevue[2]. »

En même temps, son état d'agitation perpétuelle, son goût pour la lutte, ses besoins de récriminations le poussaient à se réclamer de la puissante protection de sa cliente, qui était bien placée pour intercéder auprès du Directeur général, M. de Vandières, son frère. Celui-ci avait remplacé, en 1751, M. de Tournehem, qu'il suppléait depuis sa nomination, et dont M. d'Argenson annonçait la mort prochaine dans son style imagé :

« 5 octobre 1751. — M. L. de Tournehem a de l'eau dans la « poitrine et n'ira pas loin; mais M. de Vandières, son neveu, et « frère de la marquise, ayant la survivance de la place de Direc-« teur général des Bâtiments, va remplir cette charge à son retour « d'Italie; c'est un jeune homme de la plus étrange capacité qui « ait jamais été pour l'intelligence, le travail et l'activité, quand « il en faut. »

Adam adressait donc à Mme de Pompadour un mémoire dans lequel il se plaignait tout uniment d'être, avec un mérite supérieur, fort égal pour le moins à celui des Coustou, traité comme un artiste de dernier ordre. Il y faisait valoir la suite de ses services auprès du roi, et tout particulièrement cet acte de délicatesse qui l'avait amené à refuser, écrivait-il, les propositions

1. Archives nationales.

2. Archives nationales, O1 1194. Le montant de la dépense lui fut payé intégralement par Mme de Pompadour elle-même.

Digitized by Microsoft ®

de Frédéric le Grand et la place de son premier sculpteur avec dix mille livres de pension. Il terminait en implorant la bonne volonté de la favorite et en la priant de seconder auprès de ses supérieurs la demande qu'il faisait d'un autre logement ou une augmentation de pension. Malgré cela, orsque les gratifications attribuées à De Troy, à Parrocel et à Coypel vinrent peu de temps après à vaquer par suite de leur décès, Adam l'aîné fut complètement oublié dans cette distribution, dont La Tour, Colin de Vermont et Chardin bénéficièrent. De même l'atelier abandonné par Coypel passa à Boucher, celui de Boucher à Restout, et celui de Restout à Vien, « jeune peintre arrivé, disait le rédacteur de la Direction, depuis « peu de temps de Rome ».

En dépit du ressentiment que lui causaient ces passe-droits répétés, il se trouvait assez peu fortuné pour accepter avec reconnaissance la commande d'une statue de *l'Abondance* destinée à figurer dans les jardins de Choisy. On en avait fixé le prix à 10,000 livres, et le sculpteur la commença aussitôt. Cependant les fatigues, la maladie, l'état d'un esprit usé avant l'âge par un excès de travail en retardèrent la terminaison jusqu'en 1758, cinq années après que le modèle en plâtre eut paru au Salon de 1753. Elle fut vraisemblablement transportée à la place qu'elle dut occuper d'après le plan primitif de l'ordonnateur des bâtiments, mais elle n'y demeura que jusqu'en 1778. A cette date, le roi Louis XVI la donna en présent au comte de Maurepas, son premier ministre. Elle fit le voyage de Pontchartrain, avec d'autres morceaux de sculpture réputés, et parmi ceux-ci notamment, le *Ganymède* de Francin[1].

Le bénéfice bien minime que Lambert Adam pouvait retirer

1. En 1785, Pajou réclamait la restitution d'un certain nombre de statues enlevées par M. de Marigny et, entre autres, de *l'Abondance*. Celle-ci aurait-elle été à Ménars?

Digitized by Microsoft ®

d'un semblable ouvrage ne le mettait point à l'abri du besoin. Il fallait vivre toutefois, et pour cela faire appel à la bourse des amateurs les plus célèbres, aller frapper à la porte du duc d'Orléans, au Palais-Royal; de M. de Chevreuse, à son hôtel de la rue Saint-Dominique; de M. de la Live, rue Neuve-du-Luxembourg; de M. de Saint-Aignan, au quai Malaquais; de M. de Choiseul; puis chez le baron de Thiers, à la place Vendôme, et tout proche de là, chez M. Blondel de Gagny; chez M. de Voyer, rue des Bons-Enfants; chez le comte de Salvert, rue Française; chez Watelet; chez M. de Mena-Buoni; chez Collet[1], etc. A partir de ce moment aussi, plus de grandes compositions, plus de figures de six ou huit pieds, de proportions dont on ne peut aisément trouver la place. Le sculpteur, abandonnant le grand art, se rejetait sur les petits sujets. En 1751, il exposait une esquisse en terre cuite représentant *Minerve qui, cachée sous la figure de Mentor, se fait connaître à Télémaque,* et une autre, *l'Amour aveugle guidé par la Folie.* En 1753, il allait jusqu'au portrait et modelait celui de *M. Guichard,* agent du duc Charles de Lorraine en France, et celui d'une *Jeune fille* dont le nom nous est resté inconnu. De ces productions diverses peu ont passé par les grandes ventes publiques. En outre du marbre *Un enfant sur un dauphin,* qui passa par le cabinet Crozat de Thiers, on trouve cités de lui en 1786, le 3 mai, dans la collection Lerouge, deux beaux bronzes bien réparés, dit le catalogue, l'un représentant *Bacchus avec une coupe et des raisins,* l'autre *Ariane,* et en 1787, lors de la vente des objets d'art du chevalier Lambert, un *Neptune* et *Un faune portant un enfant.* Ajoutons à cette brève énumération quatre dessins à la mine de plomb sur vélin, dont un buste de *Noël-Nicolas Coypel,* et nous aurons la liste des pièces attribuées à Adam l'aîné, qui

1. *Indicateur parisien,* 1747.

Digitized by Microsoft ®

passèrent aux enchères. Cependant on retrouve encore certains ouvrages de lui, moins connus, comme des têtes de *César* et d'*Auguste* mentionnées dans un « état des figures et autres ouvrages de « sculpture qui sont dans la salle des Antiques, au Louvre, « 21 août 1754[1] ». Malgré tout, le malheureux artiste n'arrivait point à conjurer la misère, et, le 28 janvier 1758, il écrivait encore cette lettre désolée : « Le sieur Adam l'aîné demande un acompte. dans « le courant dudit mois, sur la figure en marbre « représentant *l'Abondance,* pour satisfaire à ses créanciers, pour « ses loyers et autres dettes. » Il est vrai qu'on donnait l'ordre presque aussitôt de lui expédier 1,500 livres, sorte de charité, de morceau de pain qu'on lui jetait pour suspendre un moment ses réclamations.

Si son amitié fraternelle avait été plus vive, il eût trouvé une consolation dans les succès de son frère Nicolas-Sébastien, que tous les connaisseurs recherchaient et employaient lors de son retour à Paris, où il revenait sur la fin de 1752, après avoir longtemps hésité et tardé. A peine y arrivait-il que les administrateurs du collège de Grammont lui demandaient, pour leur chapelle, toute une décoration des plus considérables : un bas-relief de l'*Assomption de la Vierge,* fait pour en occuper le fond ; des deux côtés de ce bas-relief, des médaillons représentant *Saint Leu* et *Saint Étienne de Grammont.* A peu près en même temps, M. de Choiseul le chargeait de mettre deux *Génies* à la porte de son hôtel[2]. Le richissime Bouret, fermier général, l'occupait également à une de ces petites maisons que les gens riches bâtissaient alors

1. Archives nationales, O[1] 1934 B.

2. L'hôtel Choiseul occupait les terrains où l'on éleva depuis les bâtiments de l'Opéra, brûlé le 27 octobre 1873. Le fronton de la façade qui donnait sur la cour d'honneur était orné de sculptures dues au ciseau de Nicolas-Sébastien Adam. (*Inventaire des richesses de la France.*)

Digitized by Microsoft ®

au delà du boulevard. Celle-ci, agréablement décorée par Lecarpentier, se trouvait rue Grange-Batelière. De la Folie-Bouret à la Folie-Laborde il n'y avait qu'un pas; aussi le sculpteur sauta de l'une à l'autre. Il y laissa de sa main un grand bas-relief au tympan d'un fronton, à la façade qui regardait la cour d'honneur. Les sujets qu'il exécuta de la même façon pour un collègue de M. Bouret, M. de la Bouexière, rue de Clichy, sont plus connus et firent partie de son exposition de 1753. C'était un bas-relief représentant *la Mort de Corouis,* dont il avait emprunté la pensée aux métamorphoses d'Ovide, et deux *Sphinx* destinés au même pavillon. On voyait encore de lui au Louvre, la même année, un modèle d'*Angélique et Médor* qui, destiné à l'hôtel de Choiseul, y séjourna jusqu'en 1777, où on l'annonçait à vendre dans les termes suivants : *Un beau groupe de pierre de Tonnerre, propre pour un grand jardin et représentant Médor et Angélique, par Nic. Adam. S'adresser au sieur Fribourg, suisse de l'hôtel de Choiseul, rue Neuve-Saint-Augustin;* enfin, un bas-relief de *la Charité.* C'est à ce Salon de 1753 qu'Adam l'aîné avait dit son dernier adieu au public. Adam le cadet en resta éloigné pendant dix ans. Les deux frères cédaient la place à des concurrents plus en renom et plus favorisés, à Lemoyne, dont le père mourait vers ce moment, à Bouchardon, à Slodtz, à Pigalle, à Vassé, et, parmi les plus jeunes, à Falconet, à Pajou, à Saly, etc.

C'est vers 1754 qu'il faut placer l'arrivée à Paris du principal personnage de ces biographies, de Clodion. A partir de cette date, l'existence des frères Adam se lie si intimement à celle de leur neveu, qu'en retraçant la vie de celui-ci nous écrirons la leur. Le lecteur y retrouvera les principaux incidents qui signalèrent leurs dernières années. Pour Lambert-Sigisbert, un portrait de sa vie d'atelier, dans cette maison de la rue de la Ville-l'Évêque où il transporta ses pénates et où il mourut en avril 1759; pour

Digitized by Microsoft ®

Nicolas-Sébastien, le récit de son mariage, de son admission à l'Académie, des louanges et des vives critiques que lui valut son *Prométhée,* de la tristesse de ses derniers moments, assombris par la misère et la plus cruelle infirmité pour un homme de sa profession, la perte de la vue; pour François-Gaspard, enfin, son retour à Paris, que sa mort suivit deux années plus tard, en 1761.

Au demeurant, le reste de cette étude, en ce qui concerne les deux aînés, est bien loin d'égaler, comme intérêt, la première partie de leur existence. Ils avaient clos l'un et l'autre cette brillante carrière qui, en Italie d'abord, et en France depuis leur retour, pendant vingt longues années, les avait placés au premier rang des artistes.

Assurément, leur manière et leur talent donnèrent lieu à des appréciations bien différentes et souvent peu favorables. On a déjà vu avec quelle mauvaise humeur Mariette les traitait, et Diderot, parlant de Nicolas-Sébastien et de son *Prométhée,* laissait échapper cette exclamation furieuse : « Adam! misérable Adam! » Mais ces déclamations mêmes, ces attaques passionnées montraient combien leurs adversaires sentaient qu'il fallait compter avec des gens de leur mérite; et, quoiqu'ils aient contesté leur goût, jamais ils ne leur ont refusé une extrême adresse et une incroyable facilité d'exécution. A côté de ces critiques malveillantes et à côté du jugement des indifférents comme d'Argenville, qui, quoique imparfaitement convaincu, écrivait pourtant à leur sujet : « Nicolas et son frère Lambert travaillent le marbre avec la plus « grande habileté; on peut justement leur reprocher d'avoir fait, en « ce genre, des tours de force qui ont eu peu d'imitateurs », nous trouvons, dans les écrits du temps, des jugements d'une tout autre portée et des plus avantageux pour leur mémoire. N'est-ce pas l'abbé Le Blanc qui écrit, en 1748 : « Si la postérité était encore

Digitized by Microsoft ®

« quelque chose pour nous, MM. Adam l'aîné, Slodtz, Falconet « et Le Moyne fils, qui ont tous cinq enrichi le Salon de différents « modèles en terre cuite, seraient plus employés »; et plus loin : « Jamais la France ne fut plus riche en habiles sculpteurs. Indé- « pendamment de ceux qu'on vient de nommer, elle a le savant « M. Adam le cadet, M. Coustou, etc. » N'est-ce pas la Dixmérie qui, représentant à nos yeux une lutte entre les artistes du siècle de Louis XIV et les artistes ses contemporains, les comprend parmi les plus célèbres lorsqu'il s'écrie dans un accès de lyrisme : « Jamais victoire ne fut mieux disputée parmi nos Phidias; plu- « sieurs se faisaient remarquer dans la foule comme on distinguait « les Achille, les Ajax, les Diomède dans l'armée des Grecs. Je « reconnus Bouchardon, que cette capitale a chargé du soin d'ac- « quitter son zèle et sa reconnaissance dans un monument qui est « le fruit de l'une et de l'autre; Le Moyne, justement célèbre par « ses travaux et ses succès dans le même genre; Pigalle, qui dans « un seul ouvrage éternise la vie et la mort d'un héros; Falconet, « qui semble avoir fourni de nouveaux traits, de nouvelles « expressions à l'Amour; Slodtz, qui enrichit de nouveaux attri- « buts la piété et le zèle; les Adam, les Vassé, les Saly, les « Caffieri, les Challe. »

L'un d'eux a eu les honneurs de la poésie. Panard l'a chanté dans un logogriphe en forme de quatrain :

Le premier de tous les humains
Qui fut séduit par une femme
Nous nomme un sculpteur dont les mains
Au marbre savent donner l'âme.

Enfin, de bons peintres ont tenu à nous laisser leurs portraits : pour Lambert-Sigisbert, La Tour et Perronneau; pour Nicolas-Sébastien, Aubry le jeune.

Digitized by Microsoft ®

La postérité n'a point eu d'appréciation à leur égard et ne les a jugés ni en bien ni en mal ; elle les a purement et simplement ignorés. Ils valaient pourtant mieux que cet oubli et méritent qu'on leur rende, de nos jours, un peu de cette renommée qu'on a depuis plus d'un siècle refusée à leur nom.

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

PORTRAIT DE CLAUDE MICHEL, DIT CLODION
D'après un dessin aux deux crayons exécuté par Mme Adam
(Musée Lorrain à Nancy — Don de M Vital Dubray)

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

II

CLODION

L'artiste dont nous allons retracer l'existence, quoique du même sang que les Adam et leur élève, diffère d'eux par plus d'un point. Tandis que ceux-ci ont ordinairement traité de grandes machines et seulement, par exception, des sujets de petites dimensions, Clodion a presque suivi constamment le genre gracieux, joli et fini dont il est resté jusqu'à présent l'un des meilleurs, si ce n'est le plus habile interprète. Les Adam, et surtout l'aîné d'entre eux, Lambert-Sigisbert, ont, de leur vivant, conquis une certaine renommée, fait dans le monde quelque bruit, qu'ils s'entendaient du reste à entretenir par leurs plaintes, leurs réclamations, les appels au jugement du public et la lutte vigoureuse qu'ils engageaient et soutenaient contre la critique. Le neveu a passé presque inaperçu de ses contemporains ; il a vécu retiré, solitaire, modeste, fuyant les honneurs et les distinctions, l'Académie aussi bien que les bureaux de la Direction générale, et n'a jamais intéressé à son sort qu'un petit nombre d'amateurs éclairés. Par contre, il se rapproche de ses maîtres par le travail ; sa vie, comme la leur, ne représente qu'une longue suite de labeurs, et la liste des œuvres

Digitized by Microsoft ®

qu'il a produites, pendant les cinquante années où il jouit pleinement de son talent, est étonnamment longue. Comme eux, il lutta sans cesse, et presque toujours sans succès, contre la pauvreté; comme eux aussi, et plus qu'eux, il eut une fin malheureuse. Cet homme si bien doué, dont on se dispute les moindres créations et dont les statuettes atteignent les plus hauts prix, mourut, comme autrefois Nicolas-Sébastien Adam, désolé et misérable. Celui qui avait si souvent reproduit dans ses ouvrages des bacchantes folles, des enfants enjoués, des nymphes, tout ce que la jeunesse, la femme et la passion ont de plus séduisant, de plus gai, de plus alerte, de plus vivant, celui-là expira, par un cruel contraste, un jour de bataille, quand Paris ouvrait ses portes aux alliés, à l'heure où un grand empire s'écroulait, seul et sans amis, dans un triste logement de la Sorbonne que le gouvernement lui avait accordé comme un dernier secours.

Il avait souffert autant qu'aucun de ses contemporains des caprices de l'opinion publique, par la raison, fort naturelle d'ailleurs, qu'il avait plus exclusivement adopté le goût de l'époque. Les premières œuvres qu'il produisit, à son retour d'Italie, reçurent un accueil assez flatteur pour que leur auteur conquît, du jour au lendemain, sa place au soleil et la réputation d'un talent aussi original que délicat. Cette faveur dura exactement vingt années; elle s'abîma, comme tant d'autres renommées, tant de gloires charmantes, avec la coquetterie, avec la galanterie, la préciosité et, malheureusement aussi, l'urbanité française dans la débâcle générale qui marqua la fin du siècle. Que pouvait espérer ce vrai Grec, comprenant la nature à sa façon, mais la comprenant encore au milieu de ces Athéniens de convention, compassés et solennels, qui, sous le prétexte de rénover l'art national, lui enlevèrent son individualité et son génie naturel? Les faunes et les bacchantes eurent tort, et tel groupe qui se vendait six cents livres

Digitized by Microsoft ®

en 1780 ne trouvait d'acquéreur à aucun prix pendant la période révolutionnaire et sous l'empire. Lorsque le sculpteur mourut, cette proscription de ses œuvres n'avait pas encore cessé. Elle se continua jusqu'à une date assez récente, et la mode ne s'est décidément emparée de Clodion que depuis le retour enthousiaste du public aux grâces du XVIIIe siècle.

Cette juste réparation s'adresse toutefois plutôt à l'œuvre même du maître qu'à sa personne. En effet, celle-ci demeure jusqu'à ce jour bien inconnue, malgré qu'on en parle en toute occasion, qu'on mette son nom dans les journaux, dans les revues, dans ce nombre considérable de critiques d'art qui s'impriment sans cesse. N'est-ce pas tout récemment encore que l'on ignorait jusqu'à la date exacte de sa naissance? N'a-t-on pas propagé et accrédité sur sa vie privée des erreurs grossières, confondu son œuvre avec celle de ses frères? N'a-t-on pas donné comme de sa main une infinité de morceaux dont la plupart ne lui appartiennent pas, d'un genre entier de statuettes, de figurines, de menues créations, de groupes légers, de petits bas-reliefs, d'un genre qui, sans parler de lui, comptait plus de cinquante adeptes ?

Il serait temps de rendre à ce maître charmant sa véritable physionomie. Clodion n'a point été, ainsi qu'on le croit, un simple modeleur de terres cuites. Il pratiqua, au contraire, longuement l'art de la statuaire. Il s'était d'abord discipliné, comme tous ses concurrents les plus illustres, comme Vassé, comme Falconet, comme Pajou et Houdon, à la règle sévère de l'École. Il y avait remporté les premiers prix. Il avait fait, en Italie, ce stage si favorable, quoi qu'on en puisse dire, à l'éclosion des talents, dans une étude incessante de l'antique. A son retour de Rome, il entrait dans les rangs de l'Académie royale; il travaillait pour le gouvernement, pour les églises. Il jetait à ce moment sur le papier de larges projets et l'esquisse de plusieurs décorations monumentales pour des

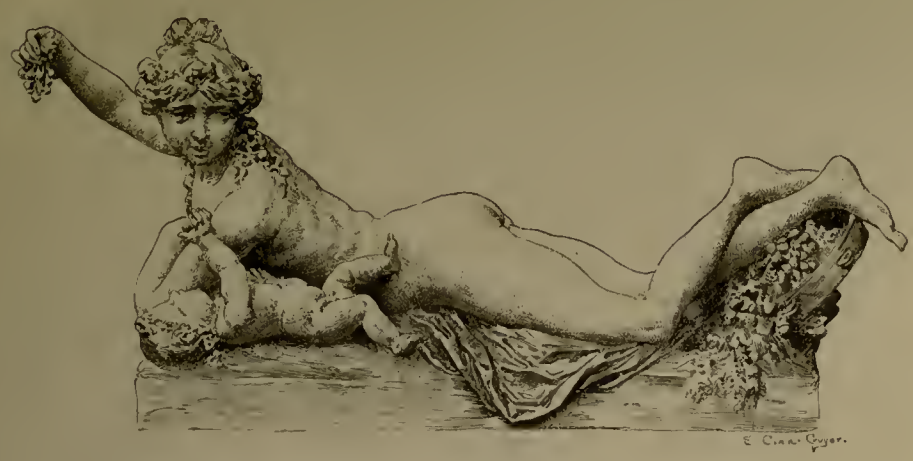
Digitized by Microsoft ®

places publiques. Il ne quitta le grand art qu'au moment où les commandes lui firent défaut, lorsqu'il lui fallut produire pour vivre, lorsqu'il ne trouva plus de rémunération suffisante que dans ce travail de la terre cuite, dont il avait approfondi les détails à ses moments de loisir, dans cette manière moins relevée, il est vrai, mais où son extrême habileté de main et les ressources de son imagination lui assuraient la primauté. Dès lors il multiplia ces figures élégantes qui s'alliaient si bien au goût du temps, qui s'achetaient et s'enlevaient jusque dans son atelier. Était-il le seul, du reste, à exploiter cette veine? Consultons les catalogues des ventes de l'époque : ils nous prouveront surabondamment que tous les bons artistes employaient avec succès et constamment les mêmes procédés. La mode, qui nous venait de l'étranger dans l'origine, avait, du reste, repassé notre frontière. On modelait de toutes parts. En Italie, en Allemagne, là pour Capo di Monte, ici pour Meissen, Höchst, Frankenthal, Berlin. Partout, pour la décoration intérieure des appartements, pour charger les étagères, les cheminées, les bonheurs du jour, on modèle des bergers amoureux aux pieds de bergères enrubannées, des marquis audacieux, de petites-maîtresses peu farouches, perdues dans la dentelle ou la fourrure, des Bacchus titubants, des Faunes licencieux, des musiciens grotesques, l'Arlequin bariolé, le Scapin narquois, la timide Isabelle, ce menu monde empressé, éveillé, pomponné, frondeur ou sentimental, qui sort tout vêtu des mains de Giuseppe Mazza et de ce merveilleux artiste Johann Joachim Kandler, dont certains ensembles plus soignés atteignirent presque la perfection.

Clodion n'a rien inventé. Ce n'est point un créateur, mais l'un des plus habiles interprètes du sentiment artistique qui animait, à l'époque où il vécut, la nation la plus policée et la plus délicate de la terre. Il ne poussa pas plus loin l'art d'être gracieux

Digitized by Microsoft ®

que les Monnot dans leur admirable décoration du *Marmor bad* à Cassel, que Falconet, Pigalle, Vassé, Allegrain, lorsqu'ils groupaient leurs Amours, leurs Vénus et leurs baigneuses; que Tassaert, qui a laissé des chefs-d'œuvre de mignardise semblables à cette *Vierge sacrifiant à l'amour*, qui se trouve encore aujourd'hui à Sans-Souci; que Lecomte et Guillaume Coustou.



BACCHANTE COUCHÉE JOUANT AVEC UN ENFANT.
Terre cuite de Clodion.

Où donc a-t-il puisé le principal élément de son succès? En quoi se révèle-t-il génie prime-sautier, bien franchement individuel? N'est-ce pas dans cette touche presque antique qu'il a su imprimer à ses moindres créations, dans le reflet de l'art grec le plus pur qui les éclaire, qui embellit ses femmes au torse élancé, aux jambes fines et graciles, drapées comme la Diane chasseresse ou la Vénus de Gabies? Il marche, ainsi que Prud'hon, entre deux écoles. Il emprunte à celle de Boucher, qui expire, son aimable enjouement, son séduisant badinage. Il pressent celle de David, qui va bientôt triompher. Il cherche à en atténuer le brutal enseignement. Au milieu de cet envahissement, il reste toujours lui-même

Digitized by Microsoft ®

et ne sacrifie qu'une fois aux nouveaux dieux dans son groupe du *Déluge*. Il semble que le vers de Chénier, si pur, si classique dans la forme, en dépit de la hardiesse souvent licencieuse de la pensée, l'ait inspiré et soutenu dans cette lutte des goûts de l'ancienne société française contre les aspirations nouvelles, où il paraît comme l'un des derniers combattants.

Voilà, selon nous, la véritable caractéristique du génie de Clodion; c'est ainsi qu'il convient d'envisager le rôle qu'il a joué dans l'histoire de notre art national. Tel est son titre réel à l'admiration de tous ceux que passionne aujourd'hui ce temps du pompadour, du rococo, si séduisant sous le masque de ce vilain nom, du style Louis XV, en un mot, qu'on a fort mal jugé tout d'abord pour en dire peut-être trop de bien dans la suite.

Claude Michel, dit Clodion, naquit à Nancy le 20 décembre 1738. Sa venue en ce monde fut-elle accueillie avec beaucoup d'enthousiasme par Thomas Michel et Anne Adam, ses auteurs? Il est permis d'en douter, lorsque, de l'examen du registre de la paroisse Saint-Sébastien et de celle de Saint-Roch, à Nancy, il ressort que le petit Claude arrivait en dixième et dernière bouche à la table de famille. Cette union avait, en effet, déjà donné avant lui cinq garçons et trois filles, ainsi espacés : Sigisbert-Martial, né le 13 janvier 1727, qu'un autre fils, Sigisbert-François, avait suivi le 24 septembre de l'année suivante. Puis étaient venus Claude-François, le 22 novembre 1729, et Laurent, le 18 février 1731; une première fille, Anne-Sébastienne, le 29 juin 1732. Après elle, Nicolas, baptisé le 17 novembre 1733; Anne-Françoise, le 13 décembre 1734; Barbe, le 7 mai 1736, et enfin, pour clore cette liste déjà très chargée, le prédécesseur direct de Clodion, Pierre-Joseph, mis au monde par la vaillante sœur des Adam le 2 novembre 1737[1].

1. Voir aux *Pièces justificatives*.

Digitized by Microsoft ®

Et cependant, lorsque Clodion parut, Anne Adam et Thomas Michel ne comptaient encore que treize années de mariage.

L'an mil sept cent vingt-cinq, le treizième octobre, après avoir cy-devant publié en ban de mariage pour premier et dernier entre le Sr Thomas Michel, marchand, fils des deffunts Claude Michel et de Jeanne Erdelaumer, ses père et mère, ledit Thomas Michel, originaire de la paroisse de Notre-Dame de Metz et depuis vingt-deux ans à Nancy de ma paroisse, d'une part, et demoiselle Anne Adam, fille du Sr Sigisbert Adam, sculpteur, et de Sébastienne Léal, les père et mère aussy de ma paroisse d'autre part, sans qu'il y ait eu aucune opposition ni empêchement, je soussigné, prêtre curé de la paroisse Saint-Sébastien de Nancy, en conséquence de la dispense des deux autres bans accordée par M. l'abbé de l'Aigle, official de l'évêché de Toul, en datte du vingt-sixième d'octobre, ay reçu leur mutuel consentement de mariage et leur ai donné la bénédiction nuptiale et cérémonies prescrites par la sainte Église, en présence du Sr Pierre Soucang, advocat à la cour, Joseph Robert, tailleur d'habits, de Sigisbert Adam, sculpteur, père de l'épouse, et de Dominique Le Léal, marchand, tous témoins requis qui ont signé avec les parties.

Signé : Remy, curé de Saint-Sébastien.

Nous connaissons déjà la mère de Clodion par la précédente étude relative aux Adam. Mais nous arrivons difficilement à préciser la biographie de son père.

Où trouver des renseignements précis sur une personnalité aussi médiocre, qui n'a d'intérêt que par son entourage? Et tout d'abord, quelle fut la véritable profession de ce mystérieux Thomas Michel? Cette question a quelque peu intéressé les curieux, depuis un certain temps; elle a tout particulièrement préoccupé l'auteur du *Dictionnaire critique d'histoire et de biographie.* Par deux fois il revient sur son compte dans cette compilation. C'est qu'en effet ce personnage nous apparaît dans deux incarnations si distinctes, dans deux rôles si différents, que nous avons de la peine à nous faire à ces travestissements. Voici, d'une part, un Thomas Michel, marchand traiteur, aux termes mêmes des actes

Digitized by Microsoft ®

baptistaires de ses enfants, et, d'autre part, suivant des actes non moins authentiques, un nouveau Thomas Michel qui s'intitule fièrement premier sculpteur de Sa Majesté prussienne. Ici, le commerçant, le marchand des quatre saisons, le pourvoyeur aux fruits de Madame la Duchesse, le traiteur, le cuisinier, pour tout dire; et là, le modeleur savant, l'artiste, le décorateur des bâtisses de Potsdam et de Sans-Souci. Comment combiner ces éléments disparates, ces métiers qui jurent d'être réunis? Par suite de quel coup d'État ce maître queux a-t-il laissé là ses fourneaux pour l'atelier, renoncé à manier la lardoire pour saisir le ciseau? Pourquoi ce Lorrain, fixé depuis quarante années à Nancy, où il exerçait un métier honnêtement prospère, s'en est-il allé courir après la fortune sur les grands chemins de l'Allemagne du Nord?

Telle était l'énigme que M. Jal indiquait sans la résoudre. Elle s'explique assez facilement, il nous semble, et fort naturellement, par les circonstances particulières dans lesquelles dut se trouver Thomas Michel, à l'heure de cette transformation. Par la situation, en premier lieu, que fit à un certain nombre de Lorrains attachés à l'ancienne cour ducale le départ de son dernier représentant, de François II, qui cédait la place à Stanislas, puis par les liens de parenté qui unissaient le père de Clodion à tant d'artistes distingués, par sa qualité de gendre et de beau-frère de sculpteurs réputés, des Adam. Nous pouvons, ainsi guidés, reconstituer aisément son histoire. Après le départ de ses anciens maîtres et du futur empereur d'Autriche pour Florence, il rendit noblement son tablier à Stanislas, qui prenait possession du palais; puis, comme cette grosse résolution, tout en satisfaisant ses loyaux sentiments, ne laissait pas de lui créer une situation difficile, celle d'un homme qui, chargé de famille, se trouve sans moyens d'existence, il s'enquit, on le comprendra sans peine, d'une situation qui pût lui en procurer. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'il ait cherché un

Digitized by Microsoft ®

refuge dans l'atelier de Jacob-Sigisbert, dont il devint ainsi l'élève un peu mûr, à la vérité, mais élève assez studieux pour s'initier rapidement aux premières pratiques de sa nouvelle profession? Et, quand la bonne fortune que Thomas Michel attendait patiemment se présenta, elle le trouva en situation de l'employer.

L'aîné de ses beaux-frères, Lambert-Sigisbert, après avoir mis la dernière main aux antiques du cardinal de Polignac, les avait d'abord dirigés sur Paris. De là, ils prirent, en 1742, la route de Potsdam, sous l'escorte d'un membre de la famille des Adam, de Nicolas-Sébastien, selon d'Argenville; mais cette assertion est inadmissible. Nicolas Adam, tout occupé de ses nombreux travaux à Paris, ne s'en absenta point. Il ne s'agit là également ni de Lambert-Sigisbert ni de François-Gaspard. Ce dernier, comme on l'a vu précédemment, se préparait, vers cette époque, à rejoindre Rome, pour y faire son stage d'élève pensionnaire du roi. Le parent chargé de cette mission de confiance, l'agent du cardinal et de Lambert Adam, fut, selon toute vraisemblance, notre Thomas Michel, que la chance servit encore d'une autre façon, en l'amenant à la cour de Prusse à l'heure la plus favorable pour les gens de son métier.

Le jeune roi, qui venait de se révéler conquérant heureux en Silésie, semblait tenir à jouer au Mécène et décrétait, pour bien entrer dans son rôle, toutes sortes de constructions nouvelles et d'embellissements à ce qui existait déjà, soit dans sa triste capitale, soit à Potsdam, soit à Charlottembourg. Pauvre Mécène, à dire vrai, en qui la générosité et le goût faisaient également défaut!

Mais Thomas Michel ne songeait point à se plaindre de l'absence de cette dernière qualité chez son nouveau maître. Fort méchant sculpteur, et plus que cela, fort novice dans son art, il aurait eu tout à craindre d'un Périclès ou d'un Médicis. Frédéric, au contraire, le reçut avec la faveur la plus déclarée, l'agréa

Digitized by Microsoft ®

sans jugement et lui conféra, pour l'attacher définitivement à son service, le titre de son premier sculpteur. En cette condition, l'ex-marchand traiteur bénéficiait dans une large mesure de sa qualité de Français. Le roi de Prusse marqua toujours, on le sait, une véritable antipathie pour les modes aussi bien que pour les goûts de son pays. Tout en affectant, le plus souvent, de fort mépriser les Français en tant que peuple, et son bon frère Louis XV en tant que gouvernant, et en n'ayant point assez de railleries à l'endroit des uns et des autres, il les copiait pourtant de mille manières et leur empruntait à peu près tout ce qui n'était pas de l'art de la guerre, et leur langage, et leur style, et leurs hommes d'esprit, et leurs savants, leurs professeurs, leurs artistes, leurs comédiens, leurs danseuses, sans compter les représentants de bien d'autres corps d'état. C'est ainsi qu'il en tira pendant cinquante ans ses premiers sculpteurs.

Thomas Michel eut, lui, médiocre, l'honneur d'inaugurer la série de ces talents plus relevés dans laquelle figurent deux de ses parents, le plus jeune de ses beaux-frères, François-Gaspard Adam, et l'un de ses fils, Sigisbert Michel. Il arrivait à Berlin dans les circonstances les plus favorables. L'ouvrage ne manquait point, en effet, pour le sculpteur dans ce Potsdam, où, sans parler des monuments, la plupart des maisons particulières édifiées au courant du XVIIIe siècle portent invariablement sur leur faîte une balustrade, et sur cette balustrade une ligne de statues. Ni les anciens critiques, qu'ils se nomment Nicolaï ou Œsterreich, ni de notre temps les Baedeker, les Kressling et les autres Guides de Berlin ou de Potsdam ne nous ont appris quelle était la part de chaque artiste dans la masse de ces médiocres productions. Ils passent sous silence tout ce qui n'est pas signé de Pigalle, de Guillaume Coustou, de Vassé, des Adam, de Tassaert, de Blaser, de Thorwaldsen, de Rauch, de Troschel, c'est-à-dire par les plus illustres, et nous ne saurions les en

Digitized by Microsoft ®

Héliog. Dujardin

A. Quantin Edit.

BACCHANT BACCHANTE ET PETIT SATYRE

Groupe en terre-cuite de Clodion

(Modèle de M. Barbedienne)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

blâmer, car il ne reste rien, en dehors des œuvres de ces maîtres, qui mérite d'être cité, que ce soit ou non le travail d'un Frauen, d'un Pappenhoven ou de quelque Thomas Michel. Nous avons cru cependant deviner la main de ce dernier dans des groupes d'enfants qui surmontent le petit palais de Sans-Souci aux quatre angles de sa façade, et de même dans quelques figures décoratives aux frontons de maisons des Mauer, Hovitzet Charlotten Strassen, à l'intérieur de Potsdam. Tout cela rappelle le genre des tailleurs de pierre lorrains que Stanislas enrôlait à titre d'aides subalternes de Guibal ou de Cyfflé. Entre ces enfants lourdement conçus et grossièrement exécutés sous le ciel du Brandebourg et ceux qui accompagnent, à Nancy, des ensembles tels que les fontaines de la Carrière, les balustrades supérieures de l'Hôtel de Ville, il existe une parenté évidente, comme une signature de cet art allemand de dernier ordre qui épaissit les figures, empâte les attaches, imprime à tout ce qu'il touche un air gauche et emprunté, de cet art qu'on retrouve à Lunéville, à Manheim, à Cassel, à Dresde enfin, où il détruit sous la surcharge de ces ornements de mauvais goût l'harmonieuse silhouette des lignes du Zwinger.

Thomas Michel a, selon toutes les apparences, largement contribué à augmenter le nombre de ces détestables exemples; mais il est impossible, comme nous venons de le dire, de dégager et de préciser sa part exacte de responsabilité. Sa vie demeure enveloppée du même mystère, et l'on ne saurait dire combien de temps il vécut en Prusse, s'il y acheva ses jours, ou si, au contraire, il reprit le chemin de la France lorsque Frédéric, mieux conseillé et peut-être trop édifié sur le manque de talent de son premier sculpteur, se résolut à investir de ces fonctions un producteur plus habile. Faut-il croire que le père de Clodion indiqua de son plein gré son successeur et porta le choix du prince sur son beau-frère? Le fait serait en lui-même trop honorable pour que nous ne l'ad-

Digitized by Microsoft ®

mettions pas de préférence à tout autre. Quoi qu'il en soit, un curieux document nous le montre à Lille, à la date du 25 juillet 1748. Ce jour-là, Anne Adam, sa femme, y sert de marraine au fils de Charles-Antoine Vanloo. Elle a, en cette occasion, pour compère un ami de la terre d'exil, Antoine Pesne, le premier peintre du roi de Prusse, ce Pesne plein de talent, et malgré cela si peu connu néanmoins des Parisiens, ses compatriotes, qui fut portraitiste habile, quand, d'autre part, son pinceau trempait aussi bien que celui de Boucher dans les roses et les bleus les plus tendres; qu'on ne voit bien qu'à Berlin et à Sans-Souci, dans des panneaux où il égale nos meilleurs petits maîtres. La marraine signait ainsi au registre : Anne Adam, femme de Thomas Michel, premier sculpteur du roi de Prusse, demeurant à Lille; et, par une singulière coïncidence, trois noms se trouvaient réunis sur une même page, ceux de Pesne, d'Adam et de Vanloo, les trois artistes qui ont continué avec le plus d'éclat les traditions du grand art français au bord de la Sprée et du Havel.

Les parents de Claude Michel habitaient donc Lille vers cette époque (1749), et la mention précitée semble établir que ce n'était point là pour eux une résidence temporaire, mais bien leur domicile principal. Qu'advint-il dans la suite de Thomas Michel? En outre de cette indication positive, il ne nous reste plus qu'un seul renseignement ayant trait à sa personne, et qui équivaut à un certificat de décès sans date. Il avait cessé de vivre lors du mariage de son fils avec Catherine-Flore Pajou, en 1781. Il est, en effet, porté comme défunt au contrat dressé le 26 février, contrat où Anne Adam ne figure point, de son côté. Une trop longue séparation et peut-être un second mariage avaient peu à peu desserré les liens d'affection qui unissaient Clodion à sa mère. On ne peut expliquer autrement et son absence dans cette circonstance, et le fait que l'on ignorait alors jusqu'à son domicile.

Digitized by Microsoft ®

Les premiers temps de la vie de Claude Michel participent malheureusement de l'obscurité qui entoure l'existence de sa famille. On lui avait donné probablement, dès sa naissance, ce surnom de Clodion, peu euphonique, mais habituel au dialecte lorrain, qui abonde en semblables désinences et qui présentait, dans ce cas particulier, l'avantage de bien distinguer le nouveau venu d'un de ses frères aînés, Claude-François. C'est d'abord chez le vieux Jacob-Sigisbert qu'il dut vivre pendant quatre ou cinq années, de 1738 à 1743, dans cette jolie maison de la rue des Dominicains, que nous avons déjà décrite, au milieu de cet atelier où il recevait le premier contact de son métier futur, où tout le monde autour de lui dessinait, ébauchait, modelait, travaillant la terre ou le marbre. La mort de l'aïeule Sébastienne Le Léal, le départ de Jacob-Sigisbert pour Paris avaient creusé de larges vides autour de ce foyer si vivant, si hospitalier, lorsque Thomas Michel à son tour déserta la Lorraine. L'éloignement de Berlin était trop grand et la dépense d'un semblable voyage trop onéreuse pour que le père de Clodion ait consenti à y emmener tous les siens avec lui. Il paraît beaucoup plus admissible que ses enfants restèrent à Nancy sous la garde d'une belle-sœur, de Barbe Adam, que nous retrouverons plus tard à Paris, où elle joue le rôle d'une gouvernante auprès de ses neveux, dirige leurs ménages de garcons, paye quelquefois leurs dettes, et touche avec plus d'exactitude, en leur lieu et place, leurs maigres bénéfices. Bientôt tous ces demi-orphelins prenaient le chemin de Paris, où les appelaient les pressantes sollicitations de leurs oncles.

C'est à partir de l'entrée définitive de Claude Michel chez Lambert-Sigisbert Adam, au moment où il atteignait sa dix-septième année, vers 1755, que sa biographie se précise. Dès lors, bien renseignés sur ses maîtres, son entourage, ses diverses résidences, ses œuvres, nous pouvons le suivre d'assez près dans

Digitized by Microsoft ®

les incidents de sa vie, en dépit de la rareté des documents.

Il est donc devenu, à cette date, complètement Parisien; il a quitté son pays natal sans esprit de retour; il a dit adieu à la Lorraine avec toute l'insouciance d'un jeune homme pour qui le souvenir du passé s'oublie dans l'espérance d'un long avenir. Il ne s'est pas demandé si ce Nancy qu'il délaissait ne lui aurait pas fourni plus de moyens encore de se distinguer que Paris, où il devait se heurter fatalement à la désastreuse concurrence de tant de talents de premier ordre. Et pourtant, l'instant était-il bien choisi pour quitter une pareille scène? Voyons, avant d'aborder la suite de sa vie, avant de retracer ses succès et malheureusement les trop nombreux mécomptes qu'il devait essuyer à Paris, voyons s'il n'aurait pas pu ajouter aux uns, éviter une partie des autres, en servant la cour de Lorraine.

Elle est, du reste, fort intéressante et mériterait mieux qu'une brève digression, cette petite cour séduisante, enjouée, spirituelle, qui copie adroitement Versailles tout en gardant son originalité propre, qui possède Saint-Lambert, Mme du Châtelet, Tressan, Palissot, Boufflers, Héré l'architecte, le serrurier Lamour, et qui attire Voltaire, Helvétius, Boffrand, Bibiena, Guibal, Cyfflé, qui nous laisse sa capitale embellie, transformée, renouvelée.

Le duc Léopold avait préparé les voies au roi de Pologne, mais celui-ci eut le mérite de continuer et de compléter fort intelligemment son œuvre. Nancy doit au premier plusieurs de ses beaux édifices, mais c'est Stanislas qui lui donna sa véritable physionomie. Les soins de la charité avaient absorbé, dans les commencements de son gouvernement, la meilleure part de ses revenus. Ce n'étaient, à cette époque, de 1737 à 1750, que fondations pieuses, dons aux communautés, etc.; et le séminaire royal des Minimes, qui lui coûte 678,000 livres, et l'établissement de

Digitized by Microsoft ®

Bon-Secours, qui monte à 174,000 livres, et les fondations pour les enfants orphelins, moyennant 172,692 livres, et celles à l'hôpital Saint-Julien, pour lesquelles il est versé, en 1747, 218,150 livres, et la maison des religieuses de la Charité, qui reçoit 131,234 livres, sans compter les bourses aux jeunes gentilshommes qui se destinent à l'état militaire, et bien d'autres œuvres utiles encore. Le roi bienfaisant montrait aussi qu'il savait être bon politique à l'occasion. Comment des sujets auraient-ils refusé à un prince si charitable ce qu'il leur demandait ensuite pour payer son luxe?

Jusqu'en 1750, la cour de Lunéville, qui était quelquefois aussi la cour de Commercy, s'amusait chez elle, à huis clos, économiquement, sans bruit et sans vacame. On y recevait et on y choyait bourgeoisement des hommes de lettres, des savants, et en général tous les gens d'esprit. On allait jusqu'à la dépense des concerts intimes, pour lesquels Stanislas avait recruté quelques bons sujets, et parmi eux le fameux violon Baptiste, l'ami, le compagnon de Lulli, qui devait mourir en Lorraine en 1770. On parodiait, mais discrètement, le théâtre du roi de France; Lunéville possédait sa troupe de comédie, que dirigeait Claude-André Maizières, et qu'on changea, en 1749, contre des comédiens italiens qui firent grand bruit et le sujet de bien des écrits pour et contre. Enfin, les belles dames lorraines, Mme du Châtelet, la comtesse de Lutzelbourg, etc., jalouses des lauriers que recueillaient leurs rivales de Choisy, remplaçaient quelquefois sur la scène Manelli et Mlle Tonelli, qui ont obtenu un si grand succès dans *le Joueur* et la *Serva padrona*.

Jusque-là, peu d'entreprises de constructions, et par conséquent de grandes dépenses; mais, à partir de cette date (1750), quel changement! En dix années, une partie de la ville s'édifiait tout ensemble : l'hôtel de ville, les hôtels des fermes, la salle de

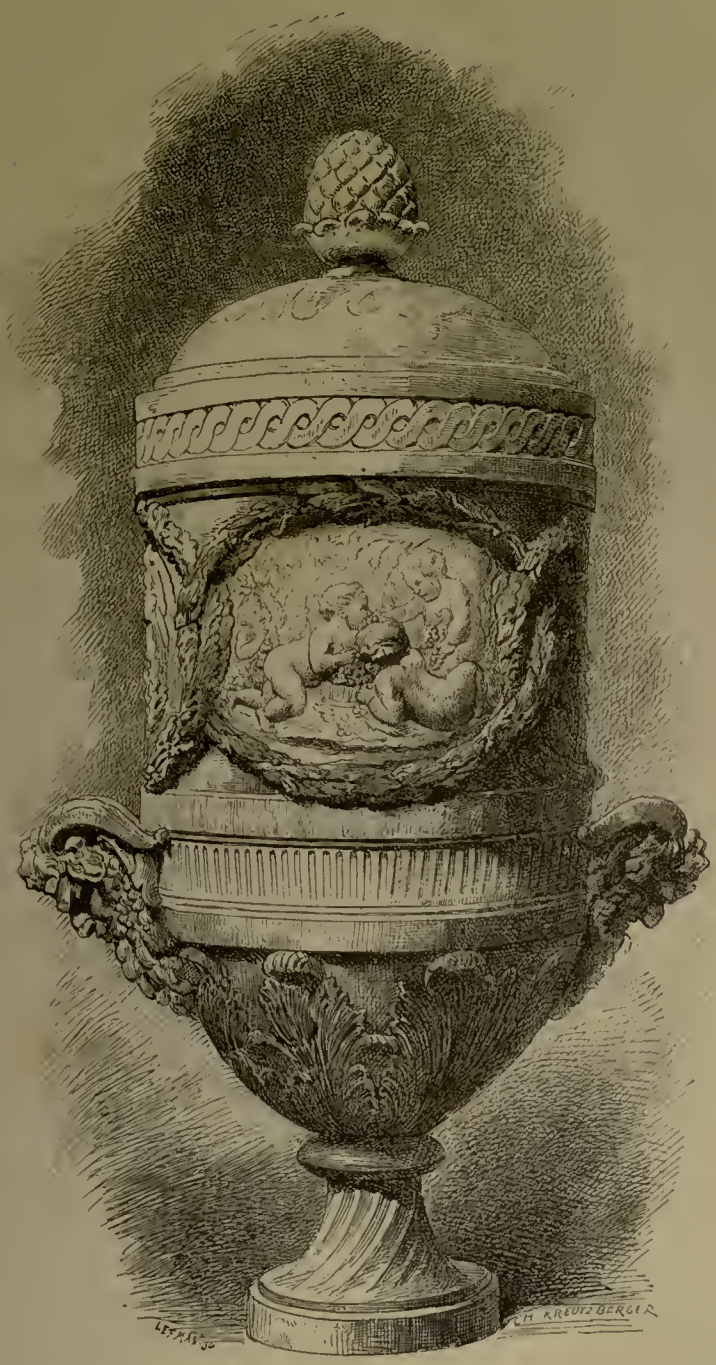
Digitized by Microsoft®

comédie, les fontaines, l'arc de triomphe, l'intendance, ce qui composait et complétait la brillante décoration des places Carrière et Stanislas. Tant de travaux nécessitaient un grand nombre d'artistes, de gens habiles pour les mener à bonne fin. Le roi de Pologne eut la main heureuse dans ses choix. Tandis qu'Emmanuel Héré et Mique lui donnaient les plans de tous ses édifices, Lamour ouvrageait ses grilles, les plus belles du genre; Guibal modelait, pour le fondeur, les fontaines de la place Stanislas; Cyfflé, celle de la place d'Alliance, et tous les deux ensemble la statue de Louis XV. La trop grande jeunesse de Clodion l'aurait certainement mis dans l'incapacité de disputer tout d'abord la première place à des talents aussi faits, aussi mûris que ceux de ces sculpteurs. Mais il faut songer à son étonnante précocité, qui, dès sa vingt et unième année, en 1759, lui valait le grand prix de l'Académie et en faisait dès lors un concurrent redoutable pour tous les hommes de son métier. Il faut rappeler que Guibal mourait en 1757, laissant à Cyfflé, son rival, et à des inconnus comme Sontgen et Mathis la lourde charge de représenter l'art de la sculpture en Lorraine; que Cyfflé seul avait assez de mérite pour soutenir pendant quelque temps une lutte qui, malgré cela, aurait dû fatalement, dans la suite, tourner à son désavantage.

Clodion aurait donc bénéficié à sa place du titre de premier sculpteur et de la direction des célèbres fabriques de Lunéville, Toul, Niederwiller, se serait poussé aussi loin que lui en la faveur de Stanislas et, après la mort du roi de Pologne, en celle de l'empereur d'Autriche[1]. L'on se prend à déplorer, en tant que compatriote, que la vie du maître n'ait pas été arrangée de cette façon, et que la fortune ne l'ait pas poussé dans cette voie de préférence à tout autre. Que de merveilles perdues, en effet, par cela même,

1. Cyfflé demeura quelque temps à la cour de ce prince, qui le combla d'honneurs.

Digitized by Microsoft ®



GRAND VASE AVEC MÉDAILLONS DE JEUX D'ENFANTS.

Dessiné par Clodion. — Musée de Sèvres.

Digitized by Microsoft ®

dans cette faïencerie de Lunéville et de Bellevue, où la collaboration de Le Mire aurait encore ajouté au charme de ses propres créations, où les bacchantes, les vestales, les faunes, les amours auraient été modelés, pétris, pour se conserver jusqu'à nos jours, dans cette admirable pâte de Niederwiller, dans ces biscuits plus blancs, plus fins, plus séduisants encore que ceux de Sèvres ou de Meissen! Et nous ne parlons pas ici de tout ce que son imagination féconde, sa main alerte et laborieuse auraient pu prodiguer de grandes figures et de sujets délicats dans les monuments publics, les églises, les hôtels particuliers, les appartements.

Mais Paris l'attirait. Paris, où les distractions abondent, où la curiosité se trouve toujours satisfaite, qui a remplacé Rome comme capitale des beaux-arts et supplanté l'Italie, dont le seul jugement fait et défait les renommées, consacre les talents. La seconde école de sculpture française y bat son plein. Ce n'est plus celle du grand siècle de Puget, de Girardon et de Coysevox, solennelle, majestueuse, froide et compassée comme les grands édifices qu'elle accompagne; c'en est une autre, bien plus encore dans le sentiment de la nation, plus personnelle, mais raffinée, quintessenciée et qui bientôt n'existera plus que par le principe du charme quand même, du joli partout, de la grâce à tout prix.

Les représentants de la première avaient tous disparu. Quelques-uns, et des plus illustres, avaient assez vécu pour voir le triomphe de la nouvelle mode. La mort les avait pris dans ces vingt dernières années : Nicolas et Guillaume Coustou, les 1er mai 1733 et 20 février 1746; Le Lorrain en 1743 (1er juin); Pierre Lepautre, l'année suivante, le 23 janvier; Jean-Louis Le Moyne, en 1755; puis, toujours à ce moment, Flamen, Van Clève, Bousseau, Thierry, Fremin. Ceux qui les remplaçaient n'avaient peut-être pas le même génie que leurs aînés; mais, malgré cela, quelle brillante réunion de véritables artistes : les Adam, Bou-

Digitized by Microsoft ®

chardon, Paul-Ambroise et Michel-Ange Slodtz, Guillaume II Coustou, Jean-Baptiste Le Moyne, Vinache, La Datte sont déjà des vétérans parmi eux! Pigalle, Vassé, Saly, Allegrain, Falconet, le centre et le gros de cette troupe, les vrais maîtres décorateurs de ce siècle si ornemaniste, les suivent à l'Académie, de 1744 à 1756, et, malgré que la veine commence dès lors à s'épuiser un peu tarie, voici encore après eux Challe, Jean-Jacques Caffieri, Pajou, d'Huez, etc.

Par le fait de sa parenté autant que des circonstances, Clodion entra, dès son arrivée à Paris, dans l'atelier de son oncle Lambert Adam. Il n'eut, d'ailleurs, pour toute son éducation artistique, que ce maître et Pigalle; mais ce dernier ne l'accepta chez lui qu'après la mort de Lambert-Sigisbert et le garda, ainsi que nous le verrons plus loin, pendant les cinq mois seulement qui s'écoulèrent entre la mort de son parent et son entrée à l'École des Élèves protégés, du commencement d'avril au mois de septembre 1759. Claude Michel aurait pu recevoir, soit de Bouchardon, soit de Le Moyne ou de Coustou, soit même de Vassé et d'Allegrain, un enseignement de plus de goût et de sévérité; mais aucun sculpteur n'était aussi propre que son oncle à former et à exercer sa main de mille manières, à lui apprendre comment on triomphe rapidement des difficultés pratiques que comporte l'art de la statuaire, à l'initier, en un mot, par le menu, aux procédés et à toutes les ficelles du métier. Sur ce point, la réputation de l'aîné des Adam n'était plus à faire. Son atelier devint rapidement un lieu de passage pour les commençants les mieux doués. C'est chez lui que les raccoleurs de l'impératrice de Russie jetaient à l'avance leur dévolu sur Gilet, dont ils firent le premier fondateur, avec le peintre Le Lorrain, de leur Académie de Moscou. C'est là que se formaient, en outre de ses neveux Sigisbert et Clodion Michel, d'autres lauréats des concours de l'Académie, Fontaine et de la Rue.

Digitized by Microsoft ®

A l'époque où nous nous plaçons, en 1756, Lambert-Sigisbert venait de quitter son logement du cloître Saint-Louis du Louvre et son atelier au Louvre même. Fatigué des perpétuelles promesses de la Direction générale, que suivaient autant de manques de parole, et désespérant enfin d'être jamais régulièrement logé par l'État, il avait pris la résolution de se mettre, sans plus attendre, dans ses meubles. Il avait trouvé ce qu'il cherchait dans ce quartier nouveau, qui faisait irruption de l'autre côté du boulevard, où quelques maisons encore fort espacées indiquaient les rues de Suresnes, de Chevilly, de l'Arcade, le chemin de la Grande-Pinte, et tendaient à réunir à la ville des constructions dispersées comme le couvent des Bénédictins, l'hôtel des Menus, la ferme des Mathurins.

Il logeait au n° 13 de la rue Basse-du-Rempart, proche sa paroisse, la Madeleine de la Ville-l'Évêque, dont la Madeleine actuelle, celle de Contant d'Ivry et de Couture, occupe l'emplacement. C'est entre cette demeure et celle occupée par Nicolas-Sébastien dans la rue du Champfleury que se passait la vie de Claude Michel. Il y retrouvait un cercle de famille moins nombreux, mais plus jeune et plus allant que celui de Nancy, un cercle où vivaient, en outre de ses oncles, trois de ses frères, Sigisbert[1], Nicolas et Pierre Michel, qui devinrent eux-mêmes des artistes distingués dont les œuvres se sont confondues dans la suite avec celles de leur cadet. On travaillait avec courage, et, pour se dédommager des grandes entreprises, qui commençaient à manquer, on multipliait dans les deux ateliers les petits ouvrages, les marbres de proportions restreintes, les

1. L'arrivée de Sigisbert Michel à Paris datait de loin. Il semble, en effet, avoir passé par l'École des Élèves protégés, où il remportait un troisième prix du quartier d'août 1746.

Digitized by Microsoft ®

Phot. E. Dujardin — A. Quantin Edit.

BACCHANTES ET SATYRE
Groupe en terre-cuite par Clodion
(Collection de M. le baron Edmond de Rothschild)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

modèles destinés à faire des bronzes de luxe pour les appartements, les terres cuites surtout, dont on trouvait un facile écoulement. Clodion contractait, à cet exemple journalier, le goût et l'habitude du genre qu'il adopta dans la suite, toutes les qualités et tous les défauts de ses maîtres : leur extraordinaire science du nu, leur extrême dextérité, mais aussi leur propension à abuser de cette facilité pour se perdre dans le détail et s'attirer de la sorte les objurgations de leurs contemporains et les reproches de nos critiques actuels. N'est-ce pas pour les Adam qu'a été écrit ce passage :

> Le trait distinctif de la sculpture française, au XVIIIe siècle, c'est la recherche de la vie, des frémissements de l'épiderme unis à la grâce du mouvement, qui se traduit toujours par des lignes sinueuses et ne garde jamais la tranquille placidité de la statuaire antique. Les sculpteurs avaient la prétention de tout rendre avec la pierre, les rochers, les broussailles, les étoffes, et même ce qui est impalpable, comme ces lourds nuages de marbre tant prodigués dans nos églises et dans nos palais [1].

Depuis le Salon de 1753, Lambert et Nicolas Adam s'étaient abstenus de paraître dans les expositions. Le premier, rebuté par des injustices réelles ou imaginaires, usé avant l'âge et sentant peut-être dès ce moment les atteintes de la maladie qui devait l'enlever à cinquante-neuf ans, avait décidément abandonné la lutte. Le second en faisait autant dans un moment de dépit contre l'Académie, qui exigeait la prompte livraison de son *Prométhée,* dont tant d'occupations diverses retardaient forcément l'exécution. Tous deux laissaient le champ libre à leurs rivaux. Retirés sous leur tente, ils affectaient de ne plus avoir d'attention qu'aux faits de leur vie privée.

Nicolas-Sébastien avait, au demeurant, quelques bonnes raisons

1. René Ménard, *la Décoration au* XVIIIe *siècle.*

Digitized by Microsoft ®

à en agir de la sorte avec le public. Dans le courant de l'année 1757, il s'était décidé sur le tard à prendre femme. L'épousée s'appelait Thérèse Le Noir, d'une famille lorraine, parente de celle des Adam par le côté maternel. Famille d'artistes, du reste, qu'un de ses membres, le sculpteur Le Noir, a rendue presque illustre. C'est ce Le Noir qui se distinguait, lors du passage de Mesdames à Nancy, en août 1761, par l'ingénieuse décoration de sa maison, dont toute la ville avait parlé[1]. Mlle Le Noir, née le 7 janvier 1731, avait vingt-six ans et Nicolas Adam cinquante-deux; fort exactement, comme on le voit, le double de son âge[2]. Elle habitait depuis six mois une maison du pont au Change, où son mari vint la prendre, le jour des épousailles, pour la conduire à l'église Saint-Barthélemy, sa paroisse. Pour une raison qui nous est inconnue, Lambert-Sigisbert, pas plus que Clodion et ses frères, n'assistait à ce mariage. L'acte, tout au moins, ne porte que la signature de Claude Coster, premier juge consulaire de Lorraine, à côté de celle des deux conjoints. Le nouveau ménage se trouvant à l'étroit dans la vieille maison de la rue du Champfleury, dont la Direction générale continuait libéralement la jouissance à l'artiste, doubla son installation par l'adjonction d'un autre domicile situé rue des Amandiers, une rue qui dépendait de la paroisse Sainte-Marguerite.

Cette union pouvait avoir apporté une modification favorable dans la situation pécuniaire de Nicolas Adam; mais elle n'avait assurément rien changé à l'état de détresse de son aîné, que nous retrouvons, l'année suivante, toujours aussi besogneux, aussi

1. De Barthélemy, *Mesdames de France.*

2. Registre de la paroisse Saint-Barthélemy :

« Nicolas-Sébastien Adam, sculpteur ordinaire du Roi, demeurant rue du Champfleury et rue des Amandiers, paroisse de Sainte-Marguerite, fils de deffunct Sigisbert Adam, sculpteur, et de Sébastienne Le Léal, et Christine-Thérèse Le Noir, fille de deffunct Anthoine Le Noir, marchand orphèvre à Nancy, et de Marie-Anne Adam. »

Digitized by Microsoft ®

découragé, et forcé malheureusement de mendier les grâces du gouvernement. Le 28 janvier 1758, il adressait à M. de Marigny une requête ainsi formulée : « Le sieur Adam l'aîné de-« mande instamment un à-compte dans le courant de ce mois.

JEUX D'ENFANTS.
Terre cuite par Clodion. — Exposition rétrospective de Nancy.

« sur la figure en marbre de *l'Abondance,* pour satisfaire à ses « créanciers, pour ses loyers et autres dettes[1]. » Le frère de Mme de Pompadour fit payer à l'artiste, par les soins de M. de Gilet, trésorier de la Direction, la somme de 1,500 livres. Ce fut, avec une autre réclamation au sujet d'un bloc de marbre qui lui avait été livré, la dernière note où le sculpteur articula ses nombreux griefs.

1. Archives nationales, O[1] 1198.

Digitized by Microsoft ®

Un combat incessant de vingt années, l'effort prolongé d'un esprit qui se raidit contre les déceptions, les désillusions, la perte de tant d'espérances, le chagrin de se voir dépassé par les jeunes, et déjà oublié, avaient peu à peu brisé tout le ressort de cette âme énergique. Il se trouvait plus souffrant dans la première semaine de mai 1759, lorsqu'une attaque soudaine, provoquée, ainsi que le dit d'Argenville, par ces fatigues réunies, l'enleva au milieu de la journée du 13. Son corps fut présenté le lendemain à sa paroisse et inhumé aussitôt après dans le cimetière y attenant.

Le quatorzième de mai (1759) a été inhumé dans cette église le corps de Lambert-Sigisbert Adam, sculpteur du Roi, professeur en son Académie Royale de peinture et de sculpture, académicien de Saint-Luc de Rome et de l'Académie Clémentine de Bologne, décédé d'hier en cette paroisse âgé de cinquante-neuf ans ou environ, au convoi duquel ont assisté :

Nicolas-Sébastien Adam, sculpteur du Roi, son frère Sigisbert-Michel Adam, sculpteur, son neveu et autres qui ont signé :

Nicolas-Sébastien Adam, Nicolas Michel, Sigisbert-Michel Adam, Desgrands, S. Desgrands, Pierre Michel, Chaput, Clodion Michel.

On remarquera que dans cet acte, qui désigne bien nettement les parents de Clodion alors à Paris, son frère aîné Sigisbert-Michel adjoignait au nom paternel celui de sa mère. C'est là un procédé dont il se servit en toute occasion : il bénéficiait ainsi adroitement de la réputation de ses proches, à la remorque desquels il se mettait, suivant que la fortune se montrait favorable aux uns ou aux autres. Il avait été quelque temps Sigisbert-Michel Adam. On le voit dans la suite, à son retour de Berlin et au moment où l'astre des Adam commence à pâlir, devenir Sigisbert tout uniment, pour finir par s'intituler Sigisbert Clodion. Ce curieux personnage, fantasque et atrabilaire, modelé sur le caractère

Digitized by Microsoft ®

de cet oncle qu'il venait de perdre, avait, en 1759, déjà passé la première jeunesse; il produisait depuis longtemps, depuis dix à douze années, de petits sujets, des figurines, des groupes en terre cuite qui jouissaient d'une certaine faveur auprès des curieux.

La disparition de Sigisbert Adam fit peu de bruit dans Paris.

ENFANT LUTINANT UNE CHÈVRE.
Terre cuite par Clodion. — Exposition rétrospective de Nancy.

L'auteur du groupe de *Neptune* à Versailles, des figures de la cascade de Saint-Cloud, l'artiste audacieux, le décorateur habile de l'hôtel Soubise mourut sans que les journaux, le *Mercure de France,* l'*Année littéraire,* la *Gazette de l'Étranger,* eussent un regret pour lui; sans que l'Académie, qui perdait un de ses membres les plus considérés, lui consacrât autre chose qu'une froide et brève inscription au procès-verbal de sa séance. Puis, comme s'il ne devait rien subsister de ce qui aurait rappelé sa mémoire, ses

Digitized by Microsoft ®

collatéraux, qui se trouvaient être, à défaut d'une parenté plus directe, les héritiers naturels de sa fortune, décidèrent de procéder sur-le-champ à l'aliénation de ses biens mobiliers, afin d'en faciliter le partage. La vente se fit au domicile du défunt, les 5, 7 et 9 juillet. Ainsi tout ce qui avait appartenu au sculpteur, tout ce qui avait vécu de sa vie intime, et ce meuble de damas cramoisi, et ces tapisseries verdures, et ces glaces, ces commodes à dessus de marbre qu'énumèrent les *Petites-Affiches*, tout ce qui constituait ce cadre familier au milieu duquel Lambert Adam avait, pendant trente années, tant imaginé et tant produit, se dispersait de côté et d'autre au hasard des enchères[1]. Et ce n'est point tout : le jour même où les amis du défunt le conduisaient à sa dernière demeure, un parent trop pressé cherchait dans le public parisien, par la voie des *Petites-Affiches*, un preneur pour sa maison[2].

On avait toutefois réservé pour une date ultérieure l'adjudication de sa collection d'antiques[3]. Mais nous n'avons trouvé nulle part la trace d'une vente de ce genre, et nous pouvons con-

1. *Petites-Affiches*, mai 1759 :

« Vente du jeudi 5 juillet 1759, de meubles et effets après le décès de M. Adam, sculpteur du Roi, comme lits, fauteuils pareils, tapisserie verdure, glaces, commodes à dessus de marbre, armoire, secrétaire, livres, garde-robe, etc.

« Aujourd'hui 5 juillet et jours suivants de relevée, rue Basse-du-Rempart, n° 13, on vendra d'abord la batterie de cuisine, qui est peu considérable, une fontaine sablée et quantité de plomb et de fer. La garde-robe sera vendue samedi prochain, 7 de ce mois. La vente des antiques, des modèles en terre cuite et en plâtre, des dessins, estampes, sera indiquée incessamment par un nouvel avis. »

2. A louer, maison ayant rez-de-chaussée, entresols et deux étages, avec écuries, remise et jardin, située rue Basse-du-Rempart de la Ville-Lévêque. On s'adressera à M. Vassé, sculpteur du Roi, cour du Vieux Louvre.

3. *Petites-Affiches*, mai 1759 :

« Vente du samedi 9 juillet. Vente d'effets précieux par continuation, après le décès de M. Adam, sculpteur du Roi, savoir : dessins et études de grands maîtres, estampes en feuilles et reliées, comme galeries, plafonds, salons, trophées, architecture, portraits, planches anatomiques, animaux, tombeaux, statues, médailles et autres, modèles en terre cuite et en plâtre, statues équestres du Roi, triomphes,

Digitized by Microsoft ®

clure de ce fait, qu'un des vœux les plus chers de l'artiste fut satisfait après sa mort, et que cette réunion de belles choses intelligemment rassemblées, qui contenait soixante-huit bustes, statues, groupes, médaillons, bas-reliefs, des autels votifs, des figures de divinités et d'empereurs, en marbre de Paros, de Salin, en brèche violette, dont l'avocat Voisin envoyait une complaisante description de quatre pages au *Mercure* de juin 1755, passa tout en bloc dans quelque grande collection princière.

Le sculpteur mourait quatre mois trop tôt pour assister au premier et à l'un des plus importants triomphes de son élève, de son neveu, qui remportait, au concours de 1759, le grand prix de sculpture. Il avait pu prévoir toutefois ce succès, puisque peu de jours avant sa fin il signait encore la résolution suivante, prise par l'Académie réunie en séance extraordinaire le 7 avril, résolution qui se trouve inscrite de la sorte au procès-verbal de cette journée : « La compagnie, après avoir vu les épreuves faites par les élèves « pour concourir aux grands prix, a jugé capables d'y être admis : « Julien Lépicié, Carême, Alizard et Vasciller pour la peinture; « Verbrecht, Clodion Michel, Boucher, Poncet et Acier pour la « sculpture. » L'assemblée était nombreuse pour prendre cette décision, qui porte les signatures d'amateurs, le comte de Caylus et l'abbé Gougenot; des peintres Hallé, Louis de Sylvestre, Restout, Nattier, Lagrenée, Vien, Aved, Drouais, Roslin le Suédois, Dandré Bardon; des sculpteurs Coustou, Le Moyne, Allegrain, Vassé, Falconet, des deux Challe, l'un peintre, l'autre sculpteur; des graveurs Louis et Pierre-Louis Surugue, de Cochin le dessi-

statues d'*Apollon* et autres, *Chasse au lion,* bustes, groupes, *Bataille de Fontenoy*, piédestaux, etc., en partie exécutés en marbre dans les maisons royales.

« Aujourd'hui 9 juillet et jours suivants de relevée, rue Basse-du-Rempart de la Ville-l'Évêque, n° 13. La vente des antiques en marbre sera indiquée par un nouvel avis. On vendra des estampes à chaque vacation. »

Digitized by Microsoft

nateur, de Venevault le miniaturiste. Une première épreuve eut lieu, puis une seconde, ainsi que le prouve ce nouvel extrait du registre des procès-verbaux à la date du 5 mai[1] : « L'assem-« blée, sur la représentation faite qu'il est possible d'accorder une « place à un élève sculpteur pour concourir au grand prix, arrête « qu'il sera procédé à une nouvelle épreuve, par les élèves sculp-« teurs, pour faire choix de celui qui sera jugé capable d'y être « admis, et que le jugement sera rendu le samedi 26 du présent « mois. »

Enfin le grand jour de la proclamation des prix approchait. Jusque-là, Claude Michel se trouvant sans maître, par suite du décès de son oncle, était entré chez Pigalle; il passait de la sorte de l'atelier de la rue Basse-du-Rempart à celui des galeries du Louvre, pour lequel le grand artiste venait de quitter sa maison de la rue Frementeau, et qu'il cumula, à partir de 1769, avec une autre installation à la barrière Blanche[2]. Voici comment on a donné à Clodion, en raison de ce court intérim, Pigalle pour maître, tandis que l'honneur de l'avoir formé revient tout entier à Lambert Adam.

Le 1er septembre, l'Académie s'assembla de nouveau pour décerner les prix du concours. Une convocation générale avait été adressée à tous ses membres, afin de juger dans cette séance les tableaux et bas-reliefs présentés par les candidats, sur deux sujets tirés de l'Ancien Testament. L'un d'eux était le *Miracle du prophète Élisée en faveur d'une pauvre veuve dont l'huile se multiplie;* l'autre, *Absalon qui fait tuer son frère Ammon dans un festin.* L'assemblée passa en conséquence à ce jugement, puis au dépouillement des votes à l'ordinaire; après quoi les commissaires proclamèrent les résultats de ces deux opérations. La Vallée-Poussin et

1. Registres des procès-verbaux de l'Académie.
2. *Almanach royal,* 1746, 1758, 1770.

Digitized by Microsoft ®

Lépicié remportaient les premier et deuxième prix de peinture, Clodion Michel et Surugue ceux de sculpture, dans le même ordre. Nous aurons à reparler de La Vallée-Poussin ; quant à Nicolas-Bernard Lépicié, fils du secrétaire historiographe de l'Académie, il s'acquit une certaine réputation comme peintre et

BACCHANTE COUCHÉE.

Terre cuite de Clodion.

membre de l'Académie, et mourut le 14 décembre 1794; Pierre-Étienne Surugue, sculpteur dans une famille de graveurs, a laissé de fort jolies choses en terre, en cire surtout, et des dessins agréablement touchés. — Rarement la chambrée avait été aussi brillante que ce jour-là dans les salles de l'Académie : MM. de la Live, de Jullienne, de Caylus, l'abbé Gougenot, Mariette y représentaient les honoraires; puis, pour les peintres, trois des Vanloo, Louis, Carle et Charles-Amédée-Philippe, de Boullongne père et

Digitized by Microsoft®

fils, Restout, Nattier, de Sylvestre, Dumont le Romain, Hallé, Vien, Lagrenée, Massé, Chardin, Aved, Tocqué, Séb. Challe, Boucher et son gendre Deshays, les deux Drouais, de Machy, Doyen, Venevault, Colin de Vermont, Gueslain; pour les sculpteurs, J.-B. Lemoyne, G. Coustou, Pigalle, Allegrain, Vassé, Michel-Ange Challe, Falconet, Caffieri, tout nouvellement reçu, et les graveurs ou dessinateurs Cochin, Surugue et Sébastien II Le Clerc, professeur de perspective, que l'Académie rémunérait fort bien pour cet emploi secondaire.

Clodion avait eu les honneurs de l'Académie, il eut aussi ceux de la presse Dans son numéro du mois, le rédacteur du *Mercure* écrivait : « Les grands prix que le roi accorde aux élèves de l'Aca-« démie royale de peinture et de sculpture sur des tableaux et « bas-reliefs de sujets d'histoire de leur composition ont été distri-« bués dernièrement. » Il énumérait les lauréats, et, parmi eux, « le sieur Clodion Michel, premier prix de sculpture ». Il n'accompagnait, à la vérité, ce fait divers d'aucune appréciation, d'aucun éloge plus particulier, et cependant il aurait pu, si on l'eût mieux renseigné, apprendre à ses lecteurs que le nouvel élève protégé était le plus jeune de tous ses concurrents.

A côté de ces satisfactions de pure vanité, l'artiste devait bénéficier d'autres avantages plus solides. Le règlement ne lui accordait-il pas, en premier lieu, une médaille de la valeur de trois cents livres, et en second lieu, ce qui donnait à cette destination du premier prix une valeur véritable, l'admission à l'École des Élèves protégés, c'est-à-dire la table et le couvert assurés pour trois grandes années, l'éducation gratuite des meilleurs maîtres de l'Académie, la garantie du repos dans les commencements d'une carrière difficile, la promesse d'une aide pour l'avenir, le premier pas dans cette voie qui seule conduisait les gens de son métier et de son temps à la réputation, par l'École de

Digitized by Microsoft ®

Rome et l'Académie? On comprend donc que Clodion se soit avant tout occupé d'y assurer sa place et qu'il ait peu pressé la livraison de sa médaille. Il ne la reçut qu'après une année d'attente. Là encore, le registre des procès-verbaux de l'Académie nous renseigne utilement. Nous y voyons qu'à la date du 25 octobre 1760 l'Assemblée s'est réunie extraordinairement, sur l'ordre de M. le marquis de Marigny, pour faire la distribution des grands prix et des médailles accordés par le roi aux élèves pendant l'année 1759, et que M. le Directeur a fait cette distribution. Par contre, son entrée à l'École, dans le local du vieux Louvre, ne subit qu'un retard de trois mois. Il figure dans la liste des pupilles du gouvernement dès le mois de décembre, et nous croyons même qu'il fut lui seul la cause de cet ajournement, soit qu'il prît quelques vacances à Paris, soit qu'il ait poussé peut-être une pointe en Lorraine. Une pièce du volumineux dossier des élèves protégés, aux Archives nationales, établit, en effet, que La Vallée-Poussin, son confrère, s'y fit inscrire dans le courant du mois de septembre 1759.

Voici donc Clodion sur les bancs de l'École, sous la férule de Charles Vanloo, qui avait succédé, en 1749, comme directeur, à Dumont le Romain, le premier titulaire de l'emploi, et qui continua ces fonctions jusqu'à sa mort (1770). Il y rencontrait bonne compagnie, quoique André-Jean Lebrun, qui devint premier sculpteur de la cour de Parme, Charles Bridan, l'auteur futur de la belle décoration du chœur de Chartres, et Pierre Berruer vinssent d'en sortir. C'étaient d'abord Étienne Gois, un des élèves de Michel-Ange Slodtz; puis Félix Lecomte, élève de Vassé, un de ses plus dangereux rivaux dans le genre du fini et du précieux, que Mme du Barry et la Guimard employèrent dans la suite tour à tour. Puis, à côté de ses anciens, il devait avoir ses conscrits, Monot, son fidèle Achate à l'École de Rome, et Jean-Antoine

Digitized by Microsoft ®

Houdon, avec lequel il ne vécut que fort peu de temps en commun. En dépit de cette sérieuse rivalité, Claude Michel ne tarda pas à gagner, par son application, l'une des premières places. C'est ainsi qu'il obtenait, au courant d'avril 1761, la première médaille d'argent, que la Direction générale accordait aux élèves par chaque quartier pour leurs études d'après le modèle [1].

Quels détails pourrions-nous donner, en outre de ceux-ci, sur les faits et gestes de notre artiste pendant ces trois années, de 1759 à 1762? Comme celle des peuples heureux, sa vie n'a point d'histoire pendant toute cette période. Le jour succédait au jour, le mois au mois, dans la calme atmosphère de l'École, sans y laisser pénétrer une inquiétude, un souci du lendemain. On a tout écrit sur le mécanisme intérieur de cet établissement, que les artistes devaient à une heureuse inspiration de M. de Tournehem. On a retracé avec la plus parfaite érudition [2] et son ordre intérieur, si bien compris, et le logement des élèves, et les repas en commun, la pension de huit cents livres qui revenait à chacun par année, leurs études dans les salles de l'Académie, les concours et les expositions de leurs œuvres dans les appartements du roi à Versailles, qui furent si malheureusement suspendus pour dix années d'exercice, en 1754, et dont le catalogue enregistrait, entre autres noms, ceux de Doyen, de Lagrenée, de Deshays, de Fragonard, des De la Rue, des Guyard, de Pajou, d'Edme Dumont [3].

1. Le peintre Vershoot et le sculpteur Mouchi méritaient, au même concours, la seconde et la troisième médailles.

2. Archives nationales, O[1] 1927, et Courajod, *École des Élèves protégés.*

3. Un document conservé aux Archives nationales, dans la liasse des pièces ayant trait à cette École, explique comme il suit sa raison d'être et son fonctionnement :

« École des Élèves protégés. Établissement fait par le Roi au Louvre, à Paris, pour six élèves, dont quatre peintres et deux sculpteurs, sous le titre d'Élèves protégés par le Roi, sous la conduite de deux professeurs, l'un avec titre de gouverneur de ladite École, peu après changé en celui de directeur ; l'autre, sous celui de pro-

Digitized by Microsoft ®

Il nous reste néanmoins à insister encore sur la haute portée morale, et nous devrions dire humanitaire, d'une institution qui pendant vingt-trois années, jusqu'à l'heure où on la supprima sans raison, avait si efficacement contribué au développement des beaux-arts dans notre pays. Il est certain qu'en aucun moment l'administration n'avait agi à l'égard des jeunes artistes avec une sagesse plus éclairée en même temps qu'avec plus de bienveillance. Le séjour qu'ils faisaient à l'École, tout en leur créant, d'une part, une situation à l'abri du besoin, permettait à leurs maîtres de mieux apprécier leurs talents, de suivre leurs progrès, de s'édifier entièrement sur leur mérite futur. Ils subissaient ainsi une sorte d'épreuve nouvelle, qui avait pour but de confirmer l'opinion du public à leur endroit. Puis ce stage de trois années mettait un peu de plomb dans ces jeunes cervelles, qui devaient manquer le plus souvent d'équilibre.

En tout cela donc, cette vieille Académie et cette Direction générale, qui viennent tomber trente ans plus tard sous le faix de tant de railleries, de sarcasmes, d'injures, de colères, avaient encore agi avec quelque bon sens. On a beaucoup critiqué leur œuvre, et presque toujours avec un emportement haineux. Aux ministres, à MM. de Marigny et d'Angiviller, on a reproché leur absolutisme, leur favoritisme; à l'Académie, son esprit exclusif. Un homme de talent, David, qui leur devait tout, qui s'était vu

fesseur en histoire et en géographie, pour lequel établissement Sa Majesté a accordé un fonds annuel de 15,000 livres pour nourriture, appointements et autres dépenses, chaque élève devant y étudier pendant l'espace de trois années, après avoir mérité son admission par le jugement des grands prix, ensuite être envoyés alternativement à l'Académie de France à Rome, où ils trouvent les mêmes avantages pendant trois autres années.

« Cet établissement fut annoncé à l'Académie royale de peinture et de sculpture par la lecture que fit M. Coypel, premier peintre, d'une lettre de M. de Tournehem, en date du 4 juin 1748, et qui portait en substance que l'ouverture de cette nouvelle école était ordonnée par le Roi au 1er janvier 1749. »

Digitized by Microsoft ®

comblé de leurs faveurs au point d'exciter à juste titre la jalousie de ses camarades, mena le plus vivement cette campagne avec un excès d'ingratitude qui confond et chagrine. Il eut le triste honneur d'accabler un ennemi déjà abattu. Et pourtant, l'Institut qu'il a aidé à fonder a-t-il rendu plus de services que l'ancienne Académie dont il demandait la ruine avec tant d'acharnement? Certaines des accusations qui ont été portées contre elle sont fondées, nous le reconnaissons; mais combien aussi sont absolument gratuites! On en a fait une corporation fermée à la plupart des talents, intolérante et rigide, implacable à l'endroit de toute concurrence, voire même de toute concurrence loyale. On l'a dépeinte comme une machine antique et réactionnaire. Admettons une partie de ces griefs; il n'en reste pas moins vrai que, grâce à l'habile sélection dont elle usait, elle a produit une multitude d'hommes remarquables, qu'elle soutenait ensuite dans les circonstances difficiles de leur existence, pour lesquels elle se manifestait réellement l'*alma parens*.

Clodion sortit de l'École en septembre 1762. Il y avait ainsi fait un séjour de trois années moins trois mois, à peu près exactement le temps réglementaire. Il cédait la place à Louis-Simon Boizot, qu'il retrouva ensuite en Italie et avec qui il entretint toujours les meilleures relations. Certains groupes faits en collaboration par ces deux artistes portent leurs signatures réunies.

Pendant quelques semaines, avant l'heure de son départ pour Rome, il battit le pavé de Paris, la poche assez vide d'ailleurs, puisque, suivant le témoignage d'une pièce que nous avons eue entre les mains aux Archives nationales, il avait reçu seulement deux quartiers de son traitement d'élève protégé. Neuf quartiers lui restaient dus pour deux années et trois mois, dont M. Cochin, son trésorier, garda dans son secrétaire le montant, soit six cent soixante-quinze livres. L'artiste toucha cet arriéré douze années

Digitized by Microsoft ®

Héliog. Dujardin — A. Quantin Edit.

BACCHANTE PORTANT UN PETIT SATYRE
Terre-cuite par Clodion
(Musée d'Orléans)

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

plus tard, en août 1774. Une quittance autographe, et par cela même une pièce fort curieuse pour sa biographie, nous apprend que, le 18 août 1774, il réalisait cette créance.

La voici reproduite dans sa teneur authentique, avec toute la saveur que lui donne une orthographe éminemment fantaisiste.

Je soussigne reconnois avoir reçu de M. Pierre, premier *pintre* du Roy, la somme de six cent *soixente* et quinze livres, pour le restant et *entié* payement de tout ce qu'il m'étoit dû de ma *pantion*, comme pensionniaire des Élèves protégé par le Roy.

A Paris, ce 18 août 1774.

Signé : Clodion.

Son départ pour l'Italie complétait l'isolement de sa famille, que la perte récente de François-Gaspard Adam, survenant peu de temps après celle de Lambert-Sigisbert, avait privée d'un autre de ses chefs. L'œuvre du maître, tout entière aujourd'hui à Berlin, a déjà été décrite; il n'y a pas lieu d'y revenir; mais les circonstances de son retour et sa fin nécessitent une courte explication.

Le premier sculpteur du roi de Prusse avait quitté Potsdam subitement, non point en 1759, ainsi qu'on l'a répété dans tous les écrits qui le concernent, mais en 1760. Nous en relevons la preuve indéniable dans l'inscription suivante, qui accompagne son dernier ouvrage, une *Minerve* exécutée pour les jardins de Sans-Souci : *Gaspar Adam le jeune inv. et fec. 1760.* — A cette date, la verve de l'artiste ne paraissait d'ailleurs aucunement épuisée. Quel fut donc, en réalité, le motif d'une décision aussi prompte, de cette renonciation subite à de bons émoluments et aux avantages brillants de sa position? Heinecken prétend[1] qu'il avait, à la mort de son frère Lambert-Sigisbert, sollicité l'autorisation de rentrer en

1. Heinecken, *Vies des Artistes.*

Digitized by Microsoft ®

France, pour couper court par sa présence à des difficultés d'intérêt. Denina[1] parle d'un caprice, d'une boutade irréfléchie, à la suite de laquelle le fougueux Gaspard Adam aurait mis la clef sous la porte et laissé là ses travaux sans vouloir rien entendre. Cette dernière opinion est celle qui a trouvé le plus de crédit dans toutes les compilations, où on l'a reproduite de confiance, sans chercher autrement à en contrôler l'exactitude. Nous écartons, quant à nous, l'une et l'autre de ces versions; nous pensons que si le sculpteur lorrain quitta si précipitamment Berlin, c'est qu'il dut fuir à l'approche des bataillons russes qui s'emparaient de la capitale, après la bataille de Kunersdorf, et envahissaient Potsdam, où ils opéraient avec la brutalité de hordes à demi sauvages, tandis que le propriétaire de céans, Frédéric II, cantonné en Saxe et réduit au désespoir, parlait d'en finir avec la vie. Gaspard Adam, le premier sculpteur, pas plus que le premier peintre, Charles-Amédée Vanloo, n'avaient engagé leurs vies au service du roi de Prusse; ils ne lui devaient que leurs talents, dont ils ne pouvaient rien faire au milieu des hasards d'une guerre désastreuse. Ils s'en revinrent donc de compagnie, laissant là les soldats d'Élisabeth détériorer tout à leur aise les tableaux et les statues. Vanloo prit à Paris, rue de la Monnaie, un appartement qu'il habita pendant quatre années, de 1760 à 1764. A cette date, il retourna en Allemagne et y reprit ses anciennes fonctions.

Quant à Gaspard Adam, qui avait trouvé, de son côté, à s'installer rue Sainte-Anne, la mort l'emporta avant ce temps. Il n'est point certain, d'autre part, que, vivant, il eût suivi les errements de son collègue. Le roi de Prusse passait pour un singulier maître, dont les caprices et le peu de générosité dégoûtaient successivement la plupart des hommes de talent qu'il employait. « Il y avait

1. Denina, *la Prusse littéraire*, t. Ier, p. 187.

Digitized by Microsoft ®

OFFRANDE A FLORE.

D'après un plâtre du musée national de Sèvres.

OFFRANDE A CÉRÈS.

D'après un plâtre du musée national de Sèvres.

Digitized by Microsoft ®

« à Berlin, dit l'auteur de sa vie privée [1], de bons artistes; mais ils « ne jouirent jamais que médiocrement des bienfaits du Roi. « Rode, Mme Theerbouche et Fritsch ont été peu occupés par Fré- « déric, et si le dernier jouit d'une pension modique de 600 écus, « il l'a due moins à ses talents qu'à l'amitié de M. d'Argens. » Et plus loin : « Les artistes indigènes de quelque talent se ren- « daient à l'étranger pour y tenter la fortune, les faveurs de leur « souverain ne leur fournissant pas de quoi vivre. » — Le Roi montrait, à dire vrai, plus de libéralité vis-à-vis des étrangers; mais, de ce côté-là encore, maints exemples témoignent de son peu d'empressement à ouvrir la main; c'est ainsi qu'il vécut en fort mauvais termes avec Sigisbert Michel, et qu'il lésina constamment de la façon la moins royale sur les appointements d'un excellent artiste, de Tassaert. Gaspard Adam lui avait toutefois inspiré une admiration qui paraît sincère. Le nom de son premier sculpteur revient souvent dans sa correspondance.

Le 22 novembre 1760, il écrit à d'Argens [2] : « La guerre a « duré cinq campagnes; cependant ne vous figurez pas qu'on « néglige la moindre ressource, et soyez sûr que je tends l'arc de « toute ma force. Vous savez qu'une armée est composée de bras « et de têtes. Nous ne manquerons pas des uns, mais les autres ne « se trouvent plus chez nous, à moins que vous ne vouliez vous « charger d'en faire chez Adam, et encore serait-ce, je crois, la même « chose. » Puis l'artiste a l'honneur de figurer dans les intéressants vers que voici, qui contrastent désagréablement avec cette prose nerveuse, imagée, vraiment saisissante [3] :

L'humanité n'a point tant de perfection.
Si nous voulons des rois privés de passion,

1. Thiébaud, *Souvenirs*.
2. *Correspondance de Frédéric le Grand*, Berlin, 1848.
3. *Epître XIX à Darget*, t. X, p. 210.

Digitized by Microsoft ®

Dont la tranquillité ne saurait être émue,
Allons, qu'Adam travaille et fasse une statue.

En d'autres moments, le roi de Prusse parle de l'artiste comme d'un Phidias ou d'un Praxitèle. On voit, d'après cela, que ce Lorrain réussissait fort bien à la cour de Berlin, et l'on se prend vraiment à trouver attachante et originale la figure de ces gens entreprenants, intrigants au dire de leurs ennemis, qui de Gaspard Adam à Thomas et à Sigisbert Michel, faisaient aussi la conquête de ce Roi conquérant, s'insinuaient dans ses bonnes grâces, s'implantaient à sa cour et finissaient par s'y transmettre les premiers emplois, au détriment de tant de convoitises éveillées autour d'eux, avec la même assurance que s'il se fût agi d'un droit imprescriptible.

Gaspard Adam, quelles qu'aient été, du reste, ses intentions à cet égard, ne devait point revoir Potsdam et Berlin. Il mourut le 18 août 1761, dans cette maison de la rue Sainte-Anne, l'hôtel de Guise, où il était descendu lors de son arrivée à Paris, et le monde des curieux demeura fort indifférent à cette disparition. Il faut recourir aux *Petites-Affiches* pour y trouver l'indication de son décès.

Lundi 24 août 1761.
Enterrement du 19.
M. François-Gaspard Adam, premier sculpteur du roi de Prusse, ancien membre de l'Académie de Florence, décédé rue Sainte-Anne, à Saint-Roch.

Nous n'avons même pas, comme pour Lambert-Sigisbert, un texte plus détaillé, une énumération des parents et des amis qui lui rendirent les derniers devoirs.

La vie de Clodion était, dès cette époque, trop remplie par le travail, son imagination trop nourrie de projets de toute sorte, pour que le chagrin laissât dans son esprit une trace bien profonde. Il

Digitized by Microsoft ®

lui avait fallu cependant se séparer encore du premier de ses frères, Sigisbert-Michel, qui, dans le courant de l'année 1768, allait remplacer à Berlin son oncle défunt; mais cet éloignement ne comportait pas une séparation absolue, et peut-être même Clodion nourrissait-il l'espérance secrète de rejoindre son aîné en Allemagne, une fois son temps de Rome expiré.

Rien ne s'opposait plus à son départ pour l'Italie. Il possédait depuis le 6 août son brevet[1], ainsi formulé et parsemé, comme tout bon acte public, d'un certain nombre d'erreurs.

Nous, Directeur général, etc. Bien informé des heureuses dispositions du Sr Michel Clodion, natif de *Paris*, âgé de 23 ans ou environ, dans l'art de la sculpture qu'il a étudiée tant sous M. Pigalle, sculpteur du Roy et l'un des professeurs de son Académie, qu'à l'École des Élèves protégés, sous la conduite de M. Vanloo, 1er peintre de S. M. directeur de l'école dans laquelle il a remporté le 1er prix de sculpture le 1er septembre 1759; l'avons choisi et nommé pour être l'un des élèves pensionnaires de S. M. à son Académie de Rome, sous la conduite de M. Natoire, directeur d'icelle, et ce pendant le temps qu'il nous plaira, à la charge par ledit Sr Clodion de s'appliquer avec docilité et assiduité aux études et ouvrages que ledit Sr Natoire lui ordonnera et d'apporter tous ses soins pour se perfectionner dans son art, et ce conformément au règlement du mois d'août 1737. En foi de quoi nous avons délivré le présent brevet pour lui servir et valoir en temps et lieu ce que de raison. Lequel nous avons signé de notre main, fait contresigner par le secrétaire ordinaire des Bâtiments du Roy, et apposer le cachet de nos armes.

A Versailles, ce 6 aoust mil sept cent soixante-deux.

Signé : Le marquis DE MARIGNY.

Et plus bas, par M. le Directeur général,

Signé : DE GILET.

En outre de ce brevet, sorte de passeport indispensable, le gouvernement remettait aux nouveaux élèves de l'Académie de Rome une somme de 300 livres pour couvrir les dépenses de la route.

1. Archives nationales, brevets et certificats.

Digitized by Microsoft ®

La somme peut paraître assez ronde, surtout si l'on songe qu'elle représenterait aujourd'hui à peu près une valeur triple, quelque chose comme 900 francs de notre monnaie; mais il faut bien se représenter qu'un semblable voyage était encore, à ce moment, non point l'affaire de quelques jours, mais de plusieurs semaines.

Cinq pensionnaires se mirent en route au commencement de l'automne de 1762. Deux peintres d'abord, La Vallée-Poussin et Lefèvre, qui venait de l'atelier de Vien et devait mourir dans cette Italie pour laquelle il partait si gaiement; Clodion et deux architectes, Charpentier et de Bouage. La caravane gagna Lyon assez rapidement et descendit ensuite le Rhône dans l'intention de prendre la mer à Marseille pour gagner Civita-Vecchia. Cette dernière partie de leur programme échoua piteusement. Une tempête les contraignit à rebrousser chemin, et le bruit de leur déconvenue alla jusqu'à Paris. Le 31 décembre 1762, M. de Marigny écrivait à Natoire, déjà prévenu de l'accident: « J'ai appris comme « vous que les nouveaux pensionnaires ont été battus de la mer, « qu'ils ont relâché à Gênes, d'où ils ont pris leur route par « terre pour Rome. Je compte qu'ils y seront arrivés avant ma « lettre. »

De semblables contretemps n'avaient rien qui étonnât à cette époque et prêtaient seulement à rire aux bons camarades, qui demeuraient pendant ce temps sur la terre ferme. Bien des gens s'estimaient fort heureux d'en être quittes pour une tempête, s'ils échappaient en même temps à des dangers plus sérieux, à une aventure semblable à celle de ce pauvre Chardin, le propre neveu de l'illustre Chardin, que des corsaires enlevaient entre les côtes de France et d'Italie, aventure dont Natoire parlait avec fort peu d'émotion. « Le sieur Chardin, s'étant embarqué ici pour s'en « retourner en France, a eu le malheur d'être pris, lui et l'équi- « page, par des corsaires anglais. » Clodion et ses amis, plus heu-

Digitized by Microsoft ®

reux, se virent seulement contraints de débarquer à Gênes et, par suite, de prendre la route de terre. Cette extrémité n'avait rien en soi de bien rigoureux. Elle leur fournissait, en somme, l'occasion de visiter Pise, Florence, Sienne, Pérouse, et plus de liberté de mouvements que sur un pont de navire. Quels noms que ceux de ces grandes cités pour de jeunes esprits prêts à s'enflammer de tout et à propos de tout! Voyez aussi comme la dernière partie de leur voyage s'opère avec une sage lenteur. Natoire écrit à M. de Marigny, à la date du 1er décembre : « Je viens d'apprendre que « les nouveaux pensionnaires ont été vus passant les montagnes « de Gênes; ils ne tarderont pas à arriver. » Le pauvre directeur se trompait dans ses prévisions : au lieu de voir apparaître ses élèves le lendemain, il ne mit la main sur eux que vingt-cinq jours plus tard. Clodion et son camarade La Vallée-Poussin entrèrent dans Rome le 25 décembre 1762; ils avaient été précédés par de Bouage, Lefèvre et Charpentier, installés depuis sept jours à l'Académie.

Natoire semble avoir bien reçu les retardataires. Pouvait-il leur en vouloir, et n'était-ce pas une faute bien explicable que celle de ces jeunes gens qui perdaient un peu de leur temps dans la contemplation des merveilles que la terre d'Italie leur offrait à chaque pas? L'accueil fut donc cordial, et dès ce moment Clodion occupa une cellule au palais Mancini, cellule qu'il devait garder pendant quatre années et demie, jusqu'au 2 juin 1767.

Le palais Mancini avait été acquis, du duc de Nevers, par le roi Louis XV dans les premières années de son règne; il resta la propriété de l'Académie jusqu'en 1790. La construction n'en était point neuve, et la correspondance de Natoire, si distrayante par les mille petits sujets qu'il aborde, comme directeur général et régent de cette bande d'écoliers, nous montre que les réparations y étaient à peu près journalières. Clodion, dans la suite de son

Digitized by Microsoft ®

BACCHANTE A LA GRAPPE.

Terre cuite de Clodion.

Digitized by Microsoft ®

séjour à Rome, faillit être victime d'un accident causé par la chute du plafond de l'atelier qu'il occupait[1]. Les pensionnaires avaient tous leur logement dans ce palais et c'était là pour eux le sujet de contestations sans fin, de luttes d'influences, et, comme toujours, de plaintes et de récriminations nouvelles de la part du directeur : « Les chambres des pensionnaires occasionnent souvent des « disputes par le choix que chacun prétend en faire. Il serait néces- « saire, pour mettre fin à ces désordres, de m'envoyer un ordre de « votre part (Monsieur le Directeur), auquel ils soient obligés de se « soumettre. » (17 septembre 1759.) D'autre part, il leur était interdit de s'éloigner de Rome, ne fût-ce que pour un jour, et le règlement les contraignait à solliciter l'autorisation du directeur pour découcher. L'autorisation devait même émaner de plus haut, de l'Administration des Bâtiments du Roi, lorsqu'il s'agissait de séjourner dans une ville voisine. Souvent, en effet, des voyageurs étrangers, princes russes, comtes suédois, ou bien des amateurs tels que Mariette, l'abbé de Saint-Non, le duc de La Rochefoucauld et d'autres encore, choisissaient pour compagnons de route un des pensionnaires de l'Académie. Fragonard, Hubert Robert, Taraval, Julien avaient eu la bonne fortune de profiter de semblables propositions, et tout s'était passé pour eux d'une façon régulière. Mais il n'en était pas toujours ainsi, et de plus indisciplinés quittaient l'Académie sans crier gare, comme La Vallée-Poussin, le camarade de Clodion, qui disparaissait subitement un jour à la suite de quelque étranger de condition. On le retrouvait seulement plu-

1. « 13 mars 1767. — Malgré tout le zèle que j'ai à économiser les dépenses de l'Académie, Monsieur, il en est cependant encore une petite qu'il est indispensable de faire, que nous venons de nous apercevoir, qui est de remettre à un toit qui couvre l'atelier des sculpteurs quelques pièces de bois pour remplacer celles qui sont endommagées et pourries. Le pensionnaire Clodion, qui travaille dans cet endroit, est fort heureux qu'on ait prévenu le danger où il pouvait se trouver. » (Correspondance de Natoire.)

Digitized by Microsoft ®

sieurs semaines après, bien dûment installé à Naples, et Natoire réclamait pour lui un châtiment exemplaire[1].

Le règlement se montrait d'ailleurs fort sévère, dans son ensemble, à l'égard des jeunes gens entretenus aux frais du Roi à l'Académie de Rome, et ces derniers, comme de raison, ne supportaient qu'impatiemment le joug qu'on leur imposait. L'un des articles des statuts établissait l'obligation pour tout pensionnaire de prendre ses repas au palais Mancini; le même article, tout en admettant divers cas de force majeure où les élèves étaient dispensés d'y paraître, décidait également qu'il leur serait interdit de réclamer au service de la cuisine le prix de celui auquel ils n'auraient point pris part. Ce petit trafic, plus adroit qu'honnête, faisait florès, lorsque les ordres supérieurs dont nous parlons vinrent suspendre d'aussi fructueuses opérations. Les pensionnaires ne pouvaient s'attaquer au directeur; ils craignaient également d'importuner l'Administration générale. Aussi rapporteront-ils, dans leur soif de vengeance, toute leur mauvaise humeur sur un agent subalterne, mais plus directement exposé à leurs coups, sur le cuisinier lui-même[2]. Le mal était de ce côté à l'état aigu, lorsque

1. « 30 octobre 1764. — Je ne dois pas vous laisser ignorer le trait inconsidéré que vient de faire le sieur Poussin. Il est parti pour aller à Naples avec un comte suédois, sans en donner avis. Comme ils n'ignorent point tous (les pensionnaires) qu'ils ne peuvent faire ce voyage qu'à la fin de leur temps, selon l'ordre que vous m'avez prescrit (et même lorsqu'ils ne découcheront qu'une nuit pour aller aux environs de Rome, il faut qu'ils me demandent la permission), il est de conséquence, Monsieur, pour le bon exemple, que le sieur Poussin soit réprimandé de sa témérité. » (Correspondance de Natoire.)

2. « 5 avril 1764. — La situation où nous nous trouvons à Rome par le vivre occasionné par la disette, une famine qu'on est à la veille d'éprouver par le blé qui a manqué, la dépense est presque triplée. Le cuisinier de l'Académie ne veut plus rien servir; j'aurais de la peine à en trouver un autre, attendu qu'il n'a point de profit, tant s'en faut, que ce pauvre homme est endetté. Les discussions journalières qui règnent entre ledit cuisinier et les pensionnaires me forcent à avoir recours à vous pour que ce nouveau venu puisse résister et que tout soit en règle. » (Correspondance de Natoire.)

Digitized by Microsoft ®

Clodion prit place à la table de l'Académie; si cette question, en apparence futile, intervient ici et s'impose, pour ainsi dire, au récit, c'est en considération de l'importance toute spéciale que lui attribue la correspondance de Natoire avec la Direction générale et M. de Marigny. C'est aussi parce qu'elle donne une idée juste de ce qu'était le gouvernement d'une semblable colonie, turbulente et frondeuse, au sein de laquelle on devait recourir nécessairement aux articles les plus rigoureux du règlement, maintenir fermes les principes d'autorité, afin d'y posséder le bon ordre. Un vent de révolte soufflait dans cette minime annexe de la France, aussi puissant déjà que dans le reste du pays; les idées du jour y faisaient sans cesse de nouvelles recrues et préparaient à Rome même, dans la ville du catholicisme, dans le palais du Roi très chrétien, le scandale de Mouton. Cette lutte retentissante de Natoire et de son pensionnaire, du directeur et de l'élève, se termina, comme on le sait, à la grande joie de la galerie par le triomphe de ce dernier.

La situation de directeur à l'Académie de France à Rome présentait donc, à la vérité, quelques inconvénients[1]. Elle paraît moins enviable encore lorsqu'on fait le relevé jusqu'au détail de toutes les difficultés de moindre importance auxquelles le titulaire de cet emploi avait journellement à pourvoir. Et d'abord, les médiocres conditions d'hygiène où se trouvaient les pensionnaires et qui provoquaient toutes sortes de fièvres et de maladies aggravées encore dans la suite par l'incapacité des médecins et l'insuffisance des secours. Puis, les embarras qui découlaient naturellement du trop grand éloignement de la mère patrie; les inexactitudes dans les correspondances, qui souvent ne parvenaient pas à destination; les retards plus graves encore dans l'arrivée des pensionnaires, que l'on croyait perdus en route, que l'on réclamait de toutes parts, et

1. Voy. la Correspondance du Directeur général des Bâtiments du roi, 1781-83. Lettres à Vien et à Lagrenée.

Digitized by Microsoft ®

SATYRESSE ET ENFANTS SATYRES.
Terre cuite par Clodion.

qui faisaient enfin leur apparition six ou huit mois après le moment

Digitized by Microsoft ®

fixé pour leur entrée. Pour faire face aux exigences d'une situation compliquée à ce point, le gouvernement du Roi choisissait des représentants d'un mérite reconnu, ou du moins, il avait commencé à agir de la sorte en 1738, et il suivit ces errements jusqu'à la dissolution même de l'Académie de France[1]. Après De Troy, Natoire, Hallé (1774-1781), Vien (1781-1784) et Lagrenée (1784-1790) continuèrent la tradition de leurs deux illustres prédécesseurs. C'est assurément à l'influence de ces hommes de talent que l'Académie dut d'éclipser bientôt les autres institutions du même genre et de fournir non seulement à la France, mais à l'Europe les meilleurs peintres et sculpteurs du temps.

Natoire, sous les ordres duquel Clodion se trouvait placé, avait acquis en Italie une réputation aussi solide que celle qu'il possédait dans son pays. Il avait remporté le premier prix de l'Académie de Saint-Luc, à Rome, lorsqu'il n'était encore que pensionnaire du roi, et les grandes fresques qu'il venait d'exécuter à Saint-Louis des Français avaient donné à son nom un regain de célébrité. C'était un artiste de beaucoup de talent, actif, intelligent, consciencieux, parfaitement intègre, mais, par contre, d'un esprit inquiet, et très porté naturellement à se créer des antipathies. Ses démêlés avec ses pensionnaires occupent une part trop grande dans sa correspondance, et quoiqu'il rendît justice à l'ensemble de leurs bons sentiments et à leur application, il trouvait malgré cela, et presque constamment, l'occasion de se plaindre de quelqu'un d'entre eux.

Clodion ne s'attira jamais de sa part aucun reproche écrit et officiel. Bien au contraire, le dossier que l'on peut reconstituer

1. Le choix qu'on avait fait de J.-F. De Troy inaugura ce système, et lorsqu'il s'agit de le remplacer, après quatorze années d'exercice, on envoya au palais Mancini l'un des artistes les plus en vue, aussi réputé et employé à Paris que son ancien maître Lemoyne, que Boucher, son camarade d'atelier, que les Vanloo, etc.

Digitized by Microsoft ®

à propos de lui et les extraits des lettres du Directeur qui le concernent le montrent sous un jour tout à fait avantageux. Ils le représentent comme un travailleur fort occupé de ses études, peu mêlé aux divertissements imaginés par ses camarades, et menant une vie plutôt retirée, quelque peu sauvage, mais, somme toute, comme un des hôtes du palais Mancini dont le Directeur faisait le plus de cas. Voyez, du reste, ce que la correspondance de Natoire et de M. de Marigny nous apprend de son caractère. Les documents sont fort peu nombreux. Qu'y avait-il à dire de bien particulier sur le compte d'un élève qui ne commettait aucune incartade, aucune infraction au règlement, et vivait pour le reste très simplement, d'un jeune homme chez qui tout, jusqu'à la santé, était bien et sagement ordonné? Les fièvres du pays n'avaient point de prise sur sa forte constitution. Tandis que, pour les uns et les autres, une indisposition, un accident, quelquefois même une maladie dangereuse, nécessitaient l'intervention de la médecine et de la pharmacie italiennes, Clodion y échappait constamment par le fait de son heureuse étoile. Il dut s'en louer plus d'une fois, surtout en considérant le grand nombre de ses collègues que leur santé délabrée contraignait à renoncer au séjour de l'Italie. Allegrain avait quitté Rome en 1760 pour cette raison. Hubert Robert faillit y mourir vers la même époque, et Lefèvre succomba à des accès de fièvre paludéenne, à l'heure même où on tentait de le rapatrier, sans parler de bien d'autres qui furent atteints plus ou moins gravement.

Pendant un laps de trois années, le nom du nouveau pensionnaire ne se trouve cité dans la correspondance de l'Académie que lors de son arrivée à Rome, puis au moment de réparer, comme on l'a vu plus haut, les murs de son atelier qui menaçaient ruine. A la date du 16 avril 1766, Natoire le signalait pour la première fois dans ces termes à l'attention du surintendant : « Le sieur Julien

Digitized by Microsoft ®

« copie au Capitole un fort beau tableau de Molle[1] pour son étude; « de Saint-Quentin en commence un dans le même Salon, d'après « Pietre de Cortone, représentant la bataille de Constantin. J'es- « père que cela leur sera avantageux pour leurs études. Je suis assez « content de leurs progrès en général, et chacun travaille avec « beaucoup d'émulation. Le sieur Clodion, sculpteur, m'a fait « voir une suite de petits modèles. Cet artiste est rempli de « goût dans ses ouvrages et fait un très bon sujet. » Le 16 juillet 1765, une nouvelle lettre contient de nouveaux éloges, plus circonstanciés cette fois. Clodion reçoit enfin une commande de l'un des plus importants personnages de la cour de France, du duc de la Rochefoucauld, qui est venu passer quelque temps à Rome, au courant d'un long voyage en Italie. Le directeur avait signalé son arrivée au mois de mars, en même temps que celle d'un grand seigneur russe, le feld-maréchal comte Mozamowski, fort ami, lui aussi, de l'art et des artistes. Les petits modèles avaient bien réussi, dès cette époque, à Clodion. On apprenait à estimer sa manière, et les amateurs inscrivaient son nom sur leurs tablettes pour s'en souvenir à l'occasion. Voici l'épître de Natoire :

« 16 juillet 1766. — Je suis très content aussi du sieur Clodion. « J'ai vu une suite de petits modèles qu'il a faits d'un très bon « goût. Il a un groupe à faire pour M. le duc de la Rochefoucauld, « en marbre, d'une moyenne grandeur, et je crois qu'il s'en acquit- « tera très bien. » Le Directeur général, dont de mauvais plaisants travestissaient alors le titre de marquis de Vandières en celui de marquis d'Avant-Hier, savait s'occuper à propos de tout ce qui ressortissait à son administration, et notamment des progrès des pensionnaires du roi. Comme preuve de cette sollicitude, il

1. Probablement Francesco Mola.

Digitized by Microsoft ®

marqua aussitôt au chef de l'Académie la satisfaction que lui causait cette nouvelle :

24 août 1766, Compiègne.

Vous m'avez déjà informé, je crois, du dessein où était M. le duc de la Rochefoucauld d'employer le sieur Clodion à exécuter pour lui un groupe de moyenne grandeur. Je suis ravi qu'il l'ait effectué.

Quel était le sujet de ce groupe et qu'est-il devenu? Le duc de la Rochefoucauld avait-il persisté jusqu'au bout dans sa résolution et l'avait-il fait exécuter au sculpteur? Il n'en est plus parlé dans la correspondance de Natoire. D'autre part, il n'existe aucun renseignement, soit dans les livres spéciaux, soit dans les publications du temps, soit même aux Archives, qui réponde à cette question. D'autres ouvrages, qu'il produisit pendant son long séjour à Rome, sont plus connus par les catalogues des grandes ventes de la fin du XVIIIe siècle; on en trouvera plus loin l'énumération à peu près complète.

Cependant le temps que Clodion devait passer à Rome comme élève de l'Académie s'avançait fort au moment où l'on donnait sur son compte les notes favorables que l'on vient de lire. Son inscription sur les registres d'entrée datait du 25 décembre 1762, et, les règlements fixant à quatre années exactement le séjour des pensionnaires au palais Mancini, sa place était déjà assignée à un autre protégé du roi. Natoire, qui avait montré pour lui des dispositions bienveillantes, voulut probablement le retenir et le faire bénéficier de quelques exceptions que le Directeur général admettait à l'égard des élèves les plus méritants. En principe, d'après les statuts établis, l'Académie de Rome ne donnait l'hospitalité qu'à douze élèves, ainsi que nous l'avons déjà expliqué dans l'étude précédente relative aux Adam, qui se renouvelaient par un roulement établi sur les bases suivantes : séjour de quatre années pour chaque pensionnaire et remplacement annuel de la moitié du personnel, soit donc

Digitized by Microsoft ®

de six pensionnaires, par un égal contingent envoyé de la métropole. Mais nombre de causes diverses y créaient des vacances inattendues : les maladies d'abord, l'incompatibilité des santés avec le climat de l'Italie, puis encore les renonciations de certains sujets, qui préféraient Paris à Rome et ne pouvaient se décider à se mettre en route. Les vides ainsi produits étaient comblés soit par d'autres pensionnaires, soit par des prolongations accordées à ceux qui avaient fini leur temps, que le régime de l'École séduisait et qui désiraient y continuer leurs études. Mais lorsqu'en 1766 Clodion formulait une demande discrète en ce sens, les cadres se trouvaient au grand complet et les placets affluaient si abondamment à la Direction générale des Bâtiments du Roi, que M. de Marigny écrivait, à la date du 3 août 1736 : « On demande trop souvent des « prolongations, et, à force de les accorder, l'ordre ordinaire sera « interrompu. Ainsi, néant pour Sané. »

Clodion pressentant, d'après cet avis, un refus non moins catégorique, retira sa demande et se prépara à quitter l'Académie, mais non point le séjour de Rome. Sa résolution bien arrêtée sur ce point ne faisait de secret pour personne. Natoire en parlait comme d'un fait acquis. « Je crois que les sieurs La Vallée-« Poussin et Clodion, qui sont sur la fin de leur temps, resteront, « après qu'ils seront sortis de pension, encore quelque temps à « Rome (16 octobre 1766). »

Et, deux mois plus tard : « Les sieurs Poussin, Sané et Clo-« dion, qui sont remplacés par les nouveaux pensionnaires, reste-« ront encore à Rome pour laisser passer la mauvaise saison ; « vous (M. de Marigny) voulez bien que ce dernier jouisse de la « pension jusqu'à ce que le sieur Boucher soit arrivé. Il vous « demande cette grâce (10 décembre). » Cette deuxième lettre porte

1. Sané, dont parle cette lettre, un des collègues de Clodion, venait de solliciter une de ces prolongations.

Digitized by Microsoft ®

en marge et en regard de la dernière phrase, de la main même du Directeur général des Bâtiments du Roi, le mot « Bon ».

L'avantage était inespéré et de nature à consoler Clodion de l'échec de ses autres propositions. Il put même se flatter avec une apparence de raison que cet intérim se transformerait peu à peu pour lui en une véritable prise de possession des droits du nouveau pensionnaire. Pendant longtemps, en effet, on ne reçut aucune nouvelle de Boucher; les lettres qui lui étaient adressées de Rome restaient sans réponse. Qu'était-il devenu? Avait-il renoncé à l'Italie, ou trouvé en France des offres assez avantageuses pour le faire hésiter sur le parti qu'il voulait prendre? Déjà on le disait passé au service du duc de Choiseul. Avec quelle joie anxieuse Clodion voyait les jours succéder aux jours et les mois aux mois, sans que cet enfant prodigue donnât de ses nouvelles! Cette illusion cessa le jour où l'élève retardataire se présenta à l'Académie pour s'y faire installer, au mois de juin de l'année 1667, ainsi qu'en fait foi l'avis suivant : « Le sieur Boucher, sculpteur, est arrivé « hier, premier jour de juin, pour remplir la place de pensionnaire. « Il s'est arrêté six mois dans une terre de M. le duc de Choiseul « pour y travailler; ses camarades de voyage, par conséquent, sont « à Rome six mois avant lui, qui sont le sieur Alizard, peintre, et « Heurtier, architecte. Le sieur Clodion a profité de ce vide, « comme vous avez bien voulu lui en donner la permission. Sou- « haitez-vous, Monsieur, que le dernier venu ne commence à « compter son temps de séjour à Rome que du moment qu'il y « est arrivé, ou bien de celui de l'arrivée de ses deux confrères « qui ont six mois avant lui? »

Le sort en était jeté; il fallait céder la place et chercher dans Rome un autre abri. Nous ne savons en quelle partie de la ville l'artiste alla porter ses pénates, peut-être dans le même logis que son ami La Vallée-Poussin, à la via Condotti, sur la paroisse

Digitized by Microsoft ®

Saint-Laurent in Lucina. Il quittait avec regret l'École, ce coin de terre française dans le pays italien où il avait vécu pendant plus de quatre années. Comme tout cela avait passé vite dans le travail consciencieux de chaque jour, dans le contact incessant des merveilles de l'antiquité, qui le passionnaient encore comme au premier moment, dans ces habitudes de camaraderie que l'éloignement du pays natal rend plus intimes, dans cette confraternité intelligente avec de bons amis qui seront plus tard de grands artistes, Boizot, Houdon, Berruer, Guyard, Le Brun, Lagrenée, Hubert Robert, Taraval, Restout, Durameau, Julien, La Vallée-Poussin, Peyre, Cherpitel, Le Roy, Gondoin! Assurément, le fait de quitter le palais Mancini n'interrompait point des relations aussi solides; mais il n'en fallait pas moins renoncer, malgré tout, à cette vie en commun pleine de charmes et si propre à exciter ainsi qu'à entretenir l'émulation.

Des considérations de tout genre avaient déterminé Clodion à différer son retour en France. Il n'obéissait pas uniquement à son goût déclaré pour le beau ciel d'Italie, les agréments de la vie romaine et la liberté de son existence ainsi passée loin de tout contrôle, loin de toute entrave. Il songeait à sa fortune, à son avenir. Il savait que Rome servait encore de lieu de réunion à tout ce que l'Europe comptait d'éclairé dans les arts, parmi les amateurs illustres et puissants; que son antique influence réussissait à balancer quelquefois l'influence alors rivale et déjà prépondérante de Paris, cet autre foyer artistique. Il avait appris par maints exemples qu'à Rome l'embauchage des artistes s'opérait journellement au nom des cours étrangères de Russie, de Pologne, de Suède, d'Allemagne, et jusqu'à celle du Grand-Seigneur; que les peintres, les sculpteurs, les architectes français passaient les premiers dans ce choix; que le goût de notre nation jouissait dans toute l'Europe d'un merveilleux crédit, plus assuré, plus réel, plus incontesté

Digitized by Microsoft ®

Phot. Dujardin A. Quantin, Edit.

LE BAISER DU SATYRE

Groupe en terre cuite, par Clodion.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

qu'il ne l'avait été du temps du grand roi lui-même et de toute sa puissance. Combien de ses camarades, moins laborieux que lui et moins bien doués, étaient poursuivis, obsédés des offres les plus brillantes : Le Brun, dont le nom n'arriva jamais à la célébrité, que la reine de Pologne faisait pour ainsi dire enlever de Rome de vive force; Boizot, chez qui les intermédiaires de la czarine multipliaient les commandes ; Guyard, que la duchesse de Parme attachait à son service, et bien d'autres exemples fameux, Falconet à Saint-Pétersbourg, Saly à Copenhague, La Datte à Turin, et son frère, son propre frère, Sigisbert Michel, à Berlin ! Pour tous, on avait jeté des ponts d'or, devant tous on avait asservi et humilié l'élément indigène. Pourquoi donc n'aurait-il pas compté sans trop de présomption sur une fortune semblable à la leur? Elle aurait pu lui venir, comme à ses camarades, du côté de la Russie. Son exécuteur testamentaire, le sieur Dingé, qui a bien connu le détail de sa vie, le dit formellement : « Pendant son séjour à Rome, ses « productions étaient achetées avant même qu'il les eût finies. Il « travailla beaucoup pour l'impératrice Catherine II, qui tenta en « vain de l'appeler dans ses États. » Clodion ne répondit point aux offres de la Sémiramis du Nord. Dingé nous donne le secret de cette résolution dans la suite de sa citation : « Ses œuvres, dit-il, « étaient achetées par les amateurs avant même qu'il les eût finies. » Il faisait donc simplement preuve d'un peu de bon sens en s'en tenant au présent et en ne lâchant pas, suivant le précepte de la fable, la proie pour l'ombre. Une heureuse occasion semblable à celle qu'il dédaignait en ce moment pouvait et devait raisonnablement se présenter dans la suite, tandis qu'il n'était pas assuré de retrouver à un autre moment la célébrité toute neuve et vivace qui se faisait autour de son nom. Aussi, sans abandonner ce rêve des succès lointains, il s'attachait pour l'instant à ce sol de Saint-Pierre, du Colisée, du Vatican, du Quirinal, du Corso, des

Digitized by Microsoft ®

palais et des innombrables églises, à ce sol de la ville et de l'art éternels.

Cependant une proposition, partie cette fois de la Lorraine, aurait pu l'amener à modifier ses plans. Il s'agissait, à cette date, d'élever dans Nancy un monument à Stanislas, mort, comme on le sait, deux années auparavant, à Lunéville, des suites d'un terrible accident. On cherchait un homme expérimenté à qui remettre le soin de ce grand ouvrage, et autant que possible un artiste né dans le pays, lorsque le lieutenant général, M. Durival, mit en avant le nom de Clodion. Il appuyait cette candidature par des considérations fort honorables pour le jeune maître. « Mon protégé, disait-il, est le « petit-fils de MM. Adam et se montre dès à « présent au moins aussi habile qu'eux[1]. » Mais le projet avorta, et l'ex-pensionnaire du roi se prit d'un redoublement d'affection pour l'Italie. Il ne fallut rien moins afin de l'en tirer qu'un ordre formel de la Direction générale, lui prescrivant de rentrer sans délai à Paris. Le gouvernement entendait être obéi, les artistes le savaient et peu résistaient à une injonction aussi nettement formulée. Ce fut trois ans et demi après sa sortie de l'Académie qu'il reprit le chemin de la France. Natoire, parlant une dernière fois de son élève, écrivait à M. de Marigny, le 27 février 1771 : « Le « sieur Clodion se détermine enfin à retourner en France, après « neuf années de séjour à Rome. C'est un sculpteur qui, partout « où il se trouvera, se fera estimer avec distinction pour son talent. « Étant pensionnaire, il a rempli cette place avec honneur et y a « fait beaucoup de progrès. J'espère qu'il méritera vos bontés. « Il partira au commencement du mois prochain; je lui donnerai « la gratification ordinaire de 56 écus pour son voyage. » A cette communication le Directeur général répondait en termes obli-

1. Archives lorraines.

Digitized by Microsoft ®

geants : « Je suis fort satisfait du témoignage que vous me don-
« nez du sieur Clodion, « et je désire qu'il le justifie lorsqu'il
« sera de retour ici. » (18 mars 1771.)

Une certaine célébrité précédait le sculpteur à Paris. Des nombreux ouvrages qu'il avait terminés à Rome pendant ces quatre années de séjour indépendant, une partie avait pris place dans les collections italiennes; une partie aussi s'en était allée en Russie, en Allemagne, mais un assez grand nombre se trouvait dès ce moment en France. En 1767, à la fameuse vente de M. de Jullienne, deux morceaux de Clodion figuraient déjà au catalogue, deux statuettes, l'une de *Femme qui allume le feu de l'Amour,* l'autre de *Vestale qui verse sa patère sur l'autel.* Ces deux terres cuites avaient six pouces de hauteur et se trouvaient placées sur des socles de bois doré. Elles furent adjugées pour 250 livres à M. de Montucla, premier commis des bâtiments du Roi. L'élévation de cette enchère, que des terres cuites d'aussi petites dimensions atteignaient rarement, prouve que les œuvres de Clodion étaient déjà fort recherchées des amateurs. Puis, à la vente qui eut lieu après la mort de l'illustre Boucher, dans le courant de la même année 1767[1], on offrait au public des terres cuites de Clodion qui s'enlevaient avec le même empressement. *Une Vestale* d'abord, de 15 pouces de haut, que l'expert désignait ainsi : « Faite à Rome, d'après l'antique; c'est la
« même que celle qui a été copiée par Le Gros pour le jardin
« des Tuileries. Celle-ci est en marbre blanc avec panneau et socle
« de marbre bleu turquin. Vendue 200 livres. » A la suite de cette première figure, le commissaire-priseur adjugeait pour 180 livres *un Vase en terre cuite orné d'une Bacchanale d'enfants en bas-relief et de deux mascarons à cornes de béliers en relief, d'où tombent des guirlandes, de 9 pouces 6 lignes de haut.*

1. Catalogue des collections du XVIIIe siècle.

Digitized by Microsoft ®

Le lundi 2 avril 1770, la collection de M. Fortier, avocat au Parlement, est mise en vente, dans sa maison de la rue Neuve-des-Petits-Champs, par le ministère de Remy[1]. Un morceau de Clodion en fait partie, une nouvelle *Vestale couronnée de fleurs tenant d'une main un vase appuyé sur un trépied, de l'autre une patère.* Cette jolie figure de terre cuite est signée de lui et datée *Rome, 1766;* « elle porte, ajoute le catalogue, 13 pouces 6 lignes de haut. » En 1776, le lundi 24 avril, à l'hôtel d'Aligre, vente d'un autre ouvrage exécuté, celui-là aussi, en Italie, mais d'une importance bien plus grande et qui mérite une description détaillée que nous empruntons telle quelle au livret : « Un morceau capital de la plus belle « exécution; il a été fait à Rome pour le projet d'*une Fontaine.* La « composition est de trois figures de 24 pouces de proportion; cha- « cune représente une belle femme romaine debout et pressant « leurs mamelles pour en faire jaillir l'eau. Des caractères nobles, « une grande pureté de dessin et de goût, de savantes draperies font « preuve de la manière juste avec laquelle cet habile artiste a su « voir les belles choses antiques. » Le public confirma l'opinion de l'expert; le groupe atteignit le chiffre de 1,350 livres et fut adjugé au sieur Dulac. Il nous semble que c'est ce morceau qui, longtemps enterré dans les magasins de Dulac, reparut en 1805 comme projet d'une fontaine à édifier sur la place du Carrousel et provoqua le curieux incident que nous relatons, d'après l'auteur des *Souvenirs des Tuileries.* On soumettait divers de ces dessins à l'empereur et l'architecte insistant sur l'un d'eux, de *Naïades jetant de l'eau par les mamelles:* « Cela est indécent, s'écria-t-il. — Comment, sire? — Oui, elles ont l'air de nourrices. — Sire, ce sont des naïades. — Otez-les-moi! les naïades étaient vierges[2]. » Et le

1. Catalogues des collections du XVIIIe siècle.
2. *Souvenirs des Tuileries,* par M. de ***.

Digitized by Microsoft ®

BACCHANTE PORTANT UN ENFANT SATYRE.

Groupe en marbre par Clodion. — Musée du Louvre.

Digitized by Microsoft ®

dessin retourna au carton. Citons encore un *petit Vase de forme allongée à deux anses, offrant sur la panse une bacchanale d'enfants* et signé *Clodion, in Roma, 1769,* de la collection Thibon, et deux autres groupes, l'un d'*une Nymphe nue couronnée par un Satyre et accompagnée d'un enfant mangeant du raisin,* daté 1765[1], et une *Bacchante nue couchée sur les genoux d'un Satyre qui la désaltère par la pression d'une grappe de raisin,* datée 1764.

Enfin l'artiste rapportait également de Rome des copies d'après l'antique, entre autres celles qui figuraient dans la magnifique collection du marquis de Véri, si riche en tableaux de l'école française, et notamment en Greuze incomparables[2]. Deux belles figures de marbre blanc, d'après l'antique, la *Vénus callipyge* et une *Hébé*. Le Brun, le marchand de tableaux, le mari de la charmante Mme Vigée, qui fut commissaire-priseur et artiste à ses moments perdus, Le Brun, disons-nous, se rendit acquéreur des deux ouvrages du maître au prix de 801 livres. Bien des articles manquent assurément à cette liste ; mais elle montre clairement, toutefois, que le sculpteur avait utilement employé son temps en Italie. Son talent s'était, d'autre part, complètement formé et mûri ; sa main avait gagné de l'assurance, son esprit plus de netteté, son goût surtout en revenait épuré, raffiné par la contemplation de tant de chefs-d'œuvre. Les critiques du temps lui reconnaissaient déjà ce grand sentiment d'élégance qui fut la caractéristique de son génie et cet éloge ne peut passer pour banal lorsqu'il émanait d'un public si justement difficile en cette matière.

La faveur des curieux arrivait fort opportunément pour mettre Clodion en état d'aider les siens. La situation de Nicolas-Sébastien Adam et de Sigisbert Michel, de bonne et presque bril-

1. Collection de M. Beurdeley.

2. Cette belle collection n'est pas citée par M. Charles Blanc dans son *Trésor de la Curiosité.*

Digitized by Microsoft®

lante qu'elle avait pu paraître pendant un temps, avait rapidement tourné à l'état le plus misérable. Le spectacle que lui offrait l'intérieur de la rue du Champfleury, qu'il avait encore connu gai et vivant, n'était en aucune façon de nature à réjouir son esprit. En 1762, il y laissait son parent occupé, recherché et confiant par cela même dans son avenir, rajeuni par son entourage, escomptant déjà les joies de la paternité. Il trouvait à sa place un homme fatigué, vieilli, malade, que les chagrins et les soucis avaient entièrement désabusé. Le *Prométhée,* qui devait être un triomphe, que le sculpteur avait soigné, repris sans cesse, poli jusqu'à l'ongle, ce *Prométhée* sur lequel il fondait de si grandes espérances, qu'il affectionnait tout particulièrement, son chef-d'œuvre en un mot, provoqua plus de critiques que de louanges.

Assurément, lorsqu'il parut au Salon de 1763, l'impression générale lui fut favorable. Du *Mercure de France* au journal de Fréron, à *l'Année littéraire,* en passant par *le Bachaumont* et *les Affiches,* tous les salonniers lui consacrèrent une remarque plus ou moins bienveillante. Wille, le graveur, mieux à même de juger cette figure, avait déjà écrit, le 24 juin 1762 : « J'allai à l'assemblée « de l'Académie; M. Restout, directeur, fut continué dans la « même dignité et M. Adam fut reçu. Son morceau de sculpture « est un marbre de toute beauté. C'est un *Prométhée attaché au* « *rocher,* à qui l'aigle déchire les entrailles[1]. »

Les princes eux-mêmes ajoutèrent leurs compliments ou des offres plus sérieuses à ce concert flatteur. « Le roi de Prusse, « nous apprend d'Argenville, ayant entendu parler de cette figure « avec les plus grands éloges, en fit offrir au sculpteur 30,000 livres, « et même plus, s'il voulait la lui vendre; mais Adam, doué d'un « parfait désintéressement et plein d'honneur, répondit à l'agent

1. Correspondance de Wille.

Digitized by Microsoft ®

« du prince que ce morceau avait été fait pour le roi son maître « et qu'il lui appartenait. »

« Enfin le roi de Danemark, qui se trouvait, sous le nom de comte de Rendsbourg, de passage à Paris, où on le festoyait et l'amusait de toute manière, saisit l'occasion de faire en présence de l'artiste et sur son nom un jeu de mots aimable, quoique peut-être trop facile. Il était venu visiter les salles de l'Académie, et comme cette statue avait frappé ses yeux dès l'entrée et qu'il demandait aux personnages de son entourage si l'auteur vivait encore, Adam s'avança aussitôt et lui fut présenté. « On a bien « raison, lui dit ce prince, de vous donner le nom du premier « homme, vous vivrez toujours et votre nom sera immortel[1]. »

Mais à côté de ce bruit de louanges, si doux à l'oreille du sculpteur, que de sons discordants, que d'observations aigres, que de reproches voilés ou crûment exprimés, qui flagellaient son pauvre orgueil ! C'est le journal des *Petites-Affiches* de province qui ne peut s'expliquer « comment l'artiste n'a pas négligé, comme « on fait dans les plus belles antiques, de marquer sur l'estomac et « sur le dos ces touffes de poils qui gâtent le nu ». C'est Diderot surtout, toujours amer et virulent, qui s'écrie : « Le *Prométhée* « qu'Adam a attaché à un rocher et qu'un aigle déchire est un « morceau de force dont je ne me sens pas capable de juger. Qui « est-ce qui a jamais vu la nature en cet état ? Qui sait si les « muscles se gonflent ou se contractent avec précision, si c'est là « le cours réel de ces veines enflées ? Qu'on porte ce morceau chez « l'exécuteur de la justice ou chez Ferrein, l'anatomiste, et qu'ils « prononcent[2] ! » Et combien d'autres épigrammes sanglantes qu'il serait trop long d'énumérer, combien, à côté de cela, de déboires qu'une nouvelle injustice venait encore aggraver !

1. D'Argenville, *Vie des plus fameux peintres et sculpteurs.*
2. Diderot, *Salons.*

Digitized by Microsoft ®

Le marbre auquel le sculpteur avait consacré quinze des meilleures années de son travail était devenu la propriété de l'Académie, qui croyait pleinement indemniser Nicolas Adam en lui conférant le titre d'agréé, qu'elle changeait rapidement, il est vrai, en celui d'académicien adjoint à professeur et de professeur. Il ne pensait pas de même et il tenta, croyons-nous, de déjouer cette prise de possession brutale en tirant parti d'un modèle en bronze qu'il aurait, suivant Mariette, terminé antérieurement au marbre original. La société n'entendait point raillerie sur ce point. Elle parvint à faire saisir l'objet du litige, ce qui expliquerait la note suivante, insérée aux *Annonces et Avis divers* : « Vente d'un très « beau bronze représentant Prométhée déchiré par un vautour. « Le 4 mars, à midi, en vertu d'un arrêt de la Cour, sous la voûte « du Grand-Châtelet[1]. » Tant de difficultés et le déchaînement de la satire contre son œuvre favorite avaient blessé au vif l'amour-propre de l'artiste. L'indifférence qui accueillit, au Salon de 1765, un autre groupe, *Ulysse se sauvant de la caverne de Polyphème sous le ventre d'un bélier,* ne le chagrina pas moins. Puis l'âge était venu, et avec l'âge un affaiblissement graduel de la vue, qui le contraignait dans la suite à résigner ses fonctions de professeur. Le 28 juin 1776, l'Académie considérait « que M. Adam ne pouvait « plus professer à cause du mauvais état de ses yeux et prenait la « résolution de le faire passer au rang d'ancien professeur, en même « temps qu'elle suppléait à la vacance créée par ce changement[2] ». Avant cette date et dès 1771, le malheureux sculpteur se trouvait dans une situation pécuniaire fort précaire. Cet homme, autrefois si vaillant, avait perdu tout courage, et rien ne saurait mieux indiquer l'état de son esprit que cette supplique qu'il adressait à M. d'Angiviller : « Le sieur Adam a reçu du feu roi, en 1742, une pension

1. *Petites-Affiches, Annonces et Avis divers.*
2. Registres de l'Académie royale de peinture.

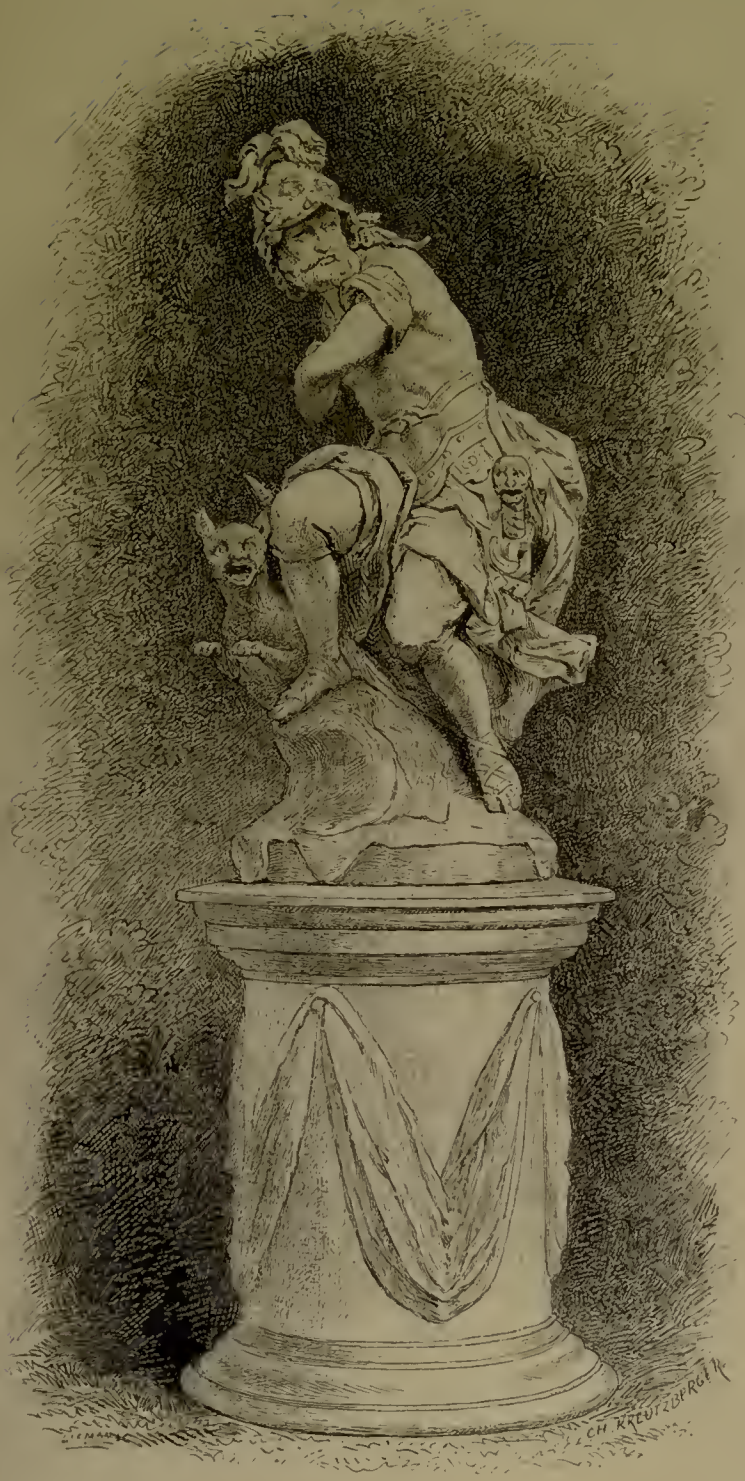
Digitized by Microsoft ®

« de 500 livres sur les Bâtiments et un logement consistant en une « maison située rue du Champfleury, près du Louvre; depuis trente « ans, il n'a rien touché de sa pension. Il est dans la misère, près « de perdre la vue, et ne sachant dans quelle situation il laissera sa « veuve et ses deux enfants qu'il destine aux arts[1]. »

Nicolas Adam n'était pas le seul parent que Clodion eût à soutenir de ses conseils, à aider trop souvent de ses deniers. Son frère aîné, Sigisbert Michel, venait de rentrer d'Allemagne, aussi pauvre et plus inconnu dans son propre pays qu'en 1761, à l'époque où il quittait Paris. De ces huit années qu'il avait passées à la cour de Prusse, il ne rapportait ni un sou vaillant ni une recommandation. Bien accueilli par Frédéric, installé, dès son arrivée, dans les mêmes titres et fonctions que son prédécesseur, mis en possession de l'atelier de François-Gaspard Adam, que Nicolaï nous dépeint comme un logement agréable, dont les fenêtres donnaient sur le jardin royal[2], Sigisbert pouvait croire, dans les premiers temps de son habitation, qu'il allait passer à Berlin des jours tissés d'or et de soie. L'avenir se chargea de le détromper cruellement. On l'avait appelé, disait-on, pour entreprendre et exécuter de grands travaux. On lui avait fait entendre qu'il aurait chaque année, pour le moins, la commande d'une figure, — lorsqu'il eut donné les derniers coups de ciseau à celles ébauchées par son oncle, le surintendant feignit de l'oublier; — qu'il serait payé, et jusqu'à la fin de son séjour il ne toucha pas un thaler du Trésor; qu'il serait entretenu aux frais du roi de Prusse, et il mourait de faim. Il espérait par cette voie arriver à la réputation et, malgré tout, demeurait ignoré; malgré la réclame qu'il tentait de faire autour de lui; malgré cette invitation pressante qui paraissait dans les gazettes, dans les Guides : « On rencontre dans

1. *Nouvelles archives de l'art français.*
2. Nicolaï, *Description de Berlin.*

Digitized by Microsoft ®



MARS EN FUREUR.

Figure commencée par François-Gaspard Adam, terminée par Sigisbert Michel.
Jardins de Potsdam.

Digitized by Microsoft ®

« l'atelier de M. Sigisbert Michel, sculpteur du roi, plusieurs beaux « modèles en plâtre et d'argile. Quand on y travaille, un étranger « qui demande poliment à entrer y est bien reçu. »

Son caractère impatient et susceptible ne s'accommoda pas longtemps d'une semblable existence. Un jour de l'année 1770, les commis de la Direction cherchèrent vainement à Berlin et à Potsdam le premier sculpteur du roi. Il avait disparu du jour au lendemain, sans bruit, sans avis ; il avait déguerpi, et si bien que son maître aima mieux le laisser courir que de chercher à le rattraper. De l'autre côté de la frontière, et lorsqu'il se sentit en sûreté, il adressa au roi de Prusse une lettre dans laquelle il mettait le fiel tout entier et la rancune qu'il avait amassés en six ans. Nous regrettons de ne pas posséder ce morceau de haut goût, d'autant plus qu'un contemporain en parle comme d'une pièce curieuse. « Après Adam, écrit Thiébaut dans ses *Souvenirs,* Fré- « déric eut un autre sculpteur qui le quitta comme celui-ci, et qui, « après son retour en France, ne recevant aucune réponse à ses « réclamations, lui écrivit une lettre de reproches, d'injures dont « j'ai vu la copie entre les mains du chargé d'affaires de France, « à qui cet homme l'avait adressée. Cette lettre, écrite *ab irato,* n'é- « tait pas mal rédigée; le tour était ferme et hardi; elle était même « assez noble et philosophique; il n'y avait d'injures que par le « fond des choses, mais à cet égard on n'y trouvait aucun ménage- « ment. Les filous, les voleurs de grand chemin, les suborneurs y « étaient offerts comme objets de comparaison qui méritaient la « préférence, parce qu'au moins on avait contre eux des recours ou « des moyens de vengeance. Frédéric, ajoute l'écrivain, méprisa « cette lettre, dont on n'a jamais parlé et qui, adressée à tout autre « souverain, aurait certainement causé la perte de son auteur[1]. »

1. Thiébaut, *Souvenirs sur la cour de Prusse.*

Digitized by Microsoft®

Toutefois, le roi de Prusse garda le souvenir de son ancien protégé et de ses excès de plume. Écrivant, le 14 décembre 1774, à d'Alembert, qu'il avait chargé de lui fournir un sculpteur et qui lui annonçait le départ de Tassaert pour Berlin, il dit : « L'artiste « que vous m'envoyez est arrivé avec la lettre dont vous avez bien « voulu le charger. Nous ferons notre accord et il ne manquera « pas d'ouvrage. Je vous suis obligé du choix que vous m'avez fait. « Les morceaux que j'ai vus de lui sont beaux, et je crois, sur « votre témoignage, sa cervelle mieux organisée que celle de son « prédécesseur[1]. »

Frédéric avait-il jamais eu l'intention d'observer sincèrement ses engagements, de faire honneur à sa parole ? On a le droit d'en douter, quand on sait comment il traita le successeur de Sigisbert Michel, et comment il se montra tour à tour avec lui oublieux et fantasque. Les anecdotes abondent, et nous les reproduirions toutes si elles ne nous écartaient trop de notre sujet. Qui n'a lu celle que rapporte un de ses biographes[2] ? Tassaert a reçu l'ordre de modeler promptement une figure en pied du maréchal Keith. Il a son idée dans sa tête ; mais au premier mot qu'il en touche au prince, celui-ci se récrie. Il veut que son ancien compagnon d'armes soit représenté vêtu à la prussienne, avec de grosses bottes et le large chapeau de service. L'artiste résiste ; Frédéric se fâche, et le premier, de guerre lasse, se résout à représenter ce malencontreux chapeau, mais ne tenant point au corps de la statue, et de façon à l'ôter si le roi changeait d'avis. Et cet autre récit encore, que Thiébaut fait si gaiement, des plaintes exhalées par Tassaert en présence du prince Henri : « Monseigneur, lui « disait-il, j'ai fait avant de quitter Paris mon marché par écrit « avec Monsieur votre frère (Frédéric le Grand). Dans ce marché,

1. *Correspondance de Frédéric II.*
2. *Lettres sur Frédéric.* Strasbourg, chez Treuttel.

Digitized by Microsoft®

« Monsieur votre frère s'est engagé à me fournir un atelier tout « monté. Depuis mon arrivée, il m'a marqué de le garnir moi- « même, et qu'il m'en rembourserait les frais; et ne voilà-t-il pas « que Monsieur votre frère me renvoie aujourd'hui le mémoire « que j'ai fourni d'après ses ordres, et qu'il me dit que c'est un « mémoire d'apothicaire; et vous voyez pourtant, Monseigneur, « qu'il n'y a dans mon atelier que ce qu'il faut; mais Monsieur « votre frère a une singulière façon de payer les gens. » Quelle amusante comédie, quel intéressant aperçu des petits côtés d'un grand esprit, si profondément original dans ses qualités comme dans ses défauts !

Sigisbert Michel n'eut pas lieu, au début, de regretter bien vivement le coup de tête qui le remettait sur le pavé de Paris; cet incident se serait terminé dans un sens tout à fait favorable à ses intérêts, s'il eût retrouvé en France une situation quelconque. Malheureusement, après avoir longuement cherché, après avoir intrigué et s'être ingénié de toutes les façons pour paraître, il dut s'avouer qu'il n'avait pas fait un pas en avant dans cette voie. Ne pouvant réussir par lui-même, il pensa fort justement qu'en se couvrant du nom de son cadet, plus célèbre que lui, il trouverait à faire acheter ses ouvrages. Comme deux autres des frères de Clodion, Pierre et Michel, se tinrent en même temps un raisonnement identique, celui-ci se trouva un beau jour avoir une partie de sa famille sur les bras.

Clodion rentrait en France, quelque peu imbu encore des idées académiques, dans un moment où le classique faisait de maigres recettes. Les derniers représentants du grand art, du pompeux et du majestueux XVIIe siècle, Bouchardon, Lambert Adam, les Slodtz, avaient disparu. Le second Guillaume Coustou et Le Moyne en continuaient seuls la tradition, tandis que des artistes plus jeunes, Allegrain, Vassé, Pigalle et Falconet, qui savaient s'en

Digitized by Microsoft ®

JEUNE HOMME COURANT, GROUPÉ D'AMOURS.

D'après un modèle de Clodion.

Digitized by Microsoft ®

servir fort adroitement à l'occasion, s'empressaient de l'oublier, afin de ne point passer pour ennuyeux ou moroses.

On avait peu à peu perdu, dans les ateliers, le goût des larges conceptions et des grandes machines, dont le public ne savait plus que faire. Le client, le vrai client de l'époque, celui que le peintre et le sculpteur recherchent, celui qu'ils s'empressent de servir, celui pour qui ils inventeront tout à l'heure les exiguïtés, les mignardises, les polissonneries de la gouache, de la miniature, de la terre cuite, de la cire, toutes ces charmantes délicatesses du détail, ce client, c'est l'homme riche; qu'il soit grand seigneur ou parvenu, peu importe, s'il paye bien. A ces hôtels des La Borde et des Bouret, aussi bien qu'à ceux des Bezenval et des Vaudreuil, il ne faut plus de figures de dieux au maintien sévère, au geste grave, non point, mais d'aimables filles, Vénus, baigneuses ou bacchantes, qui ne jouent pas plus aux renchéries que les belles du temps. Plus de scènes de l'Olympe, plus de froides allégories aux plafonds, aux dessus de portes, mais des amours, beaucoup d'amours, assis, debout, couchés, jouant, luttant, se poursuivant, s'envolant dans un ciel bleuâtre et léger. Aux murs, plus de ces tableaux italiens ou espagnols, trop sombres, trop bien dessinés, trop convaincus, mais la note joyeuse de l'école nouvelle ou les magots distrayants de Téniers, de Brauwer. L'ancien cartel, l'horloge raide et guindée cèdent la place, sur les cheminées, aux grâces nues et charnelles qui élèvent le cadran d'azur sur leurs jolis bras. Les jambes se font plus grêles et s'allongent outre mesure, pour donner de l'élégance au corps tout entier, à ces bustes d'adolescents, à ces visages poupins. Et tandis que la conspiration dont Vien est le chef, qui a pour but de renverser cet état de choses, grandit lentement, le reste de l'école verse chaque jour davantage dans son aimable décadence.

Le neveu des Adam s'assimila aussitôt comme par intuition

Digitized by Microsoft ®

l'esprit du moment, ce curieux composé de réserve et de licence, de langage raffiné et de mots orduriers, de sentiments quintessenciés et de réalisme cynique. Il se poussa, d'autre part, bien vite au premier rang de ces maîtres décorateurs, qui ne craignirent pas d'abaisser leur talent jusqu'à l'ornementation des plus petits objets. Et cependant il lui en coûtait de renoncer à des visées plus hautes. Il aurait voulu, comme ses oncles, pratiquer plus longtemps l'art véritable de la statuaire.

Jusqu'en 1783, c'est-à-dire pendant treize ans après son retour d'Italie, il tenta, par tous les moyens possibles, de s'employer pour le gouvernement, pour les communautés religieuses, pour les villes. Il possédait un peu de ce feu sacré qui avait animé ses oncles et leur avait donné le goût des vastes conceptions. Mais avant tout il fallait vivre, et pour cela s'adresser, comme nous venons de le dire, à d'autres qu'à l'État, qui n'avait plus ni argent comptant ni crédit, et qui, par conséquent, ne payait pas les artistes pour les ouvrages qu'il osait encore entreprendre. Assurément le travail ne manquait point. La construction de l'École militaire, de l'Hôtel des monnaies, du Garde-Meuble, de l'École de médecine, les embellissements du Palais-Royal, du théâtre de Versailles en avaient procuré à Pigalle, à Pajou, à Caffieri, à d'Huez, à Lecomte, à Mouchy, à Gois, à Berruer, etc.; et les églises de Sainte-Geneviève, de Saint-Sulpice, de Saint-Philippe-du-Roule s'élevant au même moment en entretenaient le mouvement. La province, de son côté, s'adressait souvent aux artistes de l'Académie pour une statue du roi, pour un projet de fontaine, pour un monument à mettre sur une place de ses grandes villes, pour la décoration de ses églises. Elle appelait à cet effet Le Moyne à Bordeaux et à Rennes, Pigalle à Reims, Lecomte à Nancy, où il devait terminer, dans l'église de Bon-Secours, le mausolée de Stanislas commencé par son maître Vassé; Bridan à Chartres,

Digitized by Microsoft ®

dont il décorait la cathédrale d'une belle Assomption; sans compter les ordres particuliers de la Direction, le tombeau du maréchal de Saxe, qu'elle confiait à Pigalle, celui de la Dauphine à Guillaume II Coustou. Mais où trouver de l'argent, dans cette déplorable pénurie des fonds? Parcourez la correspondance de la Direction générale des Bâtiments du roi avant cette époque, pendant les années qui nous occupent, de 1770 à 1774. Qu'y trouverez-vous? Des plaintes et des réclamations, toujours des plaintes. Voyez ce qu'écrivait M. de Marigny, le 30 août 1770, lorsqu'il pensait déjà à résigner ses fonctions. Il s'adresse à l'abbé Terray, contrôleur général des finances, et, après avoir énuméré les embarras pécuniaires de toute sorte qu'il rencontre dans la direction de son département, il en arrive à la question qui lui tient le plus à cœur et qui concerne l'organisation des écoles de Rome et de Paris.

« Je suis, écrit-il, sur le point de congédier les pensionnaires « tant de l'Académie de Rome que de l'École des Élèves protégés « à Paris, si vous ne venez incessamment à mon secours pour ce « double objet. Le directeur de l'École de Paris ne peut plus y « tenir; il lui est dû environ quatre années de la pension des six « élèves que le roi y entretient, ainsi que de ses appointements. Il « en est dû autant à tout ce qui tient au service de cette École. « Le banquier qui fait les avances pour celle de Rome me fait « annoncer ne vouloir plus en faire, alléguant qu'un banquier a « besoin de ses fonds à jour préfixe, que son honneur et sa fortune « tiennent à l'exactitude de ses payements, et qu'il faut qu'on soit « exact à le rembourser. Si l'on veut renoncer à ces deux établisse- « ments, je puis vous assurer, monsieur, que la chute des arts est « rapide en France. Il serait honteux pour la nation de laisser « sombrer deux établissements qui lui donnent une supériorité « tellement reconnue dans les arts que, quand quelque puissance « étrangère veut élever un monument de conséquence, ce sont

Digitized by Microsoft ®

JEUNE FILLE COURANT, GROUPÉE D'AMOURS.

D'après un modèle de Clodion.

Digitized by Microsoft ®

« des artistes français qu'elle choisit, comme ont fait, les années « dernières, la Suède, le Danemark et la Russie. Quelque énorme « que soit la dette des Bâtiments envers les Académies, les artistes « que le roi a employés ces dix-huit dernières années et les deux « Écoles de Rome et de Paris, je me borne à vous demander vingt « ou vingt-cinq mille livres pour aider ces deux établissements; « sans cela il n'y a plus d'autre parti à prendre que de congédier « directeurs, professeurs et élèves[1]. »

Plus tard, il réclamait cinquante mille livres pour lui être livrées dans la quinzaine, ou c'en était fait, disait-il de nouveau, de l'influence du gouvernement en matière d'art.

Peut-on en vouloir à Clodion d'avoir à la fin préféré, en présence de la situation qui lui était ainsi faite, ses intérêts à la pratique du grand art? La plupart de ses collègues, à commencer par les plus illustres, réglaient leur vie de cette manière. Clodion, loin de créer une exception en se consacrant principalement au genre qu'il a rendu célèbre, rentrait, au contraire, dans la règle commune aux artistes de son époque.

Quelle fut sa première résidence, dans ce Paris déjà si considérable, si important, et qui pendant son long stage en Italie avait pris tant d'extension? Il nous semble peu probable qu'il ait vécu en communauté avec Nicolas Adam, trop pauvrement logé pour prendre des pensionnaires. Il dut installer son ménage dans la maison qu'il habitait, en 1776, place Louis XV, près le Garde-Meuble, maison bâtie de la veille, comme toutes celles qui bornaient ce grand espace que la Ville faisait entourer de constructions, en 1761, pour y placer la statue du roi ébauchée par Bouchardon et terminée par Pigalle[2]. Il en laissait certainement la direction à

1. Archives nationales. Correspondance des directeurs.

2. Cette statue fut installée le 13 avril 1763. Un coup de canon fut tiré au moment où la statue passa devant la demeure de l'artiste. (*Année française*, par Marseul, 1778, t. III, p. 39.)

Digitized by Microsoft ®

sa tante, Barbe Adam, à cette vieille fille que les soins domestiques avaient tenue assez éloignée de l'étude du français pour qu'elle ait laissé des pièces du genre de celle-ci ; c'est une quittance donnée au nom de son neveu, seul document qui nous reste de son style :

J'ay reçue de M. Chochin la some de soixante et quin livre pour un cartié de la gratification annuelle du à Claudion Michelle pendant son séjour chez M. Vanlo à Paris le 15 juillet 1763.

BARBE ADAM.

Clodion, fixé dès lors sur les deux graves questions du gîte et de la table, s'occupa fort activement de se concilier le public parisien. Pour y arriver, il fallait avant tout paraître aux expositions, et pour cela passer par l'Académie. Les membres de cette société avaient seuls, on le sait, le droit d'envoyer tous les deux ans leurs œuvres aux Salons du Louvre. Nous ne parlons point ici des expositions de la place Dauphine, ni de celles qui se donnaient dans le local de l'Académie de Saint-Luc. Ces dernières nécessitaient d'ailleurs des conditions d'admission presque semblables. Les artistes incompris, les médiocres, sauf de très rares exceptions, en composaient la clientèle.

Il avait franchi les différents degrés d'initiation qui devaient le mener à l'Académie : le grand prix, le temps à l'École des Élèves protégés et à l'Académie de Rome ; il se trouvait donc tout porté pour passer des premiers à l'agrégation.

Quoique arrivé en temps utile pour envoyer de ses productions au Salon de 1771, il n'avait pu en profiter, par suite de l'absence de ce titre. Il assista, sans y prendre part, aux succès de ses conscrits de l'École, de ses anciens camarades du palais Mancini, qui, revenus avant lui à Paris, avaient déjà rempli les épreuves voulues d'admission. Les œuvres de ces nouveaux abondaient au Salon de 1771. On y voyait, de d'Huez, une Vénus, un portrait de La Con-

Digitized by Microsoft ®

damine et le modèle d'un fronton pour l'École militaire; de Mouchy, un modèle également destiné à ce nouvel édifice et deux figures en plâtre : la Noblesse et l'Amour de la patrie; de Lecomte, des bas-reliefs, les Sept Sacrements, des esquisses : une Bacchanale d'enfants, et le Triomphe de Terpsichore, qui devait trouver sa place dans le nouvel hôtel de Mlle Guimard; de plus, une statue de marbre, Œdipe détaché de l'arbre par Faustulus, son morceau de réception, actuellement dans les salles de la sculpture moderne au Louvre. Houdon avait envoyé le plâtre de son morceau de réception, le Morphée, et plusieurs portraits de sa façon, « tous d'une « ressemblance et d'une vérité qui frappaient » (*Affiches de province*); Berruer, le projet d'un mausolée de M. le comte d'Harcourt; Gois et Monot, différents morceaux. Toute cette production, quoique fort estimable, faisait encore mieux ressortir l'exposition des maîtres, à qui elle servait de repoussoir : le buste de Madame la Dauphine, Marie-Antoinette, par le vieux Lemoyne; les modèles des mausolées de M. de Brou et de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, présentés par Vassé; deux statues, par Caffieri, l'Eau et l'Air, qu'on avait placées à la suite de ses bustes de Quinault, de Lulli et de Rameau. Pajou, en vrai courtisan, n'avait travaillé que pour Mme du Barry; il offrait en première ligne aux curieux le buste de la comtesse, cette terre cuite reproduite à l'infini de nos jours, qui « rappelle à tous les regards, « disait le *Mercure de France,* les charmes de la beauté, aux « élèves des beaux-arts les traits de leur protectrice » ; puis trois esquisses en terre cuite, une Vénus enchaînant l'Amour, un Amour donnant à Vénus le prix de la beauté, et une Hébé; ces figures, destinées à la favorite, n'étaient que les modèles des marbres originaux. Dans cette exposition, en somme, peu de grands ouvrages, mais bien plutôt des esquisses, beaucoup d'esquisses, des modèles, des plâtres, des terres cuites.

Digitized by Microsoft ®

A Quantin Edit

TÊTE DE SATYRE
Dessin à la sanguine par Clodion
(Collection Beurdeley)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

Clodion avait rapporté d'Italie quelques ébauches inspirées par la fréquentation des classiques; il pensa qu'elles pouvaient lui être utiles pour les épreuves de l'agrégation; il y mit promptement la dernière main. Mais, en même temps, il modela des vases, des bas-reliefs; il termina en marbre une petite figure, et ce fut avec onze morceaux, compris dans le livret sous neuf numéros, qu'il livra, deux ans après, en 1773, sa première bataille contre la critique. L'année 1772 se passa dans ce travail de préparation et, dès les premiers mois de l'année suivante, le sculpteur se trouvait en état de forcer les portes de l'Académie. Il soumit, suivant la coutume, ses œuvres à l'approbation de cette société qui, par une délibération du 29 mai, résolut de l'admettre au nombre de ses membres. Nicolas-Sébastien Adam signa le procès-verbal de cette séance avec des sociétaires de son temps : Coustou, Le Moyne, Pigalle, Allegrain, Dandré-Bardon, Pajou, Hallé, Doyen, Challe, La Tour, Le Clerc, Cochin, Le Bas, Pierre Venevault, Roslin, Vien, Voiriot, Belle, et des représentants de la nouvelle génération, d'Huez, Leprince, Lecomte, Gois, Brenet, Berruer et Boizot.

L'acte qui sanctionna cette admission fut l'un des derniers que M. de Marigny eut la charge d'approuver. Deux mois plus tard, il résiliait, en effet, ses fonctions de Directeur général, après les avoir pendant vingt et un ans (1752-1773) remplies à l'entière satisfaction de ses subordonnés et des artistes, autant que les écrits et les correspondances du temps en font foi. L'abbé Terray, contrôleur général des finances, le remplaçait en attendant que le roi eût définitivement statué sur le choix de son successeur. M. de Marigny avait invoqué les fatigues occasionnées par ses longs travaux et le besoin d'un repos absolu pour justifier sa décision. Mais la cause véritable de son éloignement ne faisait de doute pour personne. Les contrariétés de tout genre qu'il avait essuyées durant sa direction, les critiques dont il était l'objet, l'impossibilité de

Digitized by Microsoft ®

satisfaire les gens en place, de subvenir aux besoins des artistes malheureux, et surtout le manque absolu de fonds, la détresse dans laquelle on laissait la caisse des Bâtiments civils, le déterminèrent, après bien des hésitations, à demander son congé. Ce changement, quoique considérable, n'apporta aucune modification dans le service des Beaux-Arts. A cette époque encore, un ministre pouvait se retirer, et son successeur accepter la suite des affaires sans que le personnel placé sous ses ordres interrompît en rien ses travaux. L'abbé Terray prit possession du titre par intérim. M. de Marigny reçut en compensation celui de Directeur général adjoint honoraire, et le Salon ouvrit, comme d'habitude, le 25 août 1773, jour de la Saint-Louis.

Clodion avait eu tout le temps nécessaire pour préparer ce qu'il destinait à l'exposition. C'était un *Jupiter;* un *Fleuve Scamandre;* un *Hercule au repos;* le *Fleuve du Rhin séparant ses eaux;* deux vases ornés de bas-reliefs : *Offrande à l'Amour, Offrande à Pan;* un vase que décorait une *Bacchanale d'enfants;* un *Satyre enfant tenant un hibou,* en marbre; deux bas-reliefs : *le Sacrifice à l'Amour* et *la Marchande d'Amours;* enfin une *Femme qui, en mourant, montre à son époux son fils,* ce bas-relief pour un tombeau. Cette alliance d'œuvres sérieuses et d'œuvres gracieuses séduisit le public. La critique ne marchanda pas au sculpteur ses compliments pour le présent et ses prophéties les plus flatteuses pour l'avenir. Le salonnier du *Mercure de France* écrivait (octobre 1773) : « M. Clodion, nouvel agréé, a exposé « différents morceaux qui prouvent les études sérieuses qu'il a « faites en Italie, d'après l'antique. Son *Jupiter* prêt à lancer la « foudre s'annonçait par ses traits et surtout par ses sourcils, dont « le mouvement, disent les poètes, ébranle l'Olympe; *Hercule qui* « *se repose,* le *Fleuve du Rhin séparant ses eaux,* le *Fleuve Sca-* « *mandre* desséché par les feux de Vulcain implorant le secours

Digitized by Microsoft ®

JUPITER LANÇANT LA FOUDRE.

Morceau de réception à l'Académie royale de peinture et de sculpture.
Petit modèle en terre cuite par Clodion. — Musée de Sèvres.

Digitized by Microsoft®

« des Dieux; *une femme qui, en expirant, montre à son époux* « *le fils qu'elle lui laisse,* sujet destiné pour un tombeau, ont éga- « lement mérité les éloges du public éclairé. De *jolis vases ornés* « *de bas-reliefs,* des terres cuites du même artiste représentant « *des bacchanales, des offrandes à l'Amour et au Dieu Pan,* annon- « cent un genre abondant, facile et enjoué. *Un petit satyre* en « marbre, d'un pied de hauteur, a de plus prouvé la délicatesse « du ciseau de cet artiste. Cet enfant, dont le caractère de tête ne « paraît point tenir de celui du satyre, mais qui a toute la naïveté « de son âge, porte en ses bras un hibou. Les plumes de cet oiseau, « les lierres dont l'enfant est couronné, les poils mêmes d'une « peau dont il est en partie recouvert ont été rendus avec une « légèreté qui ne laisse rien à désirer. »

Bachaumont ne se montre pas moins bienveillant dans son appréciation :

« C'est à M. Clodion Michel d'allier les idées les plus « sublimes aux plus riantes. *Jupiter, Hercule,* le *Fleuve Sca-* « *mandre,* le *Fleuve du Rhin,* etc., sont du premier genre. On « admire la majesté de l'un, l'expression de l'autre, l'anatomie « savante du troisième, la précision du dernier. Les bas-reliefs « dans le deuxième genre reposent délicieusement le spectateur « frappé de ces grands sujets. »

Voici maintenant l'opinion de *l'Année littéraire,* qui consacrait, lors des expositions, quelques pages à l'étude des tableaux et des statues les plus remarqués : « Je ne dois pas négliger de vous « parler des ouvrages de M. Clodion Michel, qui paraît pour la « première fois dans ces expositions. On y trouve du caractère et « beaucoup de goût. On est surtout enchanté de ses petits bas- « reliefs, qui sont modelés avec une netteté et un esprit charmants. »

L'Avant-Coureur est non moins enthousiaste que ses confrères : « M. Clodion a enrichi le Salon d'une multitude de bas-

Digitized by Microsoft ®

« reliefs, de vases sculptés, de groupes en terre cuite, qui annon-
« cent un genre aimable, varié et galant, qui sait allier la sévé-
« rité de l'antique aux grâces du naturel. *Jupiter,* son *Hercule,* une
« *Femme expirante,* etc., feront juger cet artiste également propre
« aux morceaux d'exécution qui demandent de l'expression, un
« style noble, élevé et soutenu. »

Il n'est pas jusqu'à ces publications temporaires, qui naissaient avec le Salon et mouraient avec lui, qui s'appelaient tantôt *le Visionnaire, la Lunette, le Coup de Patte,* tantôt *le Critique des Critiques, le Dévidoir du Palais-Royal,* où l'on ne trouve, en 1773, des éloges à l'adresse du nouvel agréé, témoin cette courte note des *Entretiens de l'abbé A. avec Milord M. :*

M. — De qui est ce Jupiter? La tête est superbe.

A. — C'est d'un artiste qui s'est beaucoup distingué dans ce Salon, Michel Clodion. Ce vase orné de bas-reliefs, ce satyre enfant, ces deux autres bas-reliefs sont d'un fini précieux.

L'accord semblait donc unanime, de la part des Aristarques et des Zoïles de l'époque, à l'endroit de Clodion, et cette louange avait d'autant plus de prix que l'exposition de 1773 contenait un nombre considérable de grands ouvrages, ainsi que de sujets gracieux du genre de ceux qu'il avait traités, les uns et les autres signés par les plus habiles, par Pajou, par Monot, par Lecomte, par Boizot et Tassaert. Pajou présentait un buste de Buffon très ressemblant, puis une belle nymphe de marbre portant une torchère, destinée, avec deux figures semblables, l'une de Monot, l'autre de Lecomte, au pavillon de Mme du Barry, à Luciennes. Boizot avait envoyé non seulement un modèle d'une statue colossale du roi pour Brest, mais aussi un groupe en terre cuite représentant une Bacchanale et deux bas-reliefs : des Nymphes qui relèvent la statue de l'Amour, et d'autres nymphes, celle du dieu

Digitized by Microsoft®

Pan. Toute cette composition, qu'on reproduisit ensuite en argent pour un surtout de table, se trouvait également supportée par deux groupes : d'une part, Flore et Zéphyre; de l'autre, l'Amitié et l'Amour. Lecomte apportait, en outre de la figure de nymphe précédemment citée, un marbre charmant et bien connu, l'Enfant qui pleure son oiseau ; Monot, une tête de bacchante fort admirée ; Tassaert, léger d'ordinaire, avait, pour une fois, abordé le grand genre sérieux avec une allégorie du repeuplement des races, Pyrrha jetant des pierres et semant des enfants; par contre, l'austère Caffieri s'était fait presque langoureux en esquissant le modèle d'un monument pour la Favart, et cet autre sujet dont l'explication dans les pages du *Mercure* peint admirablement le goût de l'époque à tout traiter par l'allégorie : « l'Amitié surprise par l'Amour; l'Amitié, « qui ne connaît pas l'Amour, l'embrasse avec confiance; l'Amour « la caresse et saisit ce moment pour la blesser d'un de ses traits. » Des statues d'hommes illustres, Turenne, par Pajou; Condé, par Lecomte; le maréchal de Luxembourg, par Mouchy; le maréchal de Saxe, par d'Huez; un immense bas-relief de trente et un pieds, terminé par Berruer pour l'École de chirurgie; le Martyre de saint Barthélemy, par Bridan; le mausolée d'un Galitzin, par Houdon, faisaient vis-à-vis à ces productions galantes ou sentimentales. De toutes façons, le niveau de cette exposition dépassait la moyenne ordinaire. Le nouvel agréé y avait fait bonne figure à côté des plus habiles de ses maîtres et de ses collègues; ce succès valait la meilleure réclame. Il s'en aperçut au nombre des commandes qui lui vinrent de tous côtés.

Quel fut le sort des statues, des plâtres, des bas-reliefs, des neuf objets, en un mot, que Clodion avait envoyés au Salon de 1773? Le *Jupiter* que l'Académie lui avait « accordé d'exécuter pour son morceau de réception », suivant le texte même du procès-verbal, resta, ce semble, à l'état de modèle. Cependant, en 1778, on le voit

Digitized by Microsoft ®

figurer dans la collection de l'Académie, à côté du *Prométhée* d'Adam le cadet. Nous croyons en avoir découvert la réduction dans une petite terre cuite du musée de Sèvres. Ce morceau a tout l'intérêt d'un des rares ouvrages académiques du maître, bien éloigné du genre ordinaire de ses productions. De l'*Hercule*[1], du *Fleuve du Rhin,* du *Fleuve Scamandre,* il n'est plus parlé nulle part, et nous ne saurions dire où on les retrouverait actuellement. Le vase *Bacchanale d'enfants,* acheté par Mariette, à la vente duquel il reparut en 1775, passa entre les mains du sieur Mercier, moyennant 600 livres. On le voit au catalogue de la vente Le Bœuf, le mardi 8 avril 1783, mais auparavant il avait séjourné dans la belle collection du prince de Conti; le sculpteur en avait terminé un second modèle, qui fut acquis pour 266 livres, le 3 mai 1786, à la vente Lerouge. Une esquisse du joli marbre, le *petit Satyre tenant un hibou,* faisait pendant à une *Petite fille tenant un pigeon et une cage,* dans la galerie Conti. Cet illustre amateur possédait également le bas-relief de la *Marchande d'amours,* qui trouvait acquéreur à 200 livres en 1777. Le *Sacrifice à l'Amour* fit partie des curiosités amassées par Boyer de Fons; Le Brun, dont il a déjà été parlé, l'eut pour 60 livres au décès de M. Boyer. Rien n'indique malheureusement quel fut le premier possesseur des vases ainsi désignés, *Offrande à Pan, Offrande à l'Amour.* Lors des ventes Mariette, prince de Conti, Trouarre, des compositions analogues passèrent à l'hôtel Bullion, mais avec des appellations différentes. Il est donc à présumer qu'il ne s'agit pas des mêmes

1. Un maître en l'art d'écrire, M. Arsène Houssaye, raconte, dans un brillant portrait de Clodion, l'anecdote que voici : « Le sculpteur avait à peine modelé son *Hercule* qu'il le jugea lui-même, car, lorsqu'il lui eut donné le dernier coup, il jeta son ciseau et dit à ses camarades : « Voilà un Hercule qui n'a pas tué le lion de Némée, « et pourtant j'ose le couvrir de la dépouille du lion. Ah! poursuivit-il avec désespoir, « je ne suis pas de ceux qui enlèvent les pommes d'or du jardin des Hespérides. » (*La Révolution,* par Arsène Houssaye.)

Digitized by Microsoft ®

objets[1]. Clodion termina sur-le-champ le bas-relief destiné, d'après le catalogue, à un tombeau et, en réalité, à celui de la comtesse d'Orsay. Le mausolée sortit d'ailleurs tout entier de l'atelier de l'artiste pour aller prendre place dans une chapelle de la cathédrale de Rouen. La Révolution l'y trouva et le détruisit. Il comprenait, en outre de ce bas-relief, deux personnages principaux : un *Ange s'enlevant dans les airs,* et un *Génie éteignant la torche de l'Hyménée*[2].

Malgré ces succès, malgré le bon accueil qui était fait à ses ouvrages, malgré les mille distractions de la grande ville, Clodion rêvait encore de l'Italie ; il en rêva même si bien qu'il fit, à peine l'exposition close et pour la seconde fois, ses adieux à Paris et à la France. Dingé parle, dans sa *Notice nécrologique,* de ce nouveau voyage en termes énigmatiques, et qui ne fixent nullement le curieux sur la date où il fut entrepris, sur sa durée et sur les motifs qui inspirèrent cette détermination. Des documents nombreux et complètement inédits, que nous avons trouvés dans les cartons des Archives nationales et dans ceux du département de la Seine-Inférieure, nous ont permis de reconstituer avec quelque exactitude cette partie de la biographie du sculpteur[3].

Clodion avait travaillé, ainsi qu'on l'a vu précédemment dans les lettres de Natoire, pour le duc de la Rochefoucauld, de passage à Rome. Ce grand seigneur devait être le même duc de la Rochefoucauld, né en 1735, protecteur éclairé des lettres et des arts, député aux états généraux, qui se montra partisan de la Révolution, et n'en fut pas moins arrêté et exécuté à Gisors le 14 sep-

1. Livrets des expositions et catalogues de tableaux. (Biblioth. de Versailles.)

2. F. de Villars, *Revue universelle des Arts.*

3. Nous devons la communication des dossiers réunis aux Archives de la préfecture de la Seine-Inférieure à la parfaite obligeance de M. de Beaurepaire, archiviste en chef du département.

Digitized by Microsoft ®

ENFANT SATYRE.

Bronze d'après Clodion. — Musée du Garde-Meuble national.

tembre 1792. Louis-Alexandre de la Rochefoucauld d'Enville avait

Digitized by Microsoft ®

pour parent, assez éloigné, il est vrai, Dominique de la Rochefoucauld, comte de Saint-Elpis, qui, né en 1713, d'une branche ignorée de cette puissante famille, avait été recueilli par un prélat du même nom, Frédéric-Jérôme, archevêque de Bourges, placé par lui dans les ordres, puis élevé successivement au siège archiépiscopal d'Alby (1747) et de Rouen (1759), qu'il occupa jusqu'à la Révolution. Il reçut enfin, en 1778, la pourpre cardinalice et mourut à l'étranger, à Münster, en 1800.

Le nom de Clodion, prononcé quelquefois par le duc de la Rochefoucauld d'Enville devant son cousin, revint à la mémoire de ce dernier, quand le chapitre de Notre-Dame de Rouen manifesta, entre les années 1722 et 1723, l'intention d'élever un jubé dans l'intérieur de cette cathédrale. Le projet adopté définitivement pour ce travail comportait la mise en place de deux statues, une Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus et une Sainte Cécile, et de deux bas-reliefs, l'un représentant Jésus-Christ au tombeau, l'autre la Mort de sainte Cécile. Lecomte, fort réputé, et comme disciple et successeur de Vassé, et comme auteur de plusieurs beaux ouvrages, avait accepté la moitié de cette commande. Clodion devait exécuter, de son côté, la statue de *Sainte Cécile* et le *bas-relief* représentant la mort de cette sainte. Il fallait se procurer les marbres statuaires nécessaires à ces travaux. L'ancien pensionnaire de Rome offrit à ses clients d'aller surveiller sur les lieux mêmes l'extraction de ces blocs. Il fit en même temps à la Direction générale des Bâtiments du Roi la proposition de choisir les marbres qui devaient être expédiés d'Italie pour le service de la couronne, proposition toute gratuite, au demeurant, et qu'à ce titre M. de Marigny s'empressa d'agréer. Au fond, le sculpteur, en reprenant le chemin de l'Italie, obéissait probablement aussi à d'autres sentiments, à des considérations toutes personnelles; au désir, par exemple, de revoir ce charmant pays où il avait passé de si rapides années, ou de

Digitized by Microsoft ®

régler des questions d'intérêt en souffrance, ou bien encore à l'espérance de retrouver quelque belle Transtévérine abandonnée depuis trois ans, et qui avait gardé un peu de son cœur. Toutefois, le motif avoué, la raison officielle de ce voyage restait la mission qui l'amenait à Carrare, dès le commencement de l'année 1774.

Les lettres que Clodion écrivit à ce moment à l'abbé Terray et à l'architecte Couture, son correspondant de Rouen, ont l'intérêt, pour sa biographie, de pièces extrêmement rares[1]. L'artiste, nous l'avons dit, se produisait peu, écrivait rarement, recherchait avant tout le calme et l'obscurité. Le style n'y brille pas toujours par la recherche, et il y maltraite plus d'une fois l'orthographe. L'écriture, par contre, est belle, hardie, assurée, et la signature très lisible. La première de ces lettres, datée du 13 janvier 1774, est adressée à Couture, « architecte du Roi, rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Jacobins, à Paris ». Couture, Rouennais d'origine, avait été appelé à diriger les travaux en voie d'exécution dans la cathédrale. Il se fit connaître plus tard en reprenant l'œuvre de Contant d'Ivry à l'église de la Madeleine, et en remplissant les fonctions d'inspecteur à la manufacture de Sèvres[2]. Elle débute, comme beaucoup de ces lettres d'artistes, par la demande d'un envoi d'argent, d'un acompte de trois cents livres que le chapitre de Notre-Dame a décidé de lui faire remettre. Elle ne contient, pour le reste, que des détails techniques sur l'extraction des marbres. Une autre épître, composée dans la suite de son séjour en Italie, le 9 mars 1774, devait aller à l'abbé Terray. Clodion y réunissait les mêmes renseignements sur les opérations qu'il avait à surveiller. Elle n'existe pas dans les dossiers qui nous ont été communiqués; mais réponse y est faite à la fin du même mois

1. Voy. aux *Pièces justificatives*.
2. Archives nationales, Sèvres.

Digitized by Microsoft ®

de mars 1774[1]. Le contrôleur général exprimait sa pleine satisfaction sur la manière dont le sculpteur conduisait toutes ces opérations. Il disait en avoir reçu un rapport très favorable de la main de M. Soufflot, alors contrôleur des Bâtiments. Il insistait enfin sur diverses recommandations, sur l'embarquement des blocs de marbre et leur débarquement au point vers lequel on les dirigeait, tout en annonçant qu'il allait lui faire passer 2,400 livres pour le couvrir d'une partie de ses frais. Il le priait de voir, à son passage à Marseille, lors de son retour, un grand marbre dont les proportions rendaient le transport fort problématique. Le Directeur général écrivait le même jour au sieur Rey, inspecteur au service des bâtiments, alors en résidence à Marseille, et lui faisait savoir qu'il aurait à discuter techniquement cette dernière affaire avec Clodion[2].

Réunissons ces divers documents, et de leur combinaison il ressortira que Clodion arrivait pour la seconde fois en Italie au commencement de 1774; qu'il passa quelque temps à Carrare au début de ce voyage; que de là il se rendit à Rome, mais pour y faire un séjour de peu de durée; qu'il dut enfin rentrer en France par Marseille, après avoir heureusement conclu les conventions et les négociations que la Surintendance, d'une part, et, de l'autre, le chapitre de Rouen lui avaient confiées. Il était encore à Rouen le 30 mai de cette année, puisqu'à cette date il écrivait d'Italie à l'architecte Couture :

Rome, 30 may 1774.

Monsieur, j'ay reçu les 800 livres que vous avés eu la bonté de remetre à M. Regny, banquier, j'auroit eut l'honneur de vous en écrire plus tôt, mais mon voyage de Rome a occasioné quelque retard.

Je vous prie d'agréer mes sincères remerciements, et si mes services peuvent

1. Archives nationales, Registres des lettres et ordres de la Direction générale.
2. Voy. aux *Pièces justificatives*.

Digitized by Microsoft ®

vous être utiles, je vous prie d'en disposer et d'être persuadé de la sincère reconnoissance avec laquelle j'ay l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : CLODION.

Il rentrait à Paris dans le courant de juillet ou dans les premiers jours d'août au plus tard. C'est à cette époque, en effet, qu'il signait la quittance que nous avons déjà transcrite ici, pour des échéances arriérées de son traitement d'élève pensionnaire du roi.

Louis XV venait de mourir et Clodion put encore assister, en reprenant possession de son atelier, deux mois après cet événement, aux transports de pur enthousiasme qui accueillirent l'avènement de son successeur. Partout, chez le pauvre comme chez le riche, on saluait avec délire l'aurore du nouveau gouvernement. Chacun répétait avec confiance ce qu'il avait entendu dire à ses voisins : que les abus allaient cesser, qu'on mettrait un frein aux dilapidations qui épuisaient le Trésor; que les dettes de l'État seraient promptement payées, après quoi l'espoir d'un meilleur avenir reconquérait tous les esprits. Qui aurait suspecté, à ce moment, les bonnes intentions du roi? Le pays comptait absolument sur sa sagesse, sa modération, son honnêteté bien connues. Il inaugura son administration, en ce qui concernait le département des beaux-arts, par le renvoi de l'abbé Terray. Celui-ci, en se retirant, laissait la place au comte d'Angiviller, qui prit la signature dès le 6 septembre de cette année. Le monde des artistes se félicita ouvertement de cette décision. En ce qui concernait Clodion, le contrôleur général disgracié l'avait protégé et employé, comme Lecomte, comme Caffieri, comme Tassaert, à la décoration de son luxueux hôtel de la rue Montparnasse. Il possédait de lui deux groupes, *la Poésie* et *la Musique,* qui reparurent à sa vente le 20 juin 1770. Le sculpteur ne gagnait rien à cette mutation. Et

Digitized by Microsoft ®

du reste, de semblables événements, qui, en d'autres circonstances, l'auraient préoccupé, le laissaient assez indifférent au milieu de tout ce mouvement, de cette activité, de toutes sortes d'entreprises qu'il menait de front.

Il avait rapidement terminé le modèle de sa sainte Cécile, destinée au jubé de la cathédrale de Rouen, puisqu'il en parlait comme d'un travail très avancé, dès le 19 janvier 1777, dans une lettre adressée à l'abbé Terisse, où il traitait encore une fois des modes de transport employés ou à employer pour amener à Rome et à Paris les blocs de marbre qu'il avait fait extraire en Italie. Il lui écrivait :

A Paris, 19 janvier 1775.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre inssi que la lettre de change que vous y avés joint de la somme de sept cent cinquante quatre livres pour parfait payement de vos deux blocs, jusqu'à leur arrivez à Rouen [1].

Il lui expliquait ensuite assez longuement le mode de transport le moins dispendieux pour les faire parvenir à destination. Il terminait ainsi :

Je marenge en conséquence pour que vous voyés, monsieur, le modèle de vostre sainte Cécile avancé avant votre départ.

J'ay l'honneur detre très parfaitement, Monsieur,
Vottre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : Clodion.

Il ne faut point s'étonner que Clodion parût attacher tant d'importance à cette négociation de marbres. C'était encore à la fin du XVIIIe siècle, grâce au nombre plus restreint des carrières en exploitation, grâce aussi aux difficultés de transport, un sujet de

1. Voy. aux *Pièces justificatives*.

Digitized by Microsoft ®

SAINTE CÉCILE.

Figure en marbre par Clodion. — Cathédrale de Rouen.

Digitized by Microsoft ®

sollicitations et de contestations continuelles, qui tiennent une place beaucoup plus large qu'on ne pourrait le penser dans la correspondance des sculpteurs. En ce qui touche notamment ce bloc de marbre de proportions si anormales, pour lequel l'abbé Terray demandait tant d'avis éclairés, une solution ne fut vraiment adoptée que six années plus tard[1], en 1780 (2 mai), où l'artiste, consulté de nouveau, donnait un dernier avis qui fut aussitôt suivi.

Clodion réalisait à cette époque, chose bien rare pour un artiste, quelques bénéfices sur ses œuvres. A côté du nombre considérable de petits sujets qu'il vendait à un fort bon prix, ses grandes figures lui constituaient des rentrées que ses clients payaient exactement. Il recevait par cette voie, en 1774, des acomptes de 3,000 et 2,000 livres[2]; en 1775, de 5,000 livres; en 1777, de 3,000 livres encore, sur ses ouvrages à la cathédrale de Rouen, et 2,000 livres en 1776, dont il donnait quittance par deux actes séparés : le 21 janvier d'abord, en un pli à l'adresse de « M. Marye de Merval, rue de l'Écureuil, à Rouen :

Monsieur, j'ay l'honneur de vous faire part que j'ay reçu les cent pistoles que vous m'avez fait passer en une lettre de change sur M. Le Couteulx de Paris, vous voudrez bien en agréer mes remerciements et me croire très sincèrement, monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : CLODION.

Puis, en une nouvelle lettre à la même adresse, du 18 septembre :

Monsieur, j'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans laquelle étois inclus une lettre de change de 1,000 livres, laquelle somme

1. Archives nationales. Enregistrement et transcription de lettres adressées au Directeur général, O[1] 1232.

2. Archives de la Seine-Inférieure.

Digitized by Microsoft ®

je reconnois avoir reçu pour second payement du bas-relief en marbre que je fait pour être plassé dans la cathédrale de Rouen à la chapelle de sainte Cécile.

J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur,
Votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : Clodion.

Cette statue et ce bas-relief rapportaient d'après cela, au bas mot, à Clodion 13,000 livres, en admettant qu'il ne lui ait pas été remis d'autres acomptes dont les quittances ne se retrouvent pas.

Nous avons dit que Lecomte partageait avec lui l'œuvre de décoration entreprise dans la cathédrale de Rouen. Lecomte passait alors pour un des meilleurs artistes de notre pays. Il réussissait surtout fort bien, comme décorateur des petites maisons, chez la Guimard et bien d'autres belles. Il jouait à l'homme occupé, ainsi que le marque un billet que nous avons lu dans un carton des Archives, et par lequel il s'excuse auprès du Directeur général, le 10 décembre 1775, de ne pouvoir accepter un rendez-vous d'affaires. « De retour à Paris, dit-il, aussitôt que j'aurai terminé « une Vierge en marbre de 5 pieds 10 pouces de hauteur pour « Rouen, il faut que je m'y rende pour la faire poser et finir sur « place, ainsi qu'un bas-relief du devant d'autel, ce que j'ai « promis pour l'automne de l'année 1776. » Il ajoute qu'il est chargé, à Nancy, du tombeau du roi Stanislas et du cœur de la reine. « Je l'ai fait transporter dans cette ville et poser dans « l'église de Bon-Secours. »

Clodion devait assister, il nous semble, ainsi que son collaborateur, à l'inauguration de leur œuvre. Deux extraits du registre délibératif du chapitre[1] en établissent la date d'une façon bien précise. Le premier de ces résumés, « Délibération du 19 sep-

1. Nous devons la communication de ces renseignements à l'obligeance de M. le chanoine Robert, intendant du chapitre de Notre-Dame de Rouen.

Digitized by Microsoft ®

tembre », porte que « M. l'archidiacre Bordier a été député « pour aller saluer Monseigneur l'archevêque et le remercier, au « nom de la compagnie, du don qu'il a fait à cette église d'une « statue de marbre représentant la sainte Vierge, laquelle a été « placée au-dessus de l'autel du Vœu. » Le second est ainsi formulé : « Délibération du samedi 20 septembre 1777. — La « reconstruction et la décoration des deux autels pour le jubé étant « achevées, la messe du Vœu, *ritu triplici,* fondée en cette église, « a été célébrée, suivant l'usage, à celui de la sainte Vierge. Les « deux statues de marbre représentant la sainte Vierge et sainte « Cécile, nouvellement placées au-dessus de ces deux autels et le « tabernacle qui est au-dessus de celui de la sainte Vierge, ont « été bénis par M. le célébrateur, revêtu d'aube et d'étole « immédiatement avant de commencer la messe du Vœu. » Cette cérémonie, en consacrant l'œuvre de Clodion dans la cathédrale de Rouen, œuvre qu'il devait compléter huit années plus tard, en 1785, mettait virtuellement fin aux obligations qu'il avait contractées de ce côté, et le laissait libre de réserver son temps tout entier à d'autres travaux non moins importants, qui nécessitaient sa présence bien loin de là, en plein Languedoc, à Montpellier.

Les états de cette province rêvaient un grand monument pour la décoration de la promenade du Peyrou, qu'on venait d'agrandir. Depuis plus d'un demi-siècle, la statue de Louis XIV occupait le centre de l'ancienne promenade; elle y avait été posée le 17 février 1718, après de nombreuses délibérations, dont la première remontait à l'année 1685 (le 31 octobre). Simon Hurtrelle et Mazeline, de l'Académie royale de peinture et de sculpture, avaient modelé cette statue équestre, qui représentait le grand roi de face, tourné des trois quarts du côté de la ville, le bras droit presque horizontalement étendu vers la mer, la main gauche tenant les rênes. Une légère couronne de lauriers ceignait sa tête, et l'arrangement

Digitized by Microsoft ®

de sa chevelure lui donnait l'aspect de celle de l'Apollon du Vatican[1].

Cette figure, que la Révolution renversa le 2 octobre 1792, devait faire grand effet, d'après cette description. Néanmoins, les états de Languedoc la jugèrent trop modeste et trop peu en rapport avec les proportions monumentales de la promenade que l'on

MORT DE SAINTE CÉCILE.

Bas-relief en marbre par Clodion. — Cathédrale de Rouen.

inaugurait, après l'avoir remaniée, dans le courant de l'année 1774, en présence de l'archevêque de Narbonne, Mgr de Dillon, président des états, et de M. de Beauvau, gouverneur de la province. Aussi l'Assemblée adopta-t-elle sans discussion le projet présenté

1. « La hauteur entière de la statue était de 15 pieds 6 pouces. On lisait sur un des pieds du cheval le nom du fondeur (*Simonneau fecit*) ; toutefois, l'*Almanach de Montpellier* pour l'année 1759 assure qu'elle a été fondue par Balthazar Keller. Le total de la dépense, y compris les frais du piédestal, s'élevait à 250,733 liv. 18. » (*Montpellier*, par Eugène Thomas, 1826.)

Digitized by Microsoft ®

par un de ses membres, le baron de Faugères, et qui consistait à réunir autour de la statue primitive de Louis XIV les grands hommes de tout genre qui avaient illustré son règne : Condé et Turenne, Colbert et Duquesne, Lamoignon et d'Aguesseau, Fénelon et Bossuet. Ce programme grandiose sortait en partie du puissant cerveau de Pigalle, qu'on avait consulté le premier, et dont les prétentions parurent exorbitantes lorsqu'on traita avec lui les conditions d'exécution. Il s'agissait de le remplacer, et comme les états généraux visaient à l'économie, ils tentèrent de limiter autant que possible cette importante dépense. Les membres de l'Académie royale affichaient, à leur sens, des prétentions beaucoup trop exagérées. L'archevêque de Narbonne reçut la mission d'engager en Italie, à Rome où il se trouvait dans le courant de l'année 1774, des élèves de l'École de France, qui, en leur qualité de débutants, seraient de meilleure composition que des académiciens sur la question des honoraires. Les négociations suivaient leur cours lorsque M. d'Angiviller en fut informé. Le Directeur général se posa en défenseur de la hiérarchie, et, dans le cas particulier, il faut bien le dire, du bon goût mis en péril. Il écrivit aussitôt à Mgr de Dillon :

Monseigneur, une lettre que je viens de recevoir de Rome m'a suggéré quelques idées que j'ai cru devoir vous communiquer. Suivant cette lettre, qui est de M. Natoire, trois sculpteurs pensionnaires du Roi ont été chargés de faire des modèles pour la décoration d'une place de Montpellier, et les états, sur le vu des modèles, se détermineront en faveur des artistes qui auront le mieux réussi.

Je serai, monseigneur, toujours charmé des occasions heureuses qui se présenteront pour nos jeunes gens d'exercer leurs talents en entrant dans la carrière ; mais il me semble que lorsqu'une province forme le projet de quelques embellissements, il serait bien plus naturel qu'elle s'adressât à quelques artistes déjà distingués, tels qu'en fournirait le sein de l'Académie, car enfin de jeunes artistes qui sont entretenus par le Roi à Rome sont, à la vérité, des artistes à qui l'on a reconnu d'heureuses dispositions; mais ce ne sont point des hommes

Digitized by Microsoft ®

formés. Tous ne parviennent même pas à l'Académie. Les employer pour des monuments durables comme ceux faits pour décorer une ville est, sans doute, s'exposer à n'avoir que des ouvrages faibles et qui n'attesteront pas aux yeux des étrangers le mérite national dans les arts.

Je sens que c'est peut-être la dépense que l'on craint. De jeunes artistes qui n'ont encore aucun nom se contentent de peu, tandis que des artistes déjà renommés mettent un haut prix à leur ouvrage. J'en conviens ; mais un morceau faible ou mauvais est toujours fort au-dessous de son prix, quelque faible qu'il soit, au lieu que ceux des grands hommes, quoique bien payés, sont toujours au-dessus de ce qu'ils ont coûté.

Telles sont, monseigneur, les réflexions que mon amour pour les arts m'a suggérées et que je soumets entièrement à vos lumières [1].

Cette intervention porta ses fruits, et M. de Dillon, renonçant à ses projets, vint, au nom des états du Languedoc, chercher à Paris ce qu'il avait un instant pensé trouver à Rome. A la suite de longues hésitations, qui durèrent deux années entières, son choix se porta définitivement et en premier lieu sur Clodion, à qui l'on adjoignit dans la suite Pajou et Jullien. Une délibération des états du Languedoc du 31 décembre 1776 [2] confiait au sculpteur l'exécution d'un groupe composé de deux figures, celle du prince de Condé et celle du maréchal de Turenne. L'original du traité qui intervint à ce moment entre l'assemblée des états et Clodion n'existe pas aux archives de Montpellier, qui possèdent un certain nombre de documents intéressants sur cette affaire. Nous pensons qu'il était formulé dans les mêmes termes que celui que Pajou passa dans la suite (octobre 1784) pour le même objet avec la province. Pajou recevait la commande d'un groupe qui comportait les figures de Colbert et de Duquesne « à concevoir dans la proportion de dix pieds de hauteur, ainsi que d'un bas-relief ». L'assemblée lui assurait, à titre d'honoraires fixes,

1. Archives nationales.
2. *Nouvelles Archives de l'Art français.*

Digitized by Microsoft ®

vingt-quatre mille livres pour le groupe et six mille livres pour le bas-relief[1].

Clodion se mit promptement au travail, quelles qu'aient été d'ailleurs les clauses de l'acte qui le concernait. Il le poussa même avec assez d'ardeur pour que le modèle en plâtre, de la même proportion que le groupe définitif, se trouvât placé à la fin de l'année 1779, et prêt à être reproduit en marbre, ainsi que l'indique un passage du long rapport présenté aux états, le 3 janvier 1780, par l'archevêque de Narbonne. Les retards qu'occasionnèrent, après cette date, le choix des collaborateurs de Clodion, le temps qu'il fallut à chacun de ceux-ci pour livrer son modèle et composer ainsi un ensemble; tout cela, disons-nous, retarda l'exécution en marbre du projet, jusqu'à l'heure où la Révolution l'ajourna indéfiniment. Les plâtres restèrent probablement sur la place du Peyrou tant qu'un citoyen *vraiment ennemi de la tyrannie ne fit pas disparaître avec eux les souvenirs d'un passé odieux.*

Le sculpteur, absorbé, enchaîné, les mains liées par ces grands ouvrages, avait pour quelque temps laissé presque complètement de côté ces figures de petites dimensions que les amateurs lui achetaient avec tant d'empressement; toutefois, on peut rapporter à cette époque quelques-unes de ses productions ordinaires, notamment un beau bas-relief de *Bacchantes et d'enfants,* daté de 1773; un autre bas-relief, *Amour implorant une Nymphe* (1776); enfin un troisième, *Bacchante entourée d'enfants satyres* (1776); ce dernier faisait partie de la vente du baron Thibon. Il renonçait également et presque par force à exposer aux Salons de 1775 et 1777.

« Les productions de la sculpture, » disait le courriériste du *Mercure de France* à propos de l'exposition de 1775, « n'ont pas « été bien nombreuses cette année. Différents modèles en plâtre,

1. *Archives de l'Art français.*

Digitized by Microsoft ®

SATYRE ET ENFANTS SATYRES.
Terre cuite par Clodion.

« quelques terres cuites et beaucoup de portraits, voilà ce qui a

Digitized by Microsoft ®

orné le Salon. » Bien des maîtres manquaient, du reste, à l'appel. Vassé et Francin venaient de mourir ; le premier suivait, fort exactement à dix ans de distance, son maître Bouchardon dans le tombeau. Adam aveugle, Le Moyne, vieilli, cessaient de paraître devant le public. Coustou, tout entier à l'exécution du tombeau du Dauphin dans la cathédrale de Sens, n'avait pas exposé, non plus que Pigalle, à qui son succès du grand monument du maréchal de Saxe à Strasbourg, inauguré solennellement dans le courant de 1773, permettait de se reposer sur sa gloire. Ainsi de Falconet, toujours retenu à Saint-Pétersbourg. Sally, malade de cette maladie qui devait l'emporter le 4 mai 1776, avait déserté Copenhague pour rentrer à Paris dès 1773 ; mais il n'avait rien produit depuis lors. En fait, les noms les plus en vue dans cette exposition étaient, pour la sculpture, ceux de Pajou, de Caffieri, de Houdon. Ce dernier occupait une place considérable avec une suite de beaux portraits : Turgot, Miroménil, Glück, Mlle Arnould, et le modèle d'une chapelle sépulcrale. Pajou n'y avait qu'un buste du roi et un de M. de Buffon ; Caffieri, un buste de Piron et une sainte Sylvie de grandes proportions pour l'église des Invalides. A côté des œuvres de ces trois maîtres, l'on voyait des figures agréables de Monot, de Bridan, de Berruer, de Boizot, un grand bas-relief de Gois, qui, à cause de ses proportions, avait pris place dans la cour du Louvre. Lecomte envoyait le modèle de la statue de la Vierge et du bas-relief qu'il exécutait pour Rouen.

Ainsi le Salon de 1775 ne brillait ni par le nombre ni par le choix des objets produits ; mais, chose beaucoup plus grave dans notre pays, il brillait encore moins par la gaieté. La Direction générale, prise d'un accès fort inattendu de pruderie, avait proscrit en une fois les œuvres d'art licencieuses ou prétendues telles. C'était tout uniment replonger dans l'obscurité la grande moitié des artistes.

Digitized by Microsoft ®

M. de Marigny rappelait déjà, en 1773, « MM. les membres de « l'Académie royale de peinture et de sculpture à un sentiment plus « juste des convenances et au respect du public ». Cette communication était adressée à Pierre, premier peintre du roi, le 19 juin. Une autre, rédigée par M. d'Angiviller, la suivit le 4 juillet 1775. Toutes deux, fort brèves du reste, méritent d'être reproduites à titre de curiosité. « Comme il paraît, écrivait M. de Marigny, que, « lors de la dernière exposition, le public aurait désiré plus de « sévérité relativement à la décence des morceaux exposés à sa « vue, vous préviendrez les membres de l'Académie composant le « comité d'être, cette année, un peu plus rigides à cet égard[1]. »

M. d'Angiviller formulait à peu près de la même façon ses honnêtes recommandations : « Quelque persuadé que je sois de « l'attention que donneront les membres du comité, que dans cette « exposition (1775) il ne se glisse aucun ouvrage qui puisse, par « des nudités indécentes, alarmer les mœurs, je crois devoir « leur recommander de veiller avec soin sur l'observation de cet « article. Je sais que l'habitude de travailler d'après le nu y ac- « coutume tellement les yeux que, sans s'en douter et sans mau- « vaise intention, on peut donner lieu à des plaintes », etc.

Clodion avait définitivement pris possession de son appartement de la place Louis XV. L'*Almanach des artistes,* qui parut à la fin de 1775 pour les premiers jours de 1776, porte à la suite de ses noms et qualités cette mention : « Demeurant à la place de « Louis XV, près le Garde-Meuble », dont les bâtiments, dessinés par Gabriel, s'achevaient à peine, de même que ceux du ministère de la marine. Il semble que le sculpteur ait eu une préférence bien marquée pour ce quartier des faubourgs de la Chaussée-d'Antin et du Roule, qui confinaient alors à la campagne et formaient les

1. Archives nationales, Correspondance générale.

Digitized by Microsoft ®

limites de la grande ville. Dans la rue de la Chaussée-d'Antin et dans la rue Thiroux, où il résida plus tard, il vécut, ainsi que dans cette première demeure, au milieu des jardins, des arbres, de la verdure, et voyant le ciel autrement que par aperçu, comme ses collègues des rues Froidmenteau, Champfleury, Saint-Nicolas-du-Louvre. Avait-il offert l'hospitalité aux siens dans ce logement, comme il le fit plus tard lorsqu'il s'établit à la Chaussée-d'Antin, et formé ce phalanstère, association curieuse des quatre frères Sigisbert, Michel, Pierre et Claude Michel, qui, une fois sortis de l'atelier et devant le public, s'unifiaient dans la personnalité plus célèbre du dernier d'entre eux, de Clodion ?

Sigisbert, l'ancien sculpteur et l'ennemi intime du roi de Prusse, avait facilement forcé la porte de l'Académie de Saint-Luc. Peu de mois après son retour, il exposait[1] tout un stock de productions qu'il n'avait pu écouler en Allemagne.

I. — Le *portrait du Roi de Prusse,* buste en terre de Saxe.

II. — Le *temple des Grâces*[2]*;* ce modèle a été fait pour servir de milieu à un surtout.

III. — *L'Amour qui chauffe un trait,* figure en plâtre que l'auteur doit exécuter pour sa réception à l'Académie.

IV. — *La Volupté sous la figure d'un Génie serrant deux colombes et appuyé sur une harpe.*

V. — *La vestale Claudia défait sa ceinture pour retirer le vaisseau où était la mère des Dieux.*

VI. — *L'Amitié,* en terre de Saxe.

VII. — *L'Espérance nourrit l'Amour,* en terre de Saxe.

VIII. — Un *autel à Bacchus,* dans le goût antique.

IX. — *Vase corinthien* où on voit une danse d'enfants, en terre de Saxe.

X. — *Petit vase étrusque* en terre de Saxe.

XI. — *Vase étrusque* en terre de Saxe.

1. Exposition de l'Académie de Saint-Luc, le 25 août 1774, à l'hôtel Jabach, rue Neuve-Saint-Merri.

2. Bachaumont écrit, à propos de ce morceau, qu'il l'a trouvé une des choses les plus agréables qu'on puisse voir.

Digitized by Microsoft ®

Dujardin A Quantin Edit.

BACCHANTE ET SATYRES
Groupe en terre-cuite, par Clodion
(Collection de M. le Baron Edmond de Rothschild)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft®

XII. — *Vase enveloppé de quatre serpents*, en terre de Saxe.
XIII. — *Vase groupé d'un Triton*, symbole de l'eau.
XIV. — *Vase groupé d'un satyre*, symbole du vin.
Ces deux derniers sont en plâtre.

La plupart de ces petits sujets et de ces vases figurent de nouveau dans les ventes d'objets de curiosité du temps, où ils atteignirent souvent des prix assez élevés.

Malgré ce succès de l'admission à l'Académie de Saint-Luc, succès de peu de durée, puisque, quoique protégée par le marquis de Paulmy, l'Académie cessa de vivre à peine le sculpteur y eut pris place, en dépit de la faveur des curieux, en dépit de tout cela, Sigisbert Michel ne voyait cependant pas arriver les jours meilleurs. Il avait longtemps couru après la réputation, essayé de se faire un nom, tenté de percer. Il en vint, le découragement aidant, à répudier toute cette vaine gloriole et à chercher dès lors un métier qui pût lui assurer son pain. C'est pour cela qu'en 1778, s'appuyant du crédit de son frère, il sollicita avec une sorte d'acharnement la position très infime cependant de préposé à l'entretien des statues du parc de Versailles. Clodion épaula son aîné autant qu'il fut en son pouvoir, mais il n'avait ni l'âme ni le talent d'un solliciteur, et ses efforts aboutirent, en fin de compte, au plus complet insuccès. Sigisbert ne ménageait pourtant aucune démarche. Dans le courant du mois de septembre 1778, il présentait au Directeur général une longue requête, un verbeux rapport que les commis de la correspondance s'empressaient de réduire à sa plus simple expression en le formulant ainsi : « Le « sieur Cazanova, chargé de la restauration des figures des parcs « de Versailles, Trianon, Marly, étant à l'article de la mort, le « sieur Sigisbert offre ses services à M. le Directeur général, en sa « qualité de frère de M. Clodion, l'un des sculpteurs de l'Académie, « et d'ami du sieur Cazanova, de qui il tient le secret de la compo-

Digitized by Microsoft ®

« sition du mastic qu'il emploie[1]. » Mais la place était déjà réservée au sieur Boucher, un neveu de l'ancien premier peintre du roi. Sigisbert Michel et Clodion en reçurent l'avis par une lettre adressée, le 30 septembre 1778, au principal intéressé : « Monsieur, lorsque « j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite concernant l'entretien « dont est chargé le sieur Cazanova, qui est à l'extrémité, j'avais « déjà pris des mesures pour cet entretien qui, à ce que je crois, « peut être fait et beaucoup mieux et plus exactement que par ce « sculpteur. Aussi, quoique persuadé que vous êtes en état d'être « chargé de cet ouvrage, je me trouve dans l'impossibilité d'accé- « der à votre demande. Je ne dois d'ailleurs pas vous dissimuler « que je compte mettre cette entreprise sur un pied totalement dif- « férent et beaucoup moins dispendieux. » M. d'Angiviller feignait de connaître très exactement le personnage de son correspondant, mais il semble au fond qu'il manquait de renseignements bien précis sur son compte, puisqu'il écrivait en même temps les lignes suivantes à Pierre, premier peintre du roi et son intermédiaire auprès des artistes : « Le sieur Sigisbert, qui est sans doute le « même artiste que vous nommez Sigismond Adam, s'est « présenté à moi pour succéder au sieur Cazanova. Mais, indé- « pendamment que je n'avais aucune connaissance des talents du « sieur Sigisbert, il y a longtemps que j'ai destiné cette place au « sieur Boucher, dont je vous ai montré des ouvrages. Au reste, « le sieur Sigisbert paraît, tant par ce qu'il vous a dit que par ce « qu'il me marque dans sa lettre, avoir pour le nettoiement des « figures de marbre des procédés meilleurs que ceux qui ont été « employés jusqu'ici, et qui me paraissent devoir, en effet, peu à « peu détruire la finesse du marbre[3]...

1. Archives nationales, O[1] 1209, Lettre du 30 septembre 1778.
2. *Ibid.*, O[1] 1132, septembre 1778.
3. *Ibid.*, O[1] 1132, 9 novembre 1778.

Digitized by Microsoft ®

On écartait ainsi définitivement Sigisbert, qui perdait par cela

VASE.

Exécuté sur un dessin de Clodion ou de Sigisbert Michel. — Musée d'Orléans.

même l'espoir d'une position tranquille aux appointements très raisonnables de 4,000 livres. Il entra dès lors plus avant que

Digitized by Microsoft®

jamais dans la combinaison qui réunit longtemps, ainsi que nous venons de l'indiquer, les frères de Clodion et le sculpteur lui-même dans une association dont ce dernier avait la conduite, où chacun apportait son contingent de travail, afin de fournir au commerce ces modèles charmants qui ont aujourd'hui tant de vogue dans le monde des amateurs, et pour lesquels des commerçants, l'orfèvre Dubois, le joaillier Aubert, servaient d'intermédiaires jusqu'à l'heure de la dissolution de la société, en 1785.

Cette année 1779 portait malheur aux recommandations de notre artiste. A mesure que sa fortune s'affermissait, les parents pauvres affluaient à sa porte. Il lui fallait nourrir l'un, recommander l'autre, les appuyer tous. Après Sigisbert, après Pierre et Michel Michel, c'était un cousin de province, un prêtre qui venait éprouver le crédit du sculpteur. Il lui persuadait de chercher à Paris, en son nom, quelque bon bénéfice. Après plusieurs mois d'attente, une occasion se présenta. L'aumônier de la Savonnerie demandait, disait-on, à résilier sa charge, et Clodion d'écrire aussitôt pour réclamer sa succession. « M. Clodion, de l'Académie « de peinture et de sculpture, ayant appris que M. Bourillon, « aumônier de la Savonnerie, veut donner sa démission de cette « charge, supplie M. le Directeur général de vouloir bien recevoir « à sa place un abbé, son parent, en qui il prend intérêt et « qui, par suite de cet arrangement, se trouverait rapproché de « lui. »

L'Administration désirait satisfaire un artiste à la mode; aussi transmettait-elle aussitôt cette requête, tout particulièrement apostillée, à M. Joly de Fleury, chargé de ces nominations. L'affaire paraissait en bon train et déjà les félicitations pleuvaient, lorsqu'une fâcheuse nouvelle vint rompre les négociations. L'abbé Bourillon entendait conserver son office. Il n'avait jamais pensé à laisser là son aumônerie, et, suivant les termes mêmes qu'employait

Digitized by Microsoft®

M. Joly de Fleury dans sa réponse, « l'abbé ne quittait pas[1] ».

Ces insuccès ne décourageaient que fort peu Claude Michel. Il aurait eu bien d'autres sujets de se plaindre de ce qu'il pouvait considérer comme des injustices personnelles, des passe-droits qui le visaient directement. Nous ne parlons pas du titre d'académicien, que la grande majorité de ses anciens condisciples possédait déjà, quand il en restait toujours au titre d'agréé, mais des faveurs plus appréciables et plus recherchées, du logement aux frais de l'État, des pensions, des gratifications, de cette manne dorée que la Direction générale laissait tomber de temps à autre sur la masse des solliciteurs. Cars, le graveur, meurt en 1771[2], c'est Le Bas qui hérite de sa pension de 500 livres; puis, lorsque Vassé disparaît[3], Monot et Lecomte prennent ses ateliers, Amédée Vanloo sa rente de 500 livres. Vient le tour de Francin[4]; Gois s'installe à sa place au Louvre; Pajou reçoit 200 livres d'augmentation de sa pension, Lagrenée 300 livres. Au décès de Saly[5], Mouchy entre en possession de son logement. Mais que Natoire et Le Moyne payent aussi leur tribut, quel afflux de demandes, de protestations et de supplications! Allegrain aura, sur leurs dépouilles, 500 livres d'augmentation; Jeaurat, 500 livres; Bachelier, 500; Vernet, qui sollicite toujours, 500 encore à ajouter à ce qu'il a déjà; Le Prince, 500 livres[6], etc.

Clodion se consolait encore de ses déconvenues dans le travail. Il n'avait pu cependant rien donner à l'exposition de 1777, où les sculpteurs s'étaient fort distingués. Les grandes statues faisaient leur rentrée à ce Salon, grâce à la généreuse initiative du

1. Voy. aux *Pièces justificatives*.
2. Archives nationales. O[1] 1202, Lettre du 4 juillet 1771.
3. *Ibid.*, O[1] 1204, 7 mars 1773.
4. *Ibid.*, 1204, 4 mai 1773.
5. *Ibid.*, 1204, 4 mai 1776.
6. *Ibid.*, 1209, juin 1778.

Digitized by Microsoft ®

gouvernement de Louis XVI, qui, reprenant l'idée du feu roi, avait commandé à quatre sculpteurs, les plus dignes de cette distinction, des statues d'hommes illustres. Le choix de la Direction générale s'était porté, en cette occasion, sur Gois, Mouchy, Pajou et Lecomte, et la critique, qui avait accueilli avec faveur la décision de la Surintendance, se montrait également fort bienveillante pour les modèles qu'on lui présentait. On avait chargé Gois de la statue du chancelier de L'Hôpital, Mouchy de celle de Sully; l'exécution d'un Descartes et d'un Fénelon revint à Pajou et à Lecomte. Ces morceaux furent universellement loués, ainsi d'ailleurs que d'autres ouvrages considérables de Caffieri, de Bridan, de Houdon, de Foucou. Chacun de ces artistes avait envoyé à ce Salon de 1777 des productions remarquables. Caffieri y poursuivait la série de ses beaux portraits par un buste du maréchal de Muy, un autre buste, en marbre, de Corneille, qui devait être placé dans le foyer de la Comédie-Française, et celui de Franklin. Bridan exposait le modèle en plâtre d'un Vulcain de grandes proportions, dont il termina le marbre pour le Roi. Foucou, nouvel agréé, paraissait pour la première fois au Salon, avec une intéressante figure de Nymphe portant un petit Satyre sur son épaule et une belle tête de Bacchante en marbre, fort habilement traitée. Mais Houdon surtout se révélait comme un artiste de premier ordre, du talent le plus varié; il avait là des bustes superbes, celui de Glück notamment, de Monsieur, de Madame, de Madame Adélaïde, de Madame Victoire, un Morphée, dont on connaissait déjà le plâtre, une Naïade, des études, et surtout cette Diane, légère et svelte, bien plutôt Nymphe ou Vénus que Diane, mais belle et pleine de séductions dans sa nudité sans voiles. Allegrain montrait aussi une Diane, mais plus réservée et plus classique. Le morceau capital du Salon, le Mausolée du Dauphin et de la Dauphine, qui passait par le Louvre avant d'aller orner définitivement le chœur

Digitized by Microsoft®

VASE ORNÉ DE JEUX D'ENFANTS.
Musée de Sèvres.

de la cathédrale de Sens, excitait des transports d'enthousiasme et

Digitized by Microsoft ®

faisait le plus grand honneur au talent de Guillaume II Coustou. Le catalogue citait également Boizot et Berruer, mais pour des ouvrages de moindre importance.

Ces absences de Clodion ne nuisaient point, du reste, à sa réputation et la Surintendance, tout en ne le comblant pas, lui confia à ce moment, et presque en même temps, l'exécution de deux figures, dont l'une, de grande importance, occupa le sculpteur pendant quatre années. Nous voulons parler de la *Statue de Montesquieu,* destinée au Roi, et pour laquelle le choix de M. d'Angiviller se porta sur lui. Cette distinction équivalait à une sorte de reconnaissance officielle du talent de l'artiste. Dans cette circonstance, elle s'adressait, en même temps qu'à lui, à des artistes comme Pajou, Caffieri et Lecomte. Chacun d'eux s'engageait, d'après les termes mêmes de la décision prise par la Direction des Bâtiments, à présenter au Salon de 1779 le modèle de la figure qui lui avait été commandée, et à livrer dans la suite la statue, faite en marbre de dix pieds de proportion, moyennant une indemnité de 10,000 livres. Certes, une semblable rémunération ne constituait pour celui que l'État employait qu'un assez maigre bénéfice; mais ces travaux n'en étaient pas moins vivement recherchés, parce qu'ils mettaient, ainsi que nous venons de le dire, l'artiste en vue et le recommandaient à l'attention du public. La cour n'avait pas encore cessé, malgré la difficulté des temps, de donner le ton pour toutes les questions de mode; elle était restée, en matière de goût, l'arbitre dont personne ne songeait à attaquer les jugements. Il paraît donc fort vraisemblable que Clodion accueillit avec joie l'ordre qui le désignait pour cette statue de Montesquieu. Il agit, en tout cas, de façon à la satisfaire aussi pleinement qu'il le put. Nous en reparlerons en détaillant le Salon de 1779.

Diverses pièces conservées aux Archives nationales mention-

Digitized by Microsoft ®

MONTESQUIEU.

Statue en marbre par Clodion. — Palais de l'Institut.

nent le second morceau, une *Iris,* qu'il exécuta à cette époque

Digitized by Microsoft®

pour le compte de la Direction générale. Les biographes de Clodion ont négligé cette question, bien intéressante cependant, en ce qu'elle se rattache au dernier épisode de la vie de Nicolas-Sébastien Adam.

Le pauvre sculpteur, déjà mort pour la vie artistique, avait attendu pendant trois longues années la fin de ses souffrances physiques. Il s'éteignit le 27 mars 1778. L'admiration de ses contemporains ne se réveilla, pour lui comme pour tant d'autres gens de talent, qu'à l'heure même où il ne pouvait plus goûter tous ces éloges. Le *Journal de Paris* faisait paraître, le 2 juin suivant, une courte oraison funèbre ainsi conçue : « La mort a encore enlevé à « l'Académie, le 27 mars de cette année, M. Nicolas-Sébastien « Adam, sculpteur, âgé de soixante-quatorze ans. Il était d'une « famille d'artistes connus pour sculpter le marbre avec la plus « grande habileté. Les Messieurs Adam ont fait en ce genre, on « peut le dire, des tours de force qui ont eu peu d'imitateurs. Ses « talents étaient relevés par une simplicité, une droiture et une « douceur qui lui ont toujours concilié l'amitié de ses confrères. » Le *Nécrologe* lui consacrait aussi quelques pages trop longues à reproduire en entier et même à analyser ici, dans lesquelles le critique donnait un intéressant aperçu de la vie et des principaux ouvrages du défunt. Quant à l'Académie, elle semblait rester indifférente à la disparition d'un membre qui était depuis si longtemps déjà perdu pour elle. Le samedi 28 mars 1779, en ouvrant la séance, le secrétaire notifiait à l'Assemblée « la mort « de M. Nicolas-Sébastien Adam, ancien professeur de l'Acadé- « mie, décédé en cette ville hier, 27 du présent mois, environ « dans la soixante-quatorzième année de son âge[1] ». Puis elle n'en faisait plus aucune mention, si ce n'est le jour où la veuve

1. Procès-verbaux de l'Académie royale de peinture et de sculpture.

Digitized by Microsoft ®

du sculpteur lui offrait généreusement le portrait du défunt, ainsi que l'indique cette mention inscrite au registre de ses procès-verbaux : « Le lundi 30 décembre 1780, la veuve de M. Adam « le jeune, ancien professeur, a fait offrir à l'Assemblée le portrait « de feu son mari, peint par M. Aubry, académicien. L'Académie « a accepté ce présent avec reconnaissance. » Des remerciements étaient officiellement adressés à Mme Adam, en retour de cette donation, le vendredi 5 janvier 1781 [1].

Nicolas Adam laissait des dettes; il laissait aussi des créances résultant de ses avances à l'État. Mais, dans la succession de quel artiste n'en aurait-on point rencontré? Veut-on savoir ce qu'il en était en 1778 : à Bachelier, on doit 1,200 livres; à Belle, le sur-

1. La pension de 500 livres dont Nicolas-Sébastien jouissait de son vivant fut sollicitée, au moment de sa mort, par plusieurs artistes, et notamment par Joseph Vernet et par Caffieri. La demande du dernier fut écartée et Vernet obtint la pension. La correspondance générale de M. d'Angiviller (Archives nationales, O[1] 1132) contient deux lettres sur ce sujet, l'une adressée à Vernet, l'autre à Pierre, premier peintre du roi; cette dernière surtout est fort intéressante, en ce qu'elle nous montre les intentions bienveillantes de la Direction des Bâtiments à l'égard de la famille Adam.

La lettre destinée à Vernet est ainsi conçue :

« Informé, monsieur, de la mort de M. Adam, je n'avais pas attendu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire au sujet de la pension. J'avais aussitôt formé le projet de mettre sous les yeux du Roi les titres que vos talents vous donnent à une pareille marque de faveur, et je viens de le faire. C'est avec plaisir que je vous informe de la disposition que Sa Majesté a faite en votre faveur de cette pension. »

Le même jour, Pierre recevait la communication suivante :

« J'ai, monsieur, appris, par votre lettre du 30 du mois dernier, la mort de M. Adam, événement qui fait vaquer une pension de 500 livres, et je me suis aussitôt rappelé la justice qu'il y avait de faire participer M. Vernet à cette sorte de grâce du Roi. J'ai mis, en conséquence, sous les yeux de Sa Majesté ces titres de M. Vernet pour obtenir une pension, et je vous annonce avec plaisir qu'elle lui a été accordée.

« Considérant d'ailleurs la position peu avantageuse de la veuve que laisse M Adam et la nature des logements qu'il avait rue du Champfleury, dans une maison désignée pour être supprimée, je veux bien disposer en sa faveur de ce logement, pour tout le temps du moins que la maison subsistera. »

Digitized by Microsoft

inspecteur des Gobelins, 1,900 livres; à Brenet, 1,600 livres; à Briard, 800 livres; à Caresme, 200 livres; à Chardin, 3,800 livres; à Coqueret (?), 400 livres; à Drouais, 4,000 livres; à Fragonard, 7,700 livres; à Frédon (?), 1,295 livres; à Halle, 9,000 livres; à Mlle Hébert, 500 livres; à Jollain, le commissaire-priseur, 700 livres; à Lagrenée l'aîné, à Lépicié, 1,600 livres; à Nattier, 720 livres; à Pigalle le neveu, 1,700 livres; à Renou, 1,200 livres; à Vernet l'aîné, 9,400 livres. Puis aux sculpteurs : à Adam, 10,000 livres; à Caffieri, 10,000 livres; à Coustou, 27,600 livres; à Dumont, 5,900 livres; à Falconet, 7,000 livres; à Francin, 1,500 livres; à Le Comte, à Le Moyne, 18,500 livres; à Pajou, 500 livres; à Pigalle, 21,500 livres. D'autre part, il restait encore à payer, sur les travaux de Bellevue, à Huet le peintre, 6,892 livres; à Pajou, 5,000 livres; pour ceux de Vincennes, au ciseleur Caffieri, 750 livres; pour Fontainebleau, à Boizot, 700 livres et à Gouthières, 2,300 livres; pour Paris, à Coustou, 62,844 livres; pour Versailles enfin, à Pajou, 31,000 livres; à Durameau, 300 livres; à Vernet, 11,653 livres[1]. Toutes ces sommes réunies formaient un total d'à peu près 220,000 livres, qui représenteraient, de nos jours, une dette de 650,000 à 700,000 francs vis-à-vis des artistes. On voit d'après ce document, en ce qui concerne Adam particulièrement, que les lettres adressées à la Direction générale, et dans lesquelles il exposait sa triste situation, n'avaient rien de simulé, et qu'il méritait vraiment la compassion qu'il réclamait.

Nicolas-Sébastien abandonnait à ses héritiers cette statue dont nous nous occupons et qu'il n'avait pas terminée, quoiqu'elle lui eût été commandée trente-cinq ans auparavant. Il avait peu à peu oublié, dans un coin de son atelier, ce marbre pour lequel il n'avait, du reste, touché qu'un acompte de 2,000 livres, tandis que la

1. Archives nationales, O[1] 1277.

Digitized by Microsoft

figure achevée avait été estimée 10,000 livres. Clodion s'offrit-il à compléter l'œuvre entreprise par son oncle, ou le Directeur général songea-t-il de son propre mouvement à la lui confier? Nous ne saurions le dire; toujours est-il que cette *Iris* fut livrée en 1780 par Claude Michel, ainsi qu'en fait foi cette note, que nous transcrivons en entier d'après la pièce originale :

Mémoire d'une figure en marbre ordonnée pour le service du Roi, en 1743, au sieur Adam le jeune, et terminée sous les ordres de M. le C^to^ d'Angiviller, directeur et ordonnateur général des bâtiments, par le Sr Michel Clodion, en 1780, sauf entre lui et les héritiers Adam leurs conventions, sans le recours des héritiers Adam contre le Roi. Cette figure en marbre est de grandeur naturelle et était destinée pour les jardins de Versailles.

Elle représente Iris.

Estimée 10,000 livres.

Certifié le 10 mars 1681.

Signé : PIERRE.

Arrêté et réglé.

Signé : JARDIN, PIERRE, HEURTIER.

Puis plus loin :

Décompte au dernier décembre 1783 :

Adam le jeune, sculpteur, prix. . .	10,000 livres.
Acompte.	2,000
Reste.	8,000 livres.

Cette figure, commencée en 1743, n'a pu être terminée par lui. Elle l'a été par le sieur Clodion en 1780, sauf les arrangements entre lui et les héritiers Adam.

Ce texte est bien clair et bien précis; il semble reconnaître à Clodion le droit incontestable de toucher le montant de la somme ainsi fixée en dernier lieu, déduction faite de l'acompte de 2,000 livres précédemment réglé, et cela sans que les héritiers Adam possédassent dès lors aucun titre à exiger un payement quelconque autrement que par son intermédiaire. Comment se fait-il alors que,

Digitized by Microsoft ®

le 8 mars 1787, Carle Adam, fils de Nicolas-Sébastien, s'adressant directement à M. d'Angiviller, se plaignit de ce qu'il n'eût encore été versé sur le total qu'un acompte de 4,000 livres? Faut-il croire à un acte de charité de l'illustre sculpteur lorrain, qui aurait ainsi purement et simplement subrogé son parent en sa place de créancier de l'État et mis gratuitement la dernière main à l'œuvre de Nicolas-Sébastien Adam?

Qu'est devenue cette statue? On l'avait destinée à orner les jardins de Versailles, mais il ne s'y trouve aucune figure qui puisse répondre aux désignations précédentes. A-t-elle eu le sort d'un certain nombre de créations semblables, qui, n'ayant pu prendre place dans les parcs de la Couronne, allaient embellir ceux des grands seigneurs à qui le Roi en faisait généreusement cadeau, comme pour le Ganymède de Francin et l'Abondance de L.-Sigisbert Adam, qu'on dirigeait, par ordre de Louis XVI, le 15 février 1777, sur la terre de Pontchartrain? En tout cas, peut-être à l'heure actuelle cette *Iris,* à la perfection de laquelle deux des meilleurs artistes de notre école de sculpture française ont contribué, occupe-t-elle quelque bosquet ou rond-point désert. Elle avait certainement franchi sans dommage la tourmente révolutionnaire, pendant laquelle les seules images de sainteté, ainsi que toutes celles qui rappelaient le régime déchu, avaient eu véritablement à souffrir des fureurs populaires[1].

C'est vers cette époque (1775-1780) que Clodion aurait exécuté, suivant certains auteurs, un ouvrage de grande importance. Nous voulons parler des figures qui ornent le buffet d'orgue de Saint-

1. Alexandre Lenoir, dans son *Musée des monuments français,* la signale comme faisant partie de cette collection de tous les marbres échappés au vandalisme de la Montagne. « La statue en marbre blanc numérotée 33 représente Iris. Cette statue, « d'une exécution un peu forcée, avait été commencée par Adam et ne fut terminée « qu'après sa mort, par son élève Clodion. »

Digitized by Microsoft®

Sulpice. Cette décoration comprend[1] sept personnages détachés et quatre groupes. Les premiers sont : un Roi David jouant de la harpe, quatre Femmes tenant des instruments de musique, et deux Anges jouant de la lyre. Des groupes placés de chaque côté de l'orgue, les uns représentent des femmes appuyées sur des corbeilles d'abondance et posées sur des piédestaux en forme de cul-de-lampe; les autres, des anges jouant avec des instruments de musique. Toutes ces figures, sculptées dans le bois, ont grand air et font beaucoup d'honneur à l'artiste qui les a conçues et exécutées; mais faut-il en rapporter la gloire à Clodion? Tel n'est pas notre avis, et voici sur quoi nous appuyons notre dire.

Les architectes, les maçons, les peintres et les sculpteurs s'emparèrent, en 1776, de l'église Saint-Sulpice pour y commencer de grands travaux de réparations et d'embellissements. L'architecte Chalgrin, chargé par le chapitre de continuer l'œuvre de Ch. Servandoni, ajoutait à cette époque à l'extérieur de l'édifice cette belle tour que nous admirons sans réserves. On faisait choix, au même moment, de bons artistes pour décorer l'intérieur de l'église. Ils s'en acquittèrent, chacun dans le cadre qui lui était assigné, avec un tel empressement que deux ans plus tard, en 1779, on débarrassait les œuvres d'art des échafaudages qui les masquaient. Le 25 avril de cette année, la sculpture de l'orgue était terminée, et l'ouverture de la chapelle de la Vierge avait lieu quatre mois après. Il ne reste malheureusement aucune quittance, aucun mémoire justificatif de ces dépenses, soit entre les mains du chapitre de Saint-Sulpice, soit dans les dossiers des Archives nationales; de telle sorte que, si l'on veut rassembler des renseignements qui établissent l'identité des artistes enrégimentés par M. Languet de Gergy, alors curé de cette paroisse, il faut recourir

1. *Inventaire général des richesses d'art de la France.* Monuments religieux.

Digitized by Microsoft ®

à des documents particuliers, et notamment aux articles parus dans les journaux du temps. Et justement nous retrouvons, dans le *Journal de Paris* précédemment cité, le compte rendu détaillé de la célébration, au cours même de l'entreprise, d'une messe du Saint-Esprit suivie d'une procession, afin d'attirer les bénédictions du ciel sur ces travaux. Le reporter de cette gazette écrivait, le mercredi 23 avril : « M. le curé de Saint-Sulpice a célébré hier à huit « heures du matin une messe du Saint-Esprit... MM. les entre- « preneurs et artistes, chargés des différentes parties des travaux, « y ont tous assisté, savoir : pour ce qui concerne la chapelle de « la Vierge : M. Pigalle, chevalier de l'ordre du Roi ; M. de « Wailly, des Académies de peinture, de sculpture et d'archi- « tecture; M. Collet, peintre; MM. de la Chenevaye et Métivier, « sculpteurs en ornements ; Dropse, sculpteur-marbrier ; Her- « vieux, ciseleur. Pour la part du portail, des tours et de l'orgue : « M. Chalgrin, M. Boizot, agréé de l'Académie de sculpture; « M. Barthélemy, peintre ; M. Guibert, sculpteur en ornements; « MM. Viel, Mangin, Delore, Nordelle, sculpteurs.

« L'échafaud d'une des tours de l'église est terminé ; on doit « commencer cette semaine à poser la menuiserie et la sculpture « de l'orgue, faites par MM. Duvet (*sic*) et Jadot, maître menui- « sier, d'après les dessins de M. Chalgrin. »

Cette sorte de procès-verbal démontre bien explicitement, il nous semble, que Clodion n'a pas participé aux travaux qu'on persiste à lui attribuer. Comment croire, en effet, que son nom seul ait été oublié dans cet article, qui désigne à la fois les artistes et les maîtres ouvriers qui s'y trouvaient occupés? On pourrait encore admettre une semblable omission, si elle se rapportait à quelque inconnu ; mais, dès ce moment, le sculpteur avait une réputation faite. Il appartenait à l'Académie, il suffisait à peine aux petits comme aux grands ouvrages que le goût du moment lui

Digitized by Microsoft ®

SILÈNE ET ENFANTS.

Terre cuite par Clodion. — Musée d'Orléans.

imposait; il n'était pas, en un mot, le premier venu, et nous ne

Digitized by Microsoft®

voyons pas pourquoi Boizot, et Duret surtout, auraient ainsi capté l'attention du reviewer au détriment de notre artiste. En dehors des journaux, les écrits spéciaux de ce moment, *Guides des Voyageurs, Itinéraires* et *Descriptions de Paris,* ne fournissent pas d'arguments moins convaincants. Que dit *le Provincial,* édité en 1787? Que la menuiserie de l'orgue de Saint-Sulpice est de M. Jadot et la sculpture de M. Duret. Le *Guide des Étrangers,* si consciencieusement élaboré par Thierry et si plein de détails précis, s'exprime aussi nettement sur ce point; ainsi du *Voyage pittoresque à Paris* et d'autres compilations encore. La *Description* de Legrand et le *Tableau historique et pittoresque de Paris* ne sont pas moins affirmatifs.

Mais une dernière citation, tirée du *Dictionnaire historique de Paris,* dédié en 1779 au maréchal de Brissac, une note « sur « les travaux qui se font actuellement dans la paroisse de Saint- « Sulpice », ne laisse subsister aucun doute à cet égard. Il y est dit qu'on a choisi comme « architecte de la chapelle de la Vierge « M. de Wailly, des Académies de peinture, de sculpture et d'archi- « tecture; M. Pigalle et ses neveux pour la sculpture d'histoire; « M. Collet, de l'Académie de peinture et de sculpture, pour la « peinture d'histoire; MM. Lachenel et Métivier pour la sculpture « des ornements; M. Hervieux pour la ciselure; M. Pigalle et « M. Chabault, maîtres menuisiers; M. Chalgrin pour l'architecture « du portail, des tours et de l'orgue; M. Mouchy et M. Boizot, « de l'Académie de peinture et de sculpture, sculpteurs d'histoire, « pour les deux chapelles du portail et les tours; M. Barthé- « lemy et M. Ménageot, de l'Académie de peinture et de sculp- « ture, pour la peinture des plafonds et des tableaux des deux « chapelles; M. Duret, ancien professeur de l'Académie de Saint- « Luc, pour toute la sculpture de l'orgue; M. Jadot, pour toute « la menuiserie de l'orgue; M. Delore, maître charpentier, inven-

Digitized by Microsoft ®

« teur de la charpente des tours; MM. Mangin, maître maçon; « Mardelle, maître menuisier; Vallée, doreur. »

Comment peut-on refuser d'admettre de pareils témoignages, nier de la sorte l'évidence des faits acquis? Comme nous avons eu l'occasion de l'indiquer déjà, ces figures tiennent évidemment, par leur allure, à celles de Clodion; mais le sculpteur lorrain avait, on le sait, de nombreux rivaux fort habiles, qui traitèrent avec succès des sujets en tous points semblables aux siens, et dont la postérité, par le fait d'une injustice malheureusement trop fréquente, a complètement oublié les noms. En ce qui touche plus particulièrement Duret, il passait à ce moment pour un artiste distingué, que l'État et les particuliers employaient fréquemment, à qui on confiait de grands ouvrages, et parmi eux le fronton de la nouvelle église Saint-Philippe-du-Roule. En même temps qu'il travaillait à Saint-Sulpice, il collaborait avec Le Moyne, Gois, Houdon et Clodion lui-même à une commande de huit bustes de rois de France, destinés au Collège de France, dont on poussait rapidement la restauration depuis 1773, et pour lequel Lecomte modelait une figure pédestre du roi[1].

Clodion avait terminé, avant 1781, un nombre considérable de terres cuites, dont la date exacte de création demeure mal définie, mais dont les catalogues de ventes permettent de réunir et d'énumérer une partie. C'est d'abord, pour la collection Vassal Saint-Hubert, un *Groupe de deux femmes nues et couchées, dont une s'amuse avec des tourterelles.* Puis en 1776, lorsque Verrier, un négociant qui s'associait avec Dubois et dont le nom reparaît dans la vente des frères Clodion en 1783, lorsque Verrier liquida son fonds de commerce, deux superbes paires de girandoles, dont l'une atteint le prix de 1,002 livres, et l'autre celui de 500; et

1. *Voyage pittoresque à Paris*, de Dézallier d'Argenville fils.

Digitized by Microsoft ®

surtout ce modèle si connu, si répandu, qu'on voit en mille endroits, chez les curieux, dans nos salons élégants, deux girandoles de trois bras chacune, dorées d'or moulu, l'une supportée par *une figure d'Homme jouant du tambour de basque,* et l'autre par *une figure de Femme jouant des castagnettes.* Pendant les trois années qui suivirent cette date, en 1777, 1778, 1779, les Clodions se multiplient; il en paraît dans toutes les belles galeries : A la vente Varanchon, un groupe d'*une Nymphe et une Bacchante qui tiennent une couronne et une grappe de raisin,* que l'acquéreur n'obtient qu'au prix de 900 livres; puis, un autre groupe de *deux Amours qui s'embrassent;* en outre de ces *vases* qui figurent dans tant de cabinets célèbres et du *petit Satyre au hibou, une Fillette tenant un pigeon,* des bas-reliefs et des sujets profanes ou sacrés, *une Marchande d'amours, la Fuite en Égypte, Vénus qui corrige l'Amour,* enfin *une Bacchante accompagnée d'un petit satyre à qui elle donne du raisin.* Vient la vente de Natoire, qui avait conservé du passage de son ancien élève à Rome des morceaux de première jeunesse. Deux belles *Vestales ajustées dans le goût antique*[1], et ce qui nous éloigne un peu des faunes et des bacchantes, une *Madeleine pénitente*[2]. Rien jusqu'en mars 1779. A ce moment, dans une vente anonyme, *une Bacchante qui tient un petit satyre d'une main, une coupe de l'autre*[3]; un bas-relief, en second lieu, d'*une Femme endormie sur le bord d'un fleuve, appuyée sur une urne, et serrant contre elle un enfant qui tient une grappe de raisin.* Citons, pour clore cette série, un bas-relief inédit, dont les héritiers de l'abbé de Juvigny se débarrassèrent à son décès, *une Bacchante versant du vin à un petit satyre assis près d'une jeune fille qui joue de deux chalumeaux.* Pour cette dernière

1. Terre cuite.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

Digitized by Microsoft ®

Dujardin

A. Quantin Edit

FLAMBEAUX

Modèle de Clodion

(Collection du Garde-Meuble)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

pièce, le public ne ratifia pas le goût de l'abbé. Paillet, le commissaire-priseur, n'en donna que 6 livres.

Son voyage prolongé en Italie, l'occupation que lui donnaient les commandes du chapitre de Rouen, des états de Languedoc, avaient certainement diminué la liste de ses charmantes créations de marbre ou de terre cuite. Il en fut de même à partir de 1779 et jusqu'en 1783. La statue de *Montesquieu,* les grands *bas-reliefs* qu'il exécuta pour le couvent des Capucins de la Chaussée-d'Antin, et les démarches nécessitées par son mariage employèrent la plus grande partie de son temps pendant ces trois années.

Pajou, Gois, Mouchy et Bridan avaient, les premiers, bénéficié de la nouvelle disposition qui faisait désigner, à chaque Salon, quatre sculpteurs pour des statues de grands hommes. Mouchy devait cette marque de faveur à sa qualité de neveu de Pigalle; Bridan, à la renommée que lui procurait sa belle décoration du chœur de Chartres; Pajou, à son mérite; Gois, à une bonne chance. Dans le choix qu'on avait fait, au commencement de 1779, Pajou, comme *persona grata,* occupait encore le premier rang; après lui Caffieri, Berruer et Clodion[1]. Le Directeur général indiquait dans le même temps les personnages à représenter : Bossuet et Pierre Corneille, le chancelier d'Aguesseau et Montesquieu. Ce dernier tombait en partage à Clodion.

L'exposition s'ouvrit à la date habituelle, le 25 août. La mort avait fait de telles trouées, tout récemment, dans les rangs

1. Archives nationales, O[1] 1934 *b*.

Distribution de la suite des tableaux et sculptures ordonnés par Sa Majesté pour l'encouragement des arts :

Sculptures :

Berruer, M. d'Aguesseau; Pajou, M. Bossuet; Clodion, M. de Montesquieu; Caffieri, M. Corneille; assises.

Les figures seront dans la proportion de 5 pieds 7 pouces, sans compter la plinthe qui sera comme ceux des quatre dernières figures.

Digitized by Microsoft ®

des sculpteurs que le nombre des figurants paraissait beaucoup moindre; mais l'excellence des morceaux présentés rachetait largement cette insuffisance. L'attention du public ne s'arrêtait que peu devant les œuvres des académiciens; elle allait surtout aux nouveaux, à Julien, à Monnot, à Clodion, à Foucou, et en premier lieu à Houdon, qui progressait d'une façon inquiétante pour tous ses concurrents, et donnait cette admirable statue de Voltaire, du foyer de la Comédie française. Au milieu de toutes ces œuvres, du Gladiateur mourant de Julien, des bustes de Caffieri, des terres cuites de Boizot et de Pajou, au milieu des bas-reliefs, des groupes finis et précieux du charmant *Triomphe d'Amphitrite* notamment, qu'il avait lui-même envoyés, le *Montesquieu* de Clodion, exposé, vu ses grandes proportions, dans le jardin de l'Infante, ne fit qu'une petite impression sur les curieux. Un incident parfaitement indépendant de sa volonté, mais qui causait en même temps une infériorité, le manque d'un bloc de marbre de dimension convenable, l'avait empêché de l'exécuter en marbre. Il ne savait même, au dernier moment, s'il enverrait ce plâtre, lorsqu'une note de la Direction générale du 22 juillet lui apprit que M. d'Angiviller désirait qu'il exposât quand même[1].

L'artiste représentait le sévère auteur de l'*Esprit des Lois* suivant la coutume des anciens, non seulement sans toge, mais sans aucun vêtement. Disons tout de suite que l'impression dernière ne lui fut pas favorable.

Le correspondant de *l'Année littéraire* donnait bien, selon nous, la note du sentiment général :

« Que ne puis-je, écrivait-il, prodiguer à la figure de Mon-
« tesquieu les mêmes éloges qu'aux bas-reliefs de M. Clodion!
« Dans ceux-ci, l'esprit, la finesse et les grâces animent toutes les

1. Archives nationales, O[1] 1210.

Digitized by Microsoft ®

« figures; dans celle de Montesquieu, on remarque, il est vrai, « de l'enthousiasme; mais elle laisse beaucoup de choses à désirer. « Cependant, comme cette statue n'est point exécutée en marbre, « l'artiste pourra y faire les changements que la prudence lui « dictera. On l'a félicité de ne s'être point asservi au costume, et « je crois que c'est, au contraire, un reproche qu'on peut lui faire, « parce qu'il n'est pas question de draper la statue d'un Français « du XVIIIe siècle à la grecque, à la romaine, ou de lui donner un « costume idéal, mais de le représenter avec le costume de la « nation et du temps où il a vécu. La figure de Corneille offre « un bel exemple de la difficulté vaincue, et les talents supérieurs « de M. Clodion ne laissent aucune inquiétude sur le parti avan- « tageux que prendra cet habile artiste en consultant son goût et « son génie. » On ne pouvait mieux habiller la critique et la cacher sous plus de fleurs de rhétorique. Le sculpteur en comprit fort bien la portée. Il se rappela, trop tard, il est vrai, le méchant accueil qu'avait reçu l'œuvre d'un maître illustre, le *Voltaire* de Pigalle, le déchaînement de la satire, les flots de mauvaise encre répandus pour et contre elle.

Il ne pensa point, quant à lui, à discuter le mérite de son idée et prit le parti héroïque de recommencer simplement son modèle. Le 31 décembre 1780, le peintre Pierre en faisait parvenir la nouvelle à M. d'Angiviller : « La figure de Montesquieu, « par M. Clodion, est recommencée. Elle est vêtue en magistrat, « du consentement de M. de Secondat, son fils. » La nouvelle figure devait paraître au Salon de 1781 ; mais là ne se termina pas l'odyssée du *Montesquieu.* Une fois le plâtre approuvé par la Direction, et lorsqu'il s'agit de le sculpter dans le marbre, on ne put mettre la main sur un bloc de dimensions suffisantes, pas plus qu'en 1779, où le cas s'était déjà présenté. Il fallait donc se résigner à garder encore à l'atelier ce

Digitized by Microsoft ®

personnage encombrant, jusqu'au Salon de 1783, avant de pouvoir le présenter au public. L'artiste faisait preuve, en tout ceci, d'une rare conscience, dont les approbations unanimes des gens de goût le récompensèrent pleinement. Autant l'opinion s'était partagée, dès le principe, au sujet de son premier modèle, autant elle se déclara satisfaite du second. On n'eut que des louanges pour cette statue bien posée, bien drapée, d'une expression noble, et que le président, M. de Secondat, avait aussitôt déclarée être parfaitement ressemblante à l'original. Les petits comme les grands journaux, ceux qui avaient quelques années d'existence, ceux nés de la veille, ceux qu'on lisait aussi bien que ceux qui ne comptaient pas cent abonnés, applaudirent de confiance le second *Montesquieu*. Le *Mercure* n'avait qu'un mot, mais fort élogieux, l'aumône du riche donnée de bon cœur. « Montesquieu a été parfaitement « sculpté en marbre par M. Clodion Michel[1]. » Le *Journal de Paris,* plus explicite, disait : « Il y a eu cette année six figures « ordonnées par le Roi, qui sont : Turenne, Vauban, Catinat, « Montesquieu, Molière et La Fontaine. La quatrième est de « M. Clodion Michel. Elle a été, comme celle de M. de Joux, « exposée en plâtre au Salon précédent; mais il a su profiter des « conseils qui lui furent donnés dans ce temps, car elle est « presque totalement changée; aussi y a-t-il actuellement plus « de noblesse. Je désirerais quelque chose dans les jambes. Au « surplus, l'exécution en est très précieuse. » Le *Journal de Paris* souhaitait qu'on accompagnât la statue d'une inscription et proposait celle-ci, qu'il trouvait la meilleure comme venant de son cru :

En écrivant l'histoire et de Rome et des lois,
Pour le bonheur du peuple il instruisit les rois.

1. *Mercure de France,* 2e quinzaine de septembre.

Digitized by Microsoft®

Un plaisant, l'auteur de *Marlborough au Salon,* traitait fort mal tous les collègues de Clodion, tandis qu'il condescendait à l'épargner. Il mettait en scène, pour les besoins du dialogue, deux personnes imaginaires, M. de Marlborough et l'inconnu, qui s'exprimaient avec beaucoup de liberté sur le compte des artistes. L'inconnu venait de juger sévèrement les modèles exposés à la sculpture. Il ajoutait : « Cela ne me paraît pas si sublime « et ces figures à côté sont bien plus belles. Faites donc atten- « tion, monsieur de Marlborough, qu'elles sont de marbre blanc, « c'est déjà beaucoup; et puis c'est poli, c'est luisant, c'est fini; « dame, c'est cela qu'il faut admirer. » A quoi M. de Marlborough répondait : « Fi donc! elles sont mauvaises! Cependant celle de « Montesquieu me fait plaisir. » Le *Sans-Quartier* n'y apportait aucun apprêt et ne donnait que cette citation : « La statue de Mon- « tesquieu, par M. Clodion, est un beau morceau. » A peu près seul, *le Véridique au Salon* se déclarait peu satisfait : « Montes- « quieu devait, à ce qu'il semblait, être en habit de président, et « M. Clodion Michel a suivi le costume, bien plus fait pour ins- « pirer la dignité que le génie. Montesquieu, représenté en médi- « tant ses vastes pensées sur les lois, est assez noble par sa figure « pour être distingué dans un habillement simple, son chaperon de « docteur ès lois jeté quelque part, entouré de meubles qui eussent « annoncé l'aisance dans la fortune; Montesquieu eût été mieux « reconnu pour ce qui le distingue, c'est-à-dire pour un grand écri- « vain. Rarement on écrit, on compose avec sa simarre. Au reste, « M. Clodion Michel ne pouvait pas adopter les deux opinions. « Quant à l'art, on est peu content de ses masses; on les eût « voulues plus grandes et les plis rendus avec plus de recherche et « de finesse. » *Le Véridique* parlait de tout cela fort à son aise et tranchait ainsi du connaisseur.

Nous avons le droit de juger autrement cette figure, dont le

Digitized by Microsoft ®

marbre occupe encore aujourd'hui, dans un vestibule de l'Institut[1], la place qui lui a été octroyée après la Révolution et dont l'auteur a laissé la reproduction en terre cuite à la manufacture de Sèvres. La tête de Montesquieu est fort belle, l'attitude noble et reposée, le vêtement ample. Loin que les plis ne soient pas rendus avec assez de recherche et de finesse, ils ont été bien plutôt traités avec un détail exagéré, qui trahit l'école des Adam. Clodion a fait montre de son extrême facilité dans ce marbre creusé, fouillé, mis à jour. Tous ces angles brisés, tout ce jeu d'une draperie qu'il a voulu soulever et rendre légère détruisent un peu de l'impression de grandeur que fait naître la vue de l'ensemble.

La Direction des Bâtiments du Roi fixait à 10,000 livres le prix de chacune des œuvres de cette dimension[2], une fois terminées. En 1780, Clodion avait touché un acompte sur le premier modèle, qu'il se décida, dans la suite, à recommencer. La trésorerie de la Direction lui versa une même somme en février 1781, comme nouvelle fraction du payement. Il y avait loin de ces 2,500 livres au payement intégral, qui se compléta, nous ne savons ni comment ni à quelle époque. Il est vrai que Clodion bénéficia, d'autre part, des 1,000 livres que l'Administration accordait à chacun des artistes chargés de ces grandes statues, contre une reproduction de leur œuvre en terre cuite et de dimension réduite; mais encore notre artiste ne fournit-il la sienne que fort tard. Il fallut des rappels fréquents, des sommations du genre de celle-ci, pour l'amener à s'exécuter[3]. « Messieurs Houdon et Clodion, « sculpteurs du Roi, sont invités à fournir le plus diligemment pos- « sible les modèles de leurs figures de Tourville et Montesquieu,

1. Dans le même édifice, à la bibliothèque Mazarine, on voit une petite statuette de terre cuite : hauteur, $0^m,43$, largeur, $0^m,60$, représentant *Arion*, et attribuée à Clodion. *(Inventaire général des richesses d'art de la France.)*

2. 6 pieds de proportion.

3. Archives nationales, O^1 1215, Ordre du 24 juin 1784.

Digitized by Microsoft ®

NYMPHE.

Figure en terre cuite par Clodion. — Musée d'Orléans.

« après lesquels on attend à la manufacture de Sèvres, pour leur

Digitized by Microsoft ®

« exécution en porcelaine. » Il se décida pourtant, et Sèvres possède, de nos jours, l'original de cette réduction [1]. Disons tout de suite que la figure du Montesquieu, ainsi transformée en statuette de console ou d'étagère, n'eut qu'un succès de vente des plus médiocres. Par qui le savons-nous? Par l'auteur des *Fragments sur Paris* écrits en 1798, par Meyer, qui nous dit, à propos des marchands de gravures de la capitale, qu'il y a vu accoler, à la montre, Volange dans le rôle de Jeannot et d'Estaing dans le costume du vainqueur de la Grenade; que la grande célébrité était alors pour le premier. « J'allai quelques jours après à la « manufacture de Sèvres, j'y vis le portrait de Volange en biscuit « ou pâte de porcelaine. Il était sur une table, au milieu de ceux « de Mably, de Corneille, de Montesquieu, etc., et le garde de « cette salle m'avoua que l'on vendait plus de Jeannots que de « tous les guerriers, poètes et moralistes ensemble [2]. »

Clodion venait de quitter son logement de la place Louis XV pour un atelier plus spacieux et plus commode, dans une autre maison du quartier neuf à la Chaussée-d'Antin, maison que les embellissements du nouveau Paris ont fait disparaître. Elle occupait la place du boulevard Haussmann actuel et donnait, d'une part, sur la Chaussée-d'Antin, qui s'édifiait; de l'autre, sur des terrains vagues que traversa, dans la suite, la rue du Helder. C'est là que se déroula, dans ce court séjour de deux ou trois années, la phase la plus brillante de son existence. Il avait repris la tradition de ses oncles et groupé plus étroitement autour de lui ses frères, qui, comme Nicolas et Gaspard Adam pour leur aîné Lambert-Sigisbert, lui fournissaient des auxiliaires précieux, dévoués, laborieux,

1. Un buste, mais celui-ci en marbre, commandé par le roi au sculpteur, se trouve encore aujourd'hui dans le palais de Fontainebleau. (Barbet de Jouy, *Notices sur les sculpteurs.*)

2. Meyer, *Fragments sur Paris.*

Digitized by Microsoft ®

et, bien plus, des hommes parfaitement décidés à faire bon marché de leur amour-propre d'artiste, à copier servilement les modèles qu'il ne pouvait terminer au milieu de ses nombreuses occupations, à s'assimiler si parfaitement sa manière, qu'il est difficile de distinguer leurs bons ouvrages de ses médiocres créations. En retour de ces services, il les associait, comme nous l'avons déjà dit, à ses entreprises, partageait avec eux les bénéfices, les secourait au cas échéant, et tentait de les faire connaître par tous les moyens; mais encore cette opération n'était-elle pas aussi facile à conduire qu'elle pouvait le paraître au premier abord. Ils ne pouvaient exposer aux Salons, puisqu'aucun d'eux ne faisait partie de l'Académie royale, et celle de Saint-Luc, qui leur aurait servi d'intermédiaire auprès du public, fermait à ce moment ses portes par ordre supérieur.

Un original, quelque peu aventurier, l'ancien prétendant à la main de Mlle Philippon, qui lui préféra l'austère Roland[1], le sieur Pahin de la Blancherie, leur tint lieu de ce qui leur manquait de ce côté. Il avait tout d'abord, vers la fin de l'année 1777, fondé un journal au titre prétentieux de *Correspondance générale sur les sciences et les arts,* ou *Nouvelles de la République des lettres*. Dès le premier jour, cette nouvelle publication se soutint péniblement. Les seuls exemplaires que l'on écoulait étaient ceux que La Blancherie distribuait gratuitement et imposait plutôt au public, à ses confrères, qu'il assiégeait de réclames, aux artistes, à l'Académie[2].

C'est alors que le journaliste malheureux imagina, pour soutenir cette entreprise languissante, de la compléter par l'adjonction

1. Duchesse d'Abrantès, *Salons de Paris*.

2. « Aujourdhui samedi 10 janvier 1778. Lecture a été faite d'une lettre de « M. Pahin de la Blancherie, auteur d'un nouveau journal qui a pour titre : *Nouvelles « de la République des lettres et des arts*. M. de la Blancherie a présenté à l'Aca- « démie, comme un hommage, le modèle de son ouvrage et le plan en forme de pros- « pectus. Il y a joint un nombre d'exemplaires suffisant pour chacun des membres de « cette Compagnie, et lesdits exemplaires ont été distribués à chacun d'eux. »

Digitized by Microsoft®

d'un Salon, sorte d'exposition permanente, qui occupa, sous le nom de *Salon de Correspondance générale pour les sciences et les beaux-arts,* divers locaux, et entre autres l'hôtel Villayer, rue Saint-André-des-Arcs[1]. L'idée n'était pas mauvaise en soi et rallia en peu de temps un certain nombre d'adhérents. Des amateurs prêtèrent quelques objets de curiosité distraits de leurs collections; des peintres et des sculpteurs à la mode y firent porter de leurs œuvres, mais les inconnus et les dédaignés surtout s'empressèrent de mettre à profit une bonne occasion de ce genre. Sigisbert et Michel Michel étaient de ces derniers, du nombre, par conséquent, des Lorta, des Surugue, des Deseine et de tant d'autres, qui, par le fait des circonstances, ne pouvaient arriver à percer.

Dès le 23 mars 1779, Sigisbert Michel y paraissait avec un buste du roi de Prusse, de l'an 1762, « exécuté, dit le catalogue, en « talc, et un petit modèle en terre cuite, *les Trois Grâces* ». Il aurait été difficile de se mettre moins en frais d'imagination, ces deux morceaux, que l'ancien sculpteur rapportait en 1770 de Berlin, ayant déjà paru au Salon de l'Académie de Saint-Luc, en 1774. De même pour une statue de *l'Amour échauffant un trait,* qu'accompagnaient deux copies de l'antique : une *Vénus de Médicis* et une *Vénus sortant des eaux*[2]. Michel Michel n'exposa que plus tard au Salon de la *Correspondance,* mais il lui demeura plus longtemps fidèle que son frère et en devint un des favoris. Le journal de La Blancherie[3] lui consacre, pour la première fois, un assez long paragraphe, le 15 août 1781. Il énumère d'abord ceux qu'il a signés : « 1° une *Naïade* en terre cuite ; 2° une *Femme satyre tenant* « *un petit chien qui veut s'échapper et un thyrse;* 3° *Iris enlevant* « *l'Amour,* bas-relief ; 4° un *Satyre portant une bacchante qui s'ap-*

1. *Journal de Paris,* 13 mars 1783.
2. Sigisbert-Michel demeurait au n° 8 de la rue de la Ville-l'Évêque.
3. Bibliothèque nationale, Réserve.

Digitized by Microsoft ®

« *puie sur son enfant,* bas-relief; 5° un *Faune tenant une bac-*

VASE EN MARBRE BLANC.

Dessiné par Clodion pour le palais de Versailles. — Collection San-Donato.

« *chante pressant une grappe de raisin sur la tête d'un enfant.* »
Puis il donne l'adresse de l'artiste, rue d'Anjou, faubourg Saint-

Digitized by Microsoft®

Honoré, chez M. du Cluseau, avocat. Il conclut enfin par cet éloge : « De pareils ouvrages ont été vus avec un grand plaisir. Des « formes très agréables, une nature bien sentie; M. Michel est « frère de MM. Clodion, sculpteur du Roi, et Sigisbert, sculpteur. « On ne peut que s'étonner de ce que la même famille réunisse « dans le même genre des talents si distingués. » Une seconde fois dans la même année, Michel Michel donnait deux petits bas-reliefs, des *Femmes nues jouant avec des enfants*. Cette production se continuait par un buste de femme [1], un buste de *Jeune fille* [2] et la figure du *Petit satyre courant avec des flèches et portant un hibou,* qu'il exécuta en marbre sur une esquisse de Clodion [3]. Cependant le bruit se répandait dans le monde artiste que ce dernier ne se contentait pas de fournir des modèles à son parent et de corriger son travail, mais qu'il mettait sous son nom des œuvres parfaitement originales. L'accusation ainsi formulée prit même bientôt assez de crédit, après une exposition du 14 décembre 1785, où Michel Michel présentait trois pastiches excellents du genre de Clodion [4], pour que La Blancherie, s'érigeant en protecteur de l'innocence attaquée, niât ouvertement le fait. « M. Michel, disait-il, « à propos d'une *Psyché abandonnée* qu'il présentait au public « (13 février 1786), est frère de M. Clodion, sculpteur du Roi. Ses

1. 9 janvier 1782.
2. 13 février 1782.
3. 5 juin 1782.
4. « I. Un groupe de quatre figures représentant une *Jeune Bacchante enivrée par un Faune,* soutenue par une de ses compagnes qui tient un enfant, par M. Michel, sculpteur, deux pieds de haut. Ce groupe, agréablement composé, est d'une belle exécution. L'auteur est frère de M. Clodion, sculpteur du roi.

« II. Autre groupe représentant un *Satyre pressant une grappe de raisin,* portant sur son genou une jeune fille qu'il regarde avec l'expression du désir, tandis qu'elle ne s'occupe que d'un enfant qui mange du raisin; par le même.

« III. Autre groupe, représentant une *Jeune Femme exprimant le jus d'un raisin dans une coupe* pour un enfant; par le même. Ces morceaux, d'un beau style, ont été fort applaudis. » (Bibliothèque nationale, Réserve.)

Digitized by Microsoft ®

« ouvrages ont beaucoup de mérite. On y trouve une trop grande « imitation néanmoins de celui-ci, mais cela ne prouve pas qu'il « n'en soit pas l'auteur. La figure de Psyché est bien exécutée; la « tête est surtout remarquable par l'expression. M. Michel invite les « amateurs et les artistes à visiter son atelier et à le voir modeler[1]. »

En dépit des protestations de La Blancherie, nous sommes un peu, quant à nous, de l'avis du public de 1786, et nous inclinons à penser que Clodion retouchait assez largement les ébauches de son frère pour leur imprimer ce caractère commun, cette frappante similitude avec ses œuvres propres. Michel Michel fut de toute façon ou l'un des plus habiles imitateurs, ou l'un des premiers contrefacteurs du maître. Il précéda dans cette voie Marin, Cadet de Beaulieu et tous les modeleurs de terre cuite qui ont souvent et si imprudemment abusé de sa signature. Personne, répétons-le, n'a plus fourni à la copie et à l'imitation peu honnête que Clodion, et le sort l'avait si bien fait pour être dépouillé qu'il rencontra les plus déterminés de ses plagiaires dans le sein même de sa famille. L'un de ses frères, Pierre Michel, lui avait emprunté sa manière, son genre, ses sujets; un autre, Michel Michel, ses dessins et sa coopération, et le dernier, Sigisbert, lui avait volé à l'avance la seule chose qui pût lui rester : son nom.

L'atelier, que le rédacteur de *la Correspondance* assignait comme rendez-vous aux détracteurs de Michel Michel, n'était autre que celui dont il avait hérité de Clodion, après le mariage de ce dernier, en 1781. A cette date, en effet, le sculpteur, fatigué de son long célibat, avait pris femme. Le 26 février, il conduisait à Saint-Germain-l'Auxerrois la jeune épousée, Catherine-Flore[2]

1. Bibliothèque nationale, Réserve.

2. « Catherine-Flore, née le samedi 17 novembre 1764, baptisée le même jour en « présence de Martin Pajou, sculpteur, parrain, et de Catherine-Dorothée Lanson, « veuve de Louis Bourgin, charpentier ». Jal, *Dictionnaire critique*.

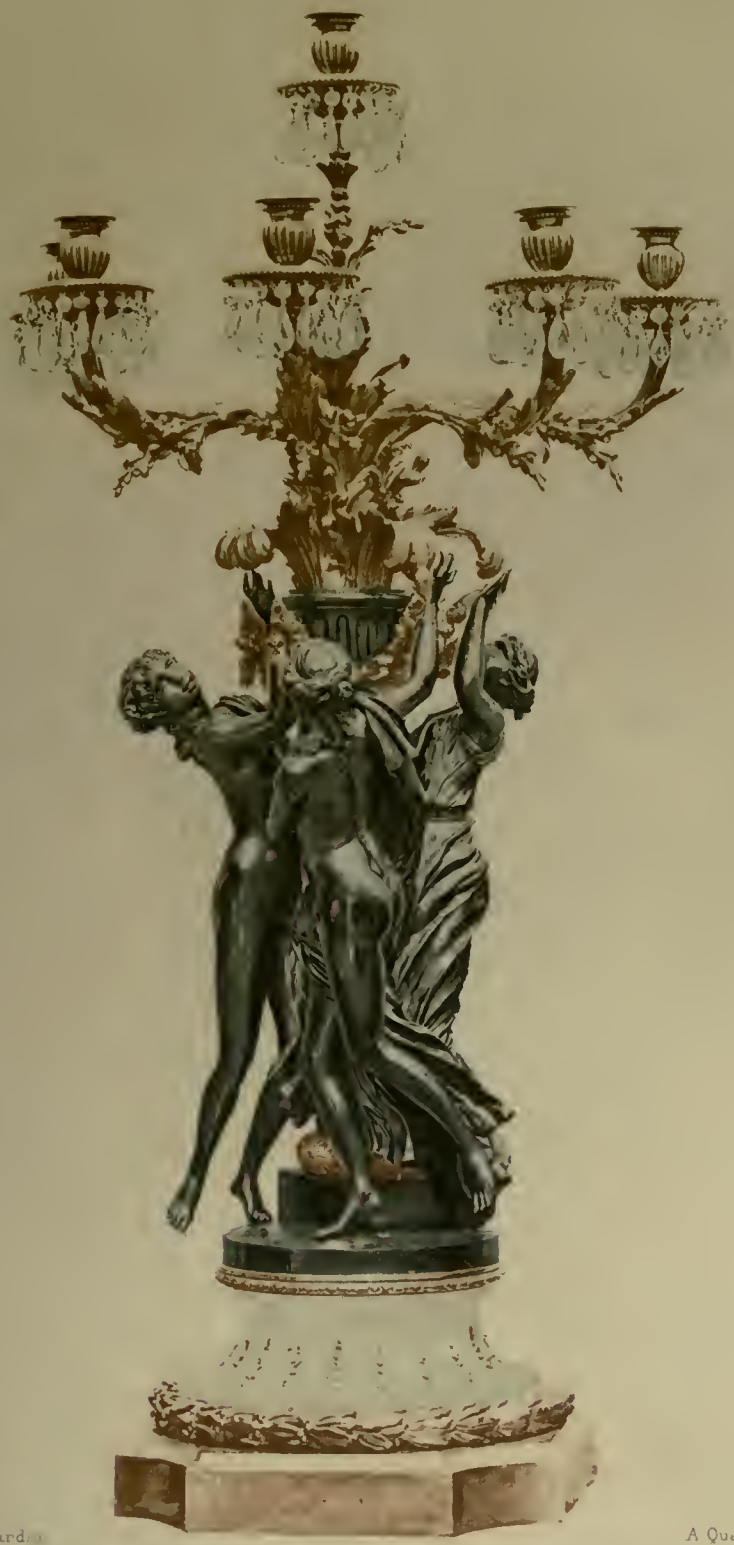
Digitized by Microsoft®

Pajou, une fillette de seize ans, que l'âge assez mûr de son mari (quarante-deux ans) devait quelque peu effrayer. Il avait fallu la considération dont Clodion jouissait dans le monde des curieux et le bon état de ses affaires pour que les Pajou consentissent à cette union. Leur décision même nous montre combien le crédit de l'artiste s'affermissait tous les jours. Il ne pouvait raisonnablement rêver une destinée meilleure que celle qui le faisait entrer dans la famille d'Augustin Pajou, du sculpteur favori de la cour, du portraitiste de la Reine, qui avait été auparavant celui de Mme du Barry; du trésorier de l'Académie, qui cumulait avec cette charge celles de garde des antiques du Louvre et de dessinateur de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres; du principal décorateur du théâtre de Versailles, du Palais-Royal, du château de Brunoy, et l'artiste attitré de la plupart des grands seigneurs. Du reste, cette union se célébra avec la pompe et le brillant que comportait la situation du futur beau-père. Le registre de la paroisse en fait foi[1].

Du lundi 26 février 1781. Le Sr Claude Michel, surnommé Clodion, âgé de quarante-deux ans passés, fils de défunt Sr Thomas Michel, marchand traiteur, et de De Anne Adam, absente, et dont le domicile est inconnu, Chaussée-d'Antin, passage Saint-Eustache, d'une part; et Delle Catherine-Flore Pajou, âgée de seize ans passés, fille du Sr Augustin Pajou, sculpteur du Roi et de Monsieur, professeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, de l'Académie royale de Parme, de l'Institut de Bologne et de l'Académie de Toulouse, et de De Angélique Roumier, demeurant de droit et de fait rue Froidmenteau, d'autre part; ont été fiancés et mariés de leur mutuel consentement, par moi, soussigné prêtre, et en présence des père et mère de la mariée, comme aussi en présence de messire Alexis La Live de la Briche, chevalier, conseiller d'État, secrétaire des commandements de la Reine, introducteur des ambassadeurs et princes étrangers à la cour, rue et paroisse de la Magdeleine de la Ville-l'Évêque; du Sr Alexandre-Théodore Brongniart, architecte de S. A. S. Mgr le duc d'Orléans, rue Saint-Marc, passage Saint-Eustache; tous deux amis du marié; de M. S.-B. Pierre, Écuyer, cheva-

1. Registre de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Digitized by Microsoft ®



Helleg Dujardin A Quantin Edit

LES 3 GRÂCES

Modele de Clodion

(Collection du Garde-Meuble)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

lier de l'ordre du Roi, premier peintre de S. M., Directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, honoraire amateur de l'Académie d'architecture et de celle de Pétersbourg, place du Louvre, de cette paroisse ; de M. P.-L. Moreau, Écuyer, conseiller du Roi, architecte de S. M., contrôleur et inspecteur des Bâtiments de la Ville de Paris, rue de la Mortellerie, passage Saint-Jean-en-Grève, tous deux amis de la mariée; lesquels nous ont attesté le domicile, la liberté et la catholicité des contractants, sous les peines portées par les ordonnances et la décision du Roi.

Les époux avaient signé au registre : Michel, dit Clodion, et Flore Pajou. Après eux, Pajou, sa femme, et les témoins : La Live de la Briche, Pierre, Moreau, T. Brongniart.

A la suite de ces noms venaient ceux de Michel Michel, de Michel Le Noir, cousin de Clodion[1], du graveur Fessard, un intime des Adam, dont un fils avait eu pour parrain Sigisbert-Michel, enfin du rédacteur de l'acte, Grenelier, vicaire de la paroisse.

Pajou ne pouvait recevoir ses enfants dans son domicile de la rue Froidmenteau, trop étroit pour deux ménages. Clodion, de son côté, ne tenait pas à installer sa femme dans son logement de garçon. Il s'en alla dans une rue nouvelle, qui faisait la prolongation de celle de Caumartin, la rue Thiroux, qu'on avait ouverte un an auparavant (1780)[2], et où s'établissait, sous la protection de la Reine, la manufacture de porcelaines de Le Bœuf, cette manufacture qui tirait directement sa terre de Limoges et imitait en tout,

1. Les membres de la famille Le Noir jouissaient tous d'un certain renom comme artistes. Nous voyons accorder, le 4 juillet 1783, un congé de six mois au sieur Simon-Bernard Le Noir, peintre du roi et agréé en son Académie, allant à Bruxelles et dans la Flandre autrichienne.

2. Le président Thiroux d'Arconville, qui résidait rue du Grand-Chantier, à l'hôtel Gervillier, avait servi de parrain à la rue Thiroux, percée plus bas que la rue Caumartin, aux frais de Sandrier des Fossés, entrepreneur des Bâtiments du Roi. Elle était, dès l'abord, près d'un marais et d'un chemin de ronde que les barrières de la ville avaient dépassés. (Ch. Lefeuve, *les Anciennes maisons de Paris,* 1878.)

Digitized by Microsoft ®

sauf pour les figures, la fabrique de Sèvres[1]. De cette façon, il se rapprochait de son beau-père, qui prenait alors possession du joli hôtel qu'il avait fait construire, rue de la Pépinière, par M. de Wailly, et pour lequel l'architecte demandait, dès le 21 octobre 1776, à déposer dans la cour de la pépinière du Roule des bois destinés à sa construction[2].

De grosses occupations, un travail important pour le nouveau couvent des Capucins de la rue Saint-Honoré qui, expropriés par la Comédie française, avaient acheté un terrain rue Thiroux, amenaient en même temps l'artiste dans ce quartier[3]. Il avait accepté la commande de deux bas-reliefs qui ornèrent, jusqu'au moment de la Révolution, où ils en furent arrachés par la populace, la façade de ce couvent, devenu de nos jours le lycée Condorcet. Tous les Guides du temps parlent avec éloges de cet ouvrage, que Thierry dit avoir composé la seule décoration de cette façade, et qui, en réalité, devait recevoir dans la suite, comme complément, des statues placées dans des niches. « Le monastère des Capucins, « bâti sur les plans et dessins de M. Brongniart, architecte du roi, est « composé de trois corps de logis, dont chacun est destiné à un usage « différent. Le premier a son entrée par la rue et réunit les deux « autres. Simple, comme les religieux qui l'habitent, il offre deux « bas-reliefs très estimés, et dignes à tous égards de M. Clodion, « leur auteur[4]. » Que représentaient ces bas-reliefs? Aucun texte, aucune gravure ne nous renseigne à ce sujet. Seul, le tableau historique et pittoresque de Paris de 1808[5], donnant une vue

1. Thierry, *Guide des Étrangers dans Paris*, 1787.

2. Archives nationales, O[1] 1207.

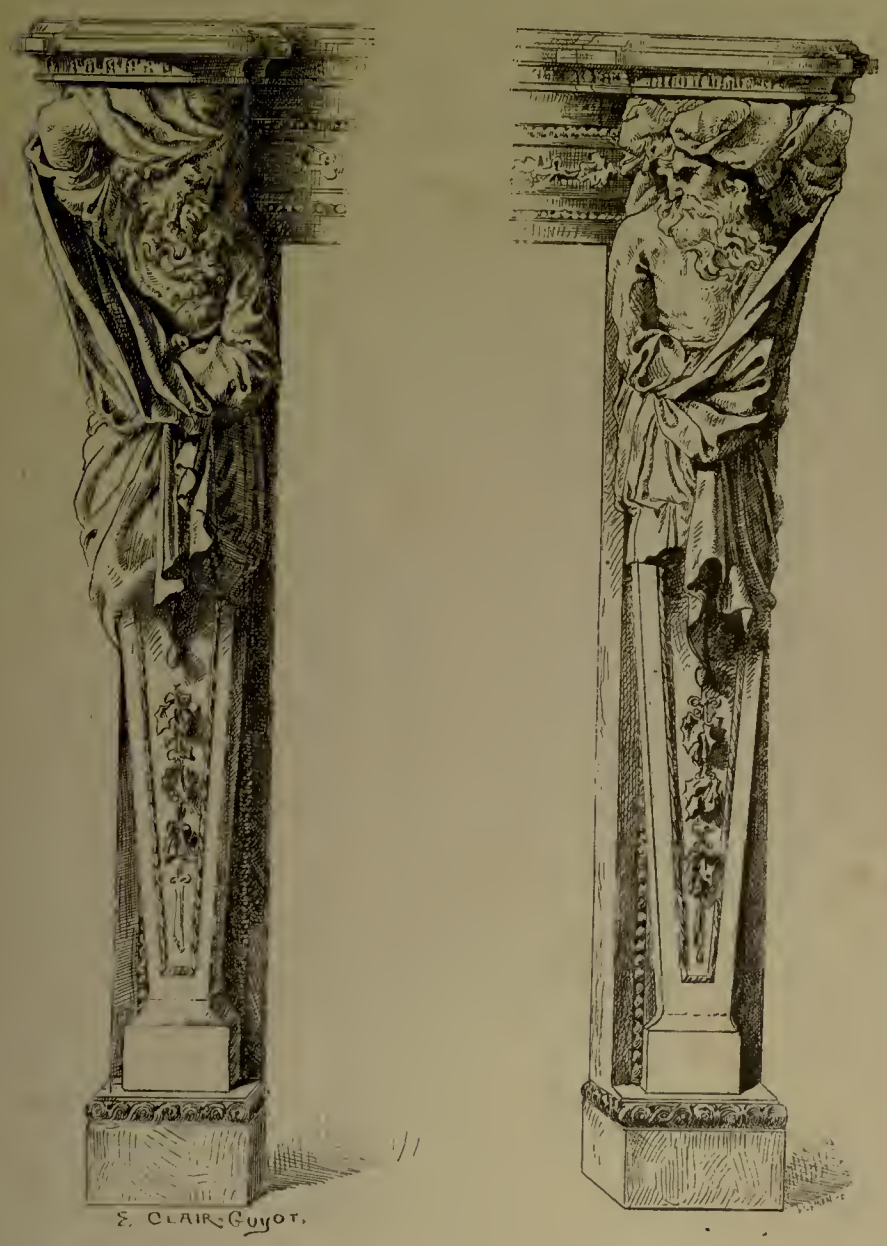
3. Les Pères s'étaient installés dans ce nouveau couvent en 1783, le 15 septembre; l'église, élevée en 1781, avait été bénie le 20 novembre 1782. (*Inventaire général des richesses d'art de la France.*)

4. *Le Provincial à Paris*, 1786.

5. Legrand, *Tableau de Paris*, 1808.

Digitized by Microsoft ®

de cette façade, indique bien exactement la place qu'ils y occu-



CARIATIDES POUR UNE CHEMINÉE.
Par Clodion. — Musée du South-Kensington.

paient et la disposition des personnages dans chacune de ces

Digitized by Microsoft ®

compositions, mais sans qu'on puisse en reconnaître le sujet[1].

Ainsi fixé dans cette partie de la capitale, qui se remplissait de charmantes habitations en moins de quatre années, Clodion aurait dû, il semble, passer près de sa jeune femme les jours les plus heureux. Il n'en fut rien néanmoins, et bientôt la discorde se glissa dans son ménage. Elle s'y implanta même si bien que Catherine Flore s'empressa de profiter, ainsi que nous le verrons plus loin, de la loi qui établissait le divorce en France.

Et pourtant, le succès de l'artiste allait toujours grandissant, et l'empressement des curieux, ainsi que la vogue qui s'attachait plus qu'à un autre moment à ses moindres créations, auraient dû consoler sa vanité d'épouse de bien d'autres mécomptes.

Jamais le goût du temps ne s'était aussi nettement déclaré en faveur du genre que Clodion avait contribué à inaugurer, et dont il restait le principal interprète. Ses figures, ses statuettes, ses terres cuites, ses nombreux modèles de vases, de girandoles, d'appliques, de feux, de candélabres, de motifs de pendules, faisaient fureur. La reine, que sa mère Marie-Thérèse engageait par écrit à protéger tous les Lorrains, avait daigné le distinguer; et, après elle, tout ce qui se vantait à la Cour de posséder les belles manières s'était adressé à lui. En premier lieu, le duc d'Orléans, chez qui il faisait remettre ce groupe de trois nymphes enlacées, un de ses sujets favoris, où il se montre plus gracieux encore que d'habitude et que l'on a pu admirer à la vente du baron Thibon. Puis, les amis de Marie-Antoinette, les habitués de Trianon, Mme de Sérilly, MM. de Besenval et de Vaudreuil, lui demandaient tel ou tel motif de décoration. Il avait dessiné et sculpté pour le boudoir de la marquise,

1. M. Michel, dans une brève, mais très intéressante notice sur le sculpteur (*Bibliographie générale lorraine*), parle d'un bas-relief de sa main qui se trouvait à la chapelle succursale de Saint-Eustache et qu'il dit être d'un fini précieux ; mais, d'une part, cette chapelle a disparu, et nous ne voyons citer cet ouvrage dans aucun autre auteur. Aussi n'insisterons-nous pas.

Digitized by Microsoft ®

NÉRÉIDES ET TRITONS.

Bas-relief demi-circulaire en bronze par Clodion. — Collection de M. Henri Rochefort.

Digitized by Microsoft ®

en son hôtel de la rue Saint-Louis, une cheminée de marbre gris ou bleu turquin, supportée par *deux cariatides voilées* qui, transportées, après la Révolution, dans une autre luxueuse demeure de Paris[1], y resta jusqu'en 1869. A cette date, elle passa définitivement en Angleterre, où les administrateurs du South-Kensington Museum lui donnèrent une place privilégiée dans son milieu primitif, dans l'ancien boudoir refait, restauré, tout orné de beaux cuivres, de charmantes peintures. Ce morceau original comporte, comme nous venons de le dire, deux cariatides, des bustes de vieillards d'une belle expression, que réunit une longue frise finement travaillée.

Chez le comte de Vaudreuil, il avait mis une *Cléopâtre* de marbre, *mourante et couchée,* au milieu de mille curiosités, des armoires de Boule, des copies de l'antique, des figures modernes de Julien, de Le Breton, de Boizot, qu'avait ramassées le fameux amateur sur qui Mme de Créqui[2] rapporte cette plaisante anecdote :

« M. de Vaudreuil était un des intimes de MM. de Polignac. On disait « que tous les familiers de la comtesse Diane étaient des illettrés, qui ne sa- « vaient rien de rien, si ce n'était sur les magots et le vieux laque, et voici ce « qui me rappelle que la vieille Mme de Vaudreuil se plaignait de son fils et « qu'elle allait disant toujours : « Ne m'en parlez point, il se ruine et nous « fait mourir de faim pour acheter des chinoiseries ; il ne s'acquitte seulement « pas de me payer mon douaire. Il est tombé, comme un hébété qu'il est, dans « la manie des chats bleus et des marabouts[3]. »

Mais son œuvre de décoration, rue de Grenelle, chez M. de Besenval, lieutenant général et inspecteur général des Suisses et Grisons, dépassait toutes les autres par son importance. On en jugera d'après la description que Thierry nous a laissée dans son Guide.

1. Rue Vieille-du-Temple, chez M. le comte Corbeau de Saint-Aubin (*Catalogue du South-Kensington Museum*).

2. Lors de la vente de cette collection, M. d'Angiviller proposa au roi de s'en rendre acquéreur pour la somme de 239,241 livres (Archives nationales, O 1934).

3. *Souvenirs de Mme de Créqui.*

Digitized by Microsoft ®

En outre d'un bronze, reproduction de la *Cléopâtre* dont il vient d'être parlé, une pièce entière, une grande salle de bains, appartenait toute seule à l'artiste. On y voyait de lui « des *vases* chargés « d'ornements, puis *deux grands bas-reliefs* de 10 pieds de long sur « 3 pieds et demi de hauteur, qui décoraient les deux milieux de « cette superbe salle. Près d'un bassin de forme elliptique d'envi- « ron 10 à 11 pieds de diamètre, *une Naïade* plus grande que na- « ture, couchée et appuyée sur son urne et placée entre deux « colonnes, sur un piédestal ovale qui lui fournissait l'eau chaude « et l'eau froide par de larges mascarons de bronze. Enfin, d'*au-* « *tres vases* sur des cippes formaient jets d'eau sur les deux côtés[1]. »

Ce grand ensemble, en pierre de Tonnerre, sortait de l'atelier du maître. Il fit l'admiration des connaisseurs jusqu'à l'heure où Besenval, fuyant de Paris, arrêté à Villenaux[2], incarcéré et mis en jugement, laissa son hôtel ouvert au peuple, qui se vengea sur ce qu'il y trouvait de la disparition de son propriétaire.

On a prétendu par erreur que Clodion avait également exécuté les sculptures décoratives du bel hôtel de Salm, aujourd'hui palais de la Légion d'honneur. On connaît maintenant, grâce à des documents authentiques[3], le nom des artistes que le prince Frédéric de Salm-Kyrbourg chargea de ce travail : Guillaume Moitte, Philippe Roland et Jean-Louis Boquet. Au plus, notre sculpteur avait-il modelé pour le compte du petit souverain allemand la cire d'un *bas-relief* d'or moulu, encastré dans le bandeau d'une cheminée et que le feu anéantit, ainsi que tant d'objets précieux, lors de la récente Commune.

Mais, à côté de cela, que de créations du maître nous restent

1. Nous croyons que les deux frises dont il est parlé plus haut se trouvent aujourd'hui en la possession de M. Field, qui les montra aux curieux lors de l'Exposition rétrospective du South-Kensington.

2. Juillet 1791.

3. *Palais de la Légion d'honneur*, H. Thirion, 1883.

Digitized by Microsoft ®

probablement inconnues; que de marbres, de terres cuites, que de cires délicates, rapides indications de sa pensée, destinés aux collections du prince de Condé, au palais Bourbon; du duc de Praslin; du maréchal de Noailles; de M. Harenq de Presle, rue du Sentier; de M. Destouches, notaire; de Dufresnoy, rue Vivienne; du banquier Le Cheval Lambert; de M. de Billy, au Vieux-Louvre; du financier Beaujon, qui occupait l'hôtel d'Évreux; du marquis de Sabran, rue d'Anjou au Marais; de M. Le Roy de la Faudignères, sans compter celles des amateurs princiers, et Versailles, et Bellevue et le Palais-Royal, etc.!

Une semblable obligation de satisfaire tant de gens empressés et puissants éloignait forcément Clodion des Salons. Il n'avait paru à celui de 1783 que par suite du scrupule fort honorable qui lui avait fait reprendre et perfectionner un ouvrage insuffisant. Il s'abstint d'exposer à ceux de 1785, de 1787 et de 1789. N'était-il pas, du reste, classé dès ce moment parmi les irréconciliables de l'Académie? Depuis dix ans, il attendait le titre d'académicien, que tous ses anciens condisciples portaient, et qui le tentait d'ailleurs assez médiocrement. Il avait rompu dans la forme avec cette société par son inféodation aux théories de de Wailly et de La Blancherie, qui s'ingéniaient à mettre *cette vieille personne* en défaut et à lui substituer un être plus jeune, une organisation plus fraîche, plus vive, de plus de ressort. Et puis la phalange des bons sculpteurs de son école diminuait chaque jour : Pigalle mourait en 1785; Allegrain, Falconet, fort âgés, se reposaient, et ceux par qui la génération nouvelle prétendait les remplacer, de Joux, Julien, Stouff, Foucou, Deseine, Milot, de Laistre, hésitaient entre les deux enseignements, celui de leurs anciens maîtres et celui de David. Qu'aurait fait ce raffiné, cet homme qui comprenait si parfaitement la société galante et policée du XVIIIe siècle, au milieu de cette levée de boucliers contre ses propres idées? Pourquoi se serait-il exposé

Digitized by Microsoft®

BACCHANTES ET SATYRES.

Cire de Clodion. — Collection de San-Donato.

Digitized by Microsoft ®

de gaieté de cœur, dans cette débâcle de tout un système, au persiflage des gens d'esprit, à qui la confusion qui précède toute révolution, dans l'ordre artistique comme dans l'ordre politique, prêtait à rire ? Comment mettre son nom au catalogue, lorsqu'une satire du genre de celle-ci faisait le tour des salons à l'applaudissement général ?

Il est, dans ce docte palais
Que l'on admire et qu'on oublie,
Qui semble attester des Français
L'insouciance et le génie ;
Il est au Louvre un galetas,
Où, dans un calme solitaire,
Les chauves-souris et les rats
Viennent tenir cour plénière.
C'est là qu'Apollon sur leurs pas,
Des beaux-arts ouvrant la carrière,
Tous les deux ans tient ses états
Et vient placer son sanctuaire.
C'est là, par un luxe nouveau,
Que l'art travestit la nature :
Le grotesque s'y montre en beau,
Les bonnes mœurs sont en peinture,
Et les bourgeois en grand tableau
Près d'Henri quatre en miniature.
Chaque figure à contresens
Montre une autre âme que la sienne.
Saint Jérôme y ressemble au Temps,
Et Jupiter au vieux Silène ;
Et quand nos yeux cherchent en vain
Les traits d'une Reine chérie,
Quand le pinceau ni le burin
N'osent trahir sa modestie,
C'est là qu'un commis bien poudré,
Narcisse épais et subalterne,
A Versailles même ignoré,
Vient, dans un beau cadre doré,
Vous montrer l'homme qui gouverne.
C'est là qu'on voit des ex-voto,

Digitized by Microsoft ®

Des amours qui font des grimaces,
Des caillettes incognito,
Des laiderons qu'on nomme Grâces,
Des perruques par numéro,
Des chientlits sous des cuirasses
Des inutiles de haut rang,
Des importuns de bas mérite,
Plus d'un Midas en marbre blanc,
Plus d'un grand homme en terre cuite :
Jeunes morveux bien vernissés,
Vieux barbons à mine enfumée,
Voilà les héros entassés
Sous l'angar *(sic)* de la Renommée ;
Et, malgré l'ordre et le bon sens,
Tout s'y trouve placé de sorte
Qu'on voit l'abbé Terray dedans,
Et que Sully reste à la porte [1].

Clodion se cantonna donc derechef dans ses travaux pour les particuliers. Il n'en sortit plus qu'une seule fois avant la Révolution ; ce fut lors de la première tentative aéronautique du professeur Charles et de Robert, aux Tuileries, en 1784. Il y avait eu partout en France un immense enthousiasme à la suite de cette expérience, et la Direction générale, saisissant cette occasion d'occuper ses remuants protégés, décida l'élévation d'un monument sis à l'emplacement même où le ballon s'était enlevé. Tous les sculpteurs de l'Académie furent invités à ce concours, et presque tous répondirent à l'appel. Dès le 4 mars 1784, Pajou informait M. d'Angiviller qu'il avait terminé le dessin ainsi que le modèle dudit monument, et, quelques jours après, Julien, Gois, Mouchy, Lecomte faisaient également connaître qu'ils tenaient à la disposition de l'Administration des beaux-arts « ce qu'ils ont terminé », dit leur lettre, « en vertu de l'ordre qu'ils ont reçu comme sculp-

1. *Œuvres du marquis de Villette*, 1788.

Digitized by Microsoft ®

« teurs de l'Académie ». Puis venait un avis semblable de Berruer, de Houdon, de d'Huez [1]. Clodion façonnait rapidement, de son côté, une grande composition que l'on a pu voir, il y a quelques années encore, chez un amateur, et dont le sujet principal se composait d'Amours gonflant un aérostat, surmontés de Renommées [2]. Disons tout de suite que le projet de ce monument ne put s'exécuter. Le 4 août 1785, Pierre demandait les ordres du Directeur général « au sujet de l'exposition des modèles ou esquisses « faits par Messieurs de l'Académie pour constater aux Tuileries « l'expérience de la découverte aérostatique, et ce, d'après les or- « dres donnés en haut lieu. Les modèles devaient-ils être ou non « payés? Trouvait-on les esquisses au Salon avec les autres « ouvrages académiques? »

1. Archives nationales, O[1] 1215, lettres des 4 et 22 mars 1785.

2. M. E. de Goncourt, qui a écrit sur le maître les pages les plus fines, raconte, dans un de ses ouvrages, un incident relatif à cette belle composition, et où il figure lui-même :

« Je sortais du collège. J'avais 1,200 francs pour m'habiller et le reste. L'objet « d'art de 50 francs était pour moi la commode d'un million pour M. de Rothschild. « Dans ce temps, j'entrais un jour par hasard à l'hôtel de la rue des Jeûneurs. On « venait de mettre, sur la table de vente, une grosse chose ronde sur laquelle j'aper- « cevais, en m'approchant d'un côté, une Renommée sonnant de la trompette, de « l'autre, un Éole aux joues gonflées, et au-dessous de la Renommée et de l'Éole, « autour de la sphère, des amours, des amours, des amours dans toutes les poses, « dans toutes les suspensions, dans tous les renversements, dans toutes les dégringo- « lades, montrant leurs petits culs nus et leurs dos ailés : des amours en train de « tendre un filet autour d'une montgolfière sous laquelle d'autres amours entretenaient « un feu de gerbes de paille. C'est le plus extraordinaire Clodion que j'aie rencontré, « un ouvrage où le sculpteur, prodigue de son talent, a, sans compter, laissé tomber « de son ébauchoir tout un peuple d'enfants. La terre cuite était à 200 francs : je la « poussai, avec les émotions d'un homme qui ne sait pas comment il payera, à « 500 francs. Il y eut une timide enchère, et j'eus la perception qu'à 520 francs la « terre cuite était à moi; mais, que voulez-vous? l'acheteur d'objets d'art à 50 francs « prit peur et se détourna du clignement d'œil de Jean. Cette terre cuite, je la retrou- « vais à l'Exposition de 1867 : elle appartenait à M. Beurdeley, qui, disait-on, en « demandait 25,000 francs. Au jour d'aujourd'hui, ce n'est pas cher. »

(*La Maison d'un artiste*, p. 184.)

Digitized by Microsoft ®

PROJET D'UN MONUMENT
COMMÉMORATIF DE L'ASCENSION DE CHARLES ET ROBERT.
Terre cuite par Clodion.

A ces questions on répondait « qu'on ne les avait pas trouvés

Digitized by Microsoft®

« assez beaux pour être soumis au jugement du public; qu'au sur-« plus, à l'occasion, on en jaserait plus amplement et d'une ma-« nière positive ». On en jasa peut-être; mais, en tout cas, on ne fit rien, et cette affaire tomba dans l'oubli.

Puis, après cela, notre artiste se tint absolument à l'écart. A peine savons-nous qu'il termina, à l'église Notre-Dame de Rouen, l'œuvre de décoration qu'il avait commencée en 1774. Il fit, pour surmonter le jubé, un Christ de métal et de grandes proportions, où il montrait, comme du reste en plus d'une occasion, qu'il savait, aussi bien qu'aucun de ses contemporains, concevoir et exécuter de grandes figures. D'autre façon, son nom ne paraît plus une fois en dix ans dans ces volumineux registres, pleins de réclamations, de sollicitations, de suppliques, pour des pensions, pour des logements, pour des commandes, pour des secours de toute espèce. Il voit passer sans mot dire le règlement de la succession de Chardin, décédé [1], dont héritent Vernet et Amédée Vanloo, tandis qu'Allegrain prend possession du logement du grand artiste. Il voit Pigalle, Belle et Caffieri [2] se disputer les dépouilles de Dumont le Romain : le premier, recevant 600 livres de pension, Belle 200, et Caffieri, « qui n'a encore joui d'aucune grâce », 800 livres; puis, à la mort de l'ancien Directeur de Rome, de Hallé [3], Dandré Bardon prendre 400 livres de sa pension; et lorsque Pigalle meurt, le 20 août 1785, sa rente annuelle de 2,950 livres se partager entre Amédée Vanloo [4], qui bénéficie par ce fait de 200 livres, Brenet de 200 livres, Duplessis de 400 livres, César Vanloo de 500 livres. Il ne fait pas une démarche pour figurer sur la liste des artistes employés aux travaux de l'État, qu'on se dispute avec plus

1. Archives nationales, Correspondance du Directeur général. Lettre du 13 décembre 1781.

2. *Id.* O[1] 1212. Lettre du 12 mars 1781.

3. *Id.* Lettre du 19 juillet 1781.

4. *Id.* O[1] 1927. Lettre du 12 septembre 1785.

Digitized by Microsoft ®

CHRIST, PAR CLODION

Jubé de la cathédrale de Rouen.

Digitized by Microsoft ®

d'acharnement qu'auparavant : à ceux de Compiègne, qui échoient à Pajou, à Hubert Robert[1], à Sauvage; à ceux de Rambouillet, où l'on emploie Jullien[2]; à ceux de la salle de la Comédie française, que Caffieri, le plus âpre au gain parmi tous ces artistes quémandeurs, finit par obtenir; aux travaux de la salle de la Petite-Comédie de Versailles, dont Lagrenée le jeune exécute les peintures[3]; à ceux de la fontaine des Innocents, qu'on restaure, et où Pajou, son beau-père, reparaît. Et quelle chasse en même temps aux places, aux distinctions : à celles de l'Académie, à celle de Directeur de l'École de Rome, où Hallé remplace Natoire, Vien Hallé, Lagrenée Vien, et Menageot Lagrenée; à l'emploi de garde des tableaux du roi, qui passe à Durameau et à Taraval; à celui de garde du Muséum, donné à Hubert Robert; à celui de Directeur artistique à Sèvres, que l'intrigue fait décerner à Boizot, comme l'inspection des marbres de Versailles à Dejoux! Et les logements : Mouchy[4], qui succède dans le sien à Pigalle, son oncle; Regnault, le protégé de Vernet, à Menageot, qui part pour Rome[5]; l'horloger Robin à de La Tour[6]; Boizot à Poullain, le mouleur du roi; Suvée à Leprince, David à Cuveiller, dans cet atelier où un ordre de la Direction interdit plus tard au sévère auteur des *Horaces* d'admettre des femmes comme élèves[7]; Caffieri à Allegrain; l'orfèvre Auguste à un autre orfèvre non moins célèbre, Rœttiers; Pajou enfin à Lagrenée, l'insatiable Pajou, que rien ne peut satisfaire, ni les commandes qu'il recueille à tous les Salons pour le gouvernement, ni son privilège de repro-

1. Archives nationales, Lettre du 4 novembre 1785.

2. *Id.*, Lettre du 5 décembre 1785. Jullien était protégé par le duc de Nivernais, M. de Buffon et le cardinal de Bernis.

3. Archives nationales, O[1] 1241, Lettre du 26 octobre 1788.

4. *Id.*, Lettre du 31 août 1785.

5. *Id.*, Lettre du 21 juillet 1787.

6. *Id.*, O[1] 1239, Lettre du 5 février 1786.

7. *Id.*, Lettre du 19 juillet 1787.

Digitized by Microsoft ®

duire le buste du roi, ni l'achat de sa figure de Psyché, à raison de 16,000 livres, ni les bribes de pension qu'il empoche encore et sans cesse, 200 livres à la mort de Restout, 500 lors du décès de Maurice Quentin de La Tour!

Toutes ces faveurs tombaient autour de Clodion et des siens sans qu'il en bénéficiât d'aucune manière, mais il s'en consolait en vendant toujours. Il avait définitivement enchaîné la vogue, et ses terres cuites se payaient, à cette époque, cinq et dix fois plus cher que celles de ses rivaux. Peu ou point de grandes ventes durant dix années, de 1780 à 1790, qui ne continssent quelques-unes de ses productions. On le retrouve aux Grands-Augustins, à l'hôtel Bullion et rue de Cléry, chez Lebrun, lorsqu'on met aux enchères les collections fameuses de Senneville, du marquis de Pange, de Le Bœuf, du négociant Devouge, de M. de Billy, du joaillier Aubert, de Collet, de Lenglier, de Tronchin. Dès 1783, l'association de Clodion et de ses frères avec Verrier, le marchand de tableaux, et Dubois, le fabricant de bronzes, avait pris fin. Une première vente de la société, en 1783, suivie de celles que Dubois fit isolément, le 31 mars 1784 et le 19 novembre 1785, et Verrier de la même façon, en 1786, et bien d'autres encore, dispersèrent un certain nombre des plus beaux modèles du sculpteur, en même temps que plusieurs ouvrages de Sigisbert Michel et de Clodion frère (Michel-Michel). C'est à l'une de ces journées que deux terres cuites de Clodion atteignaient le prix bien rare de 1,200 livres.

Malgré cette sorte de gloire que lui valait son talent, Clodion vivait retiré, et il semblait peu recherché, soit par le fait de son goût pour la solitude, soit par le manque de sympathie des autres artistes pour son caractère, soit pour toute autre raison que nous ne connaissons pas. Il n'est, avant la mort de Le Bas, ni de la société si vivante qui se réunit chez le graveur, ni du nombre des amis que Desfriches convoque dans sa petite campagne des environs

Digitized by Microsoft ®

d'Orléans, quoiqu'il ait souvent travaillé pour cet amateur, ni des salons de Godefroy, dont la fille parle dans ses *Mémoires,* ni d'aucun des cercles enfin, de ces petites chapelles où l'on vit facilement aux dépens du prochain, où l'on intrigue, où l'on cancane, mais où chacun apportait son contingent de cette gaieté qui fut l'une des séductions du temps.

C'est probablement à cette époque qu'une sœur mariée de Clodion, Mme Adam, a tracé le portrait que nous reproduisons dans cet ouvrage. Ce profil, bien sec, à la vérité, présente cependant tout l'intérêt d'un document unique, d'un souvenir évidemment très fidèle de ce qu'était l'artiste. On ne peut dénier l'intelligence et la finesse à ces traits accentués, à cet œil scrutateur, à tout ce visage qui copie si étonnamment, à cinquante ans de distance, le portrait de Lambert-Sigisbert Adam.

L'artiste avait-il réalisé des économies sur ce qu'il gagnait par son travail? Il en agissait probablement avec l'argent comme son beau-père, comme Pajou, qui, tout en ramassant de tous côtés, ainsi que nous l'avons dit, se plaignait sans cesse d'être traqué par ses créanciers. Comment admettre autrement qu'il n'ait pu mieux soutenir ses parents les plus proches, la veuve et les enfants de Nicolas-Sébastien Adam, et son propre frère, Sigisbert Michel? Quant aux premiers, nous voyons que Charles Adam, son cousin, tente par toutes les voies de subvenir à son existence, et qu'il demande, par exemple, à être chargé des restaurations fort minimes et peu payées que l'on compte appliquer aux tombeaux de l'abbaye de Saint-Denis [1], et que Mme Adam, logée par grâce dans sa masure de la rue du Champfleury, « supplie la Direction de lui en « continuer quelque temps encore la jouissance [2] ».

1. Archives nationales, O[1] 1241, Lettre du 26 octobre 1788.
2. *Id.*, O[1] 1242, Lettre du 14 septembre 1789.

Digitized by Microsoft ®

Vers cette date[1] également, l'ancien sculpteur du roi de Prusse, Sigisbert Michel, adressait un dernier appel à la justice de son illustre client, dans ce style imagé et lyrique qu'il tenait par héritage de son oncle Lambert-Sigisbert Adam. Le besoin et le chagrin lui avaient même vraisemblablement brouillé les idées, car il s'y trompait de quelques dizaines d'années sur son âge véritable. Voici ce que disait cette pièce curieuse, transmise à l'empereur Joseph II et signalée pour la première fois dans la publication des *Nouvelles Archives de l'Art français :*

L'année 1764, le roy de Prusse ayant l'intention d'avoir à son service un sculpteur françois, m'étant distingué dans le nombre des artistes, S. M., pour m'exciter à sortir de ma patrie et quitter mon établissement, me signa un contrat en calité de son premier sculpteur. Ce contrat est composé de dix articles, pas une seule n'a été exécuté.

La statue de Mars posée à Sans-Soucy a été le premier ouvrage exécuté avec l'applaudissement du Roy par ses expressions, me disant : Elle est belle, très belle. Le monument du chancelier de Cocceji, placé dans la cour souveraine, et la statue du feld-maréchal de Schwerin, posée dans la place Royale de Berlin, reçurent les mêmes applaudissements. Ces deux morceaux ne m'ont pas été payés et je réclame mon salaire. J'ay les titres les plus fort, lettre du roi, lettre du ministre baron de Knyphausen; mais aucun tribuneaux ne peut rien en connoître. J'ay affaire à un roy qui a 300,000 hommes. Je supplie donc S. M. Impériale et Royale de faire à mon égard un acte de justice et d'humanité, car je suis âgé de 78 ans et suis grand-père. Je mouray de faim et toute ma famille, si je ne reçois ce qui m'est dû. La somme n'est que de 21,250 pour deux monuments en marble sur lesquels j'ay suez sang et eaux, ces 2 monumens existe. Le Roy a été satisfait et ne m'a pas payez[2].

Cette plainte serait digne et vraiment intéressante, si l'on n'y sentait pas des exagérations voulues et fort contraires à la vérité. Sigisbert Michel, nous l'avons dit, s'y vieillissait de vingt années,

1. Avant la mort de Frédéric le Grand (1786), suivant les termes mêmes de la supplique.

2. Lettre de Sigisbert Michel à l'empereur Joseph II.

Digitized by Microsoft ®

dans le but trop évident d'apitoyer les autres sur son sort. En effet, Sigisbert-François Michel, et il ne peut être question que de lui, du premier sculpteur du roi de Prusse, académicien de Saint-Luc, frère et associé de Clodion, était né en 1729. Il avait donc, en donnant à cette lettre la date de 1786, peu de temps avant la mort du roi de Prusse, il avait, répétons-nous, non point soixante-dix-huit, mais cinquante-huit ans. Quant à ces *marbles,* pour lesquels il avait *suez sang et eaux,* il les estimait plus peut-être qu'ils ne valaient, surtout si l'on songe que son oncle Gaspard Adam les lui avait laissés ébauchés, et même assez indiqués pour qu'il ne lui restât plus qu'à les terminer. Ceci dit, sans attaquer en rien la valeur d'un artiste évidemment fort ingénieux et d'un très habile ouvrier.

La Révolution faisait cependant de rapides progrès et l'ancienne organisation académique s'en allait du même pas au néant. Les idées séparatistes, le goût du *self government* prenaient chaque jour de plus en plus de force. Le salon de la Correspondance de Pahin de la Blancherie avait fermé ses portes, mais pour être remplacé par une quantité d'associations nouvelles aux noms singuliers : par la *Société de jeux gymniques,* que Le Brun ouvrait, en 1789, dans l'hôtel du comte d'Orsay, rue de Varennes ; par la *Commune des beaux-arts,* qui tenait, avant le 10 octobre 1790, ses séances à l'Archevêché, et, après cette date, rue Hautefeuille, n° 11, les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine, à cinq heures du soir[1] : réunion de gens déclassés, qui tentait de se couvrir du nom de Pajou, en le déclarant son président, ce qui donnait lieu à une énergique protestation de la part du maître ; par la *Société des amis des arts,* enfin, due à un caprice de Charles de Wailly, à laquelle Clodion se ralliait et où il envoyait, la première fois, huit

1. *Journal de Paris.*

Digitized by Microsoft ®

Héliog. Dujardin

A. Quan in Fé

BAS RELIEF DEMI-CIRCULAIRE EN BRONZE

Modèle de Clodion

(Collection de M. H. Rochefort.)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

sujets, *un groupe, une frise, des bas-reliefs*[1]. A Rome, les élèves se révoltaient et donnaient encore plus d'inquiétude au peintre Menageot, leur directeur, qu'ils n'en avaient inspiré à Lagrenée, son prédécesseur, qui signalait dès 1787 ces ferments de désordre. Dans le sein de l'Académie surtout, la lutte s'accentuait. Le 27 mars 1790, les agréés présentaient un mémoire à l'effet « d'être « partie intégrante de la Société », d'où une discussion acrimonieuse qui se terminait par le procès-verbal suivant : « Messieurs « les Académiciens présents à l'Assemblée générale ont demandé « d'aller aux voix sur cette question ainsi posée : Messieurs les « Sociétaires approuvent-ils ou désapprouvent-ils la démarche et « les prétentions des agréés ? Sur cette question ainsi posée, Mes- « sieurs les Académiciens ont mis dans l'urne une fève blanche « pour l'approbation, une fève noire pour la désapprobation. Le « scrutin, ouvert par MM. Guérin et Renaud, scrutateurs, mes- « sieurs les Sociétaires étant au nombre de vingt-neuf, deux « d'entre eux n'ayant pas voulu voter, vingt-trois voix ont été « pour la désapprobation et six pour l'approbation. » Clodion se trouvait au nombre des réclamants et supportait, par conséquent, une part de cette défaite. Il est vrai que le triomphe de l'École ne

1. La Société des amis des arts eut trois expositions, en 1789-90-91. Clodion exposa en 1789.

Est-ce pour répondre à une convocation de cette Société que Clodion a écrit la lettre suivante :

« Monsieur, j'ay l'honneur de vous faire part qu'une incommodité de goutte, qui « me tient depuis les reins jusqu'au pied, me met hors d'état de pouvoir dans ce « moment sy faire le service pour lequelle j'ay été nommé, et si je ne vous l'ait pas « fait savoir plus tôt, c'étoit l'espoir que j'avoit que cet état ne dureroit pas et de me « rendre à l'assemblée le jour que vous m'avez faite l'honneur de me marquer par lettre.

« Je vous prie, monsieur, de témoigner à MM. les Commissaires mes regrez et « de me croire avec respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« CLODION.

« Ce 20 juillet 1789. »

(*Nouvelles Archives de l'art français.*)

Digitized by Microsoft ®

fut pas de longue durée; M. d'Angiviller, le protecteur né et le défenseur obligé de tout ce système, avait bien assez à faire de combattre en son nom propre, sans se dévouer encore pour l'Académie. Il résista cependant quelque temps; mais il dut céder un jour, emportant dans son exil, à Hambourg, le souvenir des grossières injures de ses adversaires, de cette haine qui faisait imprimer dans les journaux, et ceci à propos de quelque gâcheur de plâtre peu méritant, des violences de ce genre : « D'Angiviller, « cet homme de la lie des tyrans, si engraissé par ses pirateries « sur les artistes, tient encore avec insolence la verge de fer que « la liberté n'a pu parvenir jusqu'ici à rompre dans ses mains, « et vient dernièrement d'en frapper un homme du premier « mérite; c'est un sculpteur nourri dans les écoles d'Italie[1], etc. »

La masse des artistes s'était peu à peu ralliée au nouvel ordre de choses. Pajou donna l'exemple l'un des premiers et rompit résolument avec ses obligations passées. Il abandonna, dès la fin de 1789, d'une façon quelque peu théâtrale, trois pour cent des sommes à lui dues pour ses différents travaux depuis 1769. Et l'Assemblée répondit à cette preuve de désintéressement par un ordre d'inscription au procès-verbal de la séance, avec mention des services qu'il avait rendus pour la conservation des arts.

Clodion perdait ainsi, dans tous ces changements, un certain nombre de bons clients pris à la noblesse et à la finance; mais, d'autre part, il applaudissait secrètement à la disparition de cette Académie, contre laquelle il nourrissait un peu de rancune et dont tous ceux qui l'entouraient, ses frères en premier lieu, saluaient la disparition, sans trop savoir pourquoi, avec un réel enthousiasme. N'était-elle point demeurée à leurs yeux l'image du monopole rigoureux et tyrannique? Aussi l'arrêt de la Convention qui la

1. Prudhomme, *Tableaux de la Révolution.*

Digitized by Microsoft ®

supprimait définitivement, le 8 août 1793, équivalait à leurs yeux à l'extinction du plus odieux abus de pouvoir. Et pourtant, la Direction générale avait bien senti elle-même le besoin de faire quelques concessions. Elle avait encouragé l'Académie à se départir de sa rigueur habituelle. En septembre 1789, le correspondant du journal de Brune et Gautier écrivait : « On assure que mes-« sieurs de l'Académie de peinture et de sculpture vont s'empres-« ser d'exposer au Salon les ouvrages des artistes qui ne sont pas « de l'Académie. Nous présumons qu'il sera nommé des commis-« saires pour l'examen de ces ouvrages, car, quoique les privilèges « exclusifs soient destructeurs des talents, il ne faut cependant « offrir aux regards du public que ce qui peut en être digne. » Puis on hésita, et on tergiversa tant et si bien que l'on céda par force des droits auxquels on aurait pu renoncer en se donnant tout le relief d'une action généreuse. Le premier Salon populaire ouvrit en septembre 1791. Le livret portait cette phrase glorieuse autant qu'ampoulée : « Les arts reçoivent un grand bienfait, l'empire de la « liberté s'étend enfin sur eux; elle brise leurs chaînes, le génie « n'est plus condamné à l'obscurité. » Clodion ne fit qu'un fort petit usage de ces expositions fraternelles, en admettant même qu'il y ait paru. Seul, le catalogue du Salon de 1793 le cite, lorsqu'il donne les adresses des artistes qui ont exposé des ouvrages au *Salon du Palais national des Arts;* mais comme il ne se retrouve pas signalé dans l'énumération des morceaux présentés au public, ce qui s'explique facilement par l'affreux désordre qui régnait dans cette compilation, il est permis de croire qu'il avait préféré se tenir à l'écart. Possédait-il d'ailleurs les qualités requises pour satisfaire les critiques du moment et l'auteur des *Tableaux de la Révolution,* entre autres, qui écrivait : « On faisait hier à « Paris la visite des tableaux exposés au Salon du Louvre. « L'affluence était moins considérable que les années précédentes.

Digitized by Microsoft ®

« En effet, les allégories de l'amour, les portraits des courtisans, « les flatteries des esclaves nous intéresseront fort peu désormais. « Brutus prononçant la mort de son fils ou Décius mourant pour « sa patrie, voilà ce qui pourra nous plaire et séduire. »

Sigisbert ne souffrait pas des mêmes scrupules; aussi s'empressa-t-il de faire porter au Louvre tout ce qui se trouva prêt dans son atelier. A l'exposition de 1791, installée sous la direction de M. de Talleyrand, à qui l'on avait adjoint Pajou, David, Vincent, le graveur Bervic et Quatremère de Quincy, il présentait quinze figures-modèles en terre cuite : *un Lion; un Hermaphrodite; un Vase; les trois Grâces; un Amour; un petit Vase; un Groupe représentant le Temps faisant un nœud serré par l'Amitié; un autre Vase; un petit Groupe; un Ganymède; un Vase orné d'une bacchanale; une figure de l'Hymen; une figure avec deux colombes; un Lion portant deux enfants.* Après un semblable effort, il restait à court pour le Salon de 1793, auquel il envoyait un seul morceau, un marbre d'assez grande dimension, représentant un *Enfant*. Quant à Michel-Michel, nous pensons qu'il avait quitté Paris dès cette date, car on ne voit plus mentionner son nom en aucune circonstance.

Clodion n'eut point lieu de se plaindre de la nouvelle administration des beaux-arts, si administration il y avait. Il en obtint plus de faveur que de l'ancienne, de laquelle il semble cependant qu'il aurait dû mieux se faire comprendre. Nous le voyons, en effet, paraître sur la troisième liste des secours accordés aux artistes, conformément à une décision du Comité d'instruction publique, en date du 18 fructidor de l'an III. On sait dans quelle extrême détresse les peintres, les sculpteurs et les graveurs se trouvaient à cette époque ; les écrits du temps contiennent mille indications navrantes sur leur situation. Dès 1791, l'Assemblée avait tenté d'étouffer les réclamations de tous ces malheureux en leur

Digitized by Microsoft ®

votant des subsides immédiats, sur la proposition d'Alexandre de

SATYRE.

Candélabre en bronze, modèle attribué à Clodion. — Musée du South-Kensington.

Beauharnais. « Il sera accordé annuellement, disait le décret,

Digitized by Microsoft ®

« pour le soutien des arts de peinture, sculpture et gravure, une « somme pour des travaux d'encouragement. Elle est fixée provi- « soirement, pour cette année, à 100,000 livres. » C'était une aumône bien insuffisante à conjurer le mal et à calmer les esprits. Les demandes affluèrent de plus belle, jusqu'au point d'émouvoir la Convention, qui résolut d'apaiser les plus avides par le don de secours individuels. Elle fit entrer dans sa première liste le plus bizarre assemblage de gens distingués et d'inconnus, de complaisants et d'indifférents : Prud'hon, Carle Vernet, Barthélemy, Suvée, pour les peintres; Ramey, Deseine, Foucou, pour les sculpteurs, et le graveur Queverdo, à côté des citoyens Nivard, Renaud, Gauthier, Laneuville, Mariette, Martin, Sablet, Villar, qui faisaient, paraît-il, également de la peinture à leurs moments perdus, et du citoyen Lenoir de la Roche, auteur de plusieurs écrits révolutionnaires. La seconde distribution, du 27 germinal (16 avril), s'adresse à des gens plus notables. Vincent, Vien et Moitte reçoivent 3,000 livres; Bridan, 2,000; Renou, l'ancien secrétaire de l'Académie, César Vanloo et le sculpteur Stouff, 1,500 livres. Enfin le tour de Clodion arriva, comme nous le disions plus haut, le 18 fructidor, où la Convention consacra ses droits après avoir entendu le rapport du citoyen Villard, dans une séance du même jour que présidait le citoyen Berlier. « La « Trésorerie nationale était invitée à tenir à la disposition de la « Commission exécutive d'instruction publique une somme de « 244,000 livres, pour être répartie conformément à l'état suivant :

« 3,000 livres à chacun des citoyens de Wailly, architecte; « Durival, Houdon, sculpteurs; Julien, Charles Le Brun, dans la « personne de sa petite-fille; Pajou, sculpteur; Peyron, peintre; « Roubo, architecte.

« 2,000 livres à chacun des citoyens Berruer, sculpteur; Car- « bon-Fleuri, auteur du *Réveil des Épiménides;* Clodion, sculp-

Digitized by Microsoft ®

« teur, Cordier-Desgranges, auteur de plusieurs ouvrages écono-
« miques; Ducreux, peintre[1], etc., etc. »

Suivant divers auteurs, Clodion aurait obtenu au même moment un logement dans les galeries du Louvre; mais nous n'avons pu, faute de documents précis, contrôler l'exactitude de cette assertion. Au plus, savons-nous qu'en 1790, Moitte, Foucou, Boizot, Dejoux, Caffieri, d'Huez, Gois, Bridan, Mouchy y habitaient[2]. Le sculpteur passa peut-être avec la foule de ces artistes que l'auteur des *Monuments de Paris* stigmatise, et qui se ruèrent à la conquête des places aussitôt qu'on eut dûment établi le régime de la liberté. « Lorsque la Révolution arriva, les artistes de tout genre, de tout « mérite, prétendirent avoir droit d'être aussi logés dans le Louvre. « Les ministres de ce temps, faibles, timides, craignant toujours « d'être dénoncés, y placèrent presque tous ceux qui demandèrent « avec impudence, ceux surtout qui les menacèrent. En moins de « deux ou trois années, l'intérieur du Louvre fut presque doublé, et « si l'on cessa d'en accorder, c'est qu'il n'y eut plus aucun moyen « d'en fabriquer de nouveaux. Il ne faudrait pas croire pourtant « qu'aucun des artistes qui obtinrent alors cette récompense « nationale n'en était digne; il y en eut beaucoup que leurs talents « éminents et reconnus auraient dû y faire admettre depuis long-« temps, et que l'intrigue seule et la jalousie en avaient écartés[3]. »

Clodion ne résida pas longtemps au Louvre, en admettant même qu'il eût été l'objet de cette faveur. Le séjour de Paris devenait fort dangereux pour tout homme honnête, mais surtout pour tous ceux qui avaient de près ou de loin d'anciennes attaches avec les ci-devant. N'était-ce pas, depuis le début de la Révolution, une terreur croissante dans le monde des arts, la dénonciation faisant

1. Recueil du *Moniteur*, an III, 1794-95.
2. Olivier Merson, *Gazette des Beaux-Arts*, Logements d'artistes au Louvre, 1881.
3. Baltard, *Monuments publics de Paris*.

Digitized by Microsoft ®

école? Mique, un compatriote de Claude Michel, signalé comme agent de Marie-Antoinette Capet; l'architecte Poujet et le musicien Gossec, qui se défendent d'avoir jamais été royalistes[1]; un membre de l'Académie, Girault, qui réside à Rome depuis le mois de septembre 1789, qu'on accuse d'avoir émigré et dont on confisque les biens; sans compter tous ceux qu'on inquiète, qu'on menace, qu'on met préventivement sous les verrous[2]. Et jusqu'à Louis David, qui a donné cependant des preuves de véritable sans-culottisme, qui a osé s'écrier dans une réunion de l'Assemblée du Louvre « qu'on « pouvait tirer à mitraille sur les artistes, sans crainte de tuer un « seul patriote », que l'on tente de faire passer pour suspect et à qui l'on écrit :

A David, cy-devant peintre du roy, aujourd'hui représentant du peuple.

Je croyais qu'il n'y avait point de calomniateur sur la montagne. Hier samedi 20 avril, à 9h du soir, tu m'as injurié publiquement en pleine Convention, tu m'as appelé aristocrate. On t'a mal informé. Sais-tu ce que c'est qu'un aristocrate? C'est, par exemple, un artiste, eût-il peint les Horaces, Brutus et Socrate, qui a mis jadis son talent aux gages d'un roi. Comme toi, je n'ai jamais été d'une Académie protégée par un roi. Comme moi, tu n'as jamais été honoré de la haine des rois, des ministres, des parlements et des prêtres. J'étais patriote avant toi, plus que toi je suis républicain. Car je le suis avec connaissance de cause. Tu me dois réparation, je te la demande, je l'attends.

Signé : Sylvain Maréchal.

A la bibliothèque Mazarine.

Clodion redoutait, non sans raison, de semblables accusations qui, débitées sur son compte, auraient rencontré plus de crédit près d'un tribunal révolutionnaire. Il prit le large et chercha tout natu-

1. Septembre 1792, *Révolutions de Paris.*

2. Meyer raconte que de nombreux graveurs détruisirent les planches qu'ils croyaient compromettantes, et que le célèbre Allix supprima ainsi toutes les siennes d'un seul coup. (Meyer, *Fragments sur Paris.*)

Digitized by Microsoft ®

VASE.

Dessiné par Clodion. — Musée de Sèvres.

Digitized by Microsoft ®

rellement un abri dans son pays natal. Ses biographes ont répété qu'il s'était retiré à la campagne pour y échapper aux violences des terroristes. Il agit avec plus de confiance et rentra très ouvertement à Nancy, où il demeura jusque vers 1798.

D'autres raisons contribuaient d'ailleurs à hâter son éloignement. Sa vie domestique lui donnait si peu de satisfaction qu'il la désertait sans regret et d'un cœur léger. A qui des deux époux faut-il attribuer les premiers torts? A Catherine- Flore Pajou, dont les traits un peu virils, l'œil vif, les lèvres fines, telle que la dépeint un buste modelé par le vieux Pajou, représentent une femme impérieuse; ou à Clodion, dont la correction, en tant que mari, laissait à désirer? Le sculpteur avait gardé dans quelque quartier reculé de Paris une ancienne compagne dont il avait eu un enfant, une fille, par laquelle sa descendance s'est continuée jusqu'à une date fort récente. Peut-être continua-t-il, après son union avec Mlle Pajou, les errements de sa jeunesse. Bref, le ménage vivait en assez mauvais termes, et à peine Clodion quittait-il Paris que sa femme, profitant des facilités nouvelles que la loi sur le divorce lui procurait, s'empressa de reprendre sa liberté. Cette fameuse loi, à laquelle les récentes discussions de nos assemblées apportent un regain d'actualité, se trouvait en projet, dès 1790, dans les cahiers de doléances du duc d'Orléans. Elle fut décrétée le 20 septembre 1792, comme chacun le sait, dans une séance du soir, par assis et levé, sans discussion, puis complétée par des articles additionnels des 8 nivôse et 4 floréal an II. Ces articles établissaient que la simple absence de six mois suffisait pour le divorce. L'acte prononçant la séparation légale des deux époux est daté du 13 pluviôse an II. En voici la teneur:

Acte de divorce de Catherine-Flore Pajou, âgée de vingt-neuf ans, née à Paris, paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, le 25 novembre 1764, domiciliée à Paris, rue Froidmenteau, section des Tuileries, fille d'Augustin Pajou et

Digitized by Microsoft ®

d'Angélique Roumier, même demeure, et de Claude-Michel Clodion, âgé de cinquante-neuf ans, né à Nancy département de la Meurthe, domicilié rue Thiroux, section du Mont-Blanc. Les actes préliminaires sont trois procès-verbaux de non-conciliation passés devant moi, officier, des 30 juillet, 15 octobre et 2 novembre derniers, précédés de leurs déclarations et datés et énoncés, et suivis d'une à ce jour pour la prononciation du divorce; le tout dûment signé et enregistré. L'épouse, seule présente, a demandé la dissolution du mariage avec ledit Claude-Michel Clodion. En présence de Jacques-Augustin Pajou, âgé de vingt-sept ans, artiste, Jean-André Tonnelier, officier public, a prononcé que le mariage est dissous et a signé avec les parties [1].

Cet acte, qui établit l'absence du sculpteur, nous marque à peu près exactement l'époque où il quitta Paris. Il n'est pas certain même qu'il ait eu tout de suite connaissance du changement survenu dans sa vie privée; mais, d'autre part, rien ne nous porte à croire qu'il ait longtemps pleuré Catherine-Flore, dont l'existence dans la suite demeure fort inconnue.

Depuis près de cinquante années qu'il avait quitté la Lorraine, Nancy s'était singulièrement transformé, et les artistes qui composaient cette École nationale, autrefois si vaillante, avaient tous ou presque tous disparu depuis lors. Une fois Guibal mort et médiocrement remplacé par ses élèves, Cyfflé s'était trouvé, pendant quelques années, sans un seul concurrent de son mérite, jusqu'au jour où Charles Sauvage dit Le Mire apporta sa collaboration à la manufacture de Lunéville, dont l'ancien sculpteur du roi Stanislas avait la direction. Le nouveau venu fit à son chef une rude concurrence. D'un génie plus délicat et d'un goût plus pur, il façonna ces délicieuses statuettes qui égalent et surpassent souvent toutes les créations du même genre; ces terres de Lunéville et de Niederwiller, modelées dans une pâte particulière de l'invention de Cyfflé, où l'artiste faisait, paraît-il, entrer des os broyés et dont aucune composition contemporaine ou plus récente ne peut égaler l'éclat.

1. Municipalité de Paris. Registres des actes de l'état civil.

Digitized by Microsoft ®

Lorsque Cyfflé quitta la Lorraine, en 1777, pour se rendre à la cour de l'empereur, Le Mire continua seul ces brillantes traditions, jusqu'au jour où il obtint la situation plus en vue de premier modeleur de Sèvres.

La manufacture de Niederwiller fonctionnait encore à l'époque où Clodion désertait Paris. Le dictionnaire de Gournay la citait, en 1789, comme « un établissement appartenant à MM. Lanfrey et où « l'on fabrique tout ce que l'on peut désirer en faïence, en peintures « et formes de tout genre de porcelaine, surtout des groupes et « figures en biscuit d'une très belle pâte. » Il ajoutait que le gouvernement avait si bien compris l'importance d'une semblable industrie qu'il avait fait construire pour elle une route spéciale, mettant la manufacture en communication avec les principaux centres du pays. Clodion utilisa son séjour en Lorraine en lui fournissant les modèles de ses plus jolis sujets. C'est ainsi qu'on voit figurer dans le catalogue-programme de Niederwiller les biscuits du *Baiser prêté* et du *Baiser rendu*, de *la Bacchante* et du *Bacchant portant un enfant*, et d'autres personnages encore, à côté de la Ravaudeuse, du Savetier, du groupe de l'Agréable leçon, du Bélisaire, du Sully, toutes créations sorties de l'imagination de Cyfflé, et des académies de Le Mire, si réellement merveilleuses dans leurs petites proportions. Nous ne connaissons que ces morceaux relativement peu nombreux de Clodion qui lui soient attribués avec quelque certitude; mais combien en existe-t-il qui ne portent pas de noms d'auteurs et qui procèdent évidemment de sa manière! Notre artiste joua, ne l'oublions pas, un rôle considérable dans l'histoire de l'art céramique[1]. Rien n'était mieux fait pour la reproduction, pour la

1. Ses vases, notamment, servent encore, dans ces manufactures, de types de décoration, et on a pu écrire, sans être pour cela taxé d'enthousiasme, qu'on se demandait ce que la peinture et l'or pouvaient ajouter de richesse à ces surfaces coupées de bas-reliefs, où se culbutent joyeusement, avec des boucs, des enfants couronnés de pampres. (*Histoire de la Porcelaine*, de Jacquemart.)

Digitized by Microsoft ®

copie, que son genre gracieux et décoratif; aussi peut-on le compter

VASE PAR CLODION.
Musée d'Orléans.

parmi les modeleurs qui furent le plus imités à Meissen, à Luné-

Digitized by Microsoft®

ville et à Niederwiller. Ses élèves, et notamment ses frères et Marin, suivirent la même voie, en contribuant dans une large mesure à la vogue de nos établissements français.

Clodion possédait trop l'habitude d'un labeur incessant pour que, malgré les circonstances défavorables, malgré l'âge qui refroidissait sa verve (il atteignait soixante ans), il se contentât de ce travail fait pour ses heures de loisir. Il mit son talent au service des riches particuliers de Nancy, et, pendant qu'il y résidait, décora plusieurs de leurs habitations, une, entre autres, de cinq charmants bas-reliefs, que plusieurs auteurs ont attribués à Le Mire, mais qui nous ont paru être bien dans son style. Toutefois, son œuvre principale se trouve dans la rue Saint-Dizier. Il s'y employa au compte d'un marchand de fer qui avait décidé de bâtir sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Roch, où, par une singulière coïncidence, Claude Michel avait été baptisé. Un amateur lorrain l'a ainsi décrite : « La maison sise rue Saint-Dizier « attire les regards par la fermeté de son architecture et ses belles « proportions. Elle est encore ornée de charmants *bas-reliefs* de « Clodion ; malheureusement, par suite de sa nouvelle destination, « le principal sujet a dû faire place à une enseigne; mais il a été « conservé et placé dans le fond d'un magasin. Tous les bas- « reliefs, trophées, ont rapport au commerce et à la fabrication « du fer[1], sujets parfaitement en rapport avec la profession du « propriétaire. » Une inscription gravée sur une plaque de marbre, qu'on a retrouvée dans la même maison, établit que la première pierre en avait été posée en juillet 1793. L'œuvre du sculpteur date assurément d'une époque postérieure, de 1795 ou 96, suivant toute vraisemblance. On lui confia de même l'ornementation de quelques intérieurs, de dessus de porte notamment, ouvrage dont il s'acquitta

1. Morey, *Journal de la Société d'archéologie lorraine.*

Digitized by Microsoft®

BACCHANTS ET BACCHANTES.

Cire de Clodion. — Collection San-Donato.

Digitized by Microsoft ®

avec sa facilité ordinaire. Il est resté, en outre, dans les collections lorraines un certain nombre de groupes de petite dimension, fort spirituels d'idée et d'exécution : des enfants qui lutinent une chèvre et d'autres qui jouent au cheval fondu, battent la charge, se couvrent d'armures, etc. Le tout est sorti de ses mains.

Lorsque le calme renaquit dans le pays entier, Clodion prit de nouveau le chemin de la capitale. Son frère Sigisbert, qui s'était également exilé au moment de la crise révolutionnaire et avait séjourné avec son cadet à Nancy, l'avait précédé à Paris[1]. Il reparaissait au Salon de 1799, où il exposait trois sujets, dont l'explication au catalogue semble des plus étranges : *une Iris exécutant le message de Junon, en coupant à Didon le cheveu fatal qui unissait son âme à son corps;* la déesse remonte à l'Olympe sur son arc-en-ciel; puis le *Buste en marbre de Lucrèce sortant du lit après l'action de Tarquin,* et, pour clore la série, une figure de l'*Antinoüs*.

Sigisbert demeurait rue de la Ville-l'Évêque. Est-ce là que descendit Clodion au moment de son retour, ou faut-il croire qu'il retrouva son ancien logement de la rue Thiroux toujours vacant et s'y réinstalla sans encombre? En tout cas, il fut au nombre des premiers qui prirent possession des logements que le gouvernement concéda aux artistes dans les bâtiments de la Sorbonne, lorsque les galeries du Louvre furent évacuées par ordre. On raconte que Bonaparte, passant dans la cour de ce palais avec quelques personnes de son entourage, fut frappé du désordre qui y régnait. Il s'enquit de ceux qui l'habitaient, et lorsqu'on lui apprit que ces logements étaient en partie occupés par des artistes, il

1. La critique a signalé, à l'Exposition rétrospective de Reims, une *Aiguière* dont une fillette nue forme l'anse, tandis qu'un Amour, tapi de l'autre côté, lie les deux guirlandes de feuillage qui traversent le large col du vase; cet ensemble, modelé en terre blanche de Lorraine, est signé sur le limbe, derrière l'anse, *Sigisbert, 1799*. (*Gazette des Beaux-Arts*, 1876.)

Digitized by Microsoft

exprima, en termes très peu modérés, son intention de les en faire expulser sur-le-champ. Le 3 fructidor an IX, un arrêté leur enjoignait de vider les lieux dans le plus bref délai. Ils s'en vengèrent à leur façon, en s'abstenant d'exposer de quelque temps aux Salons. « On remarque, dit le *Journal de Paris* le 29 juillet 1802, que les « artistes logés par l'État sont ceux qui n'ont pas envoyé leurs ou- « vrages au Muséum. » Au demeurant, une partie d'entre eux trouva un asile dans les palais de la ci-devant Sorbonne, qui prit le nom de Musée des artistes; d'autres au collège Mazarin, d'autres au collège des Grassins, d'autres enfin à l'hôtel Vaucanson[1]. Clodion se rencontra dans les vieux bâtiments universitaires, dès ce moment et dans la suite, avec les peintres Prud'hon, Meynier, Van Dael, etc., et avec des habiles de son métier, Beauvallet, Bridan, Foucou, Cartellier, Lorta, Roland, Ramey, Lesueur et Dumont.

Mais, à côté de ce gîte que sa bonne fortune lui rendait, il était une chose qu'il avait irrémédiablement perdue : la faveur du public et le moyen de séduire de nouveau cette foule souvent intelligente, mais inconstante, et tout acquise pour l'heure au renouveau de l'art antique que David dirigeait et présidait. Le XVIIIe siècle, si charmant, si galant, si fin, si français, était mort et bien mort. Bien plus que les secousses de la crise révolutionnaire, la vogue nouvelle, le goût du jour pour ces guerriers anguleux, engoncés, copiés sur le mannequin, froids et solennels à en mourir; pour ces Grecques et ces Romaines vêtues de l'inévitable πέπλος, aux plis rigides, l'avaient supprimé et en avaient anéanti jusqu'à la mémoire. On écartait systématiquement tous ses représentants des dignités et des bénéfices de l'Institut, aussi bien que des commissions artistiques; on leur refusait la moindre part d'influence, la moindre voix dans des conseils semblables à celui que réunissait

1. Baltard, *Monuments de Paris*.

Digitized by Microsoft ®

le baron Denon, et dont Percier et Fontaine, David, Chaudet, l'ébéniste Jacob, le célèbre Thomire, Biennais et Odiot l'orfèvre faisaient partie. On leur fermait la porte de ces agapes que la jeunesse donnait en maintes circonstances, et notamment en l'honneur du peintre Guérin, pour célébrer la gloire de son *Marcus Sextius*. Mais où trouver, du reste, un souvenir de l'ancienne école? Ses plus brillants interprètes, peintres ou sculpteurs, ont tous quitté la vie ou renié leurs anciens dieux. De même que les grands peintres, Chardin et La Tour, les meilleurs sculpteurs, Tassaert, Falconet et Allegrain, avaient disparu; et ceux qui restaient, Fragonard, Greuze et Houdon, n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes, des incompris et, malheureusement quelquefois, des affamés. Écoutez ce que dit Greuze. Vous pourrez juger, d'après cette citation, de la misère de tous ses anciens collègues en renommée : « J'ai eu l'honneur, écrit-il au ministre, de vous faire « part de tous mes malheurs. J'ai donc perdu et le talent et le « courage. J'ai soixante et quinze ans, pas un seul ouvrage de « commandé. De ma vie je n'ai eu un moment aussi pénible à « passer[1]. » Le 12 germinal an VII, les deux Pajou, le beau-père et le beau-frère de Clodion, présentent eux-mêmes une pétition tendant à obtenir que les travaux du gouvernement ne soient plus donnés à des protégés du ministre, mais à des artistes méritants et nécessiteux. Quels sont les noms de leurs nombreux cosignataires? Ceux des artistes les plus illustres et les moins délaissés : Chaudet et Lemot, Regnault, Gérard, Vernet et Valenciennes, Percier et Fontaine[2].

Clodion, toujours endetté et misérable, à partir de la Révolution, dut se prêter comme les autres aux obligations du moment, mais sans se mettre pour cela entièrement à la suite de tous ceux

1. Jal, *Dictionnaire critique*.
2. *Moniteur*, an VII

Digitized by Microsoft ®

Heliog. Dujardin. A. Quantin, Edit.

SUJET DE PENDULE

Dessiné par Clodion

(M. Bachelienne)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

qui avaient opéré une conversion complète : Roland, Moitte, Dejoux, Foucou, Boizot et tous ses collègues d'autrefois. Il adopta une méthode éclectique, et, tout en restant dans sa manière pour la plus grande partie de ses ouvrages, il composa un morceau académique : *le Déluge*, de façon à prouver qu'il savait être, quand il le voulait, aussi pompeux et théâtral que ses amis et que ses rivaux. Grâce à son extrême habileté d'artiste, il sut ressusciter, à vingt années de distance, une des formes de son talent, presque effacée dans son esprit par ce long manque d'usage. *Le Déluge* eut un grand succès, et l'on pensa un moment à l'artiste pour une distinction nouvelle, le prix d'encouragement[1]. « Le gou-« vernement vient d'accorder, disait Brun-Neergard dans une de « ses lettres sur les beaux-arts, un prix d'encouragement aux « artistes qui ont exposé les meilleures productions au Salon. « Une somme de quarante mille francs, qui se trouve destinée à « cet objet, est partagée entre ceux dont les ouvrages sont jugés « dignes de les mériter. Les sommes accordées sont de mille à six « mille francs[2]. »

Le livret de l'Exposition décrit ainsi cette composition :

« De Clodion Michel, rue Thiroux, n° 398 : *Scène du Déluge*. « — On a choisi le moment du plus pressant danger, celui où « l'inondation force chacun à se réfugier sur les endroits les plus « élevés. Un père au désespoir avait aperçu son fils qu'il croyait « mort; mais, en l'approchant, il a vu qu'il respirait encore. Il le « saisit dans ses bras et l'emporte au plus haut d'une montagne « pour lui donner un prompt secours. Près de lui est une femme « qui, après avoir lutté longtemps contre les flots, est parvenue « aussi à gagner la hauteur. Elle vient d'y déposer son enfant;

1. Clodion n'obtint toutefois, croyons-nous, véritablement ce prix qu'en 1806.

2. Hennequin, Meynier, Berthoud, Chaudet, Vanloo, Gois, Roland Morel, Geoffroy en bénéficièrent les premiers (Brun-Neergard).

Digitized by Microsoft ®

« mais, épuisée par ses efforts, après s'être d'abord retenue par un « bras à une portion d'arbre rompue, la force l'abandonne, elle « s'est évanouie, et elle périt entraînée par la violence des eaux. » Le catalogue citait en même temps un *Groupe en terre cuite de trois figures* et *Deux morceaux bachiques,* puis un *Sujet tiré des « Mille et une Nuits »*, pour lequel le sculpteur s'était cru obligé à fournir de longues explications, et qui comportait, en réalité, une scène à plusieurs personnages : une fée, un génie, un prince et une princesse hindoues ; enfin, deux terres cuites, des *Femmes couchées*[1].

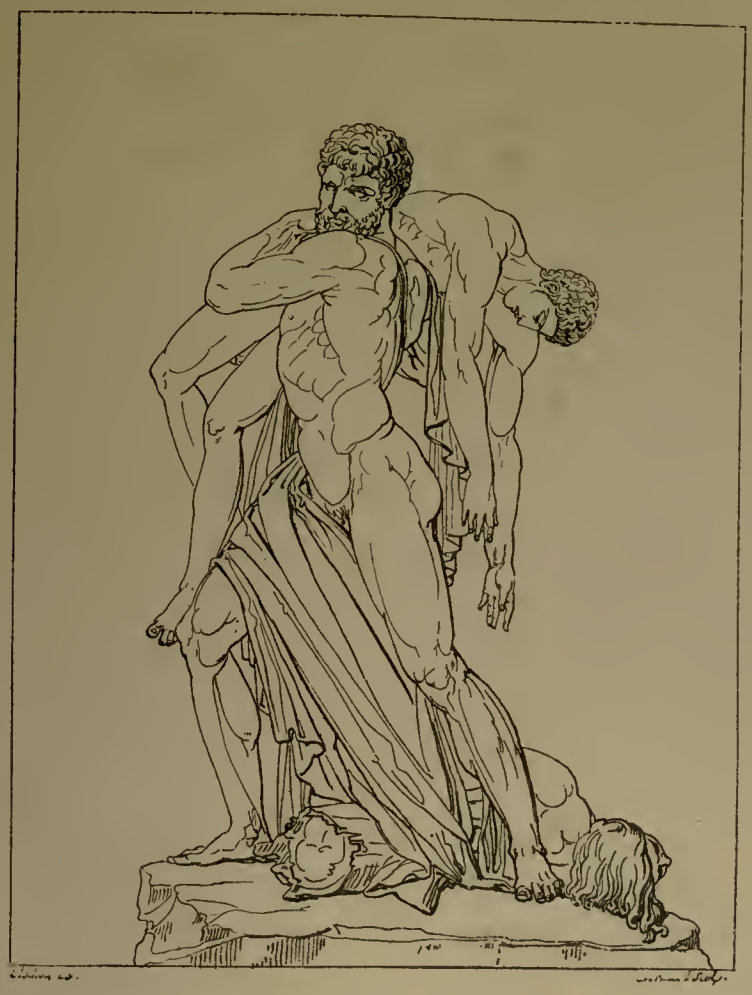
L'apparition du *Déluge* causa une profonde surprise dans le monde des artistes et, il faut bien le dire, une véritable explosion de sentiments jaloux. On croyait la carrière de l'artiste terminée, et son réveil dans de semblables conditions eut le don d'exaspérer tous les envieux de son talent. Dingé, son exécuteur testamentaire, a brutalement dévoilé ces mauvais procédés dans la courte notice qu'il a consacrée à Clodion : « Quand Bonaparte, « écrit-il, ramena l'ordre et le calme, des travaux furent promis « aux artistes. Clodion avait autant de droits que les autres à être « occupé. Quelques concurrents tâchèrent de l'éloigner. Les uns, « exagérant les ressources qui lui restaient pour subsister, affec- « taient de publier qu'il avait renoncé à son art et qu'il voulait « achever sa carrière en cultivant son petit jardin ; les autres, « oubliant à dessein ce qu'il avait fait de grand, insinuaient que, « n'ayant fondé sa gloire que sur de très petits objets, il était peu « capable de réussir dans des sujets nobles et élevés. Il fit, à cette « époque, ajoute-t-il, son groupe du *Déluge*[2]. »

Il ne pouvait répondre plus spirituellement à ceux qui le dénigraient, et dont la confusion s'accrut encore lorsqu'ils connurent la résolution du gouvernement de mettre Clodion sur les rangs

1. Livrets des Expositions, Salon de l'an IX.
2. Dingé, *Notice biographique sur Clodion.* Bibliothèque nationale, 1814.

Digitized by Microsoft ®

pour un futur prix d'encouragement. Ils s'en vengèrent en influençant la presse, qui se montra difficile et malveillante à l'endroit du



LE DÉLUGE.

Groupe par Clodion. — Salon de 1800.

maître. Nous ne pouvons donner ici l'extrait des nombreux articles, écrits à l'occasion du Salon, qui s'occupèrent par métier de cet ouvrage. Par contre, le plus éminent de tous, Landon, en parlait avec une louange sans restriction. Il écrivait dans les *Annales*

Digitized by Microsoft ®

du Musée, après une description de l'ouvrage : « Ce groupe, où « l'on a remarqué des parties bien dessinées, fait d'autant plus « d'honneur au citoyen Clodion que cet estimable artiste, âgé de « soixante-six ans, n'avait jusqu'à ce jour fondé sa réputation que « sur de très petits ouvrages. Celui-ci a été vu avec intérêt, et « c'est un des plus capitaux de l'Exposition de cette année. » Landon se trompait, on le sait, comme l'ont fait et le font souvent les meilleurs critiques, sur l'âge de son sujet, qu'il vieillissait de quatre années, et, ce qui est plus grave, sur la portée de son talent. Il ignorait donc et les travaux de Rouen, et la statue du *Montesquieu,* et l'*Iris,* et la *Bacchante* du musée du Louvre?

Ce succès eut pour l'artiste des résultats multiples. D'abord, il lui conquit l'admission à la Sorbonne, dont nous parlions plus haut; puis il attirait sur lui l'attention du gouvernement. C'est ainsi que, lors de la distribution des commandes, on songea à le porter sur la liste de ceux qu'on comptait occuper. On lui donna d'abord quelques bustes de sénateurs à faire, et, entre autres, celui de *Tronchet,* pour mettre dans la Chambre des pairs; puis, comme on recommençait à bâtir à force dans tout Paris, il reçut, par cela même, d'autres ouvrages plus importants.

La colonne de la Grande-Armée, l'Arc de Triomphe de l'Étoile et celui du Carrousel sortaient de terre en 1806. Lepeyre et Gondouin avaient donné le dessin du premier de ces monuments; Fontaine et Chalgrin, ceux des deux autres. En ce qui touche la colonne de la Grande-Armée ou colonne Vendôme, les bronzes de l'immense spirale, qui reçut la matière de douze cents pièces de canon pesant un million huit cent mille livres, furent fondus, au fur et à mesure, sur les dessins de nombreux artistes, dont nous savons les noms par un document conservé aux Archives nationales. Celui de Clodion n'y paraît point; et cependant le sculpteur contribua, lui quinzième ou vingtième, à cette intéres-

Digitized by Microsoft ®

sante décoration. Comment retrouver la main du sculpteur sur le ruban de métal qui s'enroule autour de ce fût gigantesque? Rien ne peut y indiquer la part qui lui revient et séparer son œuvre de celles de Chaudet, de Bartolini, de Calamard, de Beauvallet[1]. Il n'en est point de même pour le bas-relief qu'il plaça à l'Arc de Triomphe du Carrousel, et qui représente l'*Entrée des Français à Munich*[2]. L'authenticité de ce bas-relief ne saurait donner lieu à contestation, et, malheureusement, elle ne fait pas honneur au maître. Cette œuvre trahit déjà la défaillance d'un esprit fatigué et vieilli. Elle ne soutient même point la comparaison avec les autres sculptures similaires qui l'avoisinent : la Capitulation d'Ulm, de Cartellier; la Victoire d'Austerlitz, d'Espercieux; l'Entrée des Français à Vienne, de Deseine; l'Entrevue de Tilsitt, de Ramey; la Paix de Presbourg, de Le Sueur. Dans l'œuvre de Clodion, il n'y a rien : des draperies lourdes, des figures écrasées, diminuées, sans relief, sans ampleur, sans cette distinction qu'il mettait dans ses moindres groupes de terre cuite. Tout cela sent la décadence, la chute d'une intelligence.

En effet, le sculpteur allait tous les jours en perdant de ses forces, et cependant il persistait à produire. Dans cette même année 1806, il exposait au Louvre la statue d'une *Jeune fille assise donnant à manger à des petits oiseaux*. « Cette figure est un prix « d'encouragement », dit le livret. Ce prix valut à Clodion 3,000 fr.

1. Le fût de la colonne, divisé en 75 parties, en contient 15 de Clodion. (*Inventaire général des richesses d'art de la France.*)

2. Bas-relief en marbre, *Entrée des Français à Munich*, 24 octobre 1805; hauteur, 2 mètres; largeur, 3^{m},75. Au centre de la composition, Napoléon, debout, se dirigeant vers la droite, tourne la tête vers le roi de Bavière, placé à gauche, auquel il donne la main et qu'il semble rendre à son peuple. Ce bas-relief avait été enlevé en 1815, à cause des alliés. Il fut remplacé momentanément, de 1828 à 1830, par un autre morceau représentant l'*Entrevue du roi d'Espagne et du duc d'Angoulême* (1er octobre 1823). (*Inventaire général des richesses d'art de la France,* Monuments civils.)

Digitized by Microsoft ®

qui, payés en argent comptant, aidaient utilement à le sortir d'une partie de ses embarras pécuniaires.

Il fallait ces dernières joies de la vanité pour adoucir un peu la tristesse de ses vieux ans. Autour de lui le vide et la solitude s'accentuaient d'une façon désespérante. De ses anciens collaborateurs et amis, l'un, Monot, avait fini sa carrière en 1806; l'autre, Louis-Simon Boizot, le 10 mars 1809. La perte qu'il faisait en la personne de Monot l'avait très affecté. Il vivait avec cet artiste dans une étroite intimité, qui datait de leur séjour en Italie, et qui s'était continuée sans s'affaiblir jusqu'au moment de leur séparation définitive. Le caractère du talent de son ami s'accordait du reste parfaitement avec le sien propre. N'avaient-ils pas eu une fortune semblable? De même que Clodion, Monot avait tout particulièrement souffert des modifications du goût public. L'artiste à la mode, qui portait le titre de sculpteur du comte d'Artois, qui travaillait pour ce prince et les personnages de condition, comme auparavant pour Mme Du Barry, les courtisanes et les financiers, se vit, du jour au lendemain, déchoir entièrement de cette faveur. Il laissait en mourant, entre autres marbres, celui d'une statue inachevée d'*une Jeune fille qui cherche à attraper un papillon*. Clodion s'en rendit acquéreur à la vente qui suivit son décès, la termina et la présenta au Salon de 1810, en faisant honnêtement observer dans le livret qu'il n'apportait là qu'un morceau à moitié original[1]. Disons tout de suite que, malgré tout le charme de cette jolie figure, elle ne put se vendre du vivant du maître, et se trouvait encore dans son atelier en 1814[2].

En même temps que ses amis, ses parents et ses alliés disparaissaient successivement : Pajou, son ex-beau-père, veuf depuis un certain nombre d'années d'Angélique Roumier, était mort le

1. Livrets des Expositions, 1810.
2. Dingé, *Notice sur Clodion*.

Digitized by Microsoft ®

3 mai 1809, dans une maison de la rue Jacob[1], comblé d'honneurs et de distinctions : membre de l'Institut depuis sa fondation, chevalier de la Légion d'honneur et professeur de l'École spéciale des beaux-arts. Son fils, qui portait le même prénom que lui et produisit quelques tableaux assez estimés, lui survécut jusqu'en 1828. Il ne semble pas que Clodion ait trouvé de grandes ressources d'affection dans la personne de son beau-frère, de cet ami de Gérard dont la correspondance contient souvent le nom, de cet enthousiaste des idées républicaines, qui, lors du divorce de sa sœur, avait d'ailleurs apporté à la plaignante l'appui de ses encouragements et, en tout cas, de sa signature au bas de l'acte public. Quant à celle qui avait partagé la vie de l'artiste, à Catherine-Flore, aucun renseignement ne nous indique ce qu'elle devint, et notamment, ce qui est fort admissible, si elle se remaria.

Après Pajou et à deux ans de distance, le vieux Sigisbert Michel paya son tribut, le 21 mai 1811, à quatre-vingt-trois ans. Il habitait alors un pauvre logis de la rue Childebert, près Saint-Germain-des-Prés, non loin de son compatriote Le Mire, qui s'était installé à Paris après avoir quitté la fabrique de Niederwiller, et dont les œuvres gagnaient tous les jours en renommée. L'ancien protégé et depuis l'ennemi si déclaré du grand Frédéric vivait depuis longtemps dans cette demeure, loin du monde, et ne faisant pas plus de bruit que ses frères, que Michel et Pierre-Michel, sur le compte desquels les écrits du jour se taisent. Que l'on ajoute à ces deuils successifs les chagrins de la vie domestique : le départ de cette fille que Clodion avait élevée et que Marin, son condisciple, enleva par deux fois de la maison paternelle; les tribulations de l'artiste, qui suit fatalement une fausse voie, par le fait de ses goûts et des enseignements qu'il a reçus ; le chagrin que lui causait la vue de

1. Jal, *Dictionnaire critique.*

Digitized by Microsoft®

ses œuvres s'amassant dans son atelier sans pouvoir trouver d'écoulement, et l'on s'expliquera la désillusion qui dut s'emparer de son esprit. Tout ce qu'il avait imaginé dans ces dix années, tout ce qu'il avait produit, ces bustes, ces statues, ces groupes, et ce qu'il avait envoyé précédemment au Salon de 1810, et ce qu'on remarquait de lui à cette exposition, cet *Homère aveugle chassé par les pêcheurs,* tout cela se retrouvait à vendre avec d'anciens plâtres : *le Buste de Madame, fille de Louis XVI,* des bas-reliefs, etc.

Le maître résistait malgré cela vigoureusement à l'âge et nourrissait encore de grands projets, lorsqu'une maladie soudaine, une pneumonie, triompha en peu de jours de sa robuste constitution. Il expira le 28 mars 1814, âgé de soixante-quinze ans et trois mois. Sa fin coïncidait avec les derniers efforts que tentait l'armée impériale pour protéger Paris, et il aurait pu entendre de son lit de mort, où il s'éteignit à trois heures de l'après-midi, le bruit lointain de la canonnade qui s'engageait, le jour même, de Ville-Parisis à Bondy, entre les troupes du général Compans et l'infanterie de l'armée prussienne de Silésie. Le lendemain 29, jour de la déclaration de son décès, la population parisienne considérait, anxieuse et atterrée, les préparatifs de la grande bataille qui devait se livrer le lendemain. Comment, au milieu du trouble général des esprits, se serait-elle émue de la disparition d'un vieillard dont elle avait déjà oublié le nom ! Une note aux *Petites-Affiches,* un enregistrement d'acte de décès à la municipalité de Paris, un article nécrologique d'une demi-page dans un journal spécial, voilà ce qui apprit au monde des curieux et des amateurs la perte d'un homme de talent.

Le sculpteur fut inhumé le surlendemain de sa mort.

« Décès et enterrements du 30 mars 1814. — Claude-Michel « Clodion, statuaire, rue de Sorbonne, n° 11. » Et, le même jour, on mit les scellés sur ce qui lui avait appartenu. Il suivait de deux

Digitized by Microsoft ®

jours dans la tombe le médecin Guillotin et l'auteur du *Tableau*

NYMPHE.

Candélabre en bronze, modèle attribué à Clodion. — Musée du South-Kensington.

de Paris, Mercier, qui avait si vivement attaqué les usages de

Digitized by Microsoft ®

ce XVIIIe siècle dont Clodion demeure l'une des personnifications les plus attachantes.

Enfin, le pauvre artiste, comme s'il n'avait pas assez souffert de l'ignorance des biographes durant sa vie, fut, à ce moment, l'objet d'une erreur posthume de la part du seul écrivain qui s'occupa de lui. Millin dit, dans l'article que nous venons de citer : « M. Clodion vient de terminer sa carrière. Né « à Paris, il avait étudié son art sous la direction de M. Adam, « son oncle. Il fut agréé à l'Académie de peinture et de sculp- « ture. Peu d'artistes ont autant travaillé. Il excellait surtout dans « le genre gracieux. Plusieurs de ses petits groupes font l'orne- « ment des cabinets des curieux. M. Clodion avait soixante- « dix-neuf ans, lorsqu'il est mort à la suite d'une maladie « catarrhale[1]. »

Clodion avait choisi pour son exécuteur testamentaire le libraire Dingé, que nous avons déjà nommé, poète, du reste, à ses heures, de qui nous trouvons, dans un journal de la période révolutionnaire, les mauvais vers suivants, inspirés par le tombeau du cardinal de Richelieu, par Girardon :

Au pied de ce tombeau, qui d'un ambitieux
Renferme la cendre flétrie,
En vain le ciseau du génie

1. Clodion, né en 1738, n'avait que soixante-quinze ans. Du reste, voici l'acte de décès rédigé à la municipalité :

« L'an 1814, le 29e jour du mois de mars, heure de midi, par-devant nous, maire et adjoint du XIe arrondissement, sont comparus François-Henry Roger, entrepreneur de peinture, âgé de 62 ans, demeurant à Paris, rue de Sèvres, 31, et Joachim Rigaud, homme de loi, lesquels nous ont déclaré que le 28 du présent mois, à 3 heures de relevée, Claude-Michel, dit Clodion, statuaire, âgé de 75 ans, demeurant à Paris, rue de Sorbonne, 11, est décédé en ladite demeure, natif de Nancy, département de la Meurthe, et divorcé de Catherine-Flore Pajou; et ont les déclarants signé. » (Registres des actes de l'état civil. — Herluison, *Actes de l'état civil des artistes français.*)

Digitized by Microsoft ®

Fait couler les larmes des yeux
D'une immobile et muette patrie;
Le marbre pleure et le peuple est joyeux.

Dingé mit un véritable empressement à s'acquitter de son mandat[1], et, malgré les difficultés du temps, en arriva à organiser

1 Clodion laissait, nous l'avons dit, une fille née d'une liaison antérieure à son mariage, qui, revenue des premiers errements de sa jeunesse, se maria et eut des enfants. Cette descendance du grand artiste s'est éteinte récemment dans la plus profonde misère.

D'autre part, il y a quelques années, le fils de Nicolas-Sébastien Adam, Charles Adam, mourait pauvre et inconnu dans une maison de la rue de Sèvres. Il avait adressé, en 1837, au roi Louis-Philippe, la curieuse requête que voici :

« Sire,

« Les artistes, et surtout les artistes malheureux, ont toujours eu des droits à la bienveillance et à l'humanité de Votre Majesté. C'est pourquoi je me rends hardi à vous adresser ma demande ci-jointe.

« Le soussigné Adam (G.-L.-C.), statuaire, âgé de 77 ans, élève de l'ancienne Académie royale des beaux-arts, est le fils de feu Nicolas-Sébastien Adam, sculpteur de Leurs Majestés Louis XV, Louis XVI et de Stanislas, roi de Pologne, ancien professeur de l'Académie royale des beaux-arts.

« J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté que son pere, ses oncles et ses cousins sont mis au rang des hommes illustres portés sur la *Biographie universelle,* dont j'ai joint l'extrait à la présente.

« Victime innocente, comme tant d'autres, de la Révolution, j'ai vu s'évanouir en un moment la fortune que lui avait laissée son père, qui la tenait des largesses d'un souverain qui avait occupé son ciseau. L'exposant s'est donc vu réduit à n'avoir d'autres ressources que d'employer ses faibles talents pour se procurer son existence et celle de sa famille; mais aujourd'hui, atteint par l'âge de 77 ans, ayant une épouse âgée de 70 ans, infirme, il ne peut suffire à ses besoins les plus pressants; sa vue, d'ailleurs, affaiblie de jour en jour, le met hors d'état de travailler. Sa position n'est pas heureuse, n'ayant aucune ressource.

« Sire, en vertu d'un décret de la Convention nationale du 8 août 1793, les Académies furent dissoutes, et les académiciens ou leurs héritiers furent autorisés à retirer les chefs-d'œuvre de réception et à en disposer à leur volonté. La plus grande partie des artistes profitèrent de cette disposition et vendirent à l'étranger leurs morceaux de sculpture et leurs tableaux jugés précieux, et qui avaient mérité à leurs auteurs une juste célébrité.

« Sire, j'ai laissé le chef-d'œuvre de réception de mon père, *Prométhée enchaîné.* Ce sujet est exécuté en marbre blanc; il fut dans le temps l'objet de l'attention du

Digitized by Microsoft ®

la vente des effets du sculpteur pour le mois d'août de cette année. Il faisait annoncer les vacations dans les *Petites-Affiches* de la façon suivante :

« Vente de meubles et d'effets sur enchère du mercredi « 24 août 1814.

« N° 5520. — Vente de figures en marbre, en terre cuite et « en plâtre et d'une quantité de sujets en terre cuite, d'estampes et « d'outils de sculpteur, après le décès de M. Clodion, sculpteur, « statuaire, en son atelier, rue de la Sorbonne. Musée des Arts, à la « Sorbonne, les mardi 30 et mercredi 31 août 1814, à 11 heures du « matin. »

grand Frédéric, qui désirait l'acquérir; il fit offrir à mon père, par son ambassadeur, 60,000 livres, en invitant mon père à se rendre à sa cour, où il lui aurait assuré un sort conforme à ses talents; mais mon père, attaché à son roi, fut insensible aux offres du souverain étranger; en 1762, mon père fit hommage à Louis XV du fruit de ses veilles.

« A l'exemple de mon père, Sire, j'ai donné une preuve de mon désintéressement; malgré que je n'étais pas heureux, je n'ai pas profité du décret précité en laissant pour le bien des arts et pour l'ornement du Musée de Paris le *Prométhée,* le chef-d'œuvre de mon père.

« Sire, ce *Prométhée* de mon père a été, par ordre de l'empereur Napoléon, transporté de Paris à Versailles comme une figure moderne, pour être placé dans le Musée de Versailles où il doit être pour le présent.

« Sire, l'exposant est âgé de 77 ans, son épouse est âgée de 70 ans; il a l'honneur de supplier Votre Majesté de jeter un œuil *(sic)* de bonté et d'humanité sur le fils et le neveu des artistes qui se sont distingués à la postérité par leurs talents et leurs chefs-d'œuvre qui ornent Paris, Saint-Cloud, le parc et la chapelle de Versailles et plusieurs palais de l'Europe. Avec toutes ces considérations, l'exposant vous prie, Sire, d'accorder pour lui et pour son épouse une pension alimentaire. Ils sont tous deux très âgés; cela les mettra à même de terminer le peu de jours qui leur restent dans une position plus heureuse.

« Le ciel seul daignera se charger de leur reconnaissance en accordant à Votre Majesté et à votre auguste famille de longs jours exempts d'orage. C'est le vœu des Français.

« Il a l'honneur d'être, de Votre Majesté, le très fidèle sujet.

« ADAM, statuaire.

« Rue de Sèvres, n° 11.

« Paris, le 12 février 1837 . »

Digitized by Microsoft ®

« Le mardi, outils de sculpteur, estampes, gouaches et des-
« sins, sujets et bas-reliefs, blocs de marbre.

« Le mercredi, continuation de sujets et bas-reliefs, vases,
« groupes, modèles de pendule. Le groupe d'*Homère aveugle,*
« *mordu par des chiens,* un *Jupiter* en marbre, une figure en
« marbre représentant *la Charmeuse de papillons.*

« Parmi les plâtres, un *buste de Madame,* fille de Louis XVI,
« représentée enfant, un *buste de Tronchet.*

« *Nota.* — On pourra voir les objets les dimanche 28 et lundi
« 29 août, depuis 11 heures du matin jusqu'à 2 heures. »

Cette collection se vendit avec la plus grande peine et à des prix dérisoires, malgré qu'elle contînt plusieurs des meilleures études du maître : *une Fille portant des raisins, Une autre donnant la nourriture à des oiseaux, Une autre jouant avec des tourterelles, Une autre encore coupant les ailes à un Amour, Une Baigneuse, Une Vestale qui sacrifie, Une Nymphe attachant sa chaussure,* enfin un groupe que Dingé qualifie d'admirable, un *Enlèvement de Psyché.*

Ainsi s'affirmait de plus en plus cet éloignement du public pour tous ses ouvrages, qui se maintint pendant quarante longues années. On sait combien nos contemporains sont revenus de la mauvaise opinion que la génération précédente avait conçue à l'endroit du maître, et comment on paye [1], de nos jours, tout ce qui porte sa signature.

La réparation est donc complète de ce côté; mais il resterait encore, selon nous, à l'étendre au sculpteur lui-même. N'est-ce

1. On a tant écrit sur Clodion depuis quelques années qu'on ferait un volume des éloges véritablement hyperboliques dont il a été l'objet; nous voulons retenir seulement ce passage, que nous empruntons encore au livre déjà cité. (*Maison d'un artiste.*) Il nous donnera la note la plus exacte, la conclusion cherchée de cette étude : « Le « charmeur, écrit Ed. de Goncourt, que ce Clodion, avec son art de sculpteur pour « les appartements, avec cet art où personne n'a su apporter comme lui la séduction

Digitized by Microsoft ®

pas une véritable injustice commise vis-à-vis de Clodion et même des Adam, ses oncles, que leur ville natale, qui leur doit une de ses principales réputations artistiques, et que Paris, qu'ils ont orné d'une foule de belles créations, aient si peu fait pour honorer leur mémoire et perpétuer leur nom[1]?

« du croquis, de l'esquisse, d'une première *pensée,* selon l'expression des anciens vi-« gnettistes, d'une chose, en un mot, qui n'a rien de la lourdeur de la glaise et qui « est toute improvisation et tout esprit; — le seul artiste qui ait modelé les grâces « menues et grassouillettes du corps de la femme du XVIIIe siècle avec un soin de ré-« miniscence antique. »

1. Clodion possède, il est vrai, sa statue, œuvre fort intéressante de M. Vital-Dubray, placée dans la grande cour du Louvre; mais où trouver ailleurs, et notamment en Lorraine, un souvenir du sculpteur et des Adam?

Digitized by Microsoft ®

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

DESCRIPTION DE LA MAISON DES ADAM

C'est dans ce carré (carré de la Primatiale) que se trouve la maison la plus décorée en sculptures de toute la ville, n° 129 de la rue des Dominicains.

Bâtie en 1718, appartenant maintenant (1811) au sieur Tranquart, cafetier; mais, à l'époque de sa construction, la demeure et la propriété de J.-S. Adam, fameux sculpteur, né et baptisé à Nancy, le 26 octobre 1670, sur la paroisse Saint-Sébastien, qui alors était l'unique paroisse de toute la ville neuve. Il était fils de Lambert Adam, fondeur, et d'Anne Féry Dauphine. Il apprit les principes du dessin chez César Bagard; il fut fait sculpteur du duc Léopold, etc.

Cette maison, qui n'a que deux croisées de face sur trois étages, toutes cintrées avec une mansarde couverte d'écailles, a, au rez-de-chaussée, une petite porte, et tout le reste de son étendue est ouvert et rempli de deux châssis vitrés ainsi que la porte qui sert d'entrée à la boutique. La couverte de cette boutique, de toute la largeur de la maison, est ornée en bas-reliefs des quatre parties du monde désignées par les personnages et les animaux qui les distinguent ordinairement. Dans le trumeau du premier étage, sur une console fort saillante, est placée la Sculpture, représentée par une femme assise accompagnée de deux Génies et ayant à sa droite et à ses pieds une tête. Toutes ces figures sont en ronde bosse et d'un travail parfait.

Les croisées de ce premier étage sont surmontées d'un superbe pot de fleurs, accompagné, de part et d'autre, de Génies mâles et femelles qui tiennent d'une main une guirlande de fleurs et s'arrondissent en forme de gaine autour

Digitized by Microsoft ®

des anses du pot de fleurs; ce qui fait l'ornement de la largeur du cintre de la croisée avec un plateau sur lequel repose le pot de fleurs, lequel est garni d'une draperie festonnée soutenue par deux autres Génies. Sur chacune desdites croisées ornées, sur la moitié supérieure de leurs jambages, des instruments des arts libéraux que ces génies représentent, savoir : de celle qui est au nord, d'un côté, de l'Architecture par l'équerre et le compas, et, de l'autre, de la Sculpture par le maillet et le ciseau ; et de celle qui est au midi, d'un côté, de la Peinture par la palette et les pinceaux, et, de l'autre, de la Musique par le livre de musique, la trompette, etc. ; enfin, encore dans le trumeau au-dessus de la sculpture et au plus haut de ce premier étage, est un superbe médaillon en ovale représentant une Vénus couchée, accompagnée de son fils Cupidon qui la caresse. Toutes ces figures, comme toutes les autres que nous allons décrire, sont en bas-reliefs et de la plus rare beauté.

Dans le trumeau du deuxième étage est le dieu Mars, avec son casque superbement panaché et environné d'un trophée d'armes, et, au-dessus, un autre médaillon, semblable au premier, représentant Saturne, dont un Génie supporte la faux. Les deux croisées ont leur cintre surmonté d'une rocaille ornée d'une tête fleuronnée en forme d'aile, et, à droite et à gauche sur celle du nord, des figures de Jupiter et de Junon, et, sur celle du midi, de Neptune et d'Amphitrite. Enfin, dans le trumeau du troisième étage est un Apollon avec sa lyre, et, tout en haut, un médaillon semblable aux deux précédents renferme un Bacchus couché tenant sa coupe. Les croisées sont embellies, de part et d'autre, par des cornes d'abondance dont les fruits et les fleurs font l'ornement de la partie supérieure des jambages desdites croisées. La corniche de la toiture a son premier boudin sculpté.

(Lyonnois, *Histoire de la Lorraine*, t. II, p. 462-63.)

II

RECUEIL DE STATUES ANTIQUES, PAR L.-S. ADAM

Ce recueil, qui parut en 1754, mais sans qu'il soit prouvé que ce fût à Nancy, est devenu une pièce fort rare. La bibliothèque de Versailles en possède un exemplaire classé parmi les ouvrages de la réserve. Il se compose de

Digitized by Microsoft ®

73 planches et d'un frontispice représentant le Temps qui découvre les ruines du palais de Marius, en 1729. Ce frontispice, fort curieux et bien conservé, a été dessiné et gravé par Lambert-Sigisbert lui-même. Suit une introduction rédigée en ces termes :

« Collection des morceaux de sculpture antique, tant grecs que romains, en marbre de Paros et de Salin, au nombre de 68, trouvés dans les ruines du palais de Néron, au mont Palatin, et dans celles du palais de Marius, qui était entre Rome et Frascati. Son Ém. le cardinal de Polignac, qui en a acquis la plus grande partie à Rome pendant son ambassade, les ayant fait conduire en France, les confia au Sr Adam, sculpteur ordinaire du Roy et professeur de l'Académie royale, pour les restaurer. Le Sr Adam en est devenu propriétaire, les ayant acquis des héritiers de S. Ém. Il y a joint plusieurs antiques qu'il s'était procurés à Rome pendant dix ans de séjour. Cette collection est rare et singulière, et même piquante, tant par la beauté que par la variété des morceaux qui la composent. Elle est propre à la décoration d'une galerie ou d'une bibliothèque, où elle se conserverait infiniment mieux que si on l'exposait aux injures de l'air. Arrangée dans un vaste salon et entremêlée d'urnes, de vases, de tables de marbre, de candélabres, de girandoles, de porcelaines montées avec des tableaux suspendus dessus, comme on en voit dans les palais des princes d'Italie, on ose dire que ce mélange ferait un effet admirable, et d'autant plus intéressant qu'il rassemblerait une partie de ce que les fameux artistes de l'antiquité ont produit de rare et de beau. Ces monuments pourraient encore être consacrés à l'étude de la jeunesse dans une Académie.

« Ledit Sr Adam l'aîné joindrait, si l'on voulait, à ses antiques cinq bustes de sa composition, qui sont un *Apollon* et *les 4 Éléments,* ce qui ferait en tout 73 morceaux; s'il se présentait quelqu'un pour faire l'acquisition de la totalité, sa demeure est dans la cour du vieux Louvre. Le tout est gravé d'après les dessins du Sr Adam, qui a fait mettre sur chaque estampe le nom et la grandeur de chaque morceau pour en donner une idée, autant qu'il est possible, en petit où l'on ne peut rendre le fini du grand. Il se propose de faire graver dans peu une suite d'estampes, d'après les morceaux de sculpture de sa composition qui sont placés dans les maisons royales. »

Avec la mention : *Par privilège du Roi.*

Digitized by Microsoft ®

III

LETTRE DE VOISIN AU COMTE DE TRESSAN

Lettre de M. Voisin, avocat au Parlement de Paris, à M. le comte de Tressan, lieutenant général des armées du Roi et commandant pour Sa Majesté en Lorraine.

Monsieur, permettez-moi de me renouveler dans l'honneur de votre connaissance, et de saisir pour cela l'occasion de vous faire part d'une collection considérable d'antiques grecques et romaines, que M. Adam, de Nancy, sculpteur ordinaire du Roi et professeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, expose à la curiosité publique dans sa maison, rue Basse-du-Rempart, quartier de la Ville-l'Évêque, après avoir eu l'honneur d'en présenter le recueil gravé à Sa Majesté et après l'avoir envoyé aux autres souverains de l'Europe. Les 68 morceaux de cette collection, exécutés en marbre de Paros et de Salin, ont été trouvés à Rome dans le palais de Néron, au mont Palatin, et dans les ruines du palais de Marius, entre Rome et Frascati; aussi M. Adam a-t-il dessiné et gravé lui-même pour frontispice à son recueil, avec cette délicatesse et ce goût qu'affectent si singulièrement les savants, le Temps qui découvre les ruines du palais de Marius, en 1729.

C'est des héritiers de M. le cardinal de Polignac, qui avait rassemblé la plus grande partie de ces antiques pendant son ambassade à Rome et qui les avait fait transporter en France, que M. Adam les a acquises. Il y a joint aussi plusieurs autres morceaux, également antiques, que dix ans de séjour à Rome lui avaient procurés.

Cette collection, aussi rare que piquante par la variété et la beauté des objets, paraît déterminément propre à décorer une galerie ou une bibliothèque. Elle serait aussi d'une très grande utilité dans une Académie, pour l'étude, et pour former le goût des élèves de peinture ou de sculpture.

Le bas-relief du tombeau d'un des fils de Faustine, d'un pied de haut sur trois de large, ouvrage romain en marbre de Paros, fait la vignette initiale du recueil de M. Adam ; on y voit le buste de ce fils chéri avec une allégorie savamment imaginée.

Ensuite se présentent un *Autel triangulaire dédié à Bacchus,* orné d'un bas-relief représentant un faune et une bacchante avec Silène.

Digitized by Microsoft ®

Un autre bas-relief tiré du tombeau de Marc-Antoine : *Conquête des Indes par Bacchus.*

Deux médaillons : *Diane* et *Vénus.*

Deux médaillons : *Aurélien* et *Vitellius.*

Figure d'un *Amour* représenté des deux faces, monté sur une panthère.

Un petit *Bacchus enfant* monté sur un bouc.

Un *Hercule Farnèse* nommé ainsi improprement.

Minerve grecque en brèche violette.

Bellone grecque.

Enfin se présentent l'*Abondance,* antiquité romaine.

Jupiter, ouvrage romain.

Junon, antiquité romaine.

Vénus à la pomme d'or, ouvrage romain.

Vénus sortant du bain, antiquité romaine.

Un enfant, antiquité romaine.

Bacchus enfant, assis sur une peau de bouc.

Achéloüs à demi couché, tenant une corne d'abondance.

Néréïde endormie et couchée sur le rivage.

Hercule, vainqueur du jardin des Hespérides.

Empereur Commode en Hercule.

Esculape.

Vénus pudique.

Pallas armée de son égide.

Junon.

Flore.

Phrygien, qui se garantit des traits ennemis avec son bouclier.

Une *Diane.*

Une des filles de Lycomède.

Un *Pâris* à la pomme d'or.

Isis, sous les traits de la déesse de la santé.

L'Hymen.

Mercure; Bacchus, Mélègre.

Persée pose la tête de Méduse sur du corail pétrifié.

Deux bustes : *Germanicus* et *Lépida.*

Deux bustes : *Adrien jeune* et *Femme inconnue.*

Deux bustes : *Matrone* et *Nymphe.*

Deux bustes : *Vestale* et *Sabine.*

Deux bustes : *Bacchante* et *Antinoüs.*

Deux bustes : *Pâris* et *Cybèle.*

Deux bustes : *Néron* et *Messaline.*

Digitized by Microsoft ®

Deux bustes : *Langura* et *Césonia.*
Deux bustes : *Pompéia* et *Caligula.*
Deux bustes : *Sénèque* et *Commode*
Deux bustes : *Annibal* et *Septime Sévère.*
Deux bustes : *Narcisse* et *Faune.*
Deux bustes : *Tibère* et *Galba.*
Deux bustes : *Auguste* et *Lépida.*

M. Adam a joint à sa collection cinq bustes de lui, qui ont excité la curiosité publique. Le premier est un *Apollon* français de marbre de Carrare, de 2 pieds 8 pouces de haut. Ce buste est un portrait allégorique du Roi auquel Apollon, si c'était une divinité réelle, au lieu d'une fiction poétique, souhaiterait de ressembler.

Les quatre autres, de 2 pieds 6 pouces de haut chacun, du même marbre, représentent élégamment et avec énergie l'*Eau,* le *Feu,* l'*Air* et la *Terre.*

Tous ces différents morceaux, au nombre de 73, sont rangés avec intelligence dans une galerie de la maison où loge M. Adam; la suite en est trop intéressante pour qu'elle puisse être séparée. Sans doute quelque prince, curieux d'une aussi rare collection, ne trouvera sa curiosité satisfaite que par l'acquisition de la totalité.

Je suis persuadé, monsieur, que vous me saurez quelque gré du détail que j'ai l'honneur de vous faire; votre goût pour les sciences et pour les arts m'en est un sûr garant. Excellent général et homme de lettres, vous réunissez les motifs les plus pressants de vous vouer l'attachement le plus inviolable et le plus respectueux; c'est aussi avec ces sentiments que j'ai l'honneur d'être pour la vie, etc.

VOISIN.

IV

ACTES DE NAISSANCE DE LA FAMILLE DE CLODION TIRÉS DES REGISTRES DES PAROISSES SAINT-SÉBASTIEN ET SAINT-ROCH, A NANCY

I. — 1727. Sigisbert Martial, fils légitime de Thomas Michel, marchand, et d'Anne Adam, son épouse, est né et a été baptizé le treizième de janvier 1727. Parrain, Nicolas-Sigisbert Adam, sculpteur. Marraine, Sébastienne Le Léal, épouse du sieur Adam, lesquels ont signé, etc.

Digitized by Microsoft

II. — 1728. Sigisbert-François, fils légitime de M. Thomas Michel, marchand traiteur, et d'Anne Adam, son épouse, est né et a été baptizé le vingt-quatre septembre de l'année mil sept cent vingt-huit; a eu pour parrain M. Sigisbert Adam et pour marraine Mlle Barbe Adam, lesquels ont signé :

ADAM; BARBE ADAM.

III. — 1729. Claude-François, fils légitime du sieur Thomas Michel, marchand, et d'Anne Adam, son épouse, est né le vingt-deuxième, et a été baptizé le vingt-trois novembre 1729; parrain, le sieur Claude Thomassin, cy-devant procureur à la cour. Marraine, demoiselle Marie-Anne Noël, espouse du sieur Thomassin, lesquels ont signé :

THOMASSIN LAURENT; NOEL MARIANNE.

IV. — 1731. Laurent, fils légitime de Thomas Michel, marchand, et d'Anne Adam, né le 18 février 1731; parrain, Laurent Genay; marraine, Magdeleine, épouse de Dominique Le Léal.

V. — 1732. Anne-Sébastienne, fille légitime de Thomas Michel, marchand, et d'Anne Adam, son épouse, est née et a été baptizée le 29 juin 1732; parrain, le sieur Sigisbert Adam; marraine, dame Sébastienne Le Léal.

Signé : ADAM; B. LE LÉAL.

VI. — 1733. Nicolas, fils légitime du sieur Thomas Michel, marchand, et de demoiselle Anne Adam, son épouse, est né le 17 novembre 1733, et a été baptizé le lendemain 18 du même mois; parrain, le sieur Nicolas Rousseau, fils du sieur Marc-Anthoine Rousseau, Directeur des domaines de S. A. R.; marraine, demoiselle Barbe Adam, fille du sieur Sigisbert Adam, et qui ont signé.

VII. — 1734. Anne-Françoise, fille légitime de Thomas Michel, traiteur, et d'Anne Adam, sa femme, est née et a été baptizée le 13 décembre 1734; parrain, Nicolas Adam, sculpteur chez le Roy de France, représenté par Jean Brie, porteur de chaise; marraine, Sébastienne Le Léal, épouse du sieur Adam, sculpteur; lesquels ont signé et marqué.

PETITJEAN, vicaire de Saint-Roch.

VIII. — 1736. Barbe, fille légitime de Thomas Michel, pourvoyeur de Son Altesse royale, et d'Anne Adam, sa femme, est née et a été baptizée le 7 mai 1736; parrain, M. Charles-Joseph Baudouin, maître des comptes; marraine, Barbe Mathieu de Moulon.

Signé : BAUDOUIN; MATHIEU DE MOULON.

Digitized by Microsoft ®

IX. — 1737. Pierre-Joseph, fils légitime du sieur Thomas Michel, marchand, pourvoyeur à la Cour, et d'Anne Adam, son épouse, est né et a été baptizé le 2 novembre 1737; parrain, Pierre-Joseph Vermaine, ancien huissier de la Cour; marraine, Anne Adam, son épouse; lesquels ont signé :

VERMAINE; ANNE ADAM.

X. — 1738. Claude Michel, fils légitime de Thomas Michel et d'Anne Adam, son épouse, est né et a été baptizé le 20 décembre 1738; parrain, le sieur Claude Denis, pourvoyeur des fruits à Mme la Duchesse Royale; marraine, Jeanne-Gabrielle Garnier, son épouse, qui ont signé et marqué.

CL. DENY; une croix pour marque de la marraine.

V

CORRESPONDANCE DE CLODION DE 1774-1776

I. — *Lettre à Couture.*

Monsieur Couture, architecte du roy, rue Saint-Honoré,
vis-à-vis les Jacobins de Paris.

13 janvier 1774.

Monsieur, j'ay appris avec grand plaisir par M. l'abbé Terisse[1], que vous estes présentement de l'Académie d'architecture; dégnié en recevoir mon très sincère compliment.

M. l'abbé Terisse me marque qu'il vous a remis 300 l. en à-compte pour les marbres dont il ma chargé.

Si j'auzoit vous prier de les remettre à M. Regnié, bantier *(sic)* qui demeure rue Daulain, proche des Capucines, qui me les ferat parvenir à Carare comme je suis convenut avec luy, vous m'obligerez beaucoup.

Jusque à présant j'ay fait l'achat de plusieurs blocs de marbres autans beaux pour le tams actuele. Je croyoit plus de facilité à trouver de beaux marbres à Carare, mais je prévoit beaucoup de difigulté pour avoir les 5 gros blocs de M. le contrôleur général pour qu'il sois beaux et avec point de tache.

1. Intendant du chapitre de Notre-Dame de Rouen.

Digitized by Microsoft ®

Cependant je fait travaillier continuellement pour parvenir à tirer des carier ces même qui sont fort difficile, vue leur grosseur.

Je vous prie, Monsieur, de me commander si je puis vous estre de quelque utilité dans le païs et de me croire, avec la reconnoissance la plus sincère avec laquel j'ay l'honneur d'estre très parfaitement, Monsieur, vostre très humble et très obeissant serviteur.

Signé : Clodion.

(Archives de la Seine-Inférieure, C. 2834.)

II. — *Lettre à Clodion. — Marbres.*

Monsieur Clodion.

Monsieur, j'ay reçu avec satisfaction votre lettre dattée de Rome le 9 de ce mois et qui m'a confirmé les détails que M. Soufflot[1] m'avoit donnés de votre part sur les négociations de marbre que vous avez faites pour moi à Livourne. J'ay remis à M. Regny, banquier à Paris, 2,400 livres pour vous les faire passer et pour vous mettre par là en état de subvenir aux payements que vous avez promis. Dès que vous serez en état, faites opérer l'embarquement pour Marseille, qui paroît le seul port qu'on puisse choisir, étant peu à prévoir que vous trouviez un vaisseau qui vienne directement de Livourne à Rouen, où il faut que les marbres arrivent pour être de là rendus à Paris. Lorsque vous repasserez à Marseille, je désire que vous y examiniez un bloc qui y appartient au Roy et qui cube 350 et quelques pieds. L'énormité de cette masse en rend l'embarquement difficile et coûteux, en sorte que je voudrois sçavoir s'il y auroit moyen de scier ce bloc dans des proportions dont on puisse tirer un parti égal pour la sculpture, sans quoi je me déterminerois à ordonner la dépense nécessaire pour le transport de ce bloc précieux dans son état actuel. Quand vous aurez embarqué pour moi à Livourne, mandez-le-moi pour que je fasse assurer.

Je suis, Monsieur, tout à vous.

Signé : Terray.

(Archives nationales. — Registres de lettres et ordres de la Direction générale.)

III. — *Au Sr Rey, inspecteur des marbres à Marseille.*

Le bloc de 300 et tant de pieds est un objet précieux par ses proportions, que je désirerois beaucoup faire arriver entier à Paris, parce qu'on y jugeroit

1. Soufflot était Contrôleur des Bâtiments.

Digitized by Microsoft ®

mieux de l'emploi qu'il est possible d'en faire; mais comme cet article n'est pas absolument pressant, je ne vous donnerai d'ordre qu'après que le sieur Clodion, passant à Marseille, aura examiné, comme je vais l'en charger, si l'on ne pourroit pas scier ce bloc sur le lieu et le disposer de manière à lui conserver tous les avantages de ses proportions.

Signé : TERRAY.

(Archives nationales. — Registres de lettres et ordres de la Direction générale.)

IV. — *Lettre à Couture.*

Rome, 30 may 1774.

Monsieur, j'ay reçu les 800 livres que vous avés eu la bonté de remetre à M. Regny, banquier; j'auroit eut l'honneur de vous en écrire plus tôt, mais mon voyage de Rome a occasioné quelque retard.

Je vous prie d'agréer mes sincères remerciements et si mes services peuvent vous être utiles, je vous prie d'en disposer et d'être persuadé de la sincère reconnoissance avec laquelle j'ay l'honneur d'être, Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : CLODION.

(Archives de la Seine-Inférieure, C. 2834.)

V. — *Lettre à l'abbé Terrisse.*

A Paris, ce 19 janvier 1775.

J'ay receu, Monsieur, vottre lettre inssi que la lettre de change que vous y aves joint de sept cent cinquante-quatre livres dix sols pour parfait payement de vos deux blocs jusqu'à leur arrivez à Rouen. Comme ils sont adressés à M. Bremontier, inspecteur des marbres du Roy et que sa demande pour faire transporter les marbres que j'ay présentement à Rouen jusqu'à Paris ma parut un peu cher, j'ay prit le partit de m'accorder avec M. Freret, qui se charge de faire remonter mes marbres jusqu'à Paris à un prix bien au-dessus[1] de la demende de M. Bremontier. Si vous n'avez en vu personne pour faire transporter vos deux blocs et que vous voulies vous servire de la même occasiont, je crois que vous y aurés quelque avantage.

M. Bremontier ma demandé 4 livres du pied cube pour dernier grane grosce (?)[2], et j'ay trouvé à bien moins. Cette à dire pour les frais de déchar-

1. Évidemment Clodion s'est trompé, c'est *bien au-dessous* qu'il a voulu mettre.
2. Incompréhensible.

Digitized by Microsoft ®

gement du vaisseau sur le port de Rouen, et pour le chargement dans le bateaux et remonter à Paris et déchargement à Paris. Quand à l'autre petit droit qui se paye à Rouen et la commission de M. Brémontier pour expéditiont, cela n'et pas bien consequent; nous en conférerons ensemble pendant notre séjour à Paris et vous serés au fette de toutte.

Je marenge en conséquence pour que vous voyés, Monsieur, le modèle de vostre *Sainte Cécile* avancé avant vottre départ.

J'ay lhonneur dettre, très parfaitement, Monsieur,

Vottre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : CLODION.

(Archives de la Seine-Inférieure, C. 2834.)

VI. — *M. Mary de Merval, rue de l'Écureuil, à Rouen.*

Paris, 21 janvier 1776.

Monsieur, j'ay l'honneur de vous faire part que j'ay reçu les cent pistolles que vous m'avez fait passer en une lettre de change sur M. Le Couteulx de Paris; vous voudrez bien en agréer mes remercîments et me croire très sincèrement, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : CLODION.

(*Idem.*)

VII. — *Au même.*

Paris, 18 septembre 1776.

Monsieur, j'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans laquelle étois inclus une lettre de change de 1,000 livres, laquelle somme je reconnois avoir reçu pour second payement du bas-relief en marbre que je fait pour être plassé dans la cathédrale de Rouen, à la chapelle de Sainte-Cécile.

J'ay l'honneur d'être, très parfaitement, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : CLODION.

(*Idem.*)

Digitized by Microsoft ®

VI

LETTRE DE M. D'ANGIVILLER A CLODION

A M. Clodion, 26 décembre 1779.

J'avois en effet déjà reçu de vous, monsieur, une lettre relative au désir qu'a un ecclésiastique de vos parents d'obtenir la place d'aumônier de la Savonnerie, dont M. l'abbé Bourillon lui a paru disposé à donner sa démission pour se retirer dans sa patrie. Je ne puis sur cela vous faire encore aucune réponse positive, parce que l'on s'est déjà intéressé auprès de moi en faveur de quelques personnes pour le même objet. Si ces personnes changent de sentiment et que M. l'abbé Bourillon soit toujours dans l'intention de se démettre de sa place, je vous en ferai volontiers prévenir afin que vous puissiez me donner sur ce sujet que vous proposez de plus grands éclaircissements.

(Archives nationales. Correspondance générale, O[1] 1132.)

VII

LETTRE DE M. D'ANGIVILLER A PIERRE, PREMIER PEINTRE DU ROI, AU SUJET DE LA FIGURE DE MONTESQUIEU

22 juillet 1779

Je ne me rappelle point, monsieur, si je vous ai fait part de ma dernière résolution concernant l'exposition du plâtre de la figure de Montesquieu que M. Clodion devoit exécuter en marbre et que l'impossibilité de trouver un bloc convenable a arrêté. Comme le temps de l'exposition approche, je ne crois pas devoir différer davantage à vous marquer que je juge très convenable que le plâtre soit exposé; ainsi vous me ferez plaisir d'en prévenir M. Clodion et de faire tous les arrangements nécessaires à cet effet. Je pense qu'il est à propos d'y prévenir dans le livret des morceaux exposés et sur les causes du retard de cette figure.

(Archives nationales, O[1] 1210.)

Digitized by Microsoft ®

GROUPES ET FIGURES

DE MARBRE, BRONZE ET TERRE CUITE DE CLODION

D'APRÈS UN EXTRAIT DES PRINCIPAUX CATALOGUES DES XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

N. B. — On y a joint les quelques œuvres des Adam, de Sigisbert Michel et de Michel Michel qui s'y sont rencontrées.

1767. — *Vente de M. de Jullienne, Écuyer, Chevalier de Saint-Michel.*

CLODION.

1304. — Deux figures.

1° Une femme avec sa torche allume le feu de l'Amour.

2° Une prêtresse couronnée verse sa patère sur l'autel.

Terres cuites de 10 pouces 6 lignes de haut, sur socle de bois doré.

Vendues 250 livres. Achetées par M. de Montucla.

1305. — Une jolie bacchante de 17 pouces de proportion, de *Clodion.*

Vendue 72 livres.

1767. — *Vente de Boucher, premier peintre du Roi.*

SIGISBERT.

Deux vases cannelés avec mascarons et guirlandes.

Vendus 22 livres 2 sols.

CLODION.

1° Une Vestale, terre cuite de 15 pouces de haut, faite à Rome d'après l'antique. C'est la même que celle qui a été copiée par Le Gros pour le jardin des Tuileries. Celle-ci est sur un pied de marbre blanc avec panneau et socle de bleu turquin.

Vendue 200 livres.

2° Un vase en terre cuite orné d'une bacchanale d'enfants en bas-relief et deux

Digitized by Microsoft ®

mascarons à cornes de béliers en relief, d'où tombent des guirlandes de 9 pouces 6 lignes de haut.

Vendu 130 livres.

(Sans nom d'auteur, mais immédiatement à la suite des ouvrages de Clodion.)

1° Un vase étrusque garni de deux anses et un couvercle, un pied de bronze doré, porté sur un cylindre où sont quatre enfants en terre cuite. — Hauteur, 11 pouces 6 lignes.

Vendu 130 livres.

2° Un groupe de trois femmes supportant une base de colonne portée sur un pied d'ébène.

1773 (24 mai). — *Vente Lempereur.*

(Sans nom d'auteur, mais dont tout fait supposer qu'il peut être attribué à Clodion.)

1217. — Un bas-relief en terre cuite de forme ovale. L'Amour réconciliant deux amants. Il a été sculpté par un habile sculpteur moderne d'après une pierre gravée antique.

Vendu 60 livres.

1774. — *Vente de Vassal de Saint-Hubert.*

NICOLAS-SÉBASTIEN ADAM.

La nymphe Aréthuse changée en fleuve. Cette jolie terre cuite est de Nicolas-Sébastien Adam. — Hauteur, 2 pieds 4 pouces.

Vendue 76 livres.

CLODION.

Deux femmes nues et couchées, dont une s'amuse avec des tourterelles. Sous verre, sur pied de bois des Indes.

1775. — *Vente Mariette.*

CLODION.

61. — Un vase par M. Clodion, de belle forme, avec divers groupes de jeux d'enfants en relief; deux têtes de béliers forment les anses; il porte 9 pouces sur 7 et demi de large; il est sur un socle de marbre veiné. Il règne dans les ouvrages de ce jeune artiste une correction de dessin supérieure et une touche pleine de feu et d'esprit.

Vendu 600 livres; acheté par Mercier.

Digitized by Microsoft ®

1776 (22 avril). — *Vente anonyme.*

CLODION.

181. — Un morceau capital, terre cuite de la plus belle exécution. Il a été fait à Rome pour le projet d'une fontaine. La composition est de trois figures de 24 pouces de proportion; chacune représente une belle femme romaine debout et pressant ses mamelles pour en faire jaillir de l'eau. Des caractères nobles, une grande pureté de dessin et de goût, de savantes draperies font preuve de la manière juste avec laquelle cet habile artiste a su voir les belles choses antiques.

Vendu à Du Lac, 1,350 livres.

(Sans nom d'auteur, mais pouvant être, d'après la description, attribué à Clodion.)

182. — Un vase. Sur le corps sont représentés en bas-relief divers jeux d'enfants. Deux têtes de mascarons forment les anses et des guirlandes de laurier s'y réunissent; 9 pouces 6 lignes de haut. Terre cuite.

Vendu 420 livres.

1776 (17 juin). — *Vente du duc de Saint-Aignan.*

(Sans nom d'auteur, mais pouvant être attribué à Clodion.)

67. — Un jeune Bacchus couché, de longueur naturelle, par un moderne. Longueur, 48 pouces.

Vendu 100 livres.

1776 (18 novembre). — *Vente Verrier.*

(Sans nom d'auteur, mais pouvant être attribuées à Clodion.)

147. — 1° Deux superbes girandoles soutenues chacune par deux belles figures de femmes, lesquelles portent un vase d'où sortent des lis; sur un socle de forme ronde orné de guirlandes. 22 pouces de haut.

Vendues 100 livres 6 sols à Dubois.

148. — 2° Deux autres belles girandoles supportées chacune par un enfant; elles sont aussi dorées d'or moulu sur un pied de marbre blanc garni de guirlandes de bronze. Hauteur, 17 pouces.

Vendues 500 livres.

149. — 3° Deux girandoles de trois bras chacune, dorées d'or moulu, l'une supportée par une figure d'homme jouant du tambour de basque, et l'autre

Digitized by Microsoft ®

par une figure de emme jouant des castagnettes; sur un pied pareillement doré. Hauteur, 18 pouces.

1777. — *Vente Varanchon.*

CLODION.

1° Une Nymphe et une Bacchante, l'une tenant une couronne et l'autre une grappe de raisin. Groupes de figures nues en terre cuite. — Hauteur 12 pouces.

Vendu 900 livres.

2° Groupe en terre cuite de deux Amours qui s'embrassent. — Hauteur, 11 pouces.

Vendu 62 livres.

1777 (8 avril). — *Vente du prince de Conti.*

CLODION.

1° Deux vases; l'un représente des groupes et jeux d'enfants ; deux têtes de béliers forment les anses. Il vient de la vente Mariette. L'autre est de même forme et de même hauteur que le précédent.

Vendus, les deux, 981 livres. Achetés par Feuillet.

2° Un satyre enfant tenant d'une main un hibou et de l'autre un thyrse.

3° Une petite fille tenant un pigeon et une cage. Ces deux morceaux charmants sont de M. Clodion.

4° Un beau bas-relief de Clodion, représentant la Marchande d'amours. Composition de 6 figures. — Hauteur, 8 pouces; largeur, 9 pouces 6 lignes.

Vendu 200 livres.

5° Autre bas-relief de même grandeur que le précédent; il représente une Fuite en Égypte, par M. Clodion.

Vendu 100 livres 6 sols.

6° Deux bas-reliefs de forme ronde dont le diamètre est de 16 pouces; ils sont de M. Clodion. L'un représente Vénus qui corrige l'Amour, l'autre une Bacchante donnant du raisin à un petit satyre.

Vendus 400 livres 7 sols.

1777 (1er décembre.) — *Vente Thélusson.*

SIGISBERT MICHEL.

60. — Enfants jouant avec des tigres; deux groupes.

Digitized by Microsoft ®

1778 (17 mars). — *Vente anonyme.*

CLODION.

191. — Un bas-relief, terre cuite, par un élève de Clodion.
Vendu 24 livres 10 sols.

1718 (14 décembre). — *Vente Natoire, directeur de l'École de France à Rome.*

CLODION.

75. — 1° Deux belles figures de Vestales ajustées dans le genre antique.
Vendues 503 livres à Paillet.

76. — 2° Une Madeleine pénitente. Ce morceau est aussi parfaitement modelé que les précédents.
Vendue 200 livres. Achetée par de Cosset.

1778 (29 décembre). — *Vente anonyme.*

CLODION.

34. — 1° Une Nymphe et une Bacchante, l'une tenant une couronne et l'autre une grappe de raisin. Ces deux belles figures nues forment un groupe intéressant et agréable. — Hauteur, 12 pouces.
Vendues 900 livres. Achetées par Quétuel.

35. — 2° Un groupe de deux Amours qui se regardent et s'embrassent avec tendresse. — Hauteur, 11 pouces.
Vendu 62 livres 1 sol.

36. — 3° Une Vestale debout, portant sur sa tête un vase de fleurs et tenant une urne dans sa main. — Hauteur, 15 pouces.
Vendue 60 livres 1 sol à Desmarest.

(Les deux premiers morceaux sont ceux de la vente Varanchon, dont cette vente fut peut-être la réédition).

1779 (décembre). — *Vente de l'abbé Terray, ministre d'État.*

CLODION.

27 — La Poésie et la Musique, représentées par deux enfants ; l'un d'eux est debout et tient un sistre dont il semble tirer des sons; l'autre est assis, appuyé sur un livre, et il a dans les mains un rouleau de papier.
Non vendu.

Digitized by Microsoft ®

1779 (22 février) — *Vente Trouarre.*

CLODION.

303. — 1° Deux Vases d'une belle forme, avec mascarons faisant les anses, qui se terminent en têtes de béliers. Ces morceaux, d'un grand mérite, sont ornés de bas-reliefs d'enfants. — Hauteur, 11 pouces et demi, non compris les socles de marbre griotte d'Italie. Ils viennent de la collection de Mgr le prince de Conti.

Vendus 600 livres.

(Ils ne sont point cités dans Ch. Blanc comme venant de la vente du prince de Conti.)

304. — 2° Un Enfant satyre, et pour pendant une petite fille tenant un pigeon et une cage. Ces deux morceaux viennent de la même vente.

Vendus 980 livres.

1779 (15 mars). — *Vente anonyme.*

CLODION.

283. — 1° Une figure en terre cuite. Elle représente une Bacchante debout, tenant dans la main droite un petit Satyre et de l'autre une coupe.

Vendue 116 livres.

284. — 2° Un bas-relief en terre cuite, représentant une femme de satyre endormie sur le bord d'un fleuve. Elle a la main droite appuyée sur une urne et, de la gauche, elle embrasse un petit satyre qui tient une grappe de raisin.

Ce bas-relief est de la plus belle touche.

Vendu 74 livres.

285. — 3° Un bas-relief en terre cuite représentant un Sacrifice à l'Amour.

Vendu 73 livres.

1779 (1er décembre). — *Vente Gérini, ou abbé de Juvisy.*

CLODION.

984. — 1° Un bas-relief en terre cuite. Il représente la femme d'un satyre endormie. Elle a la main droite appuyée sur l'urne d'un fleuve; elle embrasse de la gauche un petit satyre qui tient une grappe de raisin.

Vendu à Joly, 31 livres 2 sols.

(De la vente précédente.)

985. — 2° Un bas-relief en terre cuite, de forme ronde, représentant une femme

Digitized by Microsoft ®

qui verse du vin dans une coupe que tient un enfant assis près d'une jeune fille qui joue de deux chalumeaux.

Vendu à Paillet, 6 livres.

(Inconnu.)

Un petit bas-relief de forme ronde, représentant une Offrande à l'Amour par une jeune nymphe. — Diamètre 7 pouces.

Vendu à Paillet, 15 livres 1 sol.

1780 (12 janvier). — *Vente anonyme.*

CLODION.

140. — 1° Deux enfants tenant chacun deux brandons à bobèches de cuivre doré d'or moulu, sur leur socle de cuivre doré. — Hauteur, 11 pouces.

143. — 2° Deux vases de belle forme avec des groupes de jeux d'enfants en relief; deux têtes de béliers forment les anses. Ils viennent du cabinet du prince de Conti.

1780 (5 avril). — *Vente de Senneville.*

CLODION.

268. — 1° Deux groupes de la première distinction.

I. L'un représente un Satyre ajustant des fleurs dans les cheveux d'une nymphe.

II. L'autre, un Faune qui presse une grappe de raisin dans la bouche d'une Bacchante.

Ces deux morceaux, d'une conservation parfaite, bien modelés, méritent tout éloge. Ils sont sous une cage de verre. 12 pouces de haut avec le socle.

Vendus 1,499 livres 19 sols à Gayet.

269. — 2° Un groupe de deux enfants représentant la Poésie et la Musique. Ce morceau a été exécuté en marbre pour l'abbé Terray.

Vendu 365 livres à Devouges.

CLODION FRÈRE.

270. — Une jolie Bacchante faisant danser un petit Satyre sur ses genoux.

Vendu 45 livres à Paillet.

Digitized by Microsoft ®

1780 (11 décembre). — *Vente anonyme.*

CLODION.

249. — 1° Deux vases ornés de bas-reliefs d'enfants et de têtes de béliers. Ces deux morceaux sont très précieusement terminés et très capitaux.

Vendus à Dufresne, 306 livres 19 sols.

250. — 2° Un bas-relief représentant saint Georges terrassant le dragon. 12 pouces de largeur.

Vendu à Hamel, 25 livres 5 sols.

SIGISBERT MICHEL OU CLODION *(sic)*.

253. — Deux vases de talc dont l'un est orné d'un Satyre formant l'anse, de têtes de bouc et de guirlandes de raisin; l'autre est orné d'un Triton.

Vendus à Dufresne, 60 livres.

(Pouvant être attribués à Clodion.)

259. — Deux jeunes enfants tenant des brandons dorés, formant chandeliers. Ils sont sur des pieds dorés d'or moulu.

Vendus à Dulac, 438 livres 4 sols.

1781 (15 mars). — *Vente du marquis de Pange.*

CLODION.

216. — 1° Un groupe de terre cuite représentant des enfants de 8 pouces de proportion. Le sujet est une allégorie figurant l'Amour enivré par Bacchus.

Vendu à Basan, 54 livres 1 sol.

217. — 2° Deux autres bas-reliefs de forme ovale et faisant pendant. Ils représentent, l'un, Bacchus tenant une coupe; l'autre, un Amour enfant avec ses attributs. — Hauteur, 10 pouces; largeur, 7 pouces et demi.

Vendus 95 livres 19 sols.

1782 (3 décembre). — *Vente Lebrun, marchand.*

CLODION.

1° Bas-relief en cire. Un Sacrifice au dieu des jardins; deux jeunes Bacchantes sont occupées auprès de ce dieu; l'une le couronne, l'autre l'embrasse. Plus loin, se voient un vase et un autel sur lequel brûlent des

Digitized by Microsoft ®

parfums. Sur le devant de ce morceau, bas-relief en cire, un tambour de basque rempli de fruits, de cymbales et autres accessoires.

2° Quatre beaux vases en plâtre par M. Clodion, dont deux dorés; ils sont de forme très agréable et bien composés.

1783 (10 février). — *Vente anonyme.*

CLODION.

322. — 1° Un groupe de deux enfants qui se disputent des raisins. Ce morceau, modelé avec beaucoup de goût, a été endommagé.

Vendu 100 livres à Julliot.

323. — 2° Deux bas-reliefs modelés d'après des croquis de F. Boucher.

Vendus 239 livres 10 sols à Perrin.

1783 (8 avril). — *Vente Le Bœuf.*

CLODION.

97. — Un vase de belle forme avec des groupes de jeux d'enfants en relief. Deux têtes de béliers forment les anses; il porte 11 pouces de haut sur 7 pouces 6 lignes de large, non compris un socle de marbre de griotte d'Italie. Il vient des ventes de M. Mariette et de Mgr le prince de Conti, n° 1270.

Vendu 399 livres à Lebrun.

1783. — *Vente Dubois et Clodion frères.*

(Nous croyons que les objets indiqués ci-dessous sont de Sigisbert Clodion; les prix sont trop minimes pour être ceux qu'on attribuait aux œuvres de Clodion.)

1° Vase avec des groupes de jeux d'enfants; deux chimères aux anses. — Hauteur, 8 pouces 9 lignes.

Vendu 72 livres.

2° Un Faune et une Corybante dansant; deux morceaux pleins de grâce. — Hauteur, 14 pouces.

Vendus 31 livres.

3° Deux petits Satyres jouant avec des oiseaux.

Vendus 36 livres.

4° Jolie figure de femme, sur colonne d'albâtre avec base de griotte.

Vendue 54 livres.

5° Vénus donne un baiser à l'Amour pour le récompenser de lui avoir fait aimer Adonis.

Vendue 24 livres.

Digitized by Microsoft ®

6° Une Bacchante fait danser un petit Satyre; des Amours allument leurs flambeaux.

Vendue 3 livres.

1784 (15 mars). — *Vente de Vouge.*

CLODION.

Bacchante de 5 pieds de proportion.

(Ce pourrait être la Bacchante de Clodion qui se trouve actuellement au Louvre).

1784 (31 mars). — *Vente Dubois, orfèvre.*

CLODION.

168. — 1° Deux groupes : I. L'un caractérise un Satyre tenant une grappe de raisin qu'il présente à une jeune Nymphe appuyée sur ses genoux; à côté se trouvent un thyrse et divers instruments. — II. L'autre représente une Nymphe assise près d'un Satyre et tenant un bouquet. Le Satyre est occupé à parer sa tête de fleurs; à côté se voit un tambour de basque. Tous deux sont placés sur un socle de forme ovale, à gorge et filets dorés, supporté par double gaine cannelée; le tout en bois sculpté peint et doré, avec bocal ovale en verre bombé. — Hauteur totale, 19 pouces 9 lignes; longueur, 15 pouces.

Ces deux morceaux et les suivants, agréablement composés, sont précieux par le mérite de leur exécution.

Vendus 1,200 livres.

169. — 2° Deux autres groupes : I. L'un représente un Satyre assis jouant de la flûte; on voit auprès de lui deux jeunes Satyres qui dansent à côté des raisins et un tambour de basque. — II. L'autre, une Bacchante jouant du tambour; auprès d'elle sont un petit Satyre qui la regarde et un autre qui soutient sa jambe. Placés tous deux sur socles de griotte d'Italie. — Hauteur, compris le socle, 18 pouces.

Vendus 431 livres.

1784 (14 juin). — *Vente de la Borde.*

(Probablement de Clodion, au moins le second de ces morceaux.)

1° Marbre, Vénus et l'Amour;

2° Bacchante présentant des raisins à un enfant.

Vendue 116 livres.

Digitized by Microsoft ®

1785 (15 mars). — *Vente anonyme. Mme de B...*

CLODION.

124. — 1° Deux beaux groupes : l'un représente un Satyre avec une belle Nymphe couchée, vue par le dos, à qui il présente des raisins; à côté sont placés son thyrse, son tambour de basque et les autres instruments des plaisirs champêtres.

Vendu à Lebrun, avec le suivant, 1,451 livres.

125. — 2° L'autre groupe représente un Satyre avec une Nymphe qu'il couronne de fleurs; les accessoires sont rendus, ainsi que les figures, avec toutes les grâces possibles; les groupes sont sur des socles de bois ornés de pieds et de cages de verre.

3° Deux belles figures debout représentant des Vestales.

I. L'une portant des vases pour le sacrifice.

II. L'autre est aussi debout et bien drapée. Elles sont sur des bases de bronze dorées et ciselées, encastrées dans un socle de marbre blanc à pan coupé, haut d'environ 1 pouce et demi, ayant une fouillure qui reçoit un bocal en verre blanc pour les garantir de la poussière. Le tout, d'environ 18 pouces.

Vendues 603 livres à Desmarest.

1785 (12 décembre). — *Vente de Véri.*

CLODION.

138. — Deux belles figures de marbre blanc représentant : l'une, Vénus aux belles fesses; l'autre, une Hébé. Elles sont d'une belle exécution. — Hauteur, 30 pouces.

Vendues à Lebrun, 801 livres.

(Sans nom d'auteur, mais peut-être de Clodion.)

139. — Un petit groupe de cheminée en marbre blanc, représentant Vénus et l'Amour; d'un travail précieux. — Hauteur, 15 pouces, le socle compris.

Vendu 133 livres à Lamoignon.

1786 (2 mars). — *Vente Aubert.*

CLODION.

180. — 1° Deux figures d'enfants, l'une un Satyre, par M. Clodion; l'autre une petite fille, par La Rue. Ils sont en couleur antique et portent chacun deux branches de cuivre doré.

Vendues 40 livres à Decourmont.

Digitized by Microsoft ®

183. — 2° Un bas-relief en bronze qui nous a paru d'après M. Clodion. Il représente une Bacchante et nombre de petits enfants. — Hauteur, 5 pouces largeur, 9 pouces.

Vendu 100 livres.

184. — 3° Terre cuite. — Un morceau de sculpture en bas-relief de forme ronde. dans une bordure carrée. Il représente une Femme de satyre tenant un enfant sur elle, tandis qu'une jeune Bacchante, placée debout et vue de profil, fait danser un petit enfant sur sa jambe.

Vendue 301 livres à Brongniart.

185. — 4° Un autre bas-relief représentant un Satyre qui joue de la flûte pour amuser deux enfants qui dansent ensemble; une jolie Bacchante, appuyée sur une pierre, semble les écouter.

Vendu 321 livres à Decourmont.

186. — 5° Un bas-relief représentant deux belles femmes drapées avec art et caractérisant la Poésie et la Musique; plusieurs petits génies des sciences les accompagnent.

CLODION ET BOIZOT.

187. — Deux vases (forme d'urne allongée et rétrécie par le bas) ornés de sujets de bacchantes sur le pourtour et anses de serpents agréablement entrelacés.

Vendus 150 livres 19 sols à Lenglier.

1786 (24 avril). — *Vente anonyme.*

CLODION.

150. — 1° Une Vestale, en terre cuite, petit modèle de la figure que Clodion a exécutée pour l'impératrice de Russie. — Hauteur, 18 pouces.

Vendue 245 livres à Lebrun.

151. — 2° Une Bacchante appuyée sur un cep de vigne et pressant une grappe de raisin. — Hauteur, 20 pouces.

Vendue à Devouges, 20 livres.

152. — 3° Un groupe de deux enfants en terre cuite, dont un sur une chèvre et l'autre sur le devant, appuyé sur un panier de raisins.

Vendu 36 livres.

1786 (3 mai). — *Vente Lerouge et consorts.*

CLODION.

436. — 1° Deux bas-reliefs composés chacun de trois femmes qui dansent; en

Digitized by Microsoft ®

deux morceaux, d'une exécution aussi belle qu'agréable. — Hauteur, 11 pouces; largeur, 8 pouces.

Vendus 399 livres 19 sols.

453. — 2° Un Vase d'après M. Clodion, orné de bas-reliefs de jeux d'enfants et mascarons, réparé précieusement sous les yeux de cet artiste. Il vient du prince de Conti.

Vendu 266 livres.

ADAM.

454. — Deux bronzes bien réparés; l'un représente Bacchus avec une coupe et des raisins; l'autre, Ariadne. — Hauteur, 17 pouces.

1786 (4 décembre). — *Vente du chevalier de C...*

CLODION SIGISBERT.

153. — 1° Deux charmants groupes représentant: l'un, l'Espérance qui nourrit l'Amour; l'autre, la Folie qui amuse l'Amour.

Ces deux petits morceaux allégoriques sont exécutés avec beaucoup de grâce et de précision. Ils sont portés sur des socles de forme ronde en marqueterie de Boule. — Hauteur, 14 pouces.

Vendus 400 livres.

154. — 2° Une belle figure de Femme couchée sur un lit dans une attitude gracieuse, et ajustée de quelques draperies. Ce morceau, très étudié, est rendu avec toute la finesse convenable à ce sujet. — Longeur, 12 pouces; hauteur, 5 pouces, y compris le socle de bois noirci.

Vendu 195 livres à Lebrun.

155. — 3° Par le même : un joli vase forme Médicis, orné sur le corps d'une Danse d'enfants vus en demi-relief. Il est porté sur une petite base de marbre vert antique, avec socle de marbre blanc de Carrare. Ce petit morceau est très précieux, d'un dessin très pur et d'une charmante exécution. — Hauteur, 9 pouces.

Vendu 168 livres à Paillet.

158. — 4° Deux vases en forme de buires, ajustés de figures de satyres et de silènes, réparés avec le plus grand soin par M. Clodion Sigisbert.

Vendus 48 livres.

1787 (26 février). — *Vente de M. de P...*

(Attribué à Clodion.)

181. — Un bas-relief, sujet d'une Offrande, belle terre cuite attribuée à Clodion.

Digitized by Microsoft ®

1787 (20 mars). — *Vente anonyme.*

CLODION.

249. — 1° Le mausolée de Ninette. On voit sur la face deux chiens debout, soutenant un piédestal sur lequel est une urne et Ninette sur un coussin. Ce morceau est très agréable.

Non vendu.

250. — 2° Une autre terre cuite représentant une Bacchante enivrée, tenant d'une main une coupe et de l'autre une grappe de raisin.

1787. — *Vente Lambert.*

ADAM.

Bronzes. — Neptune.

Faune portant un enfant.

1787 (14 mai). — *Vente Collet.*

CLODION.

281. — 1° Un vase, terre cuite, ayant pour supports deux femmes nues vues par le dos. La panse est ornée de guirlandes entrelacées d'enfants. — Hauteur, 13 pouces 6 lignes.

Vendu 72 livres.

447. — 2° Un bas-relief. Deux figures de femmes et six enfants. Amour à qui une bacchante bande les yeux, tandis que de petits satyres jouent avec son arc et ses flèches. On voit, près d'un arbre, une statue de Pan.

Cette composition charmante est d'un artiste déjà très connu. — Hauteur, 12 pouces 3 lignes ; largeur, 14 pouces 6 lignes.

1788. — *Vente Lenglier.*

CLODION.

1° Triomphe de Bacchus. Bas-relief de 20 figures, terre cuite. — 14 pouces sur 12.

Retiré.

2° Une femme tient des colombes et une seconde une grappe de raisin. — 16 pouces.

Vendue 81 livres.

Digitized by Microsoft ®

1789. — *Vente Tronchin.*

CLODION.

Deux vases avec des jeux d'enfants en bas-relief. Deux têtes de béliers forment les anses. — 11 pouces sur 7, non compris un socle de marbre de griotte d'Italie. Ils viennent du cabinet du prince de Conti.

Vendus 981 livres.

1780 (18 janvier). — *Vente Boyer de Fons.*

CLODION.

306. — 1° Terres cuites. — Un Satyre et une Bacchante faisant jouer deux enfants ensemble. Cette composition naïve est d'une touche spirituelle et facile. — Hauteur, 6 pouces et demi; largeur, 8 pouces.

Vendues à Lebrun, 36 livres.

307. — 2° Deux jeunes filles sacrifiant au dieu des jardins. — Hauteur, 16 pouces; largeur, 8 pouces.

Vendues 24 livres à Constantin.

312. — 3° Marbre. — Un bas-relief de quatre figures représentant un Sacrifice à l'Amour. Ce morceau, d'un dessin correct, d'une composition noble et sage, est aussi d'une exécution très soignée. — Hauteur, 8 pouces; largeur, 11 pouces.

Vendu 60 livres à Lebrun.

1791 (11 avril). — *Vente Lebrun.*

CLODION.

360. — 1° Un groupe de deux Bacchantes, dont l'une avec un tambour de basque, l'autre tenant une grappe de raisin qu'elle montre à un petit satyre sous une cage de verre. Il vient de la vente Chariot. C'est un des morceaux les plus parfaits que nous ayons vus de cet auteur.

Vendu 456 livres.

361. — 2° Une Vestale voilée et couronnée de fleurs, tenant de la main droite une patère et de la gauche un vase. Près d'elle est placé un trépied de forme antique. — Hauteur, 18 pouces; largeur, 7 pouces.

Vendue 60 livres.

362. — 3° Un bas-relief en terre cuite représentant un Satyre et une Bac-

Digitized by Microsoft®

chante faisant jouer deux enfants ensemble. Il vient de la vente Boyer de Fons-Colombe.

Vendu 28 livres à Desmarets.

4° Un bas-relief en marbre représentant une Jeune fille ailée et accroupie sur un taureau qu'elle se dispose à sacrifier. Ce morceau, supérieurement exécuté à Rome, peut être placé dans le milieu d'un chambranle de cheminée.

Hauteur, 8 pouces; largeur, 11 pouces.

1802 (18 floréal). — *Vente Lollier.*

CLODION.

Buste en marbre du Faune antique.

1804 (22 germinal). — *Vente anonyme.*

CLODION.

1° Groupe de trois femmes d'après Clodion, en marbre blanc.

2° Terre cuite sans désignation.

1805. — *Vente Maurin.*

CLODION.

Un groupe en terre cuite représentant une Jeune femme et un Enfant qui fuient à l'aspect d'un serpent. Socle en acajou.

Vendu 153 livres.

1806. — *Vente Nicolas.*

CLODION.

La Force vaincue par l'Amour, terre cuite.

1809. — *Vente Hoorn van Vlooswick.*

CLODION.

Les trois Grâces. Deux groupes en bronze ciselés par lui. Ces groupes supportent deux coupes de matière antique. — 10 pouces sur 9 de diamètre.

Vendues 1,000 livres à Lebrun.

Digitized by Microsoft ®

Vente Grandpré.

CLODION.

1° Terres cuites. — Groupe de la Fontaine d'Amour, dans lequel est ajusté un mouvement de pendule par Pinson.

Vendu 371 francs à Paillet.

2° Trois figures de femmes en cariatides, supportant un globe de verre avec mouvement de pendule par Lepaute.

Vendues 1,020 francs à Paillet.

3° Deux groupes, le Désir et la Pudeur.

Vendus 541 francs.

4° Un Jeune Faune avec une Bacchante. Elle porte sur sa tête un tambour de basque rempli de raisins et de vignes, et donne la main à un joli enfant.

Vendu 220 francs.

1813. — *Vente Godefroy.*

CLODION.

Bacchante, terre cuite, couchée près d'un enfant et tenant une coupe; sur pied plaqué en chêne avec filets de cuivre.

Vendue 199 fr. 81 cent.

1828. *Vente Lemoyne.*

CLODION.

1° Petit Satyre courant avec un oiseau qu'il tient dans ses bras. Terre cuite sur socle de marbre rouge de Languedoc. — 12 pouces de haut.

2° Une Naïade nue et une Satyresse assise.

Vendue, avec le numéro précédent, 129 fr. 95.

1829. — *Vente Duriez.*

CLODION.

1° Bacchus enfant, appuyé sur un tympanum et couché sur des raisins. Terre cuite.

2° Nymphe pressant une grappe sur la bouche du jeune Bacchus; auprès, une bacchante endormie et un vase.

3° Jeune Satyre jouant avec son enfant; bas-relief circulaire.

Digitized by Microsoft ®

Le pendant, même sujet, différemment traité.

4° Satyres jouant avec de petits vendangeurs. Bas-relief rectangulaire, deux pendants.

1855 (14 mai). — *Vente anonyme.*

CLODION.

18. — 1° Calliope et Uranie s'appuyant sur un cippe dans lequel est placé le cadran ; socle Louis XVI ; les figures sont de Clodion. — Hauteur, 0m,70.

Prix : 750 francs.

19-20. — 2° Deux groupes de Bacchantes de Clodion tenant entre leurs bras un jeune Faune, lesdites portant un cornet d'abondance et s'appuyant sur un tronc d'arbre. — Hauteur, 0m,70.

Prix : 1,370 francs.

26. — 3° Groupes des trois Grâces de Clodion. — Hauteur, 0m,52.

Prix : 1,500 francs.

28-29. — 4° Deux groupes, Satyres portant une Bacchante et jouant avec des enfants (partie et contre-partie). — Hauteur, 0m,58.

Prix : 1,700 francs.

32. — 5° Un groupe de Bacchantes assises et jouant avec un enfant. — Hauteur, 0m,40.

Vendu avec un pendant de Fr. Flamand, ensemble, 470 francs.

1857 (mai). — *Vente du comte Vilain XIII.*

CLODION.

1° Deux jeunes Bacchantes portant des fruits ; charmantes statuettes de Clodion.

Vendues 1,200 francs.

2° Un groupe de deux figures, Satyre et Bacchante, sujet très gracieux, par Clodion ; 1,000 francs.

1857 (août). — *Vente de Rachel.*

CLODION.

Offrande à l'Amour. Bas-relief de Marin ; a été, dans le catalogue, attribué à Clodion.

Bacchus enfant.

Prix : 1,005 francs.

Digitized by Microsoft

1858. — *Vente anonyme.*

CLODION.

Une terre cuite de Clodion : Bacchante debout, tenant dans ses bras Bacchus enfant; près d'elle est un trépied orné de têtes de béliers. Cette charmante statuette est signée et datée de 1779.

Prix : 1,305 francs.

1859. — *Vente anonyme.*

CLODION.

Une petite pendule en bronze doré, surmontée d'un amour de Clodion.

1859. — *Vente anonyme.*

CLODION.

Deux terres cuites. Bas-reliefs. Une longue bande d'enfants couronnés de pampres et de fleurs, jouant, dans le premier, avec un tigre et, dans le second, avec un bouc qui se cabre; bien composés, pleins de grâce et d'entrain.

Vendus 2,000 francs.

1860. — *Vente Odiot.*

CLODION.

1° Terre cuite. L'Offrande à Priape. Une matrone et une jeune fille sont debout près d'un autel à trépied posé devant la statue du dieu ; celui-ci est à demi voilé par une guirlande de fleurs.

Vendue 5,100 francs.

Ce groupe avait été vendu 1,325 francs à la vente Hope.

2° L'Amour et Psyché : deux gracieuses figures. Un jeune homme et une jeune fille courent et s'embrassent au-dessus d'un autel embrasé.

Vendu 4,200 francs; vient également de la vente Hope.

1865 (21 avril). — *Vente du prince de Beauvau.*

Deux candélabres du temps de Louis XVI, à figures de bacchantes en bronze antique, d'après le bronze doré en mat. — Hauteur, 0m,26.

Vendus 16,100 francs.

Digitized by Microsoft®

1866 (février). — *Vente Van Cuyk.*

Groupe en terre cuite, par Clodion. Marche triomphale d'un bacchant et d'une bacchante entourés par trois figurines d'enfants. — Hauteur, $0^m,56$.

Vendu 8.400 francs.

1865 (3 avril et jours suivants). — *Vente de M. Eugène Tondu.*

CLODION.

204. — 1° Charmante terre cuite par Clodion (signée). Elle représente Léda et son cygne; socle en marbre bleu turquin du temps de Louis XVI. — Hauteur, $0^m,40$.

Vendue 1,550 francs.

205. — 2° Autre terre cuite par Clodion (signée), Vestale debout, tenant un plateau sur lequel se trouve une couronne de fleurs. — Hauteur, $0^m,44$.

Vendue 810 francs.

206. — 3° Jolie statuette par Clodion (signée). Elle représente une Jeune fille portant dans sa chemise des fruits et des fleurs. — Hauteur, $0^m,30$.

Vendue 510 francs.

207. — 4° Deux jolis petits vases de forme Médicis, en terre cuite, par Clodion. Leurs panses sont ornées de bas-reliefs représentant le Triomphe de Vénus, des tritons, des naïades et des dauphins. Les culots sont formés de feuilles d'acanthe et les piédouches sont garnis de tores de lauriers. — Hauteur, $0^m,22$.

Vendus 455 francs.

208. — 5° Joli bas-relief de forme carrée, par Clodion, représentant une Bacchanale d'enfants. — Largeur, $0^m,28$; hauteur, $0^m,21$.

Vendu 195 francs.

209. — 6° Médaillon rond, par Clodion, représentant une Jeune satyre et son enfant, sculpture en haut relief. Diamètre, $0^m,15$.

Vendu 251 francs.

211. — 7° Deux bas-reliefs de forme carré long, attribués à Clodion, et représentant des Enfants jouant avec une chèvre et un chien. — Longueur, $0^m,32$; hauteur, $0^m,18$ centimètres.

Vendus 60 francs.

213. — 8° Petit groupe, signé Clodion; l représente Vénus désarmant l'Amour.

Vendu 100 francs.

214. — 9° Bas-relief de forme carrée, attribué à Clodion. Il représente un

Digitized by Microsoft

Satyre enfant qui présente une grappe de raisin à une femme satyre couchée. — Largeur, 0m,32; hauteur, 0m,23.

Vendu 105 francs, avec le numéro suivant.

215. — 10° Bas-relief de même forme (signé Clodion); il représente un Satyre faisant danser un enfant au son du chalumeau. — Largeur, 0m,30; hauteur, 0m,28.

220. — 11° Deux jolis bas-reliefs de forme carré long, par Clodion; l'un d'eux représente une Bacchante dans les bras d'un satyre, et l'autre, une Jeune bacchante couchée entre les jambes d'un satyre.

Vendus 47 francs.

231. — 12° Groupe en terre cuite (signé Clodion). Il représente une Femme satyre faisant danser deux petits satyres au son du chalumeau.

Vendu 230 francs.

232. — 13° Trois pièces. Vase de forme ovoïde, par Clodion, orné au pourtour d'une Ronde d'enfants, et à deux anses formées de têtes chimériques; deux cippes ornés de Jeux d'enfants au pourtour.

Vendues 331 francs.

1866 (14 mai-2 juin). — *Vente Le Carpentier.*

CLODION.

401. — 1° Deux bas-reliefs en terre cuite, par Clodion. Deux petits Satyres et deux Amours dansants.

Vendus 172 francs.

402. — 2° Bas-relief en terre cuite, par Clodion. Amour monté sur un dauphin et Triton sonnant de la conque.

Vendu 402 francs.

1867 (11-12-13 avril). — *Vente Laperlier.*

CLODION.

307. — 1° Jolie figurine en terre cuite, par Clodion. Jeune satyre courant et tenant une chouette qu'il vient de dénicher.

308. — 2° Autre joli groupe en terre cuite, par Clodion. Femme satyre assise tenant une grappe de raisin qu'un petit satyre cherche à attraper.

1868 (29 février). — *Vente anonyme.*

CLODION.

55. — 1° Beau médaillon ovale en terre cuite, attribué à Clodion, représentant en bas-relief une Femme satyre assise et un enfant.

Vendu 120 francs.

Digitized by Microsoft ®

56. — 2° Beau bas-relief de forme carrée, en terre cuite, signé Clodion, 1774. Il représente deux figures de Bacchantes et des Enfants. — Hauteur, $0^{m},34$; largeur, $0^{m},38$.

Vendu 370 francs.

1869 (13-14 janvier). — *Vente de Mlle D. Marquet.*

CLODION.

205. — Terres cuites. Deux statuettes signées Clodion. Satyre et Bacchante.

Vendues 390 francs.

1872 (22-23 mai). — *Vente anonyme.*

CLODION.

1. — Terre cuite. Deux charmantes petites statuettes par Clodion. Jeune satyre et satyresse dans l'attitude de la course et portant un nid d'oiseaux.

Vendues 10,000 francs.

1872 (4-5 mars). — *Vente anonyme.*

CLODION.

12. — Terre cuite. Deux jolis bas-reliefs de forme ronde, par Clodion. Femmes et enfants satyres.

Vendus 675 francs.

1872 (29-30-31 janvier). — *Vente de Mme la comtesse de Montesquiou-Fezensac.*

CLODION.

121. — 1° Terre cuite. Belle statuette de Vestale debout près d'un autel à trépied, signée Clodion.

Vendue 4,100 francs.

122. — 2° Deux jolies figures de Bacchantes portant chacune un enfant sur l'épaule.

Vendues 3,700 francs.

1875 (9-12 février). — *Vente de M. le baron Thibon.*

CLODION.

1. — Terres cuites. — 1° Grand et beau groupe par Clodion, signé et daté 1788. Il se compose de trois nymphes debout, reliées par des guir-

Digitized by Microsoft ®

landes de fleurs et entourant un fût de colonne servant de base à une sphère en cristal, qui renferme un mouvement à cadran tournant. Socle en bronze, orné de guirlandes et de fruits. — Hauteur totale, 1 mètre.

Vendu 14,100 francs.

2. — 2° Très beau groupe par Clodion (signé). Bacchante nue et couchée, tenant une coupe et lutinant un enfant bacchant couché près d'elle.

Vendu 10,500 francs.

3. — 3° Beau groupe par Clodion (signé). Une Bacchante nue et couchée, tenant un enfant dans ses bras, reçoit le jus d'une grappe de raisin qu'un suivant de Bacchus presse au-dessus de ses lèvres.

Vendu 6,100 francs.

4. — 4° Beau groupe par Clodion, composé de deux figures : Bacchante et Femme satyre.

Vendu 2,750 francs.

5. — 5° Autre beau groupe par Clodion. Bacchante endormie, surprise par un satyre.

Vendu 2,700 francs.

8. — 6° Beau bas-relief carré par Clodion, signé et daté 1776. Jeune bacchante entourée d'enfants satyres et d'un Amour.

Vendu 2,120 francs.

10. — 7° Figurine de Femme nue endormie (signée Clodion).

Vendue 235 francs.

11. — 8° Petit vase de forme allongée à deux anses. Il offre, sur la panse, une scène de Bacchanale en bas-relief, et porte la signature : *Clodion, in Roma, 1769.*

Vendu 950 francs.

1876 (28-29 avril). — *Vente de M. E. D.*

CLODION.

1. — 1° Terre cuite. Beau bas-relief par Clodion, signé et daté 1776, représentant l'Amour implorant une nymphe; à droite, quatre petits satyres.

Vendue 1,990 francs.

1876 (19 avril). — *Vente anonyme.*

CLODION.

3. — 1° Terre cuite. La Source, jolie figure de femme nue et couchée, s'appuyant sur une urne, par Clodion (signée).

Vendue 1,650 francs.

Digitized by Microsoft ®

4.— 2° Terre cuite. Joli bas-relief par Clodion. Triton sonnant de la conque; il est placé entre deux dauphins, l'un d'eux monté par un Amour.

Vendue 265 francs.

1877 (14 février). — *Vente anonyme.*

CLODION.

2. — Terre cuite. Grand et beau groupe de Clodion, composé de deux figures de Bacchantes et d'un Enfant satyre.— Hauteur, $0^m,55$.

Vendu 2,000 francs.

1879. — *Vente San-Donato.*

CLODION.

1° Vase en marbre blanc, exécuté par Clodion, en 1782, pour le palais de Versailles.

2° L'Automne, terre cuite de Clodion.

Vendue 19,000 lires à M. Ch. Mannheim.

3° Cires originales où Clodion a retracé des Jeux de nymphes et de satyres.

4° Les Dénicheurs, terre cuite.

Vendue 5,600 lires à M. Ch. Mannheim.

5° Candélabres, modèles de Clodion, ciselés par Gouthière.

6° Appliques en bronze doré à deux lumières, par Clodion.

1881 (11-12 avril). — *Vente anonyme.*

CLODION.

146. — 1° Terre cuite. Joli groupe par Clodion. Jeune nymphe entourée d'Amours; l'un d'eux lui pose une couronne de lauriers sur la tête (signée). — Hauteur, $0^m,47$.

Vendue 3,400 francs.

147. — 2° Terre cuite. Autre groupe par Clodion. Jeune femme debout tenant son enfant de ses deux bras soulevés signée).—Hauteur, $0^m,47$.

Vendue 2,350 francs.

148. — 3° Terre cuite. Autre groupe par Clodion. Jeune bacchante debout,

Digitized by Microsoft ®

tenant un enfant bacchant par la main droite et une grappe de raisin de la main gauche. — Hauteur, 0m,40.

Vendue 660 francs.

1882 (22-23 avril). — *Collection de M. Beurdeley père.*

282. — 1° Terre cuite. Beau groupe de trois figures par Clodion (signé et daté de 1765). Il représente une Nymphe nue couronnée par un satyre et accompagnée par un enfant satyre mangeant du raisin. — Hauteur, 0m,41.

Vendue 10,500 francs.

283. — 2° Terre cuite. Autre beau groupe par Clodion (signé et daté 1764). Celui-ci représente une Bacchante nue couchée sur les genoux d'un satyre qui la désaltère par la pression d'une grappe de raisin. — Hauteur, 0m,14; largeur, 0m,42.

Vendue 9,200 francs.

284. — 3° Terre cuite. Jolie statuette d'Enfant satyre courant, tenant une chouette de son bras droit et un thyrse de la main gauche; par Clodion (signée). Hauteur, 0m,30.

Vendue 1,900 francs.

1883. — *Vente Bécherel.*

CLODION.

Bacchante et Satyre, groupe en terre cuite.

1884. — *Vente du baron d'Ivry.*

CLODION.

Deux figures de femmes, bronzes.

Vendues 63,000 francs.

Digitized by Microsoft ®

NOTE

Nous apprenons au dernier moment qu'on procède, dans l'intérieur de la cathédrale de Rouen, à la démolition de l'intéressant jubé construit vers 1777, qui comportait, ainsi que nous l'avons dit au cours de cette biographie, comme principaux motifs de décoration, une statue et un bas-relief de Lecomte, une sainte Cécile et un Christ de Clodion, et, du même maître, un bas-relief, plus six belles cassolettes que la Révolution avait respectés.

Le nombre des bons ouvrages de notre glorieuse école de sculpture du XVIIIe siècle, qui subsistent aujourd'hui dans notre pays, n'est pourtant pas si grand qu'on puisse supprimer de la sorte des ensembles importants sans causer en même temps un préjudice grave à notre art national et à son histoire. Nous comprenons facilement la pénible surprise que cette décision a causée dans le monde des amateurs rouennais et la protestation indignée d'un curieux bien connu, M. Eugène Dutuit[1].

Il est permis d'espérer que si ces œuvres d'art ne peuvent, dès à présent, reprendre la place qu'elles occupaient depuis un siècle dans la cathédrale de Rouen, on les conservera néanmoins avec soin à l'admiration des gens de goût et des artistes.

1. *Moniteur des Architectes*, 9e fascicule, 1884.

FIN

Digitized by Microsoft ®

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Buste de Clodion, par M. Vital-Dubray . . . . . *Frontispice.*

Fontaine de la place Navone, à Rome. 17

Saint Christophe, par Jacob-Sigisbert Adam. 25

La maison des Adam, à Nancy 31

Prométhée, marbre par Nicolas-Sébastien Adam *(Hors texte)*. 34

Buste de Neptune, par Lambert-Sigisbert Adam 39

Buste d'Amphitrite, par Lambert-Sigisbert Adam 45

Frontispice dessiné par Lambert-Sigisbert Adam 53

Fontaine Trevi, à Rome. 55

La Poésie, marbre par François-Gaspard Adam 65

Groupe central de la Cascade du palais de Saint-Cloud, par Lambert-Sigisbert Adam 71

Neptune calmant les flots, marbre par Lambert-Sigisbert Adam *(Hors texte)* 74

Martyre de sainte Victoire, bas-relief par Nicolas-Sébastien Adam . . 81

Le Feu, buste par Lambert-Sigisbert Adam 91

La Chasse, groupe par Lambert-Sigisbert Adam 101

La Pêche, groupe par Lambert-Sigisbert Adam *(Hors texte)* 104

Groupe central du bassin de Neptune, par Lambert-Sigisbert et Nicolas-Sébastien Adam *(Hors texte)*. 112

Vulcain, groupe par François-Gaspard Adam 121

Jupiter, figure par François-Gaspard Adam. 123

Buste d'Apollon, par Lambert-Sigisbert Adam. 127

Sainte Adélaide, bas-relief par Lambert-Sigisbert Adam 141

Digitized by Microsoft ®

Pages.
Cybèle et Triptolème, groupe par François-Gaspard Adam. 145
Diane au bain, figure par François-Gaspard Adam 149
La Terre, par Lambert-Sigisbert Adam. 153
Apollon, figure par François-Gaspard Adam 155
Junon, figure par François-Gaspard Adam. 159
Minerve, figure par François-Gaspard Adam 163
Tombeau de la reine Catherine Opalinska, par Nicolas-Sébastien Adam 167
Portrait de Lambert-Sigisbert Adam, par Perronneau 173
Portrait de Nicolas-Sébastien Adam, par Aubry 177
Portrait de Claude Michel, dit Clodion, par Mme Adam *(Hors texte)*. 186
Bacchante jouant avec un enfant, par Clodion. 191
Bacchant, Bacchante et petit Satyre, groupe en terre cuite par Clodion *(Hors texte)* 196
Grand vase avec médaillons de jeux d'enfants, par Clodion 203
Bacchantes et Satyre, terre cuite par Clodion *(Hors texte)*. 206
Groupe d'enfants jouant, terre cuite par Clodion. 209
Enfant lutinant une chèvre, terre cuite par Clodion 211
Bacchante couchée, terre cuite par Clodion 215
Bacchante portant un petit Satyre, terre cuite par Clodion *(Hors texte)* 220
Offrande a Flore; offrande a Cérès 223
Bacchante a la grappe, terre cuite par Clodion. 229
Satyresse et Enfants satyres, terre cuite par Clodion 233
Le baiser du Satyre, groupe en terre cuite par Clodion *(Hors texte)*. . 240
Bacchante portant un Enfant satyre, marbre par Clodion 245
Mars en fureur, par François-Gaspard Adam et Sigisbert Michel . . . 251
Jeune homme entouré d'Amours, groupe en terre cuite par Clodion. . . 255
Jeune fille entourée d'Amours, groupe en terre cuite par Clodion. . . 259
Tête de Satyre, dessin à la sanguine par Clodion *(Hors texte)* 262
Jupiter lançant la foudre, terre cuite par Clodion 265
Enfant satyre, bronze d'après Clodion 271
Sainte Cécile, marbre par Clodion. 277
Mort de sainte Cécile, bas-relief par Clodion. 281
Satyre et enfants Satyres, terre cuite par Clodion. 285
Bacchante et Satyres, groupe en terre cuite par Clodion *(Hors texte)*. 288
Vase dessiné par Clodion 291
Vase orné de Jeux d'enfants. 295
Montesquieu, statue en marbre par Clodion 297

Digitized by Microsoft ®

Pages.
Silène et Enfants, terre cuite par Clodion 305
Flambeaux, modèle de Clodion *(Hors texte)*. 308
Nymphe, terre cuite par Clodion 315
Vase dessiné par Clodion 319
Les trois Graces, modèle pour candélabre, par Clodion *(Hors texte)* . 322
Cariatides pour une cheminée, par Clodion. 325
Néréides et Tritons, bas-relief en bronze par Clodion 327
Bacchantes et Satyres, cire par Clodion. 331
Projet de monument commémoratif de l'ascension de Charles et Robert, terre cuite par Clodion 335
Christ, par Clodion. 337
Bas-relief en bronze, modèle de Clodion *(Hors texte)* 342
Satyre, modèle pour candélabre, par Clodion. 347
Vase dessiné par Clodion. 351
Vase dessiné par Clodion 355
Bacchants et Bacchantes, cire par Clodion 357
Sujet de pendule, dessiné par Clodion *(Hors texte)* 360
Le Déluge, groupe par Clodion 363
Nymphe, modèle pour candélabre, par Clodion 369

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Microsoft®

DU MÊME AUTEUR :

En vente chez M. Bernard, Éditeur, à Versailles

LE PALAIS

DE LA

LÉGION D'HONNEUR

ANCIEN HOTEL DE SALM

DÉPENSES ET MÉMOIRES RELATIFS A SA CONSTRUCTION ET A SA DÉCORATION

LES SCULPTEURS MOITTE, ROLAND ET BOQUET

ÉTUDE PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LE PRINCE FRÉDÉRIC DE SALM-KYRBOURG

Ornée d'une héliogravure du palais.

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS P

UNIVERSITY OF TORONTO LIB

NB
552
T5

Thirion, Henri
Les Adam et Clodio

Digitized by Microsoft ®